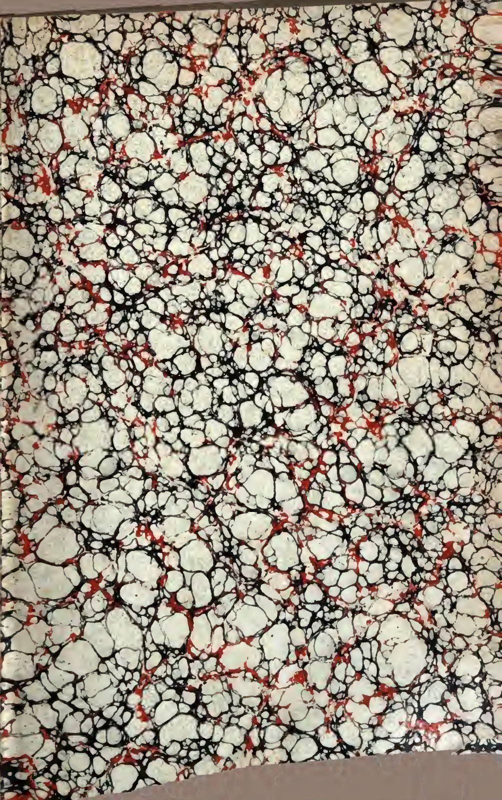
LLI





UNE SŒUR

DE

FABIOLA

La première édition de cet ouvrage avait pour titre *Générosité et Douceur* ou les héroïnes chrétiennes. — FABIOLA nous ayant donné l'idée de notre travail, nous croyons devoir appeler notre Héroïne : *Une sœur de Fabiola.*

Paris. — Imprimerie P.-A. Bourdier et Cie, rue des Poitevins, 6.

UNE SŒUR

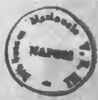
DE

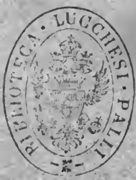
FABIOLA

PAR

M. L'ABBÉ L. A.

ANCIEN VIC. GÉN.





PARIS

LIBRAIRIE FRANÇAISE

E. MAILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE TRONCHET (PRÈS LA MADELEINE)

1865

INTRODUCTION.

Les premiers siècles de l'Église, les plus agités, mais aussi les plus glorieux, de son passage sur la terre, nous offrent plus d'un drame semblable à celui qu'a si bien raconté l'éminent auteur de ***Fabiola.*** Qu'on lise ses annales, qu'on interroge ses *Actes des Martyrs*, on retrouve à chaque page quelqu'une de ces nobles et grandes figures dont le souvenir tend à s'effacer parmi nous. Au milieu des mille préoccupations et des intérêts du temps qui nous absorbent, nous sentons-nous trop petits en face de ces héros du passé, et en détournons-nous nos regards pour n'avoir point à rougir de la comparaison? La foi s'est-elle

tellement affaiblie que nous soyons devenus indifférents aux combats, aux souffrances, aux sublimes dévouements de ceux qui nous ont légué, au prix de leur sang, le précieux héritage de la Religion? L'un et l'autre n'est peut-être que trop vrai. Mais ce n'est pas dans une préface qu'il convient de discuter une question si grave, et je ne veux que dire tout simplement le but que je me suis proposé en donnant au public mon modeste travail.

Aujourd'hui, on lit beaucoup : on lit dans les campagnes comme dans les villes, dans les chaumières comme dans les riches demeures, dans l'atelier de l'artisan et jusque sous la tente de nos soldats. Mais, à part quelques hommes qui s'occupent d'études sérieuses, on lit en général pour se distraire, à peu près comme on se promène ou comme on joue. A ce besoin, car c'en est un, il faut une satisfaction. Malheureusement on n'est pas toujours assez délicat dans le choix. Les productions légères, où l'innocence du jeune âge n'est pas toujours respectée, où la foi elle-même rencontre plus d'un écueil, se multiplient à l'infini, et, là où l'on n'avait cherché qu'une distraction sans danger, un amusement sans remords, souvent, hélas! on trouve un poison plus ou moins habilement caché. Ceux qui écrivent ainsi le savent; mais ils sont lus; le reste leur importe peu.

Pour moi, tout mon désir (que Dieu daigne le bénir!), c'est de faire naître quelques bonnes pensées, quelques bons mouvements, de ranimer ou au moins d'entretenir au fond des âmes l'estime et l'amour de la vertu. L'histoire des illustres *martyrs de Carthage* ne sera pas, je pense, sans quelque intérêt pour les personnes même du monde. La foi et le courage dans ce qu'ils ont de plus élevé, les souffrances noblement portées, les convictions profondes auxquelles on sacrifie tout, même la liberté et la vie, les combats, les luttes héroïques où la faiblesse triomphe de la puissance des maîtres de la terre, où de jeunes femmes sourient à la douleur et à la mort, auront toujours le privilége de remuer les cœurs où vit encore le sentiment de ce qui est grand et pur... On pourra l'accueillir *sans défiance* au foyer des familles chrétiennes et à l'ombre du cloître. — Ce sera, si on le veut, son seul mérite.

Quelques mots seulement sur le sujet de l'ouvrage. — Le martyre de *Vivia Perpetua* n'est qu'un épisode de ce drame sanglant qui, pendant trois cents ans, a ému et tenu en suspens le monde entier; ce n'est qu'une page, un souvenir dans l'histoire immortelle de ces premiers âges de l'Église. Cette page, le temps ne l'a point effacée comme tant d'autres. Tertullien, contemporain de Vivia et qui habitait la même cité,

parle en termes magnifiques des derniers moments de cette illustre martyre; saint Augustin a fait son éloge, et son nom, célèbre dans tout l'Occident, est inscrit au *Canon* de la messe à côté de celui de la *pauvre esclave* qui souffrit et fut couronnée avec elle, avant celui d'Agnès, la noble dame romaine dont la douce et suave image se reflète, quoique bien imparfaitement, dans la jeune vierge de Carthage, *Angela*, l'amie de la riche patricienne.

J'ai conservé toute la vérité historique du martyre de cette femme admirable, tel que le racontent les actes authentiques qui ont été écrits dans le temps et qui se lisaient publiquement dans les églises. J'ai respecté la chronologie. Tertullien, Optat, Narcisse de Jérusalem, Nicaise des Gaules, Potamiène, Sévère, Hilarien, Pudens, Cyprien, appartenaient tous à la fin du second siècle et au commencement du troisième. Pour donner plus de mouvement au récit, j'ai dû créer quelques personnages secondaires, mais en les rattachant au sujet principal dont ils font pressentir ou préparent le dénoûment.

La sainte martyre que, nous, nous appelons *Perpétue* était connue à Carthage sous le nom de Vivia ou Vibia Perpétua. Je lui ai conservé ce nom. Pour la même raison, j'ai appelé saint Cyprien *Cyprianus*. J'aurais dû peut-être dire de même *Tertullianus*, *Felicitas*,

puisqu'on les nommait ainsi à Carthage, où Rome avait introduit sa langue en même temps que sa domination. Je me suis conformé à l'usage.

Des circonstances indépendantes de ma volonté ont seules retardé jusqu'à ce moment la publication de cet ouvrage, achevé en 1860. J'ai profité, du reste, de ce retard pour le retoucher et y faire quelques changements qui, je l'espère du moins, le rendent moins imparfait.

GÉNÉROSITÉ ET DOUCEUR

OU

LES HÉROÏNES CHRÉTIENNES.



CHAPITRE PREMIER.



LE MESSAGE.

Le soleil était à son déclin; la brise du soir agitait légèrement les eaux azurées de la mer qui baignait la *superbe et heureuse Carthage, après Rome la gloire et l'orgueil du monde*, comme l'appelaient les anciens. Après une journée donnée aux affaires et aux fatigues d'un dur travail, les hommes de négoce et les artisans se promenaient par groupes le long des ports, ou dans les allées de dattiers, de figuiers et d'oliviers qui, sur ce sol sablonneux, produisent les fruits les plus exquis. De ces hommes, les uns, et c'était le plus grand nombre, parlaient de commerce, de l'arrivée de nombreux vaisseaux chargés d'une riche cargaison. Les autres s'entretenaient de la politique du jour, c'est-à-dire de

cette religion nouvelle, mystérieuse dans ses croyances, austère dans ses lois, qui, après avoir *séduit* les pauvres et les esclaves, défié depuis deux cents ans tous les efforts de la science, toute la puissance des Césars, commençait à faire invasion jusque dans les familles opulentes et au sein même du Sénat. Quelques-uns, oubliant les affaires et les dieux, rappelaient, dans leur ardent patriotisme, les grandeurs de Carthage, longtemps la rivale redoutée de Rome; ils s'exaltaient au souvenir d'Annibal et de Cannes, maudissaient les délices de Capoue, qui avaient amolli leurs invincibles légions, et leur front se couvrait de rougeur au souvenir de Scipion et de Zama.

Au-dessus de ces groupes animés, un homme cheminait seul; il suivait lentement les bords de cet aqueduc si justement renommé, qui, du flanc de montagnes escarpées et distantes de plus de quarante milles, amenait les eaux jusqu'à la ville et au fort Byrza. Cet homme, à peine dans la maturité de l'âge, était enveloppé d'un large manteau, comme en portaient à cette époque les *philosophes*. Il paraissait absorbé dans une méditation profonde; on eût dit, en le voyant, que, étranger aux beautés de la nature qui, sur sa tête et sous ses pieds, étalait ses magnificences, il n'avait de regards que par l'âme, que toutes les choses du temps étaient trop petites, trop misérables pour occuper une seule de ses pensées.

Sa taille était élevée, bien prise; dans ses traits mâles et réguliers respirait cette majesté que donnent une haute vertu, un grand empire sur soi et l'habitude d'une sublime contemplation; mais on y eût cherché en vain cette douce sérénité qui tempère la majesté et la fait aimer. Son front large, déjà

sillonné par des rides profondes, présentait tous les signes d'une vieillesse prématurée, et les boucles de ses cheveux, flottant sur ses épaules, avaient blanchi bien avant le temps. Son œil vif, ardent, lançait des éclairs où brillaient toute la beauté et la puissance de son génie; mais quelquefois, c'étaient comme de sombres lueurs, indices et précurseurs de ces formidables tempêtes qui grondaient dans cette âme toute de feu. Tout dans cet homme paraissait au-dessus de l'humanité; on eût dit une nature à part et qui n'avait rien de commun avec la faiblesse et la fragilité humaines. Pourtant, en l'observant de plus près, on devinait en lui je ne sais quoi d'excessif qui, par instinct et tempérament, reculait les bornes de la vertu, rêvait la pureté des anges dans les enfants d'Adam, la sainteté du ciel sur cette terre de misère et de péché; que si jamais cet homme descendait dans la lutte, il serait terrible, implacable, se jouant avec ses adversaires comme le lion avec le faible agneau; qu'il lui faudrait, à lui, une autre langue pour ses pensées, une autre logique pour ses attaques, une éloquence toute nouvelle pour son génie, des tonnerres pour ses colères, des ironies encore inconnues pour ses mépris, pour son ambition des grandeurs, des gloires comme on n'en trouve point dans ce monde... Cet homme s'appelait *Septimius Florens Tertullianus*, et, au moment où il nous apparaît, il avait environ quarante ans.

Arrivé à l'angle d'où sort le promontoire de Carthage, il entra dans la ville par la voie spacieuse qui conduit à la citadelle. A droite et à gauche de la voie s'élevaient de riches habitations, de somptueux palais devant lesquels se pressaient de nombreux esclaves, en atten-

dant le retour de leurs maîtres. Des théâtres, des bains publics ou thermes, construits à grands frais des marbres les plus précieux, décorés de sculptures élégantes et de statues habilement ciselées, annonçaient que ce quartier était habité par les premières familles; toute l'aristocratie de Carthage voulait y avoir sa demeure. Au-dessus de la citadelle, on remarquait l'imposante façade et les magnifiques portes d'airain du temple consacré à Junon, et dont les parvis avaient été plus d'une fois rougis du sang de victimes innocentes. L'intérieur du temple était, disait-on, d'une merveilleuse richesse; l'or, les pierreries, offrandes intéressées de l'erreur, y frappaient à chaque pas les regards étonnés. La cité, comme pour insulter au peuple qui l'avait vaincue, n'avait rien épargné pour en faire un second Capitole.

Tertullien (c'est ainsi que nous le nommerons désormais) n'avait donné qu'un regard de dédain à tout ce luxe des habitations mondaines. A la vue du théâtre, son œil s'était arrêté un moment; en pensant sans doute aux infâmes représentations qui y attiraient chaque jour une foule voluptueuse et corrompue, son visage s'était couvert d'une noble et sainte pudeur. Mais, au moment où il passa devant le temple, il se trouva que le grand prêtre, encore revêtu des ornements de la souveraine sacrificature, en descendait lentement les degrés suivi de quelques ministres subalternes. Tertullien le vit; il s'arrêta soudain; tout son corps trembla, frémit sous une impression convulsive; sa figure, de pourpre qu'elle était, devint pâle, effrayante, livide. Il écrasa le pontife des faux dieux d'un regard sombre et farouche, et, se posant devant le temple: «Divinités impures!» s'écria-t-il entre

ses dents serrées, « idoles sacriléges, jusqu'à quand « insulterez-vous au Christ mon Dieu? Quand mes yeux « verront-ils sa croix s'élever triomphante, radieuse, « sur vos débris mutilés?... » Heureusement il ne fut point entendu ou compris du pontife, car, sur un signe de sa main, ceux qui l'accompagnaient se seraient précipités sur le *blasphémateur* pour le déchirer, et peut-être c'eût été le signal d'une persécution sanglante qui aurait désolé la métropole et toutes les églises d'Afrique !... Quelques moments après, Tertullien frappait à la porte d'une somptueuse maison que, plus tard, la piété des fidèles devait convertir en une magnifique basilique. Un esclave nubien lui en ouvrit l'entrée.

Cette maison, qui portait toutes les marques d'une construction récente, où le génie de l'architecte avait prodigué tout ce que la sculpture a de plus délicat et de plus gracieux, se composait de plusieurs parties liées entre elles. Il y avait le *porche*, richement marbré, l'*atrium* ou première cour, autour de laquelle s'étendait un *portique* ou longue rangée de colonnes du plus bel albâtre, et sur lesquelles on avait gravé des fleurs, des arbres ou des figures d'animaux, qui semblaient s'agiter, se jouer sur le marbre, tant l'art avait réussi à imiter la nature et à donner la vie à la pierre elle-même. Tout ce que le luxe avait pu imaginer de plus nouveau, tout ce que l'Orient pouvait offrir de plus riche, des tapis moelleux et du plus beau travail, de hauts candélabres en bronze, des bustes, des vases, des trépieds, des peintures encore dans toute la fraîcheur de leur coloris, des statues encadrées dans leurs niches, des tables d'un bois odorant que le commerce de Carthage allait chercher au loin, et que son industrie transformait ensuite en autant de chefs-d'œuvre,

des étoffes aux couleurs les plus chatoyantes, des soieries de Chine, des broderies d'or et d'argent, des meubles artistement façonnés, des lits aux formes les plus gracieuses et dont des incrustations d'ivoire, sagement ménagées, rehaussaient encore la richesse, tout avait été réuni dans cette demeure pour enchanter les regards et flatter la vanité.

Dans ces climats brûlés par un soleil de feu, où, pendant le jour, la chaleur est un véritable supplice, la mollesse des riches se créait à grands frais une fraîcheur artificielle, et, indépendamment des tentures et des longs voiles destinés à garantir l'intérieur des appartements contre les ardeurs du soleil, d'immenses bassins en marbre, creusés au milieu des cours, recevaient l'eau venue de loin, qui jaillissait jour et nuit en gerbes limpides : ces jets d'eau, rafraîchissant l'air, flattaient l'oreille par leur doux murmure, portaient aux sens fatigués, énervés, je ne sais quelle suave émotion qui endormait l'homme désœuvré, la femme délicate et oisive. Telle était l'habitation qui venait de s'ouvrir. Tertullien fut introduit par une jeune esclave auprès de sa maîtresse.

Mollement étendue sur sa couche, une jeune femme tenait entre ses bras et contemplait silencieusement, avec un ineffable sourire de complaisance, un enfant nouveau-né endormi sur son sein. Elle était tellement absorbée dans cette douce contemplation, qu'elle ne s'apercevait même pas de la présence de l'étranger, qui se tenait debout devant elle. Dans toute la fleur de la jeunesse, dans tout l'éclat de la beauté, que la pâleur mate de sa figure, suite d'un accouchement récent, rendait plus touchant encore, il était pourtant facile de reconnaître, à son air de modestie, qu'elle

appartenait à cette nouvelle religion qui a purifié en même temps que relevé le cœur de la femme. Mais, à peine initiée, encore imparfaitement éclairée sur l'esprit de cette religion, quoique vertueuse et chaste, elle était loin de dédaigner la pompe et le faste, et autour d'elle étaient de riches parures, des vêtements, des manteaux, des voiles de grand prix, des bijoux, des joyaux, des bracelets d'or ou de fin corail, des colliers étincelants de pierreries et déposés sur des tables de porphyre ou de bois de sandal. Auprès de sa couche était un berceau d'enfant qui, à en juger par l'ornement et le travail, avait dû coûter à sa mère des sommes suffisantes pour nourrir plus d'une pauvre famille.

—Vivia Perpetua, car je n'ose vous appeler du nom de sœur, moins encore du nom de fille, Vivia, me reconnaissez-vous? » Et la voix de Tertullien tremblait d'émotion.

— Pourquoi, mon père, cette parole dure? répondit la jeune femme en se levant brusquement de sa couche; en quoi ai-je pu mériter votre courroux, pour que vous me traitiez avec une rigueur que je n'ai point rencontrée encore parmi les chrétiens, mes nouveaux frères? Oh! ne troublez pas le bonheur que Dieu m'a donné; bénissez plutôt l'heureuse mère et son nouveau-né. » Et elle se prosterna à ses pieds, en lui présentant son enfant.

— *Que Celui de qui toute paternité tire son nom au ciel et sur la terre, que le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ* vous bénisse, vous et ce tout petit enfant. Vous me demandez, Vivia, pourquoi ma parole est sévère, pourquoi je ne vous appelle pas aujourd'hui du nom que le prêtre aime à donner aux enfants du vrai Dieu.

Mais, en entrant dans votre demeure, mes yeux n'ont rencontré partout que le luxe, le faste et les ornements d'une maison païenne ! Regardez autour de vous. C'est pourtant *ici*, sans doute, que vous méditez la loi sainte que vous avez promis d'embrasser; c'est *ici* que vous étudiez la vie du Dieu descendu sur la terre pour vous sauver! *ici* que vous adorez et que vous priez! *ici*, Vivia !...

— Il est vrai, ô mon père, c'est ici, où pendant près de six mois j'ai vécu seule, en l'absence de mon noble époux, où depuis quelque temps seulement ma triste solitude est embellie par la présence de cet innocent et bien-aimé enfant; c'est ici que je me plais à me rappeler les pieux et saints enseignements que j'ai reçus de vous et des ministres vénérés du Seigneur. Croyez à la parole de votre humble fille. Ici, j'ai versé de douces larmes de reconnaissance au souvenir de la bonté de Dieu, qui a daigné ouvrir mes yeux à la lumière de l'Évangile; la mémoire de ce que son fils bien-aimé a souffert pour les hommes et pour moi en particulier, est toujours présente à mon cœur, et cet esprit bienheureux que vous appelez, je crois, du nom d'ange, et qui vit près de moi, m'est témoin que je me prosterne souvent le front dans la poussière, demandant la grâce d'être purifiée dans les eaux salutaires du baptême, dussé-je payer de mon sang le bonheur de cette mystérieuse renaissance!

—Prenez garde, Vivia! la présomption, fille de l'orgueil, s'est emparée de votre cœur, et la présomption conduit à l'apostasie; nous n'en avons que trop d'exemples. Avant d'être entrée dans la lutte, vous défiez déjà fièrement la souffrance et la mort! Mais ces richesses que vous aimez, ces délices où vous vous com-

plaisez, cette union dont vous êtes fière et heureuse, en faut-il donc tant pour ramollir et abattre le courage d'une faible femme, d'une jeune néophyte? Et cet enfant sur lequel se concentrent toutes vos affections, dont vous attendez déjà avec impatience le premier sourire, le premier bégayement! si cet enfant que vous semblez idolâtrer, cet enfant!...

— Arrêtez, ô mon père! et ne brisez point la frêle créature qui implore votre pitié! Oh! il est vrai, cet enfant m'est plus cher que le monde entier. A la seule pensée d'en être séparée, tout mon cœur s'émeut d'un indicible sentiment de douleur! Et pourtant, plutôt que de trahir le Christ mon Sauveur, je laisserais orphelin sur cette terre mon fils bien-aimé. Si Dieu m'en demande le sacrifice, il m'en donnera, je l'espère, la force et la volonté. » Elle n'en put dire davantage, et retomba pâle et pleurante sur sa couche, serrant convulsivement son enfant sur son sein.

La grande âme de Tertullien ne put se défendre de quelque émotion; mais, dominant bientôt ce sentiment, comme s'il eût accusé en lui une faiblesse indigne de son caractère :

—Vivia, lui répondit-il, Dieu me garde de soupçonner la vérité de vos protestations; mais, mortels aveugles, nous ne savons pas même toujours ce qui se passe en nous, et le cœur de l'homme est à lui-même un abîme plein de mystères redoutables. Je veux bien croire que vous n'avez point oublié vos promesses, que vous désirez toujours la grâce du baptême, et que vous vous y préparez par d'humbles prières, comme il vous a été appris à le faire. Mais, si vous avez bien compris l'esprit de cette religion divine à laquelle vous demandez d'être initiée, pourquoi cette recherche, ce

luxe scandaleux d'étoffes et de pierreries que condamne l'humilité, que répudie la modestie chrétienne (1)? Du moment où la femme a le bonheur de connaître le vrai Dieu, et que, dans cette lumière qui ne trompe pas, elle a pu contempler sa mystérieuse condition, la pompe et le luxe n'ont plus de prix à ses yeux; la simplicité, une noble et chaste négligence dans ses vêtements, voilà la seule parure qu'il lui soit désormais permis d'aimer. C'est ainsi qu'elle exprime en elle-même la douleur et la pénitence de la première femme pécheresse, et qu'elle s'efforce d'expier ce qu'elle a reçu d'elle, la honte de sa prévarication et de la part qu'elle eût à la déchéance de l'humanité par la séduction, à jamais lamentable, qu'elle exerça sur le premier homme; elle fit tomber, la superbe, celui-là même que le démon n'osa éprouver. Vivia, la justice de Dieu pèse toujours sur la femme, parce que, la première, elle a violé la loi, parce qu'elle a brisé la vertu de l'homme, et que, à cause de son péché, le Fils de Dieu lui-même a dû souffrir et mourir. Exilée, tout en pleurs, des jardins délicieux où s'étaient écoulés ses premiers jours, Ève se contenta des vêtements grossiers que la main de Dieu lui avait tissus, et il vous faut, à vous, les riches toisons de Milet, la pourpre de Tyr, les tissus précieux de Babylone, l'éclat des pierreries, l'or arraché à la terre pour satisfaire votre vanité, et des miroirs d'argent pour la flatter de leurs mensonges. Vous ne savez donc pas que tout ce vain appareil n'est que la

(1) Ces paroles, comme toutes celles que nous ferons dire à Tertullien dans la suite de l'ouvrage, sont, au moins pour le fond et la doctrine, extraites des différents traités que nous possédons de lui.

pompe funèbre d'une femme qui a adoré les idoles, et que la justice de Dieu a condamnée aux tourments des démons?

« Depuis que la lumière s'est faite en mon âme, car je ne suis pas né, je suis devenu chrétien, j'ai lu dans nos saints livres que les anges rebelles se laissèrent prendre aux charmes séducteurs des filles des hommes. De là, ces alliances monstrueuses qui provoquèrent la colère du Tout-Puissant, et lui firent regretter d'être sorti de son repos éternel (1). Ces esprits mauvais, moins encore pour payer les jouissances criminelles qu'ils avaient convoitées, que pour multiplier les tentations qui font tomber les faibles, découvrirent à la femme les secrets que leur grande sagacité leur avait révélés à eux-mêmes. Ils lui apprirent l'usage qu'elle pouvait faire des métaux précieux, la vertu de certaines plantes, l'éclat que donneraient à leurs colliers les pierres les plus riches, à leurs bracelets l'or encore inconnu, l'art de teindre et d'empourprer la laine des plus brillantes couleurs; ils savaient que tout désir, que toute affectation de plaire par les formes corporelles est un outrage à Dieu, une occasion de ruine et de péché pour les imprudents qui s'y laissent séduire... Telle est, Vivia, telle est la honteuse origine de toute cette pompe, de tout ce luxe que vous aimez encore... Et pourtant si vous êtes chrétienne, un jour, avec Dieu, vous jugerez ces anges prévaricateurs. Quelle sera votre contenance quand vous monterez les degrés du tribunal d'où vous devrez prononcer leur irrévocable sentence, et de quel front oserez-vous

(1) Cette opinion de Tertullien et de quelques anciens Pères sur les prétendues alliances des anges prévaricateurs avec les filles de la race de Caïn est aujourd'hui abandonnée.

condamner ceux dont vous aurez convoité ainsi les dons funestes?...

« Laissez à l'or son usage naturel, et n'estimez pas à un si haut prix ce que des barbares, plus sages que nous, ont méprisé au point d'en forger des chaînes pour leurs captifs. Parce que ces pierres que vous dites précieuses sont rares, en sont-elles moins de leur nature un tout petit caillou que l'industrie humaine a imaginé un jour de polir à force de travail, qu'elle a péniblement creusé pour le suspendre aux oreilles de la femme assez insensée pour s'admirer dans cet éclat d'emprunt?... Pourquoi, par un mélange adultère, vouloir unir, confondre les couleurs que Dieu a séparées, et n'est-ce pas folie de se parer de ces perles qui longtemps ont dormi, ignorées au fond des mers, et qui, après tout, ne sont qu'une excroissance maladive et durcie par le temps dont sont affligées les écailles qui les renferment ?

« Je sais, Vivia, tout ce que le préjugé peut opposer à ces saintes maximes; en vain vous prétexterez votre rang, vos grandes richesses, votre première éducation. Devant Dieu, sachez-le bien, vous et moi, tous, nous ne sommes que de vils atomes, de pauvres pécheurs. Nous avons perdu le droit de lever la tête : notre place est dans la poussière... La dernière de vos esclaves, si elle a plus de vertu, est plus grande que vous aux yeux de Celui qui ne regarde point à l'éclat extérieur. Vous invoquerez votre naissance, la noblesse de votre origine !... Mais le Christ, que vous voulez servir, a attendu pour naître que la noblesse de sa mère eût disparu, effacée sous les haillons de la misère : la race de ses aïeux était grande, royale, et il a brisé le trône sous leurs pieds, le sceptre dans

leurs mains; les fils du riche et glorieux Salomon ont dû gagner leur pain à la sueur de leur front. En répudiant les grandeurs, Jésus-Christ les a à jamais flétries de son dédain, stigmatisées de ses anathèmes, et c'est parce qu'il a vécu sans gloire, sans pompe, sans honneur, que je le salue et l'adore comme mon Christ, comme mon Dieu...

« Ces riches domaines, ces trésors dans lesquels vous mettez toute votre complaisance, dites, Vivia, vous ont-ils été donnés pour satisfaire, à quelque prix que ce soit, tous les caprices de votre mollesse, toutes les folles imaginations de votre vanité? En vous les dispensant avec tant de libéralité, Dieu se proposait une fin plus noble que vous n'avez pas comprise encore; il veut que vous représentiez sa Providence. Tout autour de vous, sont les pauvres, les premiers-nés de son Église et de son royaume, les membres vivants de son Fils incarné. Laissez, Vivia, laissez à la femme païenne toutes ces vaines parures, tous ces ornements achetés à grands frais, et, faisant un noble usage de vos biens, donnez du pain aux affamés qui souffrent et se meurent aux pieds de votre demeure, de chauds vêtements aux pauvres mères et aux enfants qui sont dans l'indigence; rachetez des captifs; envoyez d'abondantes aumônes à vos frères, qui, pour avoir confessé généreusement la foi, ont été violemment dépouillés de leurs possessions. On bénira votre nom, et plus encore celui de notre Dieu, fermant par votre main bien des plaies, et séchant bien des larmes répandues dans le secret. »

Vivia avait écouté dans un humble silence les paroles graves et austères du prêtre chrétien. Pour la première fois, elle eut honte de cette vie de luxe qu'elle

avait menée jusqu'alors, et elle entrevit tout le néant de cette pompe mondaine qu'elle avait trop aimée. Mais la vanité, longtemps son idole, vint bientôt étouffer ce premier mouvement.

— Mon père, dit-elle en relevant son front, j'admire votre vertu ; elle est grande comme votre foi, élevée, sublime comme votre génie ; mais ne demandez-vous pas trop à la faible femme qui ne fait encore que de naître à la vie si pure des chrétiens ? Sans doute, mon cœur n'est pas encore bien détaché de ces objets précieux que ma famille m'a donnés ; mais, depuis que j'ai renoncé au culte des idoles, je peux, si je ne me fais pas illusion à moi-même, me rendre ce témoignage que mon âme s'est dégagée de toute affection coupable, et que, en me parant de ces ornements, je n'ai guère d'autre pensée que de plaire à mon noble époux et à quelques amies que j'ai conservées dans le monde. Souffrez, ô mon père, que je vous le dise : à mon âge, dans la position que j'occupe, il serait ridicule à moi de paraître vêtue comme une de mes esclaves. Après tout, ne suffit-il pas que le cœur soit pur ?

— Quelle opinion avez-vous donc de moi, femme aveugle ! répondit Tertullien, et espérez-vous me tromper comme vous vous trompez vous-même ? Descendez au fond de votre cœur, sondez-le en présence de Dieu, pour qui il n'a point de mystères. En vous parant avec tant de recherche, vous obéissez, prenez garde, à un désir secret de plaire, d'attirer les regards, et ce désir n'est pas innocent. Il procède d'un principe mauvais, du péché qui est en nous ; il renferme, à votre insu, tout un danger, celui de ranimer cette passion terrible qui ne meurt jamais bien et dans le cœur et dans les sens. Pourquoi, Vivia, vous exposer

au péril? Pourquoi défier la tempête qui peut vous écraser? L'homme qui a vieilli dans les combats et les mortifications tremble encore sous ses cheveux blancs, et malheur à lui s'il ne craint pas; l'abîme est tout près et la chute presque assurée! Et vous, dans toute la séve de la jeunesse, et dans toute l'enfance de la foi, vous qui jamais peut-être n'avez affligé par les austérités de la pénitence cette chair délicate et rassasiée de délices; vous, vous vous croyez sûre de vous-même, et vous pensez pouvoir marcher sur des charbons ardents, sans en ressentir aucune atteinte!... Folle et superbe présomption qui vous coûterait un jour des larmes bien amères! Le fondement du salut, le bouclier impénétrable du salut, c'est une juste défiance de soi...

« Je veux bien vous donner un moment ce que certes vous n'avez pas : toute la sainteté, toute la force d'un ange. Même dans ces conditions vous est-il permis de vous glorifier en vous-même? Le Christ a réprouvé toute vaine gloire; il a prescrit, imposé l'humilité à la vertu comme au génie; et vous, vous vous jugeriez innocente en vous glorifiant de cette chair dont l'Église vous dira bientôt que, née d'un peu d'argile, elle retournera en poussière!... Non, Vivia, ne vous abusez pas ainsi; je ne connais, moi, qu'un motif légitime de se glorifier en son corps : c'est lorsqu'il est déchiré, torturé par la main du bourreau, mutilé par la dent des bêtes de l'amphithéâtre, ou lentement consumé dans les flammes pour le nom de Jésus-Christ.

— Dans quel monde nouveau, ô mon père, vous faites entrer la jeune catéchumène! Jamais encore, dans l'assemblée des chrétiens, je n'avais entendu des enseignements si élevés. Ma faiblesse s'en effraye, et,

malgré moi, mon cœur les accuse d'une rigueur excessive. Car enfin, je vous le répète, où peut être le crime, quand la pensée n'est pas coupable?

— Dans l'assemblée des chrétiens, repartit vivement Tertullien, vous a-t-on appris aussi à juger avec votre sagesse les paroles du prêtre? Mais je ne veux point m'offenser de votre obstination; je prends en pitié votre aveuglement. Votre pensée, dites-vous, n'a rien de coupable; en est-il de même de ceux qui vous contemplent et vous admirent sous ces riches parures? Un de nos apôtres a dit qu'il y a des hommes *dont les yeux sont pleins d'adultère et n'ont point de repos dans le péché.* Ces hommes, Vivia, sont nombreux; malgré les progrès de notre sainte religion, nous vivons entourés de païens, et tous sont esclaves de la volupté. Parmi nos frères eux-mêmes, quelques-uns sont faibles encore; voulez-vous donc scandaliser, ébranler nos néophytes? Ne craignez-vous pas, par cette pompe toute mondaine, d'allumer au cœur des païens les plus criminelles passions? Oh! ce n'est pas assez pour nous de fuir le mal, notre innocence serait incomplète : il faut encore que nous nous gardions de le provoquer dans les autres, et, au jugement de Dieu, il nous sera demandé compte des âmes qui auront péri par notre faute.

« Je vois bien que, en dépit des lois impuissantes, il n'y a que de faibles nuances qui séparent les femmes prétendues honnêtes et vertueuses de ces malheureuses victimes de l'incontinence publique dont le nom seul est une honte. Les unes et les autres affectent les mêmes formes, les mêmes poses, la même démarche fière et hardie. Les unes et les autres sont follement éprises des charmes de leur personne, elles usent des mêmes

moyens, ou plutôt des mêmes artifices pour frapper plus vivement les regards : sur leur front superbe mêmes ornements, à leur cou mêmes colliers, à leurs bras, insolemment nus, mêmes bracelets. Je comprends cette ressemblance, cette conformité de parures. Où est la femme païenne vraiment chaste? la jeune veuve qui ne se souvienne quelquefois qu'elle vit dans la cité bâtie par l'infâme Didon? la jeune fille qui ne sache que, au nombre des divinités auxquelles elle doit son encens, il en est une dont nous, chrétiens, nous ne prononçons le nom qu'avec horreur et dégoût? Mais vous, Vivia, qui voulez appartenir au Christ, fils d'une vierge, vous ne pouvez, sans crime, vous confondre avec toutes ces femmes dont la religion elle-même favorise, encourage, divinise les plus mauvaises passions; c'est trop déjà de respirer le même air, de parler la même langue.

« Pour vous, comme pour moi, l'avenir est un livre fermé, et Dieu ne m'en a pas donné la clef comme à ses prophètes chéris. Jusqu'alors, il a regardé dans sa miséricorde la grande Église d'Afrique, et, pendant que le sang de nos martyrs coule par torrents dans des régions moins paisibles, nous, nous n'avons eu que des jours de paix. Mais cette paix trop longue a, je le crains bien, amolli les cœurs, et, pour les retremper, le combat est nécessaire. L'orage qui nous a respectés peut, d'un jour à l'autre, si le souffle de Dieu le pousse de ce côté, s'abattre sur nos têtes, et, aussi bien que moi, vous serez sans doute appelée à descendre dans la lice. Vienne le grand jour du *témoignage!*... Dites, Vivia, ces bras délicats sont-ils prêts à échanger les bracelets contre de lourdes chaînes de fer? Ces pieds mollement renfermés dans de riches et

moelleuses chaussures se laisseront-ils serrer durement dans les entraves? Le glaive du bourreau trouvera-t-il où frapper cette tête toute chargée de pierres précieuses, ce cou trop bien protégé par ses colliers d'or et d'émeraude?

« Ouvrez donc enfin les yeux à la lumière, expiez noblement votre erreur, rejetez loin de vous ce qui ne convient plus à votre profession, toute cette pompe mondaine que vous devez abjurer solennellement entre les mains de votre évêque, si toutefois le repentir vous rend digne de la grâce du baptême. Croyez-moi, Vivia, la religion du Christ a aussi ses parures, mille fois plus précieuses que celles qui vous ont charmée jusqu'ici. Que vos traits brillent d'une noble simplicité, que votre front se colore d'une sainte pudeur, que la modestie donne à votre regard un charme tout divin; que vos oreilles s'ouvrent pour la parole de Dieu, qui est plus pure que l'or; que votre tête se courbe sous le joug glorieux, royal de Jésus-Christ; *revêtez-vous de la soie de la vertu, du fin lin de la sainteté, de la pourpre de la pudicité.* Ainsi parée, vous attirerez les regards et fixerez l'amour de votre Dieu, et, au jour de la résurrection de toute chair, la main de l'ange vous emportera avec complaisance au-devant du Christ. »

La jeune femme, dont l'orgueil s'était un moment révolté, avait baissé les yeux; elle se sentait comme écrasée sous le poids de cette parole vive, puissante; on eût dit un roseau qui, au premier souffle du vent, lève un moment sa faible tige comme pour soutenir fièrement la lutte; mais, frêle et sans force, bientôt il plie et se courbe jusqu'à terre, et demeure ainsi, jusqu'à ce que l'orage soit passé. Lutteur habile autant que vigoureux, Tertullien, qui étudiait attentivement

sur la physionomie franche et candide de Vivia le reflet de ses impressions, comprit que le moment était venu de frapper le coup décisif, et d'abattre tout entière au pied de la croix la victime, sans lui laisser le temps de respirer.

« Vivia, se hâta-t-il de dire, et sa voix avait pris une expression plus grave, plus majestueuse encore, Vivia, celui qui vous parle n'est pas Tertullien, le prêtre indigne, le *misérable pécheur*, c'est le représentant de l'Église de Carthage, l'envoyé du saint évêque, votre père et le mien. Vous souvient-il du jour où, prosternée à ses pieds, au milieu de l'assemblée nombreuse des fidèles, vous avez demandé avec larmes d'être initiée à la religion du Christ, et préparée par l'enseignement et l'épreuve du catéchuménat? Un doux murmure de joie se fit entendre dans l'assemblée, et tous les regards se tournèrent vers le ciel pour bénir le Dieu de bonté et d'amour. Le pieux pontife, profondément ému, vous dit combien il était heureux d'ouvrir le bercail et d'y compter une brebis de plus. Sa voix tremblait quand, à l'autel, il entonna le cantique d'actions de grâces, que tous nous continuâmes avec allégresse. Vous souvient-il que, au moment où il vous releva, de vénérables matrones, de saintes vierges, de jeunes filles au front pur, se pressaient autour de vous, vous appelant du doux nom de sœur, vous donnant le chaste baiser de paix? Vous souvient-il des transports, des larmes de votre mère, quand, vous serrant sur son sein, vous couvrant de ses embrassements, elle disait à Dieu qu'elle avait assez vécu, puisque sa fille bien-aimée était enfin chrétienne?... Eh bien, Vivia, vous avez contristé le cœur du saint évêque, votre père; l'Église de Carthage est scandalisée; votre pieuse

mère est inconsolable, car il a été dit dans l'assemblée des fidèles que vous chancelez dans vos promesses, que la chair et le sang ont repris leur empire sur vous; que, toujours esclave de la mollesse et de la vanité, vous reculez à dessein le jour de votre baptême. Les païens eux-mêmes se vantent tout haut que vous n'avez cessé de leur appartenir, et que bientôt vous reparaîtrez dans leur temple au milieu de leurs femmes et de leurs filles.

« Pensez, Vivia, au scandale que vous donnez; gravez dans votre cœur les paroles que notre vénéré pontife m'a chargé de vous porter : « Que cette femme fasse pénitence, qu'elle efface le mauvais exemple qu'elle a donné; que, dès ce jour, foulant aux pieds son luxe tout païen, elle commence une vie simple et mortifiée. » Vivia, mon message est accompli... » Et Tertullien sortit, sans même saluer la jeune femme dont il venait de briser le cœur.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA FAMILLE DE VIVIA.

Vivia appartenait à une des plus nobles et des plus anciennes familles de Carthage. Par sa mère, elle comptait au nombre de ses aïeux le célèbre Amilcar, ou Barca, qui, pendant cinq ans, porta la terreur et la désolation en Italie, et sauva sa patrie de l'invasion des farouches et indomptables Numides. L'Espagne le vit aborder hardiment sur ses côtes avec quelques barques seulement, et il n'en sortit qu'après avoir subjugué plusieurs nations et fondé Barcelone, à laquelle il donna son nom. Mais sa mémoire devait souffrir de la grande renommée d'un de ses fils, le fameux Annibal, qui, enfant encore, jurait aux Romains une de ces haines implacables qui grandissent avec les années. Guerrier infatigable autant qu'habile et rusé, il franchit les Pyrénées, traversa les Alpes, descendit comme un torrent dans les riches plaines de l'Italie. Vainqueur sur les bords du Tessin et de la Trébia, puis à Trasimène, il écrasa à Cannes les légions romaines commandées par Paul-Émile et Varron, et un moment

le peuple-roi trembla dans l'enceinte de ses murailles. Les délices de Capoue sauvèrent Rome ; et Annibal, rappelé en Afrique, vaincu à Zama, exilé de Carthage, finit ses jours par le poison pour n'être pas livré aux Romains.

Le père de Vivia était un descendant du fier et barbare Hannon, ennemi redoutable d'Annibal, dont il jalousait le pouvoir ; les deux familles, longtemps divisées, après une lutte acharnée où plus d'une fois le sang avait coulé, où les intérêts de la république et la paix de la cité avaient été gravement compromis, s'étaient réunies ; le petit-fils d'Hannon avait épousé la petite-fille d'Annibal, et cet heureux mariage avait consommé la réconciliation des deux maisons ennemies.

Hannon Vivius, à l'époque où nous prenons notre récit, était un beau vieillard de soixante à soixante-cinq ans. Dans ses premières années il avait étudié les lois et l'éloquence ; doué de beaucoup d'intelligence, d'une mémoire prodigieuse, il s'était fait remarquer de bonne heure parmi ses compagnons d'étude ; mais l'âme ardente du jeune homme ne pouvait se contenter de la gloire de bien dire ; il lui semblait que le sang qui coulait dans ses veines l'appelait à d'autres triomphes, et que ce n'était pas dans l'enceinte d'un cénacle, dans le cercle étroit d'une discussion qu'il devait soutenir l'honneur de sa race et servir son pays. D'ailleurs, les hordes sauvages de la Numidie menaçaient Carthage comme au temps d'Amilcar ; des nuées de pirates, accourues des côtes barbaresques, pillaient les vaisseaux, ou, s'abattant pendant la nuit sur quelque point du rivage, massacraient les vieillards, chargeaient de chaînes les hommes et les jeunes filles, et disparaissaient sur leurs nefs légères avec leur riche butin.

Il prit donc le parti des armes et commanda à plusieurs reprises les armées de terre et de mer. Pendant quinze ans, toujours en action, heureux dans ses expéditions, deux fois honoré de la gloire du triomphe, et couronné solennellement dans le temple principal de la cité, la fatigue et de nombreuses blessures l'avaient obligé de rentrer dans la vie privée, où la reconnaissance de ses concitoyens lui offrit bientôt les premières magistratures.

Hannon n'avait point hérité du caractère haineux de sa race. Il était franc, ouvert, généreux; c'était un cœur de soldat. A la tête des armées, il avait su, par son humanité et sa justice, se faire aimer de ceux qui servaient sous ses ordres; au sénat, où sa naissance lui donnait droit, dans l'exercice des charges importantes qui lui avaient été confiées, il s'était montré attaché à ses devoirs, impartial, inaccessible à la corruption, ami sincère du peuple. D'une humeur douce et facile, il faisait le bonheur de sa femme et de ses enfants, et, quoiqu'il ne fût pas tout à fait étranger aux préjugés des hommes de sa caste, pourtant ses nombreux esclaves n'avaient pas trop à se plaindre de lui. Ils n'avaient qu'à bien faire leur service, à se montrer respectueux, prompts à préparer à propos ses repas, prendre un soin minutieux de ses chevaux qu'il aimait avec passion, bien polir ses armes, et aiguiser souvent son épieu de chasse, il ne leur en demandait pas davantage, et c'était beaucoup pour ces temps où les esclaves étaient traités avec une inhumanité inouïe, et, pour une faute légère, pour un oubli insignifiant, souvent même sur un simple caprice, fustigés sans pitié, jusqu'à ce que le sang coulât en abondance de toutes leurs plaies.

Dès ses plus jeunes années, dans les camps et surtout depuis qu'il était mêlé au gouvernement de la cité, Hannon n'avait pas été sans entendre parler de la nouvelle religion. Mais, peu au courant de ses dogmes, il savait seulement par la rumeur publique que les chrétiens affectaient des mœurs austères, une vie retirée, qu'ils se réunissaient en secret à certains jours pour célébrer leurs mystères, qu'ils se secouraient mutuellement dans la maladie et la pauvreté, et que, une fois initiés par certaines immersions, il ne leur était plus permis de se montrer dans les temples, de participer aux sacrifices communs; que, pour eux, c'était un devoir de souffrir la confiscation, l'exil, la mort même plutôt que de reconnaître les dieux reçus. On lui avait dit, et il était assez disposé à croire que, sous l'apparence et le voile d'une vertu sévère, ils se livraient, dans le secret de leurs mystères et à la faveur des ombres de la nuit, aux crimes les plus honteux, aux fornications, aux adultères, à des rapprochements monstrueux, qu'ils égorgeaient même des enfants pour se repaître de leurs chairs encore palpitantes. Il méprisait donc et haïssait d'instinct les chrétiens; mais comme, après tout, ils payaient exactement l'impôt, portaient les armes ou exerçaient des professions utiles à la société, il était assez d'avis qu'on ne les persécutât pas trop cruellement, et surtout qu'on ne les fît pas mourir.

Un homme d'un tel caractère ne pouvait guère être un homme dissolu, selon toute la force du mot. Il n'eût pas voulu, comme tant d'autres de ses amis, déshonorer le toit conjugal, insulter aux larmes et à l'humiliation d'une épouse lâchement délaissée, publiquement sacrifiée à de coupables liaisons. Il tenait à

ce que tout chez lui eût un air de décence qui lui faisait honneur dans ce siècle de corruption profonde; mais sa vertu ne dépassait pas les limites du *décorum;* il aimait la société, fréquentait les cercles, les bains publics où se réunissait chaque jour l'aristocratie de Carthage; il était assez facile dans ses mœurs, enjoué dans sa conversation, indulgent, et pour cause, pour ce qu'il appelait les légèretés de la jeunesse. Il passait, et ce n'était pas calomnie, pour aimer beaucoup la table et le jeu. Tel était, ou à peu près, le père de Vivia.

Sa mère, quoique élevée dans la religion païenne, avait manifesté de bonne heure un mépris profond pour le vice. Dès ses plus jeunes années, Julia, c'était son nom, était citée comme un modèle de douceur, de modestie et de vertu. La licence qui régnait dans les temples, qui se produisait sans voile sur les théâtres, qui respirait dans toutes les conversations, lui avait inspiré je ne sais quel dégoût qui sauva sa jeunesse des séductions du monde. Elle avait compris, comme instinctivement, que la réserve et la pudeur sont l'apanage de la femme; que, dans l'adolescence, elle doit vivre cachée sous les ailes d'une mère sage et prévoyante; que, du jour où elle devient libre, elle doit aimer son intérieur, veiller sur sa maison, prendre soin de ses enfants, et faire, par sa douce affection, le bonheur de son époux. Aussi avait-elle toujours évité la société des personnes de son âge en qui elle remarquait des manières légères et le goût des plaisirs bruyants. Riche et douée de tous les avantages de la nature, elle eût pu s'entourer d'une cour d'adorateurs; c'était alors le ton; mais, ne paraissant en famille qu'à l'heure des repas, répondant à peine et toujours avec

gravité aux propos qui lui étaient adressés, se hâtant de rentrer dans ses appartements pour y reprendre, avec quelques esclaves, ses travaux d'aiguille ou son amusement favori de la harpe et de la guitare, elle n'avait pas tardé à décourager et à éloigner, les uns après les autres, tous ces jeunes hommes frivoles et désœuvrés qui la fatiguaient de leurs hommages intéressés.

Julia avait à peine connu son père. Toutes ses affections s'étaient concentrées sur sa mère et sur une jeune orpheline, sa parente, et moins âgée qu'elle de dix ans. Elle avait veillé sur son berceau; elle s'était prêtée de la meilleure grâce à ses jeux enfantins; elle avait essuyé ses premières larmes, consolé ses petits chagrins, et son amitié pour elle était devenue telle qu'elle ne pouvait un moment s'en séparer. Un même appartement les réunissait dans le jour, une même chambre pendant la nuit. Quand Julia sortait dans la campagne, ou faisait quelque promenade sur le bord de la mer, Potamiène, c'était le nom de l'orpheline, marchait toujours à ses côtés, et toutes deux, se tenant par la main, traversaient les longues rues de Carthage, suivies d'une vieille esclave chargée de veiller sur elles. En les voyant, les mères souriaient et admiraient cette douce union. Un jour pourtant, Julia revint ou plutôt fut rapportée seule à la maison! Potamiène, la chère orpheline, *la petite sœur*, avait disparu, et jamais depuis on n'en avait entendu parler. La douleur de Julia fut profonde, et pendant plusieurs mois on craignit pour sa santé. Mais elle voulut vivre pour sa mère, dont elle était l'unique consolation. Toutefois elle ne cessa de pleurer l'amie qu'elle avait perdue. Il y avait plus de vingt ans qu'elle avait été frappée de ce coup af-

freux, et chaque fois qu'elle prononçait le nom de Potamiène, des larmes brillaient encore dans ses yeux.

A dix-sept ans, pour obéir à la volonté de sa mère, elle avait épousé Hannon Vivius, qui lui apportait une immense fortune, un nom justement honoré, des qualités brillantes, un cœur loyal et dévoué. Plus riche encore que son époux, elle avait cru devoir mettre sa maison sur le pied des maisons les plus opulentes de Carthage, et, grâce aux goûts d'Hannon, sa demeure devint bientôt le rendez-vous de l'aristocratie. Elle en fit les honneurs avec une complaisance qui tenait à sa vertu, et au plan de conduite qu'elle s'était tracé à elle-même.

Mais, avec ses mœurs douces et chastes, ces réunions nombreuses, animées, où chacun se piquait de payer son tribut à l'esprit du jour, où on parlait peu de politique, de morale, beaucoup de plaisirs et d'intrigues, où quelquefois même on s'égayait aux dépens de tout ce qu'il y a de plus sacré, devinrent bientôt un supplice pour la vertueuse Julia. Jamais elle ne put s'accoutumer à ce genre plus que léger, et, du moment où elle devint mère, elle ne parut plus à ces réunions, sous prétexte de prendre soin de ses enfants, qu'elle ne voulait pas, disait-elle, confier à des mains mercenaires. Hannon ne se trompa pas sur le véritable motif de cette conduite, mais il ne voulut point affliger la femme qu'il aimait; il affecta même, avec ses amis, d'en prendre gaiement son parti.

Libre désormais, et tout occupée de sa maison, de l'active surveillance de ses nombreux esclaves, de l'administration de sa fortune qu'eût négligée l'insouciant Hannon, Julia savait encore trouver du temps pour

satisfaire ses généreux penchants. Bien différente des personnes de sa condition, qui, tout occupées de leurs plaisirs, ne pensent guère à la misère du pauvre, elle n'avait pas de plus grand bonheur que de soulager ceux qu'elle savait être dans l'indigence. Avant même de connaître le christianisme, elle en avait la grande vertu, et sans doute elle dut à ses immenses aumônes de goûter et d'embrasser plus tard cette religion divine qui a placé en tête de ses préceptes la charité inconnue au monde païen, et traitée de faiblesse par ses philosophes. Elle prenait un soin tout particulier des veuves et des orphelins, et, de tous les points de la ville, tout ce qui souffrait venait implorer sa compassion. Elle savait encore doubler le prix de ses bienfaits par des manières douces et affectueuses; elle avait toujours une bonne parole pour soulager le cœur, en même temps qu'elle donnait largement de quoi apaiser la faim.

Julia avait eu plusieurs enfants qu'elle avait nourris elle-même. Deux étaient morts au berceau, un troisième avait succombé à l'âge de sept ans, la figure horriblement dévorée par un cancer hideux. Elle avait amèrement pleuré ce fils qui lui avait coûté tant de soins et de veilles, et souvent elle allait arroser de ses larmes le superbe mausolée qu'elle lui avait fait ériger. Pauvre mère! elle ignorait encore les douces consolations de la prière, qui calme les douleurs les plus vives, qui murmure au cœur de mystérieuses paroles d'espérance! Elle ne savait pas encore qu'un jour elle retrouverait, dans le sein de Dieu et dans toutes les gloires de l'immortalité, cet enfant chéri qu'une maladie cruelle avait ravi à ses affections! Elle ne pouvait encore que s'entretenir avec son *ombre*, qu'elle croyait

errer autour de son tombeau, et elle se retirait le cœur brisé, après lui avoir redit *l'éternel adieu* des païens.

Jamais, pourtant, dans toute l'amertume de sa douleur, Julia n'avait oublié que trois autres enfants lui restaient, qui, eux aussi, avaient des droits sacrés à toute sa tendresse, deux fils, déjà dans l'adolescence, qui suivaient avec éclat les plus célèbres écoles de Carthage, et une fille un peu plus âgée qui, sous plus d'un rapport, était l'image vivante de sa mère. Affectueuse et soumise, dévouée à ses frères, elle se faisait remarquer par un grand fond de bonté envers les esclaves qui la servaient. Elle les aidait volontiers dans certains travaux, les visitait et leur donnait même ses soins quand elles étaient malades. S'il lui arrivait quelquefois, dans un moment de vivacité, de les rudoyer, bientôt le bon naturel reprenait le dessus, et, à force de douceur ou par quelque présent, elle se hâtait de leur faire oublier la peine qu'elle leur avait causée.

Vivia, car le lecteur a déjà pu juger que c'est d'elle que nous parlons, avait pourtant plus d'un défaut. Excessivement sensible, la plus légère contradiction l'irritait; seulement l'impression durait peu et ne laissait aucun ressentiment. Les talents, et elle en avait beaucoup, avaient développé en elle de bonne heure le germe de l'amour-propre. Elle aimait à briller dans la conversation, où se déployait tout à l'aise la vivacité de son imagination; elle racontait avec intérêt, et, quand elle abordait une question d'histoire, un fait de quelque importance, on écoutait encore quand déjà elle avait cessé de parler. C'étaient, du reste, les sujets qu'elle recherchait de préférence; elle savait qu'elle s'y ferait admirer, et la louange ne lui était rien moins qu'indifférente.

Dans son caractère, il y avait quelque chose de flottant et d'indécis ; sa volonté manquait d'énergie. Un moment, elle montrait de la résolution, un certain enthousiasme, on l'eût crue alors capable des plus grands sacrifices ; mais bientôt cette ardeur s'éteignait, et, comme si elle-même eût succombé à un effort violent et au-dessus de ses forces, elle retombait dans son indécision naturelle. Sa mère avait tout fait pour combattre ces défauts; sa sollicitude s'alarmait des suites fâcheuses qu'ils pouvaient avoir pour son avenir, mais toute la sagesse de ses conseils n'avait pu en triompher. Vivia écoutait; elle avouait ingénument ses torts, et promettait de se corriger. Mais, pour se réformer, il lui eût fallu quelque chose de plus que ses propres réflexions et le désir de consoler sa mère: elle manquait d'un motif surhumain, et sa religion ne pouvait le lui donner.

Malheureusement aussi pour elle, la nature l'avait favorisée de tous ses dons. A une grande naissance, à des talents distingués, à une conversation vive et spirituelle, elle joignait une beauté peu commune, qu'une certaine langueur pleine d'expression rendait plus séduisante encore. On en parlait dans tout Carthage; son père lui-même ne manquait pas une occasion de la vanter, même en sa présence; il en fallait beaucoup moins pour lui inspirer de la vanité, et, dès l'âge de quatorze ans, elle s'était fait une étude, je dirais volontiers un travail, de relever ses charmes naturels par les plus brillantes et les plus somptueuses parures. Couverte de pierreries et de diamants, elle étincelait sous l'éclat de ses colliers et de ses riches bracelets : ses robes, d'une étoffe précieuse, étalaient aux regards éblouis ses plus délicates et ses plus ma-

gnifiques broderies d'or et d'argent. Disons pourtant, à sa louange et pour être vrai, que jusqu'à son mariage ses mœurs avaient toujours été pures.

Telle était la famille de Vivia, quand un événement que nul n'eût pu prévoir était venu modifier profondément l'intérieur de cette famille, dont les habitudes nous sont maintenant connues.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'ESCLAVE CHRÉTIENNE.

Au nombre des esclaves que la mère de Julia lui avait données en la mariant à Hannon, il y en avait une nommée Rufine, à peu près du même âge que sa jeune maîtresse. La blancheur de son teint annonçait assez qu'elle n'appartenait point à la race africaine, mais qu'elle avait reçu le jour au milieu de quelqu'une de ces tribus qui habitent les doux climats de l'Europe. Grave et mélancolique, quoique toujours respectueuse ou affable, selon qu'elle était en face de ses maîtres ou de ses compagnes, jamais elle ne partageait les joyeux ébats et les danses folâtres de celles-ci. Quand ses travaux lui laissaient quelque moment de liberté, elle se retirait dans son modeste appartement, ou bien elle se promenait seule et à l'écart dans les jardins non réservés; quelquefois on l'entendait chanter dans une langue inconnue, et, quoiqu'on ne comprît pas son chant, on se sentait involontairement ému; il y avait dans sa voix quelque chose de si suave, dans son accent quelque chose de si tendre ou

de si douloureux! On s'arrêtait, pour l'écouter, jusqu'à ce que les larmes vinssent suspendre ses chants mystérieux. A certains jours, ses accents paraissaient plus vifs, plus joyeux; mais ces jours étaient rares, et elle revenait bientôt à sa tristesse habituelle.

Comme on peut bien le croire, la curiosité de ses compagnes avait été vivement piquée, et chacune avait fait son commentaire...

— C'est une hypocrite, avait dit l'une: voyez; à son âge, on aime naturellement le plaisir et la danse: sous tous les climats, la jeunesse est rieuse, enjouée, et jamais, quoi que nous ayons fait, nous n'avons pu la déterminer à prendre sa part de nos amusements. Elle pense sans doute, par cette gravité affectée, plaire à notre vertueuse maîtresse, et il faut avouer qu'elle n'y réussit que trop bien.

— C'est peut-être, avait dit une autre, quelque grande princesse, la fille d'un roi barbare que le malheur a réduite à la servitude. Elle se sent humiliée, son orgueil souffre de notre société et des travaux qu'elle est obligée de partager avec nous. Je l'ai vue même plus d'une fois refuser les présents qu'on lui offrait.

— J'ai entendu dire, avait ajouté une troisième qui aimait à faire la savante, que, bien au-delà des mers, il y a des filles qui, de bonne heure, sont initiées à je ne sais quelle vie de contemplation et de rêveries: elles ne se marient point, elles n'habitent point les villes, elles errent dans les forêts, ou se retirent dans quelque île solitaire. Ce sont des espèces de prophétesses, d'inspirées; on les appelle dans les conseils des rois: elles décident souverainement de la paix ou de la guerre, et, à l'heure du combat, saisies d'un enthousiasme divin, elles ont des chants magiques qui font

passer dans l'âme des guerriers le feu dont elles-mêmes sont animées. Je soupçonne fort que Rufine a autrefois joué ce rôle, en grand honneur parmi ces peuples grossiers; mais qu'ayant trompé les espérances de quelque prince ou chef d'armée, il l'aura, de dépit, fait enchaîner et vendre comme esclave.

— Pour moi, avait dit une vieille négresse dont le regard respirait tous les mauvais mouvements de l'envie et de la haine, je crois avoir mieux deviné le secret de sa tristesse. Cette Rufine peut être hypocrite, je n'en doute pas, et j'ai mes raisons pour croire que c'est à nos dépens qu'elle s'insinue peu à peu dans la confiance de notre jeune maîtresse. Je me défie de sa prétendue douceur, comme je me défierais des caresses d'un jeune tigre. Mais, sans qu'elle pût même s'en douter, j'ai épié attentivement toutes ses démarches, et sa mélancolie, je vous assure, n'est plus un mystère pour moi. La *vertueuse* Rufine a tout simplement ouvert son cœur à une tendre affection; j'en ai acquis la certitude, et je connais même celui qui en est l'objet. C'est un esclave comme elle, un certain Révocat; vous pouvez l'avoir aperçu: car son maître le charge assez souvent de ses messages pour le nôtre. Écoutez-moi jusqu'au bout, et vous serez certainement convaincues comme je le suis moi-même.

« D'abord, à en juger par la couleur, ce Révocat est de son pays ou à peu près. Je l'ai vu arriver à Carthage en même temps qu'elle, et depuis j'ai su que, au moment où ils furent vendus l'un et l'autre, elle témoigna un grand désir d'appartenir au même maître, et que, n'ayant pu l'obtenir, elle en fit paraître un violent dépit, au point de ne pouvoir retenir ses larmes et ses cris. Lui-même, quoique se contenant mieux,

parut, de son côté, très-sensible à cette séparation. Souvent, quand notre *langoureuse* Rufine chante, au fond du jardin, dans cette langue que vous ne connaissez pas plus que moi, j'ai remarqué que Révocat vient se placer au pied du mur, en dehors, et que, là, il demeure immobile à l'écouter. Sans doute, ces chants qui nous paraissent à nous si mélodieux, si fortement empreints d'une douce tristesse, sont les chants d'une fiancée de son pays, et elle lui exprime les regrets de ne pouvoir lui être unie par les liens de l'hyménée. Une fois sur la voie, j'ai redoublé de vigilance, et je l'ai vue plusieurs fois conversant seule et dans cette langue étrangère avec le jeune esclave; ils demeuraient ensemble assez longtemps, paraissant occupés de quelque objet qui les intéresse beaucoup; sans doute ils méditaient quelque projet d'affranchissement, que sais-je? d'évasion peut-être, pour pouvoir s'aimer et s'unir en toute liberté. »

Ainsi était jugée la jeune étrangère, qui était bien loin de soupçonner ce que l'on disait d'elle; uniquement occupée de ses devoirs, elle semblait ne pas même remarquer les sarcasmes et l'air moqueur et défiant de ses compagnes. Toujours bonne et prévenante pour elles, souvent, par ses douces paroles, elle leur épargnait les reproches ou les châtiments qu'elles méritaient. Tant de générosité, au lieu de les apaiser, n'avait fait que les aigrir davantage, et elles avaient résolu de la perdre dans l'esprit de leur maîtresse. Les révélations de la vieille négresse venaient donc fort à propos, et toutes ensemble l'avaient accusée d'avoir des entrevues secrètes et fréquentes avec l'esclave Révocat. « Pour l'honneur de la maison, avaient-elles dit, il était temps d'arrêter cette intrigue. »

4.

Du moment où elle l'avait reçue des mains de sa mère, Julia avait été frappée de la douceur et du dévouement de Rufine. Ses manières réservées, sa modestie, sa mélancolie elle-même qui donnait je ne sais quoi de touchant à sa physionomie et au son de sa voix, tout l'avait intéressée en sa faveur. Elle lui avait donné avec le temps toute sa confiance, la retenait souvent seule dans ses appartements pour jouir de son entretien, et partageait volontiers avec elle les soins si tendres qu'elle donnait à ses enfants. Aussi l'étrange accusation, si habilement combinée, fortifiée de nombreux témoignages, car toutes les esclaves avaient assuré qu'elles avaient *vu*, bien *vu*, ce que tout d'abord la vieille négresse avait vu seule; cette accusation avait frappé au cœur Julia, comme un coup de foudre, et sa première pensée avait été de l'abandonner à son époux, afin qu'il la punît avec la dernière rigueur, selon que les lois barbares du temps lui en donnaient le droit. Heureusement, elle avait fait taire cette première impression. Il était plus juste, s'était-elle dit à elle-même, de l'interroger, de l'entendre. Après tout, malgré toutes les apparences, ne pouvait-elle pas être innocente? Et elle avait donné l'ordre de la faire venir. Quand elle fut seule avec elle :

— Rufine, lui avait-elle dit, pourquoi m'avoir trompée? Ne t'ai-je pas toujours été bonne? Je plaignais ton malheur, et je tâchais de l'adoucir. J'avais confiance en toi, tu le sais; je ne permettais qu'à toi de veiller sur mes chers enfants quand j'étais forcée de m'en séparer pour quelques moments. Je te croyais dévouée, vertueuse, et tu m'as trahie!

— Douce maîtresse, il est vrai, vous avez été bonne, trop bonne pour moi, et toute ma vie je vous garde-

rai la plus profonde reconnaissance. Mais, hélas! que peut faire une pauvre esclave? donnât-elle pour vous la dernière goutte de son sang, ce serait peu encore pour acquitter sa dette! Moi, vous tromper! vous trahir! oh non, jamais! » Et ses yeux, baignés de larmes, cherchaient le regard de la noble patricienne....

— Dis-moi donc, Rufine, ce que signifient ces chants mystérieux dans lesquels tu laisses de temps en temps exhaler les sentiments de ton cœur; j'aimais à les entendre, quoique je n'en comprenne point le sens. Souvent je te demandais de me les répéter ou de les murmurer doucement sur le berceau de mes enfants. En les écoutant, j'éprouvais je ne sais quels mouvements que je ne puis encore définir. Quelle est donc cette étrange poésie? la magie n'en est-elle pas l'âme, ou bien, ce que je suis plus portée à croire, n'est-elle que l'expression ardente, passionnée de ces sentiments du cœur auxquels je te croyais étrangère? Car, je te le répète, j'avais foi en ta vertu.

— Croyez, noble maîtresse, à la parole de votre humble esclave; ces chants, les seuls que j'aie jamais connus, ne sont pas des chants magiques. Simple et sans lettres, comment aurais-je pu étudier cette science mystérieuse dont le nom même n'avait jamais frappé mon oreille, avant que je fusse venue ici? Encore moins sont-ils destinés à exprimer ces sentiments auxquels vous faisiez allusion, il n'y a qu'un moment. Pauvre, privée sans doute pour toujours du don de la liberté, où donc sur cette terre pourrais-je porter les affections de mon cœur? Je sais trop bien que je n'en puis disposer sans crime. Je suis votre esclave, et je vous appartiens tout entière; ma vie elle-même est entre vos mains. Tous mes désirs se bornent à ne pas vous

déplaire; trop heureuse, si quelquefois j'y réussis. Pour vous obéir ou pour charmer les loisirs que votre grande bonté me ménage, j'ai répété ces chants; ils sont ceux de ma patrie; ma mère les a fait entendre sur mon berceau, comme moi-même je les ai murmurés sur le berceau de vos doux enfants. C'est le seul bien, le seul trésor que j'aie apporté avec moi quand je suis venue en ces climats. Après le bonheur de vous servir, ils sont toute ma consolation. Pourtant, si vous l'ordonnez, je les interdirai à jamais à mes lèvres, et je m'entretiendrai silencieuse avec mes pensées et mes souvenirs. »

Il y avait tant de simplicité et de douceur dans les paroles de Rufine que Julia s'était sentie profondément émue, et avait regretté les durs reproches qu'elle lui avait faits. Une si grande candeur pouvait-elle, en effet, se concilier avec la noirceur, l'hypocrisie et le crime dont on l'accusait? Résolue cependant, au moins pour confondre la jalousie de ses compagnes, de connaître toute la vérité, elle lui avait dit, mais d'un ton plus doux :

— Rufine, tu connais un esclave du nom de Révocat, que son maître envoie quelquefois ici. Est-il vrai qu'il s'arrête à te parler, et que cette entrevue se prolonge au-delà de ce que demande la bienséance, d'autant plus que tu es seule avec lui? Je ne veux pas croire légèrement au mal; mais ces rapports secrets sont de nature à te compromettre. Quel en peut être le motif, et pourquoi t'exposer ainsi aux railleries de tes compagnes et à la colère de mon noble époux, s'il venait à en être informé? Suis mon conseil, Rufine, ne vois plus ce Révocat, dont je ne connais pas d'ailleurs la moralité.

— Bonne et douce maîtresse, je suis prête à faire le sacrifice que vous me demandez, et je serais bien coupable de vous désobéir ou de vous déplaire; mais, si vous permettez à votre humble esclave de se justifier auprès de vous, je vous dirai que ce Révocat est pour moi un ami d'enfance, le compagnon de mes premiers jeux; un même pays, un même jour nous vit naître, un même toit abrita notre berceau, un même lait nous nourrit tous deux; nos premières années se sont écoulées dans une inaltérable union; nous avons grandi ensemble dans l'espérance que la mort seule, si elle ne nous frappait pas le même jour, pourrait nous séparer! Douce espérance! Le malheur devait, hélas! la briser, quand à peine nous avions atteint l'âge de l'adolescence. O noble maîtresse (et elle s'était jetée aux genoux de Julia en les arrosant de ses larmes), ce Révocat que je ne dois plus revoir, puisque tel est votre bon plaisir, c'est le fils de ma pauvre mère; elle nous porta ensemble dans son sein et nous donna le jour à la même heure! Si vous daignez abaisser un regard attentif sur lui, vous serez frappée de notre ressemblance; elle ne peut être, dit-on, plus parfaite entre le frère et la sœur, entre deux enfants jumeaux.

— Relève-toi, Rufine, lui avait dit la riche patricienne en lui tendant la main que l'esclave couvrait de ses baisers; relève-toi, tu es une noble fille : je crois à ton innocence; pardonne-moi si un moment je t'ai soupçonnée et affligée. De ce jour je ne te regarde plus comme une esclave; demeure près de moi pour m'aider avec plus de dévouement encore à élever mes enfants; tu les aimes et tu en es aimée. Ma Vivia, surtout, ne se plaît qu'avec sa mère et toi : tu t'es montrée si bonne pour elle! Dans ses maladies, le jour

et la nuit, tu ne l'as jamais abandonnée ! Compte sur sa reconnaissance et la mienne; compte surtout sur toute ma confiance; vois souvent ton frère, vois-le librement et sans témoins, je le veux ainsi; quant à tes compagnes, elles ont été bien méchantes, et aujourd'hui même elles seront sévèrement punies.

— Soyez bénie, ô noble maîtresse : je suis heureuse puisque vous croyez à mon innocence et que vous me permettez de voir mon frère bien-aimé. Le malheur qui m'a frappée si douloureusement n'en est plus un pour moi; ma condition, que je trouvais si triste, me devient précieuse; je l'aimerai désormais; je suis assurée de votre confiance, et vous daignez approuver l'affection de votre chère Vivia pour moi ! Mais, s'il m'est permis de vous le dire, il manque quelque chose à toutes les faveurs dont vous me comblez; il y manque le pardon de mes compagnes; je vous le demande à genoux; sans doute elles n'ont pas voulu mal faire; les apparences les ont trompées, et elles n'ont agi que par zèle pour l'honneur de votre maison : ah ! grâce pour elles, je vous en conjure, et qu'elles ne sachent jamais que c'est à mes prières que vous leur pardonnez !

— Fille généreuse, comment te refuser ? Qui t'a si bien appris le chemin de mon cœur ? Mais à quelle école surtout as-tu connu cette vertu sublime qui m'étonne, me surpasse, et que je me sens incapable de pratiquer moi-même ? Quoi ! des compagnes jalouses de la préférence que je t'accorde trament contre toi un complot infâme pour te perdre, toi qui ne leur as fait aucun mal; elles imaginent une noire calomnie qui pouvait te coûter de cruelles tortures ! et toi, tu demandes à genoux leur pardon ! Fille étrange ! quelle

est donc la philosophie de ton pays? quel est ton peuple? ne pourrais-tu me le dire et me raconter ton histoire, dont tu sembles avoir fait un mystère jusqu'à ce jour?

— Mon histoire, noble maîtresse, n'offre rien d'intéressant pour un esprit aussi élevé que le vôtre : c'est l'histoire du malheureux qui passe inaperçu et sans nom sur cette terre et qu'on oublie une fois qu'il n'est plus. A en juger par l'étendue des mers que j'ai traversées avant d'arriver à Carthage, où m'attendait un bonheur inespéré, celui de vous appartenir, mon pays est loin, bien loin; mais qu'importent pour moi les distances, puisque je ne dois jamais le revoir? Je suis née à l'extrémité des Gaules, tout près du détroit qui les sépare des Iles-Britanniques, où César porta, dit-on, ses armes victorieuses, après avoir fait la conquête de ma patrie. Tout ce que j'ai entendu dire de mes aïeux, c'est que les Romains les appelaient barbares, je ne sais trop pourquoi, à moins que ce ne fût pour les avoir vaincus plus d'une fois et avoir planté leurs drapeaux sous les murs de leur superbe capitole. Mon père, vieux soldat, nous racontait souvent ,à Révocat et à moi, les hauts faits d'armes des Gaulois; mais j'étais trop jeune pour les comprendre, et depuis la mémoire s'en est perdue. Ma mère nous entretenait de récits beaucoup plus doux; ils se sont mieux gravés dans mes souvenirs.

«Je n'avais que dix ans quand mon père mourut; je n'eus pas la consolation d'être témoin de ses derniers moments, car, pour être demeuré fidèle à une cause qu'il regardait noble et sainte, il fut chargé de chaînes, arraché violemment de la chaumière que nous habitions, et, quelques jours après, sa tête tombait sous le tranchant du glaive.

« Pauvre et demeurée veuve avec deux enfants encore incapables de lui venir en aide, ma mère nous éleva péniblement des sueurs de son travail et du revenu d'un petit coin de terre que des voisins compatissants cultivaient pour elle. Au bout de cinq ans elle alla rejoindre dans un monde meilleur celui qu'elle n'avait cessé de pleurer ; la fatigue et le chagrin l'avaient usée avant le temps ! Notre douleur fut amère, profonde ; à quinze ans nous demeurions orphelins, sans autre fortune que ce petit coin de terre et une pauvre chaumière que d'impitoyables créanciers vinrent bientôt nous disputer. Sans appui d'aucun côté, sans aucun ami puissant pour nous défendre, nous fûmes sans pitié dépouillés, chassés du modeste patrimoine qui eût suffi à mes désirs et à toute l'ambition de mon jeune frère, et il nous fallut abandonner en pleurant la tombe de notre mère et la chaumière qui avait abrité notre enfance. Mais là ne devaient point encore se borner nos malheurs : le champ et la chaumière vendus, le produit se trouva insuffisant, et il fallut, au prix de notre liberté, achever d'éteindre la dette, les lois de mon pays le voulaient ainsi.

« Nous fûmes embarqués pour les côtes d'Afrique : la traversée fut longue, pénible ; plus d'une fois la tempête menaça d'engloutir notre vaisseau dans les profonds abîmes de la mer. Révocat et moi, nous ne craignions guère la mort ; elle nous eût frappés ensemble, ensevelis dans le même tombeau. Aussi, pendant que les matelots tremblaient de peur et fatiguaient le ciel de leurs prières intéressées, mon frère et moi nous regardions tranquillement les éclairs sillonnant les nues ; nous écoutions sans frayeur les grondements du tonnerre et ceux plus menaçants encore des vagues qui

battaient les flancs fatigués de notre galère ; mais il n'était pas dans la volonté d'en haut qu'un même trépas nous réunît. Nous arrivâmes à Carthage; malgré nos larmes et nos supplications, il fallut, pour la première fois, nous séparer; je devins l'esclave de votre noble mère, Révocat eut un autre maître. Telle est toute mon histoire, et vous voyez qu'elle ne présente rien qui soit digne de votre intérêt.

— Rufine, tu te trompes; les malheurs si peu mérités de ta famille et les tiens m'intéressent et me touchent. Les dieux ne m'ont pas fait un cœur de bronze ou de pierre. L'infortune, sur quelque tête qu'elle s'abatte, a pour moi quelque chose de sacré. Mais achève, Rufine, le jour s'avance et tu n'as pas satisfait encore toute ma curiosité. Réponds franchement aux questions que je t'ai faites : quels sont les chants mystérieux que j'aime toujours à entendre? quel poëte sublime les a composés? A quelle école as-tu appris cette haute philosophie dont tu viens de me donner un échantillon, en me demandant avec tant d'ardeur la grâce de tes compagnes si coupables pourtant envers toi?

— Il m'a été facile, douce maîtresse, de vous dire ce que j'ai été jusqu'au jour où j'ai eu le bonheur de vous appartenir. Mais comment maintenant me faire comprendre, et trouver l'expression convenable pour rendre ma pensée? J'essayerai toutefois, puisque tel est votre désir; heureusement votre intelligence est grande; si je m'explique mal, votre esprit suppléera à l'imperfection de mon langage.

« Jamais je n'ai fréquenté vos temples et vos cérémonies sacrées. La religion des Gaules, du moins celle dans laquelle j'ai été élevée, n'est pas la religion de

Carthage; elle en diffère même essentiellement. Mais je suppose que dans votre religion, outre les sacrifices et les rites particuliers à chaque peuple, vous avez aussi des chants que vos prêtres entonnent et que la foule répète. Dans ma patrie, nous avons des hymnes sacrés que le pontife commence et que tous poursuivent. Dès l'enfance, on nous les apprend avec un soin tout particulier, et, à mesure que nous les savons, nous en faisons notre plus doux exercice. Ils sont si beaux, si purs; ils émeuvent si délicieusement le cœur! L'homme, en conduisant sa charrue, les envoie aux échos de la montagne; la femme et la jeune fille les murmurent de leur voix la plus mélodieuse, en s'occupant des soins de la maison; le soir, à la lueur des étoiles qui scintillent au firmament, le berger égaye sa solitude en les redisant.

« Ces chants sacrés, dont quelques-uns remontent à la plus haute antiquité et qui ont été composés par des hommes inspirés, sont l'expression des sentiments les plus religieux; ils élèvent l'âme au-dessus des choses de la terre, et font naître dans les cœurs les nobles désirs de la vertu. Tantôt ils célèbrent les magnificences de la création, et alors ils nous donnent la plus haute idée de la puissance qui en est le principe. « Dieu, Jéhovah, est grand; il est admirable dans ses « œuvres. Les cieux racontent sa gloire, et la nuit l'an« nonce à la nuit. Il dit : *Que la lumière soit et la lu« mière a été, il a parlé et tout a été fait.* Les astres lui « ont répondu : *Seigneur, nous voici.* Il a suspendu la « terre dans l'immensité de l'espace; il a emprisonné « dans la profondeur de ses bassins le vaste et ora« geux Océan, et donné un grain de sable pour barrière « à ses eaux agitées et menaçantes. Il a étendu sur elles

« les nuées comme un vêtement ; il les a enveloppées « de brouillards, comme on enveloppe un enfant de « ses langes. A sa voix, les cieux se sont déroulés « comme un riche pavillon ; le soleil a tressailli, il « s'est élancé comme un géant pour fournir sa car- « rière. Les montagnes ont grandi, les vallons se sont « abaissés ; les sources se sont ouvertes et les fleuves « ont jailli. A sa voix encore, l'éclair a brillé dans la « nue, courant de l'Orient à l'Occident, et les ton- « nerres ont fait entendre leur majestueux gronde- « ment. Il abaisse un regard sur la terre, et elle tres- « saille de frayeur ; quand il touche du doigt les collines, « elles s'agitent convulsivement et vomissent de som- « bres feux. »

« D'autres fois, nos chants sacrés, prenant un accent plus doux, glorifient la providence du Créateur : « Comme Jéhovah est bon !!! son amour paternel, s'é- « tendant d'un siècle à un autre, embrasse toutes les « générations et tous les peuples. Il donne son soleil « pour embellir et féconder la nature ; pour faire croî- « tre nos moissons, il fait tomber sur nos champs sa « rosée et sa pluie bienfaisante. Il ne dédaigne pas le « petit oiseau qui crie vers lui, et lui donne sa nour- « riture. Il a créé l'herbe pour le bœuf patient qui « conduit la charrue dans nos guérets ; il a revêtu de « magnificence la fleur qui pare nos campagnes. Ses « yeux sont attachés sur l'homme innocent et ver- « tueux. Si l'injustice des hommes le condamne à « l'exil, il est avec lui dans la solitude du désert ; si « on le jette chargé de chaînes dans une prison, Jého- « vah y descend avec lui pour consoler sa captivité. « C'est un ami, c'est un père, c'est une tendre nour- « rice, une mère dévouée qui ne peut délaisser l'en-

« fant qu'elle a porté dans son sein. » Ainsi parlent ces hymnes sacrés, si doux à l'oreille, mille fois plus suaves encore au cœur qui les comprend et les goûte.

« Dans ce monde, hélas! le nombre des riches et des heureux est bien petit! La souffrance, la misère, les larmes, sont le partage du plus grand nombre. Quelques-uns, comme moi, ont été arrachés aux lieux qui les ont vus naître, et pleurent la patrie à jamais perdue! Nos chants ont des paroles pour toutes les douleurs; ils disent à Jéhovah : « Le pauvre est confié à votre sol-« licitude, et l'enfant orphelin a en vous un père qui « ne meurt pas. Vos mains essuient les larmes de l'af-« fligé et retournent, pour la rendre moins dure, la « couche du malade. Un jour l'homme puissant tom-« bera du faîte de ses grandeurs, et l'indigent se lèvera « triomphant de sa poussière. L'homme orgueilleux, « qui se dressait comme le cèdre du Liban, n'est déjà « plus : le voyageur, en passant, l'a vu tomber, il a « cherché sa place et ne l'a pas trouvée. Sous vos yeux, « Seigneur, nous pleurons au souvenir de la patrie; « esclaves sur une terre étrangère, nous avons sus-« pendu nos cantiques de joie; mais la patrie, la véri-« table patrie nous sera rendue avec la liberté, et alors « nous chanterons pour toujours dans le triomphe et « l'allégresse. »

« Que ne puis-je mieux dire, ô douce maîtresse, tout ce qu'expriment les hymnes sacrés de ma religion!... Si, chantés dans une langue étrangère et par une pauvre esclave, ils ont plus d'une fois ému votre âme, jugez quelle impression ils font en moi qui en comprends les paroles, qui en goûte l'esprit! Je ne me glorifie pas d'un courage, d'une force qui n'est pas dans

mon cœur; j'ai répandu bien des larmes, quand la mort a frappé ceux qui m'étaient si chers, quand, orpheline, pauvre et délaissée, j'ai été vendue, et, malgré mes cris, jetée dans un vaisseau pour être transportée sur des plages inconnues, où tout devait être étranger pour moi, où je devais être séparée de mon frère bien-aimé, le seul bien qui me restât au monde! Mais je me suis souvenue des leçons de ma mère, de sa douceur, de sa patience, quand le malheur était venu la frapper. Je me suis rappelé qu'alors elle aimait à répéter ces chants qui adoucissaient sa douleur, et je me suis mise à chanter tout ce qu'elle m'en avait appris. Depuis j'ai senti moins de tristesse; mes larmes ont eu moins d'amertume. Oh! c'est qu'ils sont si beaux, si doux, les chants sacrés de mon pays! Une telle poésie, comme vous l'appelez, ne peut être l'œuvre de l'homme! »

Julia était profondément émue, et son cœur, partagé entre l'admiration, la crainte, le respect, l'amour, lui paraissait flotter dans un vague mystérieux et plein de charme. Ce nom de Jéhovah qui, pour la première fois, frappait son oreille, cette parole puissante qui a fait le monde, ces astres, ces foudres qui ont une voix pour répondre : *Nous voici;* cet Océan emprisonné, soumis à un grain de sable, cette terre frémissante de crainte, ces montagnes fumant sous le doigt du Tout-Puissant, cette douce providence, le soin de la fleur des champs, du petit oiseau qui crie parce qu'il a faim, ce regard d'une bonté toute paternelle, d'un amour tout compatissant tombant d'en haut sur l'exilé, le captif, le pauvre, l'orphelin, l'esclave, cette patrie inconnue où sont recueillis dans la joie et le triomphe tous ceux qui souffrent et pleurent ici-bas, toutes ces ima-

ges s'unissaient, mais sans confusion, et produisaient sur son âme des impressions qu'elle n'avait jamais encore éprouvées; elle se sentait transportée dans un monde nouveau.

— Chère Rufine, achève, je t'en prie, ce que tu avais commencé : que la philosophie enseignée dans ton pays doit être belle, sublime, puisqu'elle inspire des idées si nobles, des chants d'une poésie si élevée! Oh! que n'ai-je eu le bonheur de naître dans ces Gaules que mon ignorance méprisait comme le triste séjour de tribus farouches et sauvages!

— Je ne sais pas bien, douce et bonne maîtresse, ce que vous entendez par le mot philosophie. On m'a dit, dans mon enfance, de m'en bien garder, parce que c'est une science vide et trompeuse. Nous n'avons pas dans notre vieille Neustrie des écoles comme vous en avez à Carthage, où étudient vos fils. Ce que je sais, je l'ai appris de mon père et de ma mère, et surtout d'un bon vieillard venu de Rome en nos contrées. Il me semble le voir encore assis au milieu de ceux qu'il appelait ses frères, plus souvent ses enfants bien-aimés. Quelle douce et sereine physionomie! quel front vénérable! quel regard pur et bienveillant! Comme sa parole était grave et persuasive! on sentait qu'elle partait du cœur, où elle prenait toute sa force et toute sa richesse. Je ne l'entendais jamais sans être émue jusqu'au fond de l'âme; de retour dans la maison paternelle, je repassais et gravais dans mes souvenirs les belles choses qu'il nous avait dites.

« Ce bon vieillard, notre maître, s'appelait *Nicaise;* son nom est-il venu jusqu'à vous? Un jour, il nous dit adieu pour aller visiter d'autres enfants qui l'attendaient avec impatience; nous ne devions plus, hélas!

le revoir. Des méchants qu'il cherchait à rendre meilleurs se prirent de haine contre lui, et, sans respect pour ses cheveux blancs, pour ses douces vertus, le massacrèrent impitoyablement. Lui, tant qu'il lui resta un souffle de vie, pria pour eux.

« Dieu me garde de contester avec celle que je dois respecter ! Vous êtes de noble origine, et moi, je ne suis qu'une pauvre esclave. Vous êtes distinguée par l'esprit et par la science; je suis une fille simple et sans études, comme je vous l'ai dit. Ne croyez donc pas que j'aie l'étrange prétention de vous condamner; je ne le ferais même pas à l'égard de la plus jeune de mes compagnes. Mais que n'avez-vous entendu le vénérable Nicaise ! que ne vous a-t-il été donné de contempler ses vertus; d'être témoin de toutes les grandes œuvres que je lui ai vu faire ! Votre foi serait sans doute semblable à la mienne.

« Lui, il ne reconnaissait pas toutes ces divinités qu'on adore à Carthage et que j'entends quelquefois nommer par mes compagnes. Il nous enseignait qu'il n'y a qu'un seul Dieu, éternel, avant tous les siècles, créateur tout-puissant, seigneur unique et dominateur souverain de cet univers; sage, juste, bon, et tout cela sans mesure, remplissant de son immensité tous les espaces, les cieux, la terre et les mers; témoin invisible de nos pensées et de nos œuvres; que ce Dieu, dans son infinie miséricorde, nous a donné son Fils unique, bien-aimé, éternel comme lui; lequel, par un mystère incompréhensible d'amour, a daigné prendre notre nature, souffrir et mourir pour sauver les hommes coupables et déchus; qu'il nous jugera tous un jour, donnant un bonheur et une gloire sans fin à ceux qui auront fait le bien pendant la vie, punissant par des

supplices éternels ceux qui se seront abandonnés au mal et au péché.

« On dit que la morale de certaines religions est loin d'être sévère, que même elle encourage et favorise les penchants les plus grossiers, des crimes contre nature. J'ignore jusqu'à quel point ce reproche est fondé, et j'avoue que j'ai peine à croire qu'il en soit ainsi. Partout le vice doit être flétri, la vertu honorée. Mais le vénérable Nicaise nous recommandait la modestie la plus délicate, la chasteté la plus sévère. Une pensée coupable, c'en est assez, nous disait-il, pour éloigner de nous le Dieu trois fois saint que nous adorons; aussi nous nous gardons non-seulement du mal, mais même du désir de mal faire, et notre cœur doit être aussi pur que notre corps. *Jéhovah sonde les cœurs et les reins.* Parmi nous le mariage est tenu en honneur, mais la continence parfaite, que nous regardons comme un don du ciel, lui est préférée, et ceux qui l'observent, pour s'élever à une plus grande perfection, tiennent un rang à part et jouissent de certains priviléges.

« Nous prions souvent, et notre prière doit sortir d'un cœur pur, innocent; celle que les lèvres seules murmurent étant un outrage plutôt qu'une adoration. Pour nous, l'obéissance est une vertu; nous la rendons avec empressement et avec joie, à quelque maître que nous appartenions. C'est ainsi, douce maîtresse, que je vous ai toujours servie, depuis que je suis votre esclave. Il nous est recommandé de nous aimer, de nous supporter mutuellement en toute mansuétude et patience. Les contestations, les haines, les vengeances, nous sont sévèrement défendues; si on nous méprise, si on nous opprime, si on nous dépouille, si on nous frappe, il nous est dit de souffrir en silence, d'aimer

ceux qui nous haïssent, de prier pour ceux qui nous calomnient ou nous persécutent; plus on nous fait de mal, plus nous nous étudions à faire du bien; c'est notre seule manière de nous venger.

« Telle est, noble maîtresse, autant du moins que je peux le dire, ce que vous nommez notre philosophie, ce que nous nommons, nous, notre doctrine. Je ne vous la fais connaître que bien imparfaitement, non pas que j'aie eu la pensée de rien dissimuler de ce que je crois et qui m'a été enseigné. Malheur à moi, si je rougis de ma foi; je n'ai point oublié que le sang qui coule dans mes veines est le sang d'un martyr, et vous comprenez maintenant ce que je vous ai dit, que, pour *être demeuré fidèle à une noble et sainte cause*, mon père a été chargé de chaînes, que sa tête est tombée sous le tranchant du glaive; c'est aussi des lèvres d'un glorieux martyr, du vénérable Nicaise, que j'ai appris le peu que je sais de la doctrine dans laquelle j'ai eu le bonheur d'être élevée.

— Depuis longtemps je m'en doutais, tu appartiens à la nouvelle secte. Garde, Rufine, garde cette religion de ton enfance et de ton pays; elle est belle, quoique sévère; ses maximes sont pures, quoique bien difficiles, selon moi, à observer. Je ne la connaissais encore que par ce que j'en ai entendu dire à des hommes légers ou prévenus, qui, je le vois bien maintenant, la dénaturent et la calomnient. Ta noble simplicité vient de me la montrer sous son véritable jour; je l'admire, e sens que mon cœur commence à la goûter, et un jour peut-être..... »

Rufine, tombée à genoux, allait répondre, quand on vint avertir que le repas du soir était servi.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA VISION.

Ce jour-là et les jours suivants, Julia avait paru plus pensive que de coutume. En vain Hannon et ses enfants l'avaient interrogée, elle avait éludé toutes les questions. Tout entière à ses réflexions, elle se rappelait sans cesse les paroles si simples, si touchantes de son esclave, et son esprit ne pouvait un moment se détacher du tableau qu'elle lui avait tracé des croyances, et surtout des vertus et de la charité des chrétiens. Elle, de noble famille, elle qui avait beaucoup lu, dont le monde vantait l'intelligence, elle n'avait eu jusqu'alors que des idées étroites, grossières, touchant la divinité, et une pauvre fille qui ne savait même pas lire, élevée dans une chaumière, dans un pays barbare, lui avait parlé d'une manière sublime de Dieu, de sa nature, de ses perfections, de sa providence, de la création et du gouvernement de cet univers! Que son Jéhovah est grand! se disait-elle à elle-même, qu'il est grand! qu'il est admirable dans son éternelle unité! qu'il est merveilleux dans sa puis-

sance! Oh! qu'il doit être doux de l'aimer, lui qui est si bon! Et elle était tentée de tomber à ses pieds et de lui dire : *O Dieu de Rufine, tu es mon Dieu.*

Julia avait, comme nous l'avons dit, l'amour naturel de la vertu; le vice lui faisait horreur, et tout autour d'elle, dans les familles païennes, elle ne voyait que des mœurs dissolues, des joies tumultueuses et sans décence, et de honteuses intempérances. Elle ne pouvait se dissimuler que sa religion autorisait ces excès, que tous avaient leur sanction dans l'exemple et le culte même de quelqu'un de ses dieux. Les haines nées de l'orgueil, les divisions, les implacables rivalités, les perfidies de l'ambition, les vengeances inflexibles, les insatiables appétits de la cupidité, étaient l'âme, la vie du monde païen toujours agité. Le riche était fier, dur à ses esclaves, épuisant tout son or et le revenu de ses vastes domaines dans des jouissances grossières. Le pauvre était délaissé, le vieillard indigent n'avait plus qu'à mourir de faim; l'orphelin et la veuve étaient froidement abandonnés à toute l'amertume de leurs larmes, à tous les désespoirs de leur misère. Parmi les chrétiens, au contraire, les mœurs étaient chastes, la vertu honorée; les repas étaient sobres; l'intempérance et les conversations légères en étaient sévèrement bannies, et les riches n'avaient ni faste ni orgueil; ils étaient humains, doux pour leurs serviteurs qu'ils traitaient comme des frères. Leurs aumônes étaient abondantes autant que discrètes, leurs pauvres ne manquaient ni de pain ni de vêtements. La paix, l'union régnait au milieu d'eux; ils semblaient tous n'avoir qu'une âme et un cœur.

Julia avait l'esprit trop élevé, trop juste pour n'être pas frappée de cet étrange contraste. Elle se sentait

attirée vers cette religion qui répondait si bien à sa haute intelligence et à ses goûts vertueux. Plus elle réfléchissait, plus la vérité se faisait jour dans son âme. Il ne lui restait plus qu'à triompher des préjugés de l'opinion et de la crainte de déplaire à son époux. Mais la grâce devait bientôt consommer l'œuvre commencée par une pauvre esclave.

Vivia sa fille, alors dans sa vingtième année, avait été atteinte d'une maladie grave. Mère dévouée, elle n'eut plus qu'une pensée, donner tous ses soins à son enfant bien-aimée, et l'arracher, s'il était possible, à la mort qui la menaçait. Elle s'était donc établie au chevet de son lit; mais un ange, sous la forme d'une jeune femme, était à ses côtés, veillant et priant. C'était Rufine, qui avait voulu partager toutes ses fatigues et tous ses dévouements, comme elle partageait toute sa tendresse pour Vivia, qu'elle avait vue naître.

— Que tu es bonne, chère Rufine! lui disait-elle pour la centième fois. Seule avec moi, tu as eu pitié du pauvre Dinacle, quand un mal affreux dévorait lentement son doux visage, et que son aspect faisait fuir jusqu'à son père lui-même; toi, tu ne t'es pas éloignée. Aussi courageuse que moi, sans avoir les mêmes motifs, tu lavais ses plaies hideuses! Et voilà que ton infatigable dévouement te fixe jour et nuit auprès de la couche de ma pauvre enfant! Combien ta générosité me touche! et que pourrai-je faire pour la récompenser?

— Pourquoi, ô bonne maîtresse, vous souvenez-vous encore de ce que j'ai fait pour le fils que vous avez perdu? N'était-ce pas mon devoir, et n'avez-vous pas tout droit sur mon travail et sur mes veilles? Si le ciel m'avait écoutée, il vivrait encore! mais la pauvre

esclave n'a pas été trouvée digne. Le noble enfant n'est plus; il est allé attendre sa mère dans un monde meilleur!

— Tu le sais, Rufine, le temps n'a pas effacé ma douleur! je le pleure encore tous les jours. Il était si jeune! si affectueux! il était si beau, avant qu'il fût atteint du mal qui l'a conduit au tombeau! Je rêvais pour lui un avenir si brillant, et la main de la mort est venue briser ces doux rêves! Pauvre Dinacle! il ne me reste plus de lui qu'une cendre froide que j'arrose souvent de mes larmes! Deux autres avaient été frappés comme de tendres fleurs à peine écloses; ceux-là, à peine les ai-je vus, et ils n'ont pas connu leur mère, puis ils se sont éteints sans souffrances! Mais Dinacle! lui, il me connaissait, il m'aimait, et avant de mourir il a tant souffert! Oh! n'essaye pas de tromper mes regrets, laisse-moi pleurer sans consolation et sans espoir!

— Que n'avez-vous, ô douce maîtresse, la foi des chrétiens! Pour eux, la mort n'est qu'une séparation de quelques jours. Quand une mère, parmi nous, perd son enfant bien-aimé, elle aussi pleure, parce qu'elle est mère; mais bientôt elle se relève, le cœur plein d'espérance, et, tournant son regard vers le ciel : « Cher enfant, dit-elle, celui qui t'avait donné à ma ten« dresse t'a appelé dans son sein paternel! qu'il soit « béni! Bientôt j'irai me réunir à toi pour toujours. »

— Mais qui t'a dit que cette espérance n'est pas trompeuse?

— Dieu lui-même, le doux consolateur des mères affligées.

— Mais Dinacle n'appartenait pas à ta religion! Il ne croyait pas au Dieu des chrétiens!

— Le Seigneur a des vues qui nous sont inconnues; sa bonté est infinie!

— Serait-il vrai, Rufine?... Dinacle ne serait pas mort tout entier! il vivrait quelque part! Mais qui prendra soin de lui? qui pansera ses plaies et adoucira ses cruelles souffrances?

— Votre enfant ne souffre plus; il a laissé avec la vie sa dépouille mortelle et les plaies affreuses qui vous ont tant affligée; il vit d'une vie nouvelle.

— Mais où est-il? si tu le sais, dis-le moi.

— Au ciel, qui appartient de préférence aux petits enfants, et où ses deux jeunes frères l'avaient précédé.

Les yeux de Rufine brillaient d'un éclat tout divin.

— Au ciel! mon enfant bien-aimé! s'était écriée la mère en se levant par un mouvement instinctif et en joignant les mains.

— Dinacle, mon frère chéri au ciel! avait murmuré Vivia qu'on croyait endormie, et qui avait entendu toute la conversation.

Et elle avait tendu la main à la pauvre esclave, qui la baisa longtemps avec les marques de la plus vive émotion. Car elle aussi était heureuse d'avoir confessé sa foi, d'avoir parlé de Dieu, du ciel, d'avoir porté quelque consolation dans le cœur d'une mère désolée, et elle avait vu briller de douces larmes sur les paupières de sa jeune maîtresse. O Dieu d'amour, disait-elle intérieurement, achevez l'œuvre que vous avez commencée; elles sont dignes de vous connaître et de vous aimer.

Cependant la maladie avait fait de rapides progrès; la science avait épuisé en vain toutes ses ressources. Toute espérance paraissait perdue. Julia, en proie à la plus vive douleur, cherchait, par les plus tendres ca-

resses, à ranimer cette vie qui s'éteignait. Rufine priait : « Doux et miséricordieux Sauveur, vous qui « avez rendu à une mère éplorée son unique enfant « qu'on portait en terre, ayez pitié de ma maîtresse; « sauvez, conservez-lui l'enfant qui va mourir. Oh! « prenez ma vie, je vous en offre le sacrifice de toute « mon âme; ne brisez pas le cœur de celle qui m'a été « si bonne; protégez les jours de sa fille bien-aimée, « afin que toutes deux vous bénissent et vous adorent « avec moi. »

L'ange de la prière avait porté aux pieds du Christ l'humble et généreuse supplication de l'esclave. La mort n'avait pas frappé son dernier coup, elle s'était arrêtée comme suspendue sur la tête de la jeune malade, qui resta encore quelques jours sans sentiments et sans parole. Quelques faibles mouvements, quelques légers soupirs, indiquaient seuls que la vie ne s'était pas entièrement retirée d'elle.

Sur le soir du quinzième jour, après avoir pris une potion que sa mère lui avait donnée, elle retomba mollement sur sa couche, et ses paupières se fermèrent comme pour un doux repos. Longtemps Julia la contempla en silence; mais, soit excès de fatigue, soit qu'un sommeil envoyé d'en haut eût engourdi ses membres et triomphé de sa lutte incessante, Rufine la vit pencher la tête et s'endormir paisiblement. « Soyez béni, ô mon Dieu, dit-elle, le sommeil fera « tant de bien à ma pauvre maîtresse ! et moi, je pour- « rai plus librement encore vous prier. » Elle s'était agenouillée au pied de la couche de Vivia, de manière à ne pas perdre de vue la mère.

Quel admirable sujet pour le pinceau d'un peintre! Comme son génie se fût inspiré de cette scène si gra-

cieuse et si triste à la fois! Sur une couche d'ébène, incrustée d'un blanc ivoire, une toute jeune fille reposait, pâle et décolorée : ses longs cheveux noirs tombaient en boucles sur son cou dont les veines s'agitaient légèrement. Ses traits fins et réguliers dénotaient pourtant de longues et cruelles souffrances, et sans les battements de son cœur, qui de loin en loin soulevaient la riche couverture de sa couche, on l'eût crue morte depuis quelques heures seulement. A ses côtés, une femme encore dans l'éclat de la beauté, dont la physionomie décelait une ces douleurs profondes, comme les mères seules en savent éprouver : un peu au-dessous, une fille vêtue du modeste costume des esclaves, les mains pieusement jointes, dans l'attitude d'une prière fervente, élevant au ciel un regard où se peignaient la foi la plus vive, l'amour le plus ardent, tandis que sur ses lèvres errait un doux et céleste sourire!

Mais ce que toute la science, tout le génie de l'artiste n'eût pu rendre, c'était le drame mystérieux dont l'âme de la mère était en ce moment le théâtre. Julia était toujours endormie. Soudain, au grand étonnement de Rufine, sa tête s'était relevée comme pour regarder en haut; elle semblait écouter avec attention une voix qui lui parlait. Sa physionomie animée reflétait les fortes et diverses impressions qu'elle ressentait intérieurement : c'était de la crainte, de la frayeur, une tristesse qui allait jusqu'au désespoir; un moment après, c'était de la joie, de l'admiration, de l'espérance, de la reconnaissance. Tantôt, comme saisie d'effroi, elle ramenait sa tête en arrière et se couvrait le visage de ses mains; sa respiration était haletante, tous ses traits bouleversés devenaient livides, effrayants;

tantôt, comme soulagée d'un poids affreux, elle respirait plus librement; sa figure se rassérénait; le sourire effleurait ses lèvres; son front était radieux, de douces larmes coulaient de ses yeux, et ses mains tour à tour levées ou posées sur son cœur indiquaient assez que des impressions de bonheur l'occupaient en ce moment.

Sans perdre un moment du regard sa maîtresse, Rufine, comme si elle avait le pressentiment qu'elle était sous l'influence d'une intuition divine, priait avec plus d'ardeur encore. Elle avait tiré de son sein une petite croix de bois que sa mère, en mourant, lui avait donnée, et qui depuis ne l'avait jamais laissée. Elle la pressait sur ses lèvres, elle la baignait de ses larmes, demandant à Dieu la guérison de l'agonisante, la conversion de la mère. Jamais prière plus fervente, plus vive, n'était sortie de son cœur.

— Rufine, chère Rufine, s'écria tout à coup Julia, en fondant en larmes et en se précipitant dans ses bras, *ton Dieu est le mien,* je suis chrétienne comme toi.

— J'ai assez vécu, ô mon Dieu, puisque ma douce maîtresse vous connaît.

— Rufine, ô sœur bien-aimée, ne m'appelle plus du nom de maîtresse. Ce serait plutôt à moi de te nommer ainsi: car je te dois de connaître le vrai Dieu; je te dois la guérison de ma Vivia; car elle vivra, pour être chrétienne comme sa mère et comme toi.

— Dieu seul donne la lumière; seul aussi, il ramène des portes de la mort. A lui, à lui seul, toute gloire, toute bénédiction et action de grâces.

—Tu dis bien, Rufine; la lumière qui éclaire l'âme,

comme le mouvement qui touche le cœur, vient de Dieu; quel autre que lui peut ravir à la mort la victime qui lui était dévouée? Mais c'est à tes nobles vertus, à tes pieuses prières que je dois le double don qu'il me fait.

— Il m'a été dit par l'apôtre vénérable de mon pays : Dieu ne regarde pas le mérite, mais il fait miséricorde à qui il lui plaît. Ne dites plus que Dieu vous a fait miséricorde à cause de moi, moi pauvre pécheresse et la dernière des servantes du Seigneur. Vous avez été vertueuse au sein même de la corruption, douce et miséricordieuse pour vos esclaves, bonne pour les pauvres, les amis de Dieu; vos aumônes sont montées jusqu'à lui, il les a bénies, et couronne aujourd'hui vos vertus et votre charité.

— Ah ! n'essaye pas, chère Rufine, de me donner le change par un excès de modestie : dans mon songe, mais non, ce n'est pas un songe, c'était quelque chose de vrai, de réel, c'était une vision céleste; dans cette vision, je te voyais comme je te vois maintenant, et c'est toi qui arrachais à la mort ma fille bien-aimée; c'est toi encore qui demandais et obtenais pour sa mère la grâce d'être chrétienne; mais avant de te dire cette vision, que je n'oublierai de ma vie, laisse-moi, ô Rufine ma sœur, baiser avec amour une petite croix que je te voyais tirer de ton sein, et que tu as sans doute cachée de nouveau, car je ne la vois plus entre tes mains. »

L'esclave n'osa résister; elle lui présenta la modeste croix, que la noble patricienne pressa respectueusement sur ses lèvres.

— Maintenant, ma bonne Rufine, assieds-toi près de moi, donne-moi ta main et écoute.

Et pour ne pas éveiller la jeune malade, qui paraissait dormir d'un sommeil paisible, elle commença ainsi à voix basse :

« A peine, après une lutte pénible et violente, eus-je cédé au besoin du repos, qu'un spectacle effrayant s'offrit à mes regards. Je voyais Vivia se débattant dans une agonie affreuse ; elle se tordait les bras ; ses yeux égarés, injectés de sang, sortaient de leur orbite, et je l'entendais s'écrier de temps en temps : « Mourir si jeune ! Oh ! non, je ne veux pas mourir ! » Penchée sur sa couche humide de sueur, j'essayais en vain de la calmer, et en la couvrant de mes embrassements je répondais à ses cris déchirants : « Non, chère enfant, tu ne mourras point ; les dieux ne sont pas assez injustes, assez cruels pour te frapper au printemps de ta vie, et, tout impitoyables qu'on dit les Parques, elles ne trancheront pas le fil de tes jours : ta jeunesse et les larmes de ta mère les fléchiront.

« Un spectre hideux que je n'avais pas vu encore, le même sans doute qui tourmentait l'imagination de mon enfant, frappa tout à coup mes regards. Sa taille gigantesque se dressait au-dessus de sa couche ; son œil brillait d'une joie féroce, comme l'œil du tigre quand il déchire les chairs ensanglantées de sa proie ; il poussait de temps en temps des ricanements sauvages comme pour insulter aux cris et aux larmes de sa victime. Il approchait, il approchait, et toujours sa main décharnée semblait chercher le cœur de ma fille. Je me précipitai sur lui pour l'écarter. « Qui es-tu ? « me cria-t-il d'une voix stridente et formidable, qui « es-tu pour lutter avec moi ? Vois donc ! mon nom est « écrit sur mon front : *Mort ! damnation !* Cesse cette « lutte impuissante et téméraire ; ta fille, l'orgueil de

« ta vie, l'idole de ton cœur, est à moi. Regarde plu-
« tôt, et reconnais que tous tes efforts sont inutiles
« et ne retarderont pas d'un moment sa chute et mon
« triomphe. »

« Et je vis en effet un tombeau ouvert. A côté, un abîme profond, ténébreux, d'où s'exhalaient de sombres vapeurs entremêlées de flammes noirâtres qui répandaient au loin une odeur fétide de soufre et de bitume. Des formes affreuses à voir poussaient sans cesse dans cet abîme des milliers de victimes, qui se lamentaient et se désespéraient; je les voyais descendre, toujours entraînées malgré leur résistance désespérée; j'entendais distinctement leurs cris, mille fois plus déchirants que ceux des malheureux esclaves qu'on livre dans l'arène à la dent meurtrière du lion ou du léopard.

« Chose étrange! chacune de ces victimes portait aussi au front un nom écrit en lettres de feu : *Adultère, homicide, avare, superbe, voluptueux, impie.* Chacune avait le sien, quelques-unes même plusieurs à la fois. Je voulais détourner mes regards de ce spectacle affreux, mais une force irrésistible les y fixait malgré moi. Éperdue, j'essayais de me couvrir le visage de mes mains; tous mes efforts ne purent réussir à soulever mes bras immobiles et comme enchaînés.

« Un cri terrible retentit alors à mon oreille : je reconnus la voix de Vivia; de la main gauche le monstre touchait le cœur de ma fille, de la droite, il lui montrait le tombeau et l'abîme béant; d'autres spectres non moins hideux se saisissaient d'elle, armés de chaînes brûlantes dont ils l'enlaçaient de toutes parts. Tu parus alors, Rufine, et à ta vue, comme s'il eût reconnu en toi une puissance supérieure à la sienne, le

monstre frémit et trembla; sa main se détacha du cœur de ma fille, qui parut respirer plus librement; la tombe et l'abîme se refermèrent à moitié. Toi, ô ma bonne Rufine, tu étais calme; tes yeux étaient levés au ciel; tes lèvres murmuraient de douces prières, que j'entendais sans les bien comprendre. Tu avais tiré de ton sein la petite croix que tu m'as donnée à baiser il n'y a qu'un moment, et tu la tenais suspendue sur la tête de ma fille, si près de son front qu'elle semblait y toucher. Toute la fureur du monstre paraissait enchaînée; il faisait de vains efforts pour rapprocher du cœur de ma fille sa main toujours repoussée; ainsi bondit de rage la panthère quand, entre elle et sa victime, il n'y a qu'une barrière qu'elle ne peut franchir.

« Cependant le monstre était toujours là menaçant et poussant d'horribles sifflements. Ce que tu fis alors, chère Rufine, je ne saurais le dire. Ton regard s'illumina d'un éclat extraordinaire, un rayon de feu jaillit de ta bouche enflammée, et il me sembla que des gouttes de sang vermeil, se détachant de la petite croix, tombaient lentement sur mon front et sur celui de Vivia. Jamais je ne sentis un si doux rafraîchissement après une journée brûlante et orageuse; puis une lumière pure, en comparaison de laquelle celle du jour n'est qu'ombre et ténèbres, éclaira la couche et l'appartement, et je vis une femme d'une beauté incomparable, telle que la terre n'en vit jamais; elle était vêtue de blanc, mais la blancheur de son vêtement eût effacé la blancheur de la neige que la poussière ou les pieds de l'homme n'ont point encore flétrie. Sur sa tête, au lieu d'un diadème de pierres précieuses comme en portent les princesses, était une couronne d'étoiles plus brillantes que celles qui, au firmament,

éclairent nos plus belles nuits. Quelle noble majesté dans son attitude! quelle grâce touchante dans ses traits! quelle ineffable douceur dans son regard et dans son sourire! Oh! ce n'est pas ainsi qu'on nous représente les divinités mensongères que j'ai adorées dans mon aveuglement. Cette femme, Rufine, était belle d'une beauté toute divine, et tout l'éclat du soleil est pâle devant elle.

« Elle était environnée d'une troupe de petits enfants, dont je n'apercevais que la tête blonde et bouclée; tous portaient des ailes déployées; leurs corps, car ils devaient en avoir un, était caché par les nuages qui les enveloppaient. L'innocence, la joie, un doux et pur amour, brillaient sur leur front; leur voix était pleine d'une suave harmonie qui ranimait délicieusement le cœur, et ils chantaient à cette femme, si toutefois on peut lui donner ce nom : « Salut à vous, qui « avez reçu la plénitude de la grâce; le Seigneur Dieu « est avec vous, de toutes les créatures la plus pure et « la plus parfaite. Vous êtes bénie entre toutes les « femmes, et, parce que vous avez porté dans votre « sein le Verbe fait chair, toutes les générations qui « passeront sur la terre vous glorifieront à l'envi, vous « proclameront bienheureuse.... »

« Elle te regardait, Rufine, avec une ineffable douceur, comme une tendre mère contemple son enfant bien-aimé. Tu lui parlais, sans doute, car tes lèvres étaient légèrement agitées. « Ma fille, te dit-elle (et « les enfants cessèrent de chanter), du plus haut des « cieux j'ai entendu ton humble prière; je l'ai pré- « sentée au Seigneur, et il l'a exaucée : l'enfant vivra « parce que tu as prié pour elle; elle vivra pour être « chrétienne. Elle rendra un jour au Christ, mon fils,

« un glorieux témoignage : son nom sera grand au ciel « et sur la terre, et jusqu'à la fin des âges il sera béni « et vénéré. »

« Puis, se tournant vers moi : « Mon enfant, me dit- « elle, vos vertus, quoique bien imparfaites, et vos au- « mônes multipliées n'ont point échappé à Celui qui « voit tout ; il a eu pitié de votre triste aveuglement. « Depuis longtemps cette humble esclave (elle te dé- « signait du doigt), plus grande que vous à ses yeux, « parce qu'elle l'adore dans la simplicité et l'innocence « d'un cœur pur, élève vers le trône de sa miséricorde « les plus ferventes supplications pour qu'enfin vos « yeux soient ouverts à la lumière.... Ce Dieu de bonté « rend à votre tendresse l'enfant qui allait mourir et « tomber dans l'abîme que vous avez vu entr'ouvert « sous vos pieds.... Croyez, adorez Celui qui seul est « digne d'adoration et d'amour. » Je sentis alors comme une main qui se posait doucement sur ma tête.... La vision avait disparu.

« Comment pouvoir dire ce qui se passait en moi ! Une joie inconnue inondait toute mon âme ; il me semblait qu'une nouvelle vie, un nouveau cœur, m'étaient donnés. La foi était descendue en moi comme un rayon de lumière qui traverse le limpide cristal. Je croyais, j'adorais, le front dans la poussière, le vrai Dieu que j'ai si longtemps méconnu : j'étais chrétienne comme toi, ô ma sœur. C'est au milieu de ces douces impressions que je revins à moi. Mais quelle est donc cette femme d'une beauté incomparable, d'une douceur plus merveilleuse encore ? Quels sont ces petits enfants qui chantaient avec une si ravissante mélodie ? Dis-le moi, ô Rufine !

— Celle que vous avez vue, ô ma douce maîtresse,

a vécu sur la terre d'Orient; elle y a vécu de douleurs et de mépris parce qu'elle était pauvre. Fille des anciens rois de Juda, elle se nommait Marie. Quand Dieu voulut sauver les hommes en se faisant homme lui-même, il la choisit à cause de son humilité et de sa vertu sans tache. Sans que sa virginité souffrît aucune atteinte, elle devint la mère du Christ que nous adorons. Elle était au pied de sa croix, recueillant ses larmes et son sang quand il mourut pour nous. Mère désolée, elle survécut plusieurs années à son divin Fils; maintenant elle lui est unie au Ciel, où il l'a couronnée de gloire et de puissance. Mais comment vous dire sa bonté, sa tendresse, son amour pour les hommes, qu'elle regarde comme ses enfants? Nul ne le pourrait, moins encore une pauvre fille comme moi.

« Ceux qui dans votre mystérieuse vision formaient son cortége ne sont pas des enfants comme vous avez pensé : ce sont les anges du Seigneur, les plus nobles, les plus pures de ses créatures. Sortis dès le principe du néant à sa voix puissante, esprits bienheureux, ils voient Dieu face à face; ils le louent, l'adorent, le bénissent sans cesse, et ils ne laissent son trône que pour aller partout où il les envoie accomplir ses adorables volontés. Nous croyons qu'un de ces anges est donné à chacun de nous pour nous protéger et nous défendre. Ami fidèle, frère dévoué, guide sûr, nous le suivons volontiers; protecteur puissant, nous avons coutume de l'invoquer dans nos peines et dans nos combats. »

C'est à la suite de ces événements merveilleux que Julia, foulant aux pieds les préjugés de la naissance, s'était déclarée chrétienne, et elle passait à juste titre, dans l'Église de Carthage, pour une des matrones les plus recommandables par l'ardeur de sa foi et l'éclat

de ses vertus. Vivia, rendue miraculeusement à la santé, n'avait pas tardé à suivre l'exemple de sa mère et s'était fait inscrire au nombre des catéchumènes. La pauvre esclave des Gaules avait été affranchie; libre désormais, elle s'était consacrée, par un vœu solennel, à l'époux des vierges, sans pourtant se séparer de la noble patricienne, devenue pour elle une amie, une compagne, une sœur.

Mais il est temps de revenir à la jeune femme que nous avons laissée sous l'impression des graves et austères paroles de Tertullien.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE COMBAT ET LE SACRIFICE.

Après le départ si brusque du prêtre, Vivia demeura quelque temps immobile comme si la foudre l'eût frappée. Son enfant avait beau s'agiter sur son sein, elle semblait ne rien sentir. Pâle, les yeux fixes, les lèvres entr'ouvertes, on eût dit une de ces statues d'albâtre qui ornaient le péristyle de sa demeure. Les gémissements de son enfant, qui témoignait ainsi de sa faim, finirent pourtant par la rappeler à elle-même; après l'avoir allaité, elle le déposa dans son berceau, et, tandis qu'un doux sommeil s'emparait de l'innocente et frêle créature, elle-même se laissa tomber sur sa couche. En ce moment, une de ses esclaves pénétra dans son appartement pour lui rendre ses services accoutumés.

— Je te remercie de ton empressement, Verecunda, lui dit la jeune patricienne; mais je désire être seule. Cependant, si ma mère ou Rufine se présentent, tu les introduiras; ces deux personnes exceptées, qu'aucune autre ne soit introduite.

— Me serait-il permis, noble maîtresse, de vous demander si vous avez reçu des nouvelles fâcheuses de votre vaillant époux! Mon Dieu? serait-il blessé? ou les farouches Numides l'emmèneraient-ils chargé de chaînes dans leurs affreux déserts?..

— Depuis près d'un mois je n'ai reçu de Jarbas aucun message; mais, quelque crainte que m'inspire son bouillant courage, j'espère pourtant que le Seigneur veille sur ses jours et a détourné de lui les malheurs que tu parais craindre.

— Pourquoi donc, contre votre habitude, refuser mes soins, et vous renfermer seule dans vos appartements? Si vous souffrez, laissez-moi veiller près de vous : n'est-ce pas le devoir de votre fidèle esclave?

— Je connais ton dévouement, ma bonne Verecunda. Mais rassure-toi; je ne me sens nullement malade; je désire être seule, et voilà tout...

— Oh! alors cet étranger qui vient de sortir a oublié le respect qui est dû à la noble fille d'Hannon, et cela ne m'étonne point, car la jeune compagne qui l'a introduit près de vous me disait, il n'y a qu'un moment, que cet homme lui avait fait peur; qu'il a quelque chose d'austère dans sa physionomie, de sombre dans son regard, et que sa voix, quoiqu'elle ne l'ait entendue que de loin, l'avait glacée d'effroi. A coup sûr cet homme vous a affligée, car vous êtes encore toute pâle et il est facile de voir que vous avez pleuré. Mais vous n'avez qu'un mot à dire, et, si cet homme méchant se présente encore, un de vos plus robustes serviteurs le jettera résolûment à la porte.

— Tu ne sais ce que tu dis, ma pauvre Verecunda; pourquoi ajouter foi aux vains propos d'une étourdie qui peut-être a voulu s'amuser à tes dépens? Cet

homme que tu accuses d'insolence et de méchanceté, cet *étranger* que, dans ton zèle peu réfléchi, tu voudrais *qu'on jetât à la porte*, tu le connais comme moi, tu l'as vu plus d'une fois ici et dans l'assemblée des fidèles. C'est le prêtre Tertullien, la gloire de notre cité, le noble défenseur de notre foi, la terreur des païens que foudroie sa parole éloquente. Mais c'est trop nous arrêter. Encore une fois je désire être seule; retire-toi donc, Verecunda; si j'ai besoin de toi, je saurai bien t'appeler. »

L'esclave sortit.

Les émotions de la jeune patricienne avaient été si vives, son cœur avait été si violemment froissé, que, aussitôt qu'elle se trouva libre, elle répandit un torrent de larmes qui, en la soulageant, lui rendirent peu à peu le calme et la réflexion. Elle se retraça alors les avertissements de Tertullien, dont toutes les paroles étaient pour elle autant d'oracles sacrés, tant était profond son respect pour cet homme extraordinaire. Sa célèbre apologie en faveur des chrétiens venait alors de paraître; toutes les églises s'en étaient émues; l'admiration, ou plutôt l'enthousiasme, était encore dans toute sa force. Vivia, qui avait lu ce chef-œuvre de raisonnement et d'éloquence, regardait le *prêtre de Carthage* comme un homme suscité de Dieu, animé de son esprit et de sa vertu pour venger la religion du Christ et confondre la prétendue sagesse du siècle et l'orgueil haineux des empereurs romains.

Elle avait sous les yeux, elle parcourait du regard toutes les vanités mondaines qu'il lui avait si fortement reprochées, et alors il lui semblait que son riche collier, que son bracelet d'or et d'émail lui brûlaient le cou et les bras comme s'ils eussent été d'un acier sept

fois chauffé au feu d'une fournaise ardente. La brise du soir, comme pour accuser aussi son luxe, agitait légèrement les somptueuses draperies de sa couche; l'or, l'ivoire, les diamants, les pierres précieuses, brillaient d'un vif éclat à la lumière projetée par plusieurs lampes. Tout, jusqu'au berceau de son enfant bien-aimé, qui était près d'elle, lui paraissait rappeler, comme un écho, les sévères avertissements du prêtre. Ainsi l'homme coupable de quelque grand crime frémit et tremble quand il se retrouve sur le théâtre où il l'a commis; pour lui tout est un témoin mystérieux qui le reconnaît, tout a une voix qui le dénonce et demande justice.

Au fond, Vivia était vertueuse; elle avait été formée à l'école de sa mère et de la pieuse Rufine. Depuis le jour où elle avait renoncé aux idoles, sa foi n'avait pas un moment faibli, quoiqu'on pût lui reprocher de n'avoir pas montré assez d'empressement pour se préparer à la grâce du baptême. Mais, à cette époque, beaucoup demeuraient longtemps dans l'ordre des catéchumènes, et l'évêque, qui avait souvent à craindre que la séduction, les liens de famille ou d'anciennes habitudes que le temps n'avait point déracinées ne les exposassent plus tard au danger de l'apostasie, ne se montrait pas trop sévère pour ces délais; il en profitait même pour éprouver leur sincérité et compléter leur instruction religieuse. Il faut dire aussi, pour justifier Vivia, que les apprêts de son mariage, les fêtes données à cette occasion et l'état de grossesse où elle s'était trouvée quelques mois après pouvaient, jusqu'à un certain point, lui servir d'excuse.

Mais en ce moment toute sa foi se réveilla, et des pensées nouvelles se firent jour en son âme. Au pied

des autels, elle avait abjuré le culte des faux dieux; elle avait demandé à être l'humble servante du Christ; bientôt l'eau régénératrice allait couler sur son front purifié; et pourtant elle continuait à vivre d'une vie immortifiée. Sa demeure était ornée, sa table servie comme celle des plus puissantes familles encore attachées à l'idolâtrie. Qu'avait-elle, et on le lui avait dit, dans sa parure, dans son ameublement, qui la distinguât des femmes païennes? Ne prenait-elle pas le même soin de sa longue et belle chevelure? N'employait-elle pas les mêmes parfums? Ne se couvrait-elle pas des mêmes étoffes? N'empruntait-elle pas l'éclat des mêmes diamants? Ne s'entourait-elle pas des mêmes pompes? N'apparaissait-elle pas au dehors avec le même cortége d'esclaves; et, quand elle allait de temps en temps respirer, vers le soir, l'air pur de la campagne, le char qui l'emportait dans la plaine était-il moins brillant, ses coursiers moins fiers, moins ardents? Et elle se prenait à rougir d'être encore si délicate, si mondaine, elle qui appartenait par le cœur et ses engagements à une religion qui prêche la simplicité, la modestie, la mortification! « Quoi, se disait-elle à elle-même, je crois, j'adore un Dieu né dans une chétive étable, au sein de la misère et de l'obscurité, un Dieu dont les tendres mains se sont fatiguées, meurtries à un travail grossier, qui n'eut pas même en propre une pierre où reposer sa tête alourdie! et moi, sans scrupules, je vis au sein de l'abondance, ne refusant rien à mes goûts et à mes caprices, ne me prêtant quelques moments à un travail facile que pour prévenir ou dissiper les ennuis de l'oisiveté!

« Le Christ a jeuné au désert; sa vie a été pénitente, retirée. Bien des larmes ont coulé de ses yeux, et c'est

à peine si un doux sourire, expression de son ineffable mansuétude, a effleuré ses lèvres de loin en loin, tant il y avait d'amertume dans son âme! Pour moi il a livré volontairement à la souffrance sa chair innocente! ses membres ont été ensanglantés, sa tête couronnée d'épines! une croix grossière a été son lit de mort! Et moi! mes jours s'écoulent dans la mollesse et dans toutes les jouissances de la vie! On me sert à grands frais les mets les plus recherchés! je couronne mon front d'un riche diadème! je rafraîchis mes sens dans des eaux aromatisées, et, quand vient la nuit, je repose mollement sur un doux duvet, ombragée par de riches draperies! Oh! s'écriait-elle en se frappant la poitrine, jusqu'à quand donc auras-tu le cœur appesanti? Jusqu'à quand auras-tu le nom d'une chrétienne et les habitudes d'une païenne? Jusqu'à quand aimeras-tu la vanité et le mensonge? Quand l'or et l'argent habilement ménagés brillent sur tes somptueux vêtements, quand tu éblouis les yeux de l'éclat de tes diamants, quand les hommes, en te voyant, t'admirent et te louent tout haut, ton âme en est-elle moins pauvre, moins misérable, moins nue aux yeux de Celui que ne trompent point de vaines apparences? Un jour, que lui répondras-tu quand des milliers de pauvres que tu pouvais soulager t'accuseront à son tribunal de les avoir laissés mourir de faim et de froid? »

Ainsi la foi et la grâce pressaient vivement ce cœur laborieusement conquis à Dieu par les prières et le dévouement d'une humble esclave. Mais le rival du Tout-Puissant était là avec ses mensonges et ses perfides sophismes, et, avant que Vivia prît une résolution suprême, il s'insinua doucement dans sa pensée : «Pourquoi ce changement soudain, qui ne pouvait manquer

d'émouvoir l'opinion publique? Que dirait-on de la noble Vivia si elle embrassait un genre de vie si peu en harmonie avec sa naissance et son rang? Hannon, qui aimait à voir sa fille entourée d'hommages, demeurerait-il indifférent, ou plutôt ne l'accablerait-il pas de son juste courroux? Et le fier Jarbas, que dirait-il, quand à son retour, couronné des lauriers de la victoire, il la verrait réduite à la nourriture frugale, au vêtement modeste d'une femme du peuple, quand son regard ne rencontrerait plus ces riches étoffes, ces brillantes parures dont il aimait à la voir couverte? Jusque-là, tout en paraissant pencher pour la nouvelle religion, il ne s'était pas encore prononcé. Ne pouvait-il pas, en se rattachant à ses premières croyances, la contraindre à une apostasie qui la déshonorerait à jamais dans l'Église des chrétiens, et, en cas de résistance, la répudier honteusement, la chasser de sa demeure et lui enlever son enfant? Les lois lui en donnaient le droit, et, à défaut même de lois, n'avait-il pas assez d'autorité dans la cité pour faire impunément ce qu'il voudrait?

« Après tout, elle n'avait pas encore reçu le baptême; elle pouvait donc attendre jusque-là pour prendre un parti. Il y aurait imprudence à s'avancer pour reculer ensuite, au grand scandale des chrétiens, à la grande joie de leurs ennemis. Puis le prêtre n'avait-il pas parlé sous l'impression d'un zèle immodéré? C'était sans doute un homme de beaucoup de génie et de vertu, mais il était ardent, austère aux autres autant qu'à lui-même; trop confiant peut-être dans sa science et dans ses lumières, il aimait à courber les esprits sous le joug de sa pensée et à dominer en maître sur les cœurs. Ne pouvait-elle d'ailleurs, sans donner trop d'étendue au sacrifice, retrancher insensiblement

quelque chose de sa parure, donner un peu moins à la vanité et à la délicatesse, prendre soin de quelques familles pauvres? Dieu ne pouvait demander davantage d'une jeune femme de son rang.»

Triste condition de notre humanité déchue! nous sentons ce qui est bon, pur, saint; nous l'admirons, nous l'aimons; notre cœur a encore des élans pour la vertu, mais, semblable à l'oiseau dont les ailes sont blessées, qui essaye de s'élever dans les espaces où naguère il se jouait, il retombe bientôt épuisé; nous, après quelques moments d'enthousiasme et de nobles aspirations, nous manquons de force et nous nous arrêtons à l'entrée de la carrière qu'il nous semblait si beau de parcourir. Un moment comprimée par un effort surhumain, la nature se relève plus ardente, plus impérieuse; lutte terrible où souvent l'homme intérieur est vaincu.

Vivia hésitait donc, partagée entre deux pensées qui se disputaient l'empire de son cœur; elle n'avait pas pris, sous l'influence de la grâce, cette généreuse et suprême résolution qu'elle lui demandait; elle avait imprudemment donné entrée dans son âme à toutes les réflexions que nous venons d'esquisser rapidement, et les premières impressions s'étaient refroidies; de degré en degré elle en était venue à ne plus combattre que mollement les résistances de la nature et de l'esprit du mal. Dieu eut pitié d'elle, et, au moment où elle allait peut-être fléchir, la pieuse Rufine souleva légèrement le voile qui fermait son appartement. Elle avait appris par la jeune esclave que Vivia avait demandé à rester seule, et sa tendre affection pour elle s'en était inquiétée.

— Pardonnez-moi, chère Vivia, lui dit-elle en la

baisant au front, pardonnez-moi si je trouble votre solitude, mais j'ai craint, malgré l'assurance que vous en avez donnée à Verecunda, que vous ne fussiez malade, et je viens vous offrir mes faibles services et tout mon dévouement.

— Grâce à Dieu, ma bonne Rufine, il n'est rien de ce que vous craignez pour moi. Malade, je vous eusse appelée de suite; puis-je jamais oublier ce que vous avez fait pour moi quand il a plu au Seigneur de m'envoyer la souffrance? Mais, ce soir, j'avais besoin de silence, de solitude. Vous savez.... »

Et elle s'arrêta en rougissant.

— Dieu me garde, ô Vivia, du crime de l'indiscrétion! Je respecte les secrets de votre cœur et ne vous en demande pas la confidence; mais je vous trouve plus pâle que de coutume, vos yeux portent encore la trace des larmes que vous avez répandues. Pauvre enfant! vous souffrez; je vais prier pour vous afin que le Seigneur console votre tristesse. »

Et elle fit quelques pas pour se retirer.

— Demeurez près de moi, ma bonne Rufine; ne m'abandonnez pas au moment où j'ai le plus besoin de votre affection; c'est Dieu qui vous conduit vers moi. Puis-je avoir quelque chose de caché pour vous, et ne vous ai-je pas accoutumée depuis longtemps à lire dans mon cœur tout ce qui s'y passe? Pourquoi m'affliger en doutant de ma confiance?

— Jamais, ô ma Vivia bien-aimée, je n'eus la pensée de vous causer la moindre peine : vous avez toujours été si bonne pour moi! Mais il est des douleurs qui demandent le secret et qu'on ne peut dire qu'à Dieu seul. Hélas! sur cette terre d'exil, quel est donc le cœur qui ne soit quelquefois brisé par une de ces dou-

leurs mystérieuses qu'aucune parole ne peut exprimer, qu'aucune consolation humaine ne peut adoucir ?

— Je souffre, ô bonne et chère amie, je souffre beaucoup, il est vrai, mais ce n'est pas de ces tristesses dont vous parlez et que, jusqu'à ce moment, Dieu a ménagées à ma faiblesse. Un combat violent est engagé dans mon cœur : je ne sais encore qui l'emportera dans cette lutte. Je voudrais faire généreusement le sacrifice qui m'est demandé ; je sens que le Seigneur l'aurait pour agréable et que mon âme en serait plus tranquille et plus consolée ; mais la nature proteste, et vous savez combien peu je suis courageuse à vaincre ses résistances. Oh ! ma bonne Rufine, aidez-moi ; ayez pitié de la jeune néophyte que vos prières ont sauvée de la mort et de l'abîme.

— Dieu seul, chère enfant, peut vous aider à vaincre dans cette lutte dont j'ignore encore la nature ; la parole de l'homme n'est qu'un son sans puissance et sans vertu. Le roseau courbé par l'orage se relève-t-il en s'appuyant à un autre roseau ? et le pied de l'aveugle est-il plus ferme parce qu'un autre aveugle lui donne la main ? Ayez confiance dans le Seigneur, qui est toute notre force. Lui, il ne demande rien d'impossible, et sa bonté paternelle *mesure toujours le vent à la toison de sa brebis.* Avec sa grâce, vous avez triomphé du démon, vous avez brisé les fers d'un long esclavage. Par le nom sacré et tout-puissant de Jésus-Christ toute victoire vous est assurée.

— Que vous êtes heureuse, ma bonne Rufine, d'avoir connu et aimé dès votre enfance cette sainte religion qui nous demande de si hautes vertus ! Depuis le jour où il a plu au Seigneur d'ouvrir mes yeux à la lumière, combien de fois j'ai envié votre bonheur !

Pourquoi donc m'a-t-il appelée si tard? pourquoi m'a-t-il donné une naissance grande parmi les hommes et un nom que bien des générations ont porté avec honneur?

— Je ne vous comprends pas, chère Vivia. En vous appelant un peu plus tard que je ne l'ai été moi-même, Dieu a-t-il été moins bon, moins miséricordieux pour vous? La brebis qu'il va chercher et recueillir sur la montagne est-elle moins l'objet de son amour et de ses tendres caresses que celle qui est née dans le bercail et n'en est jamais sortie? S'il vous a donné, à vous, un nom et une naissance illustres, pensez que vous pouvez le glorifier davantage et que l'exemple de vos vertus exercera un plus grand empire sur la multitude. Qui sait tout le bien que vous êtes destinée à faire à l'Église de Jésus-Christ, aujourd'hui si pauvre et si méprisée?

— Quel sera mon avenir? Je l'ignore. J'ai bien des motifs de craindre qu'il ne soit ni aussi saint ni aussi glorieux que, dans votre charité pour moi, vous aimez à le croire; mais, pour en venir enfin à cette lutte pénible dont je vous parlais tout à l'heure, eh bien, chère Rufine, sachez que le prêtre Tertullien est venu, qu'il m'a reproché, dans les termes les plus vifs, mon luxe et ma vanité si indignes, m'a-t-il dit, d'une femme chrétienne. Oh! si vous l'eussiez entendu! Que sa parole était sévère! Combien devant lui je me sentais misérable! combien j'ai souffert surtout quand, au moment de se retirer, il m'a dit que je brisais le cœur de ma pieuse mère et que je scandalisais toute l'Église de Carthage! Mon Dieu! serait-il possible que je fusse si coupable!

— Ce n'est point à moi de vous juger, ô ma Vivia

bien-aimée. Simple brebis du troupeau, j'ai appris dès mon enfance à écouter, à obéir, non pas à contester. Pour moi, la voix du prêtre est sacrée; sa parole est celle de Dieu lui-même.

— Mais abandonner, sacrifier toutes les parures qui me vont si bien et qui, après tout, conviennent à mon âge et à mon rang!

— La modestie et la simplicité ne sont-elles pas pour la femme chrétienne une parure mille fois plus riche que toutes celles qui s'achètent au prix de l'or et qui se fanent avec le temps? Un de nos apôtres défend tous ces vains ornements aux servantes du Christ; cet homme inspiré de Dieu eût-il ainsi parlé si le soin de la parure était chose indifférente?

— Mais, ma bonne Rufine, en descendant au fond de mon cœur, je le sens pur de toute pensée coupable; il me semble que j'aime de tout mon cœur le Dieu que vous m'avez appris à connaître, et que je regarde comme un souverain malheur de lui déplaire et de l'offenser. Oh! dites-moi, par grâce, que ce Dieu ne m'a pas rejetée.

— Loin de vous une pensée si triste; elle serait un outrage à son amour. Non, Dieu ne vous a pas rejetée, et le sacrifice qu'il vous demande en ce moment est un nouveau témoignage de sa bonté pour vous; il veut que vous soyez toute à lui. Oh! qu'il est difficile de concilier cet amour parfait dont il veut être aimé, avec l'affection aux biens et aux vanités de ce monde! Ne nous abusons pas, chère Vivia, et ne croyons pas trop facilement à notre innocence. Notre cœur est un abîme dont nous voyons à peine la surface; mais l'œil de Dieu le sonde dans toute sa profondeur, et peut-être y aperçoit-il des taches qui échappent à notre faible

regard. Devant ce Dieu trois fois saint, nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine.

— Que me dites-vous, chère Rufine? Vous qui m'avez été toujours si bonne, qui m'avez témoigné toute l'affection d'une mère, voilà que vous vous armez de rigueur et que vos paroles sont presque aussi austères que celles de Tertullien? Vous me condamnez sans pitié; vous demandez de moi une vertu égale à la vôtre, une perfection au-dessus de mes forces? Oh! Rufine, vous ne m'aimez plus! »

Et la jeune patricienne se jeta en pleurant entre les bras de la pieuse affranchie....

— Le Seigneur m'est témoin que je vous aime plus que moi-même et que pour vous je donnerais mille vies, si je les avais; pourquoi donc accuser mon cœur d'une inconstance dont il n'est pas coupable? Vous m'avez permis de vous regarder, de vous chérir comme une enfant; c'est à ce titre sacré que je vous ai donné en toute occasion les conseils que vous réclamiez de moi. Vivia, votre foi est profonde; votre vertu, je le sais, est au-dessus de tout soupçon : mais, jeune, élevée au sein des grandeurs, trop admirée peut-être dans le monde, étrangère jusqu'ici aux épreuves douloureuses de la vie, vous n'avez pas compris encore à quelle sublime abnégation, à quels héroïques sacrifices doit s'élever l'âme éclairée de Dieu et appelée aux pures vertus de l'Évangile. N'écoutez plus, Vivia, la voix de la nature et triomphez de votre propre cœur : le triomphe est digne de la fille de la vertueuse Julia!

— Rufine, que dira le monde? il m'accusera de folie....

— La sagesse du monde n'est que folie. Le chrétien n'est pas l'esclave du monde, et ne l'accepte pas

pour juge; lui, il ne s'incline que devant les jugements de Dieu. Souvenez-vous, Vivia, que vous *devez rendre un jour un glorieux témoignage à Jésus-Christ, et que votre nom doit être à jamais grand dans son Église.* Noble destinée que je vous envierais si je n'étais la dernière des servantes du Seigneur!

— Oh! non, Rufine, il ne sera pas dit que Vivia, ingrate et infidèle, a trahi lâchement la glorieuse destinée dont vous la faites souvenir. Comment rendrai-je témoignage au Christ mon Sauveur, je n'en sais rien; mais, fallût-il l'écrire avec mon sang, me voici prête. O Rufine, ô ma seconde mère, généreuse amie, à qui je dois plus que la vie, vous enfantez aujourd'hui de nouveau votre bien-aimée Vivia; par vous, Dieu triomphe dans mon cœur. Mais me pardonnera-t-il une si longue résistance à sa grâce?

— Pourquoi en douter, Vivia? Son amour n'est-il pas tout miséricordieux? L'obéissance et le sacrifice vous assurent le pardon. Bénissons ensemble ce Dieu de bonté, bénissons-le avec ses saints anges. »

Et déjà Vivia était tombée à genoux; les yeux baignés de larmes, elle priait avec ferveur, s'accusant humblement de sa mollesse et de sa vanité, et protestant à Dieu que désormais toute sa vie ne serait plus qu'un sacrifice de mortification et de retraite. A ses côtés, Rufine, la pieuse Rufine, priait dans un doux recueillement; elle semblait un ange unissant sa prière pure, innocente, à la prière toujours imparfaite d'un enfant d'Adam.

Longtemps elles demeurèrent prosternées devant Dieu, toutes deux heureuses: l'une, de sentir en son cœur l'amour et la force du sacrifice; l'autre, de voir enfin son enfant bien-aimée soumise sans retour au

joug de Jésus-Christ. Mais l'heure du repos était arrivée; les deux chrétiennes se séparèrent après s'être tendrement embrassées. Vivia avait pris une de ces grandes et héroïques résolutions que la foi seule peut inspirer; les anges pouvaient maintenant tresser sa couronne de martyre.

CHAPITRE SIXIÈME.

LE COMPLOT.

Quelques jours après la scène que nous venons de raconter, deux hommes étaient réunis à quelques pas seulement de la demeure de Vivia, tout occupés d'un dessein sinistre dont le dénoûment devait être si fatal.

Nous avons dit que, en se rendant à l'habitation de la jeune patricienne, Tertullien avait rencontré, sortant du temple, le grand prêtre de Carthage : à la vue du vil pontife des faux dieux, tout le feu de son zèle s'était ranimé, et il avait laissé tomber sur lui un regard d'indignation et de mépris. Olympien (c'était le nom du grand prêtre) s'était senti profondément humilié; mais, connaissant la renommée du prêtre chrétien, il avait jugé plus prudent de dissimuler. Il fallait, à ce cœur ulcéré, une vengeance terrible, mais il la lui fallait sûre et sans danger pour lui. Lâche autant que haineux, il s'était donc résigné à attendre l'occasion qui, selon lui, ne pouvait manquer de se présenter tôt ou tard.

A cette époque, malgré toutes les résistances de la sagesse humaine et celles plus puissantes encore qu'opposait l'extrême dérèglement des mœurs, le christianisme, soutenu par les miracles, toujours fécondé par la vertu divine qui est en lui, avait fait d'immenses progrès : là même où il avait rencontré la plus cruelle persécution, il avait lassé la violence de ses ennemis, et tout le sang qu'on lui enlevait était une semence d'où naissaient pour lui d'innombrables enfants. Tel le jeune arbre qui a été planté sur la montagne : les tempêtes et les ouragans l'attaquent avec furie, sa faible tige plie jusqu'à terre sous la lutte de l'aquilon, et on dirait à chaque instant qu'il va rouler dans l'abîme; mais, plus le vent se déchaîne avec furie, plus l'arbuste s'affermit en terre, ses racines se développent, s'étendent dans les flancs rocailleux de la montagne; sa tige monte, monte toujours, et bientôt sa cime se balance majestueusement dans les airs et semble se rire des orages et de la foudre elle-même. Ainsi le christianisme avait grandi malgré tous les obstacles; il avait envahi les bourgades et les cités, les camps et les tribunaux, le sénat et le palais même des Césars. Le vieux paganisme, usé, décrépi, consommait sa lente agonie dans quelques temples à peu près solitaires, aux pieds de quelques idoles méprisées, et, pour lui redonner un peu de mouvement et les apparences de la vie, il ne fallait rien moins que les jeux barbares de l'amphithéâtre, les rugissements des lions et la vue du sang des martyrs rougissant l'arène.

Aussi bien que Rome et Athènes, Carthage avait eu de bonne heure ses apôtres; quelques pauvres, quelques esclaves, y avaient formé la première chrétienté. Bientôt des familles nobles, opulentes, avaient embrassé

la nouvelle doctrine, et chaque jour voyait s'accroître le nombre des disciples du Christ. Non-seulement dans la cité, mais dans toutes les provinces voisines, des églises s'élevèrent de toute part, gouvernées par de pieux pontifes. Celle de Carthage surtout était florissante et avait le titre de métropolitaine. Un siècle plus tard, son évêque primat réunissait autour de lui jusqu'à trois cents évêques de sa province.

Loin de Rome, séparée par les mers de l'Occident, dont elle se refusait toujours à emprunter l'esprit, les lois et les mœurs, Carthage n'avait pas encore persécuté les chrétiens. A part quelques cris poussés contre eux dans les temples et payés par les prêtres, et quelques invectives lancées pour la forme dans l'assemblée du sénat, elle les laissait assez tranquillement se réunir pour les cérémonies de leur culte. Les maisons où se tenaient ces réunions était connues, et c'est à peine si on prenait quelques précautions pour s'y rendre à certains jours. Dans chaque quartier de la ville, les fidèles avaient leur prêtre, leur sanctuaire et leur autel. Une passion méprisée, un amour-propre blessé, devaient bientôt troubler cette longue paix.

Il y avait alors à Carthage un jeune homme riche et puissant; il se nommait Jubal. Grand et bien fait de sa personne, d'un esprit cultivé, mais d'un caractère violent et fougueux, d'une nature ardente, il s'était de bonne heure précipité dans le tourbillon des plaisirs. A vingt-cinq ans, il semblait avoir épuisé jusqu'à la lie la coupe des voluptés criminelles; ne craignant ni les dieux ni les hommes, ne croyant point aux premiers, dans son insupportable orgueil méprisant les seconds, il ne pouvait souffrir aucune résistance; tout obstacle à ses désirs effrénés le mettait en fureur, et,

au besoin, le poignard d'un esclave dévoué à ses vengeances lui faisait justice des victimes dont il n'avait pu triompher par la séduction.

Quelques rapports de convenance plutôt que d'amitié existaient depuis longtemps entre son père et celui de Vivia. Tous deux, amis de la bonne chère, où ils cherchaient un dédommagement aux plaisirs qui n'étaient plus de leur âge, ils passaient volontiers de longues soirées à table, et, comme de temps en temps on conviait quelques jeunes gens à ces festins de sybarites, Jubal était venu chez Hannon, il avait eu l'occasion de voir Vivia avant qu'elle fût mariée.

Il n'avait pas été insensible aux charmes de la jeune patricienne; sa beauté, relevée encore par ses riches et brillantes parures, la vivacité de son esprit, l'agrément de sa conversation, avaient fait une impression profonde sur son cœur, et, un jour que par hasard il se trouvait à table près d'elle, il avait cru pouvoir, dans sa fatuité, lui adresser quelques-unes de ces paroles dont les jeunes débauchés ont de bonne heure le secret. Vivia avait rougi d'indignation autant que de pudeur, et, puisant dans l'outrage qui lui était fait un courage dont on ne l'eût pas crue capable, elle lui avait lancé un regard plein d'un noble mépris : *La place de la colombe,* avait-elle dit en se levant, *n'est point à côté du vautour!* et elle s'était allée asseoir à côté de sa mère.

La honte, la rage, avaient étouffé la voix de l'impudent Jubal. Lui, si hautain, si violent, il n'avait pu articuler un seul mot. Un moment il avait pâli de colère, et son regard fauve s'était fixé sur Vivia. On s'attendait à une de ces scènes d'emportement qui lui étaient ordinaires quand son orgueil était froissé;

mais on le vit s'éloigner lentement en murmurant quelques paroles entrecoupées. Vivia avait frémi, et pour la première fois elle avait eu peur du jeune libertin que jusqu'alors elle s'était contentée de mépriser.

Jubal était sorti la vengeance dans le cœur ; les paroles de la jeune patricienne bourdonnaient continuellement à ses oreilles. La noble fierté de son regard, l'affront sanglant qu'elle lui avait fait, les rires moqueurs qui avaient accueilli son humiliation, étaient comme autant de traits de feu qui lui brûlaient les entrailles. En vain il avait cherché la distraction dans une longue promenade sur le bord de la mer, l'oubli dans des plaisirs faciles, rien n'avait pu le calmer, et l'image de la fière Vivia le poursuivait partout comme un fantôme attaché à ses pas ; la nuit elle-même avait été impuissante à calmer cette agitation fébrile, et, dans les courts intervalles d'un sommeil lourd et tourmenté, il croyait encore entendre la parole terrible : *La place de la colombe n'est pas à côté du vautour.*

Cent fois il lui était venu en pensée d'appeler son fidèle sicaire et de lui confier le soin de sa vengeance ; mais Vivia appartenait à une famille puissante qui ne laisserait pas impuni l'attentat dont elle aurait été victime. Sous la main cachée qui la frapperait, lui seul serait soupçonné, dénoncé au juge criminel, proche parent d'Hannon, et par là même intéressé à rechercher et à punir le coupable. Son esclave, il est vrai, lui était dévoué ; mais, s'il était reconnu pour l'assassin, il pourrait perdre courage dans les douleurs de la torture, et nommer celui qui l'avait armé du poignard, en lui désignant le cœur où il de-

vait l'enfoncer. Le fier jeune homme avait eu peur de mourir et avait dû chercher un autre moyen de se venger.

Il y a des hommes qui peuvent se plier à tout pour arriver à leurs fins. Sans principes, sans convictions, n'aimant au monde qu'eux-mêmes, ils s'accommodent de tout ce qui peut satisfaire la passion qui les domine. Jubal était de ce nombre. Offensé dans son orgueil, il lui fallait ou le déshonneur ou le sang de Vivia pour effacer l'outrage qu'il en avait reçu, et l'infâme, dissimulant sa haine, affectant même au dehors une conduite plus régulière, s'était mis à louer la vertu de la jeune patricienne. Feignant pour elle une affection sérieuse, honnête, un regret sincère de lui avoir déplu un moment, il avait fait demander sa main par un ami commun des deux familles, bien résolu, si elle répondait favorablement, de se *débarrasser* d'elle par le poison; ainsi sa vengeance serait impunément assouvie, et, maître du bien considérable qu'elle lui laisserait, il pourrait satisfaire plus largement son luxe effréné. Mais Vivia avait repoussé avec dégoût sa demande, et avait même obtenu que l'entrée de la maison lui fût interdite.

Tel était l'homme que le grand sacrificateur de Carthage avait appelé auprès de lui. Il connaissait sa haine implacable contre Vivia; il se croyait donc assuré, en flattant ses mauvais penchants, de rencontrer en lui un auxiliaire ardent, dévoué. Dissimulé et plein d'astuce, Olympien se garda bien de lui parler de son ressentiment personnel contre Tertullien, Jubal n'eût fait qu'en rire. Allumer toute sa fureur contre sa fière ennemie, l'amener à la dénoncer, la

livrer au gouverneur de la province comme professant une religion défendue par les lois, donner ainsi le signal de la persécution, tel était son plan. La persécution une fois commencée, il espérait bien qu'elle ferait d'autres victimes, et que le sang de Tertullien le vengerait du regard dédaigneux et insultant qui l'avait si profondément blessé.

— Jubal, lui dit-il aussitôt qu'il fut entré, vous savez que l'antique religion de nos pères tombe en discrédit; les dieux qui ont protégé Carthage, qui lui ont donné tant de gloire, tant de puissance, tant de richesses, sont aujourd'hui indignement négligés; la solitude se fait dans leurs temples, et c'est à peine si aux jours solennels quelques rares victimes sont offertes sur leurs autels.

—Est-ce donc pour entendre une ridicule lamentation, répondit brusquement l'impétueux jeune homme, que je suis venu ici sur le désir que vous m'en avez fait témoigner? Que m'importe, à moi, ce que devient votre religion? Si vos dieux vieillissent, suis-je donc chargé de leur rendre leur première jeunesse? Si eux-mêmes ne peuvent se défendre, avouez plutôt que ce sont là de tristes divinités et qu'elles méritent bien la défaveur et le mépris où vous vous plaignez de les voir tomber. Pour moi, voyez-vous, votre Jupiter, votre Apollon et autres, ne sont que des hommes morts depuis longtemps et dont je me soucie aussi peu que du cadavre d'un vil esclave. Mon unique dieu, à moi, c'est le plaisir : pourquoi l'ignorance, la superstition et la peur en ont-ils créé d'autres?

— Je sais, Jubal, que votre opinion sur nos dieux ne manque pas de partisans; des philosophes, des sages, ont pensé comme vous, et je dois même, pour

être vrai, avouer que beaucoup de nos prêtres se moquent intérieurement de nos croyances, que l'intérêt seul les tient attachés à leurs fonctions assez lucratives. Moi-même, je serais assez volontiers porté à laisser mourir nos dieux *immortels;* mais ce que je ne puis souffrir et qui devrait vous révolter vous-même, c'est qu'une nouvelle religion, œuvre d'un Juif obscur condamné pour ses crimes au supplice infamant de la croix, aspire à régner sur le monde entier et marche, tête levée, au triomphe qu'elle se promet. Jubal, cette religion grandit de jour en jour; déjà elle gagne les familles les plus puissantes de la cité et votre mère elle-même, dit-on.

— Oui, ma mère, comme bien d'autres matrones, appartient à la nouvelle secte et elle n'en fait pas mystère. Je vous dirai qu'elle aurait bien voulu m'initier moi-même, sous prétexte de réformer mes mœurs, qu'il lui plaît de trouver un peu légères. Pauvre femme! que voulez-vous? il y a longtemps qu'elle a dépassé l'âge de la jeunesse; les plaisirs ne sont plus de saison pour elle, et elle s'est éprise de je ne sais quel amour pour la nouvelle religion; elle a donc changé une superstition pour une autre, voilà tout. Mais hâtez-vous, je vous prie, on m'attend pour une joyeuse réunion. Où donc en voulez-vous venir, et pourquoi m'avoir dérangé pour de semblables niaiseries?

— Ainsi sont tous les jeunes gens; vifs, impétueux, le moindre retard les irrite, et ils voudraient que les vieillards fussent aussi empressés qu'eux. Allez donc, Jubal, allez rejoindre vos compagnons de plaisir qui s'impatientent sans doute de ne pas vous voir encore au milieu d'eux, vous le héros de toutes les fêtes.... Je voulais vous parler de Vivia, de l'orgueilleuse patri-

cienne qui a dédaigné votre main comme pour ajouter un nouvel affront à celui qu'elle avait déjà osé vous faire.... Mais je vois qu'il vous tarde de vous rendre à cette joyeuse réunion, qui pour vous a bien plus d'attraits. »

Au nom de Vivia, Jubal bondit comme le tigre en face de sa proie; sa poitrine se gonfla sous des flots de haine et de vengeance.

— Vivia! s'écria-t-il d'une voix rauque; Vivia! nom odieux qui rallume toutes mes colères, qui rouvre une blessure profonde que deux années n'ont pu guérir! Vivia! pourquoi en parlez-vous? Qu'avez-vous donc à m'en dire?

— Que, comme votre mère, elle est chrétienne.

— Je m'en étais bien douté à ses mépris et à ses résistances. Oh! je reconnais là cette secte hypocrite, ennemie de tout plaisir, et qui affecte une sévérité outrée! Mais, encore une fois, où en voulez-vous venir?

— Vous ne comprenez pas, Jubal? Cependant vous ne respirez contre elle que vengeance; il n'y a qu'un moment, son nom seul vous faisait frémir de colère. Si vous la haïssez tant, si vous voulez vous venger, qui donc vous arrête? Elle est chrétienne, vous dis-je: dénoncez-la au gouverneur et demandez-lui justice.

— Croyez-vous donc que le gouverneur ignore qu'il y a des chrétiens dans Carthage? Il le sait aussi bien que vous et moi. Mais, pourvu qu'ils payent l'impôt et qu'ils paraissent respecter son autorité, il les laisse tranquilles, et, après tout, il fait bien. Selon moi, les chrétiens sont aussi libres d'adorer leur crucifié, que vous et les vôtres d'adorer les dieux de votre Olympe. Bon vieillard, vous me parlez de vengeance, et vous

n'avez à me conseiller qu'une démarche ridicule et inutile. Laissez, Jubal a d'autres moyens : seul, il veut punir l'odieuse Vivia de ses insolents mépris.

— L'avez-vous pu jusqu'alors? Appuyée sur la puissance de sa famille, sur la protection du vaillant époux qu'elle vous a préféré, elle brave impudemment votre impuissant courroux, comme si vous étiez le dernier des esclaves de la cité. »

Et le rusé vieillard s'arrêta pour voir l'effet que sa parole produirait sur son interlocuteur. Jubal rugit; le trait avait pénétré jusqu'au plus intime de son cœur.

— Elle me brave, s'écria-t-il après un moment de silence; elle me brave ! elle se croit suffisamment protégée par son nom et le crédit du soldat dont elle est si fière d'être la femme ! Et moi, je vous jure que, dans quelques jours, il y aura du sang dans cette maison *puissante*, dussé-je payer de ma tête ce sang odieux.

— Vengez-vous, Jubal, vengez-vous, vous le devez; mais n'achetez pas à ce prix le bonheur d'une vengeance si douce. Laissez-moi vous donner en ami un conseil sage et prudent : l'époux de Vivia s'est laissé, dit-on, séduire aux belles paroles d'un certain Tertullien, prêtre de la secte maudite dont il est l'oracle. Avant son départ pour l'armée, il a eu avec lui plusieurs conférences secrètes dont j'ai été sûrement averti. Déjà il penchait pour la nouvelle religion. Depuis il m'a été assuré qu'il n'en fait plus mystère au camp, et nos soldats murmurent tout haut; il y a du mécontentement, de l'agitation; il serait donc facile de se ménager des intelligences de ce côté, et Vivia une fois veuve...

— Serait plus facile à frapper !

— Jubal, la passion est aveugle dans un cœur jeune et ardent comme le vôtre. Je vous le dis de nouveau, vengez-vous, mais sans vous exposer à un aucun danger. Vivia veuve, présentez-vous hardiment devant elle, et demandez une seconde fois sa main. Si elle vous repousse encore avec hauteur, alors n'hésitez plus. Accusez-la, comme chrétienne, devant le gouverneur et le sénat. S'il en est besoin, j'ameuterai quelques affidés pour crier comme à Rome : *Les chrétiens aux lions!* et vous pourrez voir dans un de nos amphithéâtres couler le sang de votre superbe ennemie. »

Si le jeune patricien eût pu lire dans le cœur de l'astucieux pontife que, en flattant ainsi ses idées de vengeance, il ne pensait au fond qu'à satisfaire ses propres ressentiments, qu'il se souciait peu du sang de Vivia, qu'il n'avait soif que du sang de Tertullien, certes il eût rejeté avec colère ses propositions insidieuses. Mais il crut que le haineux vieillard n'avait d'autre dessein que de l'aider à se venger avec éclat de son ennemie, et l'idée de voir se débattre dans une cruelle et publique agonie la femme qu'il haïssait avec une espèce de frénésie le fit tressaillir d'une joie féroce.

— Eh bien! dit-il, pourvu que je puisse penser que sa mort est mon ouvrage, ma haine sera assouvie, et il me sera doux de contempler les lions déchirant ses membres ensanglantés. Oh! Vivia, tu as osé insulter, braver Jubal. Prépare-toi donc à des larmes amères, et, quand le poignard aura frappé au cœur celui à qui tu t'es donnée, le *vautour* s'attaquera à la *colombe*, et ses plus plaintifs gémissements ne la sauveront pas de ses serres cruelles. »

Les deux monstres s'étaient entendus : ils pouvaient

maintenant se séparer. Le vieillard se mit au lit; il voyait déjà Tertullien chargé de chaînes, soumis aux tortures de la question; il entendait la sentence qui le condamnait à mort, et son cœur ulcéré se dilatait à cette pensée. Jubal alla rejoindre ses compagnons de plaisir, qui, étonnés, inquiets de son retard, l'accueillirent avec de bruyantes démonstrations de joie. Il but largement avec eux comme de coutume, mais, à leur grande surprise, il se retira de bonne heure, c'est-à-dire vers le milieu de la nuit, et, tandis qu'on se demandait encore pour quelle raison si grave il avait laissé la réunion avant que l'orgie fût complète, les chants et les danses terminés, déjà il s'entretenait à voix basse avec un de ses esclaves :

— Afer, il faut une vengeance à ton maître.

— Quand l'avez-vous demandée en vain à votre fidèle esclave?

— Je sais que, en te payant largement, je puis compter sur toi; comme celui de tous tes semblables, ton dévouement se mesure à l'intérêt, et qui veut se l'assurer doit l'acheter au prix de l'or.

— Un pauvre esclave comme moi n'est pas personnellement intéressé dans les querelles de son maître. Si donc, pour lui, il s'expose au danger, n'est-il pas juste qu'il reçoive un modeste salaire? Comptez-vous aussi pour rien la violence qu'il est obligé de se faire pour verser le sang d'un homme ou d'une femme qui ne lui ont fait aucun mal? Tenez, quand, il y a quelques jours, vous m'avez commandé de frapper cette jeune esclave chrétienne assez mal avisée pour repousser l'honneur que vous vouliez lui faire, en la voyant, douce et frêle créature, le poignard tremblait dans mes mains, et, lorsque je l'entendis dire en tombant :

Malheureux, que t'ai-je fait? je ne sais quel froid étrange a parcouru tous mes membres, et je me sauvai en me disant : *Afer, tu fais là un vilain métier!*

— Trêve d'hypocrisie, vieux scélérat! lui répondit Jubal en ricanant; ton âme est aussi noire que ta peau, et ton cœur, si tu en as un, aussi froid, aussi insensible que la lame de ton poignard. Pour un peu d'or, et surtout pour obtenir ta liberté, tu frapperais sans pitié ton maître lui-même. De l'or, tu en auras plus que je t'en ai jamais donné, et, si ta main est heureuse, je t'affranchirai par un acte en bonne et due forme.

— De l'or! de l'or! oh! maître, comme cela est beau et réjouit le cœur! Mais la liberté! elle vaut mieux encore que tout l'or du monde! Je reverrai donc mes forêts, mes grands fleuves; l'air et l'espace me rendront la souplesse de mes membres, l'élasticité de mes nerfs. Je poursuivrai encore la timide gazelle! je lutterai encore contre le lion du désert! Oh! maître, commandez; nommez la victime qu'il faut frapper, je cours et je reviens vous demander de l'or et la liberté.

— Tu auras l'un et l'autre, Afer, si ton poignard arrive jusqu'au cœur qu'il faut percer. Mais, écoute, il ne s'agit pas cette fois d'une jeune fille ou d'une vieille esclave qui veille sur sa maîtresse, mais bien d'un vaillant soldat, du chef de notre armée en Numidie, de l'époux de Vivia. Ses gardes l'aiment et lui sont tout dévoués. Mais au camp on murmure contre lui; on le soupçonne fort de vouloir se faire chrétien, et nos vieux guerriers s'en indignent. Entends-toi avec les mécontents. Tu es plein de ruse, je le sais, et tu en auras besoin pour assurer la réussite de notre projet. Ne te presse pas trop, prends bien tes mesures; car,

pour peu que tu te trahisses, sur un mot, sur un signe de Jarbas, on t'enverrait rejoindre les tiens, si toutefois, dans le pays des ombres, il y a une place pour eux. Garde-toi de faire connaître que tu es mon esclave; tu serais suspect, et la question pourrait bien t'arracher ton secret. Prends le nom qui te conviendra, donne à ton arrivée au camp le motif le plus propre à prévenir toute curiosité. Il te faut trois ou quatre jours pour arriver au milieu de notre armée; tu auras donc tout le temps de méditer et d'organiser tes plans. Encore une fois, sois prudent : ne frappe que quand tu trouveras l'homme seul, endormi, et que le coup soit si rapide, si bien dirigé, qu'il ne puisse même pas pousser un cri. Tu me comprends, Afer? pars et n'attends pas que le jour soit levé; que personne ne te voie sortir de la ville. Tiens, voilà de l'or, et le jour où tu viendras me dire : *Mon poignard a fait connaissance avec le cœur de votre ennemi*, je t'en donnerai vingt fois autant. »

Et il tendit sa bourse à l'esclave, qui la serra avidement dans sa ceinture.

— Généreux maître, lui dit-il, la noble Vivia peut préparer ses vêtements de deuil, et se choisir, s'il lui plaît, un nouvel époux. Avant que la lune ait achevé sa révolution du mois, Afer aura vengé le puissant Jubal et sera venu réclamer le prix de son dernier dévouement. »

La ville était encore enveloppée d'ombres, tous ses habitants dormaient paisiblement, que déjà l'esclave s'avançait rapidement sur la route qui devait le conduire au camp.

CHAPITRE SEPTIÈME.

L'ÉVÊQUE NARCISSE.

Pendant que ces complots se tramaient dans le mystère, l'Église de Carthage, dont rien ne semblait menacer la sécurité, était toute à la joie. Des différents quartiers de la ville, les nombreux chrétiens étaient convoqués pour une assemblée générale. On avait choisi pour cette réunion une grande et spacieuse villa, à quelque distance seulement de l'avant-port, et appartenant à une riche veuve, proche parente de l'évêque. La situation en était des plus gracieuses : abritée du côté de la campagne par plusieurs bosquets, elle offrait une vue magnifique sur la mer, qui venait, avec un doux murmure, baigner le pied d'une verdoyante colline sur laquelle elle était assise. La foule était si compacte que, l'habitation n'offrant point d'appartement assez grand pour la contenir, on avait été obligé d'élever à la hâte un autel au fond d'une longue allée dont les arbres commençaient à se couvrir de feuilles. A droite et à gauche de l'autel, un peu au-dessus de la place réservée aux prêtres et aux minis-

tres, deux siéges modestement parés, comme c'était encore l'usage dans ces temps de simplicité, indiquaient que quelque évêque étranger était venu visiter le primat de la métropole.

Les prières préparatoires au sacrifice commencèrent au milieu d'un recueillement profond. On remercia Dieu de la paix dont l'Église d'Afrique continuait à jouir, des progrès toujours plus sensibles qu'y faisait l'Évangile; on pria pour les autres Églises, pour celles surtout où la persécution sévissait avec violence, où les martyrs avaient besoin de force, les confesseurs de patience pour supporter le poids de leurs chaînes, la rigueur de la proscription ou les durs travaux des mines. On demanda avec instance que les infidèles ouvrissent les yeux à la lumière, et entrassent en foule dans le bercail de Jésus-Christ, que les Césars, tout en triomphant des barbares qui menaçaient l'empire, tombassent enfin, vaincus, repentants, au pied de la croix que, depuis deux cents ans, ils frappaient dans leur aveugle et impuissante fureur. Puis, sur la recommandation des prêtres à qui était confiée l'administration des églises domestiques de la cité, on admit solennellement au catéchuménat plusieurs familles qui se préparaient par l'instruction et la retraite à la grâce du baptême. Vint enfin l'heure des saints mystères.

On vit alors, précédé du pieux Optat, évêque de Carthage, apparaître un vieillard vénérable et plus que centenaire, s'avançant majestueusement vers le modeste autel improvisé et s'appuyant sur le bâton pastoral, symbole de sa dignité. Malgré son grand âge, il franchit d'un pas ferme les degrés de l'autel et commença l'auguste sacrifice. Sa douce et noble physionomie respirait une foi vive, une piété profonde; des larmes

abondantes qui témoignaient de sa grande humilité et des brûlantes ardeurs de son amour coulaient le long de ses joues et tombaient comme deux ruisseaux sur sa barbe blanche. Fut-ce une illusion ? Dieu voulut-il faire éclater publiquement la sainteté de son serviteur? je ne décide rien : mais quelques-uns des assistants assurèrent que, au moment où ses mains tremblant d'une pieuse émotion élevaient l'hostie consacrée, ils avaient vu une colombe d'une merveilleuse blancheur voltiger sur sa tête et la ceindre d'une brillante auréole. Selon la coutume, tous les fidèles, les catéchumènes ayant dû se retirer après les prières préparatoires, participèrent au sacrement eucharistique, et le sacrifice se termina par un hymne d'action de grâces que l'évêque dit à voix haute avec toute l'assemblée.

Mais quel était ce vieillard que personne ne se souvenait d'avoir vu à Carthage ? D'où venait-il? Quel pouvait être le but de son voyage? Le *pallium* qu'il portait à l'autel annonçait qu'il occupait un haut rang dans la hiérarchie de l'Église, et pourtant, une fois dépouillé des vêtements sacrés, on l'avait revu sous l'humble et pauvre vêtement que portaient alors les solitaires. La curiosité, un moment comprimée par la sainteté du sacrifice, était vivement excitée, et on attendait avec impatience le moment où il élèverait la voix pour adresser à l'assemblée quelques paroles de salut et donner à tous la bénédiction et la paix. Mais comme le saint vieillard devait, par modestie, parler peu de lui-même, moins intéressé que lui à taire ses grandes vertus, nous allons essayer de les faire connaître à nos lecteurs.

Narcisse, c'était son nom, appartenait par sa nais-

sance au premier siècle de l'Église. Tout enfant, il avait pu recueillir les derniers accents du prophète de Patmos ; il avait conversé avec les premiers successeurs des apôtres, avec saint Clément, saint Polycarpe, saint Ignace d'Antioche; il avait été témoin du martyre de saint Pothin de Lyon, qu'il avait consolé plusieurs fois dans sa prison, et, à l'époque dont nous parlons, il avait atteint sa cent douzième année. Né de parents chrétiens, élevé dans l'amour de la vertu, libre de bonne heure par la mort de son père et de sa mère, il avait visité tour à tour toutes les églises les plus célèbres pour s'instruire à fond de la doctrine à l'école de ces hommes apostoliques qui, dans ces temps heureux, brillaient comme autant de flambeaux dans l'Église de Jésus-Christ. Il avait ainsi amassé des trésors immenses de science ; malheureusement pour la postérité, il ne laissa aucun écrit, du moins nous n'en connaissons pas qui soit parvenu jusqu'à nous.

La nature ne lui avait pas été avare de ses dons ; il était d'une haute stature ; ses traits réguliers formaient dans leur ensemble une de ces beautés mâles qui imposent au premier regard ; son front était large, élevé, et offrait quelque chose de fier qui avait besoin d'être tempéré par la douce expression de son regard où se peignait toute la bonté de son âme, et le sourire qui entr'ouvrait ses lèvres respirait je ne sais quelle mansuétude qui lui gagnait les cœurs. Sa physionomie était franche, ouverte comme celle d'un homme qui n'a aucun intérêt à se cacher ou à se dissimuler ; sa voix, fortement accentuée et sonore, sa conversation affable, entremêlée d'une gaieté modeste que l'âge n'avait point altérée et que le malheur semblait avoir toujours respectée. Et pourtant il avait cruellement souffert de

l'injustice des hommes. Au moment où nous le rencontrons, les années commençaient à courber sa taille sans avoir affaibli sa vigueur. Quelques boucles de cheveux s'agitaient, à la brise du vent, sur ses épaules un peu voûtées, et une barbe blanche comme la neige, et qui descendait jusque sur sa poitrine, lui donnait cet aspect vénérable devant lequel tous les fronts s'inclinent.

La pureté de ses mœurs, la réputation qu'il s'était acquise par ses vastes connaissances dans la tradition, son zèle pour la défense de la foi que l'hérésie commençait à battre en brèche, l'avaient fait élever, malgré lui, au sacerdoce. Polycarpe, de Smyrne, lui avait imposé les mains, désirant l'attacher à son Église; mais Narcisse avait pris la fuite et était venu se réfugier à Jérusalem, où il espérait pouvoir se cacher et vivre inconnu. Dieu, qui avait ses vues sur lui, permit que sa retraite fût trahie, et, quelques années après, le clergé et le peuple le demandaient tous d'une voix pour leur évêque. Il eut beau protester, prier avec larmes, il fut forcé de monter sur le siége patriarcal que l'apôtre Jacques avait occupé le premier (1).

On parlait au loin de ses vertus, de ses grandes aumônes et de ses miracles, malgré tout le soin qu'il prenait pour en étouffer le bruit; bien des malades lui devaient la santé. Par le signe de la croix ou l'imposition des mains, il avait rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, et l'usage de leurs membres à de pauvres paralytiques. Plein de cette foi qui déracine et transporte les montagnes, Narcisse commandait sans hésiter aux éléments et à la nature.

(1) Voir l'*Histoire ecclésiastique*, IIe siècle.

La nuit de la veille de Pâques, alors que tout le peuple était réuni pour l'office solennel, on vint lui dire que l'huile manquait aux diacres pour allumer les lampes. Le clergé et les fidèles étaient dans une vive émotion ; le saint patriarche conservait seul le calme et la sérénité. « Allez, dit-il aux diacres, puiser de l'eau à la fontaine qui est la plus proche. » Quand elle fut apportée, il pria un moment, les yeux levés au ciel; puis, se tournant vers les ministres : « Maintenant, « versez cette eau dans les lampes avec une foi ferme « et sincère, vous souvenant que Jésus-Christ notre « maître a converti l'eau en vin aux noces de Cana, » et, au grand étonnement de l'assemblée, l'eau fut changée en une huile pure, et tous les luminaires en furent remplis. Plus d'un siècle après on conservait encore à Jérusalem de cette huile miraculeuse, comme l'atteste Eusèbe de Césarée.

Cependant ses éminentes vertus, son grand âge, n'avaient pu désarmer la haine de quelques hommes pervers qu'il avait été obligé de reprendre avec une noble fermeté, et ils avaient résolu de se venger. Leur première pensée avait été d'assassiner le saint vieillard ; rien n'était plus facile, sa modeste demeure demeurant ouverte le jour et la nuit à tous ceux qui se présentaient pour lui parler. Quand, à la lueur de sa lampe, il avait prolongé ses prières ou ses lectures bien avant dans la nuit, il prenait, tout habillé, deux ou trois heures de repos sur une natte, dans un appartement dont la porte n'était jamais fermée. Mais ils savaient que Narcisse ne soupirait que pour le ciel, qu'il se plaignait amoureusement à Dieu de l'avoir comme oublié sur cette terre, où déjà il avait trop vécu; sa mort n'eût pas pleinement assouvi leur haine.

L'esprit du mal, qui depuis le commencement se complaît dans la calomnie non moins que dans le sang, justifiant ainsi les noms de *menteur* et d'*homicide* que lui donnent nos Écritures, leur suggéra une autre vengeance, qui devait être mille fois plus sensible au cœur du saint patriarche. Dès ses plus jeunes années, Narcisse avait témoigné un grand amour de la pureté; l'âge des passions, les longs et nombreux voyages qu'il avait faits, les dangers de tout genre auxquels il avait été exposé, les spectacles séduisants et enchanteurs qu'il avait eus sous les yeux, rien n'avait pu ébranler sa chasteté toujours gardée par la prière et la mortification des sens; le démon de la volupté avait épuisé en vain toutes ses ruses, tous ses assauts, le fervent chrétien avait conservé dans toute sa fraîcheur virginale l'innocence de son cœur; à cent ans, on ne pouvait espérer de le séduire, mais on pouvait calomnier son passé, flétrir par le soupçon cette réputation intacte, et faire tomber de son front dans l'estime des hommes cette auréole de pureté dont aucune tache n'était venue encore ternir l'éclat.

Il y avait alors à Jérusalem une femme qui, pendant de longues années, avait donné le scandale d'une vie dissolue. Vivant dans toutes les jouissances d'un luxe effréné, prodiguant, pour satisfaire ses caprices et sa sensualité, l'or que jetaient à ses pieds des fils de famille et de riches vieillards débauchés, flétrie par une vieillesse prématurée, abandonnée de ceux qui lui formaient une cour, pressée par les rigueurs de la misère plutôt que sincèrement repentante de ses désordres, on l'avait vue un jour, non sans surprise, demander au pieux prédécesseur de Narcisse, la pénitence publique et le baptême; après les épreuves accoutumées, elle

avait été reçue au nombre des servantes du Christ et admise parmi les pauvres que l'Église nourrissait de ses aumônes.

D'où était venue cette femme dont l'accent et les manières trahissaient une origine étrangère? Quelle était sa famille, quel était son pays? Nul n'eût pu le dire. Tout ce qu'on savait par le rapport des anciens, c'est qu'elle était arrivée à Jérusalem dans tout l'éclat de la jeunesse, accompagnée d'une foule d'esclaves qui tremblaient devant elle comme devant une reine toute-puissante; qu'elle avait acheté et meublé à grands frais, dans un des plus beaux quartiers de la ville, une vaste habitation devenue bientôt le temple de la licence et des plus scandaleuses orgies ; que la fière courtisane avait longtemps insulté de ses mépris et de ses blasphèmes l'Église de Jésus-Christ, à laquelle plus tard elle était venue demander, dans sa détresse, le pain de chaque jour. Sa conversion, d'ailleurs, avait paru suspecte, et le temps n'avait pu effacer les soupçons. On disait assez haut qu'elle n'avait demandé le baptême, qu'elle ne continuait à fréquenter assidûment l'assemblée des fidèles, que pour participer aux secours qu'on lui avait assignés sur le revenu des pauvres; tant il est vrai que le masque de l'hypocrisie, quelque épais qu'on le fasse, présente toujours au regard observateur quelque transparence qui trahit la véritable face.

Une telle femme était un trésor pour les hommes que la fermeté du patriarche avait blessés et qui avaient juré de lui faire payer cher cette humiliation. Ils étaient riches et puissants, double moyen d'influence et de corruption dont ils sentaient tout l'avantage. Après s'être consultés, ils étaient allés, protégés par les ténèbres de la nuit, frapper à la porte de la men-

diante. Un moment, elle parut effrayée de voir à cette heure trois hommes, qu'elle ne connaissait pas, pénétrer dans son humble réduit; mais bientôt ses yeux brillèrent d'une joie infernale : elle avait aperçu dans la main des étrangers des bourses remplies d'or; ce regard d'avide cupidité n'échappa point aux visiteurs et leur parut d'un bon augure.

« Femme, lui dit l'un d'eux avec assurance, nous savons qui tu es; nous t'avons bien connue sous le nom de la *belle Junon*, que tu te donnais toi-même alors que ta fraîche jeunesse et tes charmes te formaient une cour d'adorateurs parmi les Juifs et les païens, que tu ruinais sans devenir plus riche toi-même. Nous avons été témoins de tes folles prodigalités; tu t'es jouée avec l'or et les pierreries; la table des rois n'était pas plus somptueusement servie que la tienne, et ta demeure était plus fastueusement meublée que leurs palais : une misérable chaumière ouverte à tous les vents, un pauvre grabat, voilà tout ce qui reste à tes vieux jours. Le morceau de pain que tu manges doit te sembler bien amer; c'est le pain de l'aumône, c'est le prix du mensonge et de l'hypocrisie. N'essaye pas de nous tromper par de fausses protestations : au fond du cœur, tu n'as jamais abjuré la religion de tes pères; tu n'es chrétienne que de nom, tout le monde le dit; l'évêque lui-même le croit, et il doit te refuser désormais le secours humiliant qui te fait vivre. Que deviendras-tu? Mais, si tu veux, tu posséderas dès ce jour assez d'or pour retourner dans ton pays, pour acheter une esclave qui te servira, et professer en toute liberté le culte dans lequel tu as été élevée.... Consens à nous servir, et ces bourses, qui te rendront riche au-delà de toutes tes espérances, sont à toi. »

Et, l'infâme! elle avait accepté le marché qui lui était offert et promis tout ce qu'on lui demandait. Elle flétrirait de son souffle impur le nom du vénérable Narcisse; il deviendrait la fable et la risée du peuple, lui, que tous regardaient comme un saint. Elle en avait fait le serment le plus redoutable aux dieux eux-mêmes du paganisme.

Le lendemain, d'étranges rumeurs circulaient dans la foule des pauvres, toujours disposés à accueillir les accusations, même les plus absurdes, quand elles sont dirigées contre ceux dont ils sont obligés de recevoir les secours. On disait que le patriarche avait surpris, par des dehors trompeurs de vertu, les suffrages qui l'avaient élevé sur le siége de Jérusalem; que sa jeunesse avait été orageuse, que ses longs voyages avaient eu pour but de satisfaire plus librement ses passions et non pas, comme il s'en vantait, d'acquérir la science ecclésiastique à la source même des traditions apostoliques. Comme il arrive toujours, ces rumeurs grossissaient en passant de bouche en bouche; les esprits s'échauffaient, et les murmures toujours plus violents présageaient quelque sédition.

Le jour suivant, la scène avait pris un caractère plus menaçant encore. Les pauvres vociféraient à la porte du patriarche et demandaient hautement sa déposition comme indigne du sacerdoce et de l'épiscopat: « Qu'on le chasse, s'écriaient-ils, qu'on le chasse de l'Église et de la ville! c'est un infâme! c'est un loup dévorant qui a usurpé la houlette du pasteur pour immoler plus sûrement le troupeau. » Narcisse avait paru; il avait essayé de faire entendre quelques paroles de paix; sa voix avait été couverte par les clameurs de cette populace ameutée, et le vénérable vieillard n'avait pu que

lever les yeux au ciel, prenant ainsi Dieu à témoin de son innocence.

En ce moment, une femme courbée par la vieillesse, le front sillonné par des rides hideuses, avait percé la foule; trois hommes la suivaient; arrivée en face de Narcisse et se redressant comme par un mouvement mécanique : « Homme pervers, avait-elle dit, me reconnais-tu? Reconnais-tu, dans la femme que l'âge et les malheurs ont bien changée, la jeune fille sage et vertueuse que tu as séduite, pour l'abandonner ensuite lâchement quand son déshonneur fut consommé? Reconnais-tu dans celle qu'on a nommée longtemps ici la *belle Junon,* la vierge timide, innocente, pure, que ses parents avaient appelée Lucilia? J'étais leur joie, leur orgueil; par toi, par ton infamie, je suis devenue leur opprobre; ils ont eu honte de moi, ils m'ont chassée du foyer domestique.... Dis, reconnais-tu la douce et sage Lucilia? »

Puis, se tournant vers le peuple : « Cet homme, dit-elle en élevant la voix, ce monstre vint à Corinthe, ma patrie. Il y a de cela près de soixante ans; j'étais dans ma quinzième année. Il y venait, disait-il, pour recueillir les traditions laissées par l'apôtre Paul. Mes parents, qui occupaient un rang distingué dans la ville et qui étaient chrétiens, l'accueillirent avec une généreuse hospitalité, dont il devait abuser bientôt par la plus noire des perfidies. Il me vit et je lui plus. Trop confiante, ma mère le pria de m'instruire dans la doctrine chrétienne, car alors je me préparais au baptême. Il profita de ma jeunesse, de mon inexpérience.... Quelques mois après il partit, passant sans doute à de nouvelles infamies. Moi, j'étais déshonorée, perdue, repoussée du sein de ma mère, errant au hasard et dé-

sespérée dans toutes les provinces de la Grèce, promenant de ville en ville la corruption qu'il m'avait apprise, jusqu'à ce que, fatiguée de ces courses vagabondes, je m'embarquai au port d'Athènes pour venir en ce pays; le reste, vous le savez. A lui donc, à l'infâme Narcisse tous les malheurs de ma jeunesse ! A lui, cette vie de crimes et de scandales qui en a été la suite ! A lui, la honte qui jusqu'alors a pesé sur son infortunée victime. »

Le saint évêque, fort du témoignage de sa conscience et soutenu par une grâce divine, avait écouté sans pâlir les outrageantes accusations de Lucilia. « Femme, lui avait-il répondu avec calme, au nom de Jésus-Christ, je vous pardonne. Le Seigneur connaît mon innocence ; un jour sans doute il la manifestera. » Mais le peuple, lui, s'était ému, et, par un de ces brusques revirements qu'on remarque souvent dans les foules mobiles, inconstantes, il s'était prononcé hautement pour le patriarche, et l'impudente Lucilia, menacée de toutes parts, accusée d'une infâme calomnie, aurait bien pu, sans la généreuse intervention de Narcisse, payer de sa vie le rôle perfide et odieux qu'on lui avait fait jouer. Alors les hommes qui avaient acheté cette âme vénale, voyant que l'innocente victime dont ils avaient juré la perte allait leur échapper, avaient élevé la voix : « Cette femme dit vrai, et nous affirmons que l'évêque Narcisse a réellement commis le crime dont elle vient de l'accuser. Nous avons plus d'une fois visité la Grèce; à Corinthe, le souvenir de cette infamie a survécu au temps, et nous avons recueilli à cet égard les témoignages les plus incontestables. Oui, il a séduit dans sa jeunesse cette malheureuse femme, qu'on voudrait maintenant lapider. Nous sommes prêts à en faire le

serment. » Et comme la foule demeurait stupéfaite : « Si je ne dis la vérité, s'était écrié le premier des trois hommes, je veux que le feu me consume tout vivant. » « Moi, avait dit le second, si mon témoignage n'est pas vrai, que Dieu me punisse par une maladie horrible qui me dévore lentement et au milieu des plus affreuses souffrances. » « Et moi, avait dit le troisième, que mes yeux soient frappés de cécité, et à jamais fermés à la lumière du jour si je calomnie ce vieillard. »

La vertu du patriarche, l'éminente pureté de sa vie, étaient si bien connues, qu'il lui eût été facile de se purger de cette accusation et de confondre ses accusateurs; il avait mieux aimé se retirer secrètement pour jouir de la solitude, objet de ses plus ardents désirs. Heureux de pouvoir se décharger du fardeau qu'il n'avait accepté que malgré lui, il avait laissé la Palestine, traversé l'Égypte, et était venu en Afrique, où pendant quelques années il avait vécu de la vie cachée d'un solitaire. Mais, craignant toujours d'être reconnu, il avait recommencé ses pérégrinations jusqu'à ce qu'une voix du ciel lui commandât de retourner à Jérusalem et de reprendre le gouvernement de son Église.

Dieu, du reste, avait hautement glorifié son serviteur. Avant de mourir, la vieille Lucilia, pressée par le remords, avait rendu, comme malgré elle, un témoignage public à son innocence. Se tordant dans les douleurs d'une effroyable agonie, elle s'était écriée à plusieurs reprises : *Je l'ai calomnié, je l'ai calomnié!* Ceux qui avaient confirmé par serment son accusation avaient été frappés par cette justice divine qu'ils avaient osé défier. Une étincelle dont on ne put expliquer la cause était tombée sur la maison du premier et l'avait réduite en cendres. Lui-même avait été brûlé avec toute

sa famille. Le second avait été atteint d'une maladie hideuse, et avait expiré au milieu des plus atroces souffrances. Le troisième, craignant un semblable jugement de Dieu, avait confessé publiquement son crime; touché d'un repentir sincère, sa vue s'était éteinte dans les larmes amères qu'il répandait le jour et la nuit (1).

Tel était le saint et vénérable pontife qui venait de célébrer les saints mystères. Avant de bénir l'assemblée, il fit entendre quelques paroles sur la confiance en Dieu qui n'abandonne jamais les siens, et fait servir à leur plus grande sanctification les épreuves par lesquelles il les visite. Puis les chrétiens se séparèrent et rentrèrent à Carthage par groupes plus ou moins nombreux.

(1) Voir l'Histoire ecclésiastique.

CHAPITRE HUITIÈME.

LE VOILE TEINT DE SANG.

Ce même jour, vers le soir, Narcisse, à la prière de l'évêque Optat, racontait quelques épisodes de son long exil avec cette simplicité pleine de charmes, qui donnait tant d'intérêt à sa conversation. La réunion était nombreuse; elle se composait des prêtres de la ville, de quelques-uns des diacres chargés du soin des pauvres, de quelques sénateurs chrétiens fervents et éprouvés. On y voyait aussi des veuves vénérables par leur âge, plus encore par leurs vertus. Élevées au rang de *diaconesses,* elles visitaient les familles indigentes, travaillaient de leurs mains, comme Tabithe, à confectionner des vêtements pour les orphelins et les femmes pauvres, instruisaient pour le baptême les catéchumènes de leur sexe, ensevelissaient les morts que leurs parents ou leurs maîtres abandonnaient; femmes d'un dévouement admirable, elles furent, dans ces temps primitifs, le type et comme la première ébauche de ces saintes institutions que la foi catholique a depuis enfantées sous toutes les formes pour le soulagement

de toutes les douleurs et de toutes les souffrances de notre pauvre humanité. A côté des veuves, était assise une femme dont la physionomie plutôt que le vêtement trahissait une noble origine ; c'était la mère de Vivia, qui, depuis son baptême, ne vivait plus que pour la prière et les bonnes œuvres. Elle était, comme toujours, accompagnée de la pieuse et douce Rufine.

Le vénérable patriarche avait dit comment il était sorti seul pendant la nuit de Jérusalem, sous le vêtement d'un pauvre vieillard, changeant souvent de chemin pour échapper aux recherches et à la poursuite de ses ouailles, se reposant durant le jour à l'ombre de quelque arbre séculaire ou sur les bords d'un frais ruisseau ; le soir, reprenant sa route jusqu'à ce que l'aurore l'obligeât de s'arrêter, se nourrissant de quelques dattes, se désaltérant à l'eau de la source qu'il rencontrait sur ses pas, tremblant toujours d'être reconnu et ramené de force au milieu de son troupeau. Il avait ainsi gagné l'Égypte, espérant y trouver quelque solitude profonde pour y vivre ignoré des hommes et uniquement occupé de la prière et de la contemplation.

Mais sur les rives du Nil, dans les vastes déserts que parcoururent autrefois les enfants d'Israël avant d'entrer dans la terre promise, au fond des grottes qui lui paraissaient les plus inaccessibles, sur le sommet des montagnes, il avait en vain cherché un abri qui ne fût jamais foulé par le pied de l'homme, et il s'était déterminé à visiter les immenses régions de l'Afrique, ne s'arrêtant que pour prendre un repos de quelques jours, quand la fatigue ou la souffrance ne lui permettait pas de continuer sa course.

« Je marchais, dit-il, tantôt à l'Orient, tantôt à l'Oc-

« cident, à peu près comme dut faire le premier-né « d'Adam, quand, après son crime, il errait au ha- « sard de contrée en contrée. La providence me con- « duisait de temps en temps sous quelque toit hospi- « talier où m'attendait un compatissant et généreux « accueil. En voyant mes pieds meurtris, ensanglantés « aux ronces et aux pierres de la route, on avait pitié « du pauvre voyageur, on le forçait à prendre un re- « pos qu'il se gardait bien de refuser. Le plus souvent, « quand le soir était venu, je déposais mon bâton et « m'endormais d'un sommeil doux et paisible. Du « haut du ciel, Dieu mon père veillait sur son vieux « serviteur, et les lions dont j'entendais d'abord les « terribles rugissements s'éloignaient comme pour res- « pecter mon repos.

« Il y a près de douze ans que, croyant n'avoir plus « rien à faire en ce monde où depuis longtemps sans « doute ceux qui m'ont connu autrefois pensent que « mes os blanchissent sous quelque tertre ignoré, j'use « de la liberté que le Seigneur me fit dans un jour de « miséricorde. Voyageur inconnu, j'ai visité tour à « tour toutes les Églises d'Afrique; plus d'une fois j'ai « traversé votre riche cité, heureux d'y rencontrer tant « de vertus, une chrétienté si nombreuse et si sainte. « Caché et comme perdu dans la foule, j'ai assisté à « vos pieuses assemblées; avec vous, je me suis hum- « blement assis à la table du Seigneur, et mes lèvres « tremblantes ont bu à la même coupe le sang ado- « rable de Jésus-Christ notre commun Sauveur.

« Dieu a parlé : mes larmes et mes prières n'ont pu « m'obtenir le bonheur que je désirais si ardemment, « celui de mourir sans nom dans le silence de la soli- « tude. Il veut que je retourne au milieu de mon peu-

« ple, que je reprenne la houlette du pasteur à la-
« quelle mes mains ne sont plus accoutumées; que sa
« sainte volonté soit faite. Mais avant de reprendre la
« route de Jérusalem, la cité longtemps chérie de
« Dieu, j'avais à remplir au milieu de vous une mis-
« sion, ou plutôt à remettre à une noble chrétienne
« de Carthage un dépôt sacré que j'eusse voulu em-
« porter avec moi et garder sur mon cœur jusqu'à
« mon dernier soupir.

« Un peu avant la saison des pluies, il y a quelques
« mois seulement, je traversais de nouveau cette cité
« fameuse, qui doit son origine et son nom au jeune
« vainqueur de l'Asie. Mon intention était de gagner
« de là quelque solitude où je pusse me reposer un
« peu. Une maladie grave m'obligea de m'arrêter à
« Alexandrie, où une sainte veuve, qui vivait fort re-
« tirée dans un des faubourgs de la ville, m'offrit un
« asile dans sa maison et me prodigua les soins les
« plus empressés. Touché de son dévouement, je lui
« fis connaître que j'avais le bonheur d'être prêtre;
« mais je ne lui dis rien de mon nom et du rang que
« j'avais occupé dans l'Église : je voulais emporter et
« ensevelir dans ma tombe ce double secret.

« Le siége patriarcal était alors vacant; le clergé et
« le peuple n'avaient pu encore se réunir pour donner
« un successeur au pieux pontife que la mort venait
« de frapper, et qui avant de sortir de ce monde avait
« entendu gronder ces bruits sinistres, avant-coureurs
« de la tempête qui devait sitôt fondre sur son Église.
« Malheur aux provinces gouvernées par des hommes
« faibles ou politiques! Ils ne savent résister aux pas-
« sions populaires, et, pour conserver un titre qui flatte
« leur orgueil ou leur cupidité, ils étouffent lâche-

« ment les mouvements les plus généreux du cœur,
« les cris les plus intimes de la conscience. Nouveaux
« *Pilates*, pour ne pas perdre la faveur du César leur
« maître, ils se résignent à condamner l'innocent et
« à verser le sang du juste.

« Aquila, préfet d'Alexandrie, n'est personnellement
« animé d'aucune haine contre les chrétiens; il estime
« leur vertu; il rend hommage à leur fidélité et à leur
« douceur; et, dans les commencements, il les favorisait
« même assez ouvertement. Mais du jour où il connut
« que sa conduite soulevait des mécontentements et
« que l'opinion publique lui faisait un crime de sa to-
« lérance, il changea de langage et de procédés; les
« chrétiens furent recherchés et chargés de fers; les
« prêtres qui ne purent se soustraire par la fuite furent
« cruellement mutilés; aux uns on arrachait les yeux,
« aux autres on coupait la main droite, comme pour
« la punir d'avoir servi aux mystères sacrés. Ceux-ci
« furent appliqués à la question, jusqu'à ce que leurs
« membres fussent disloqués; à ceux-là on brisait les
« jarrets, au point de les rendre infirmes pour le reste
« de leurs jours, puis on les reléguait au désert, dans
« des prisons souterraines, dans des mines profondes
« où on ne respirait qu'un air lourd et empoisonné.
« Accablés de traitements barbares, condamnés à des
« travaux au-dessus de leurs forces, n'ayant pour toute
« nourriture qu'un peu de pain noir et une eau bour-
« beuse et saumâtre, ils ne tardaient pas à rendre le
« dernier soupir.

« Le peuple cependant murmurait encore; il lui fal-
« lait du sang, beaucoup de sang pour assouvir sa
« haine, et il ne cessait de rappeler au gouverneur
« qu'à Rome, à Nicomédie et ailleurs on pouvait, dans

« les amphithéâtres, jouir de l'agonie des chrétiens, « que c'était après tout le seul moyen d'épouvanter « cette secte impie et d'en arrêter les progrès. Le faible « Aquila céda encore.

« Comment vous peindre les scènes affreuses dont, « hélas! j'ai été si souvent témoin? Les paroles me « manquent pour exprimer la violence des douleurs et « la barbarie des tortures que souffrirent nos martyrs! « Nus, suspendus en l'air, on les frappait impitoya- « blement jusqu'à ce que leurs os fussent découverts; « on versait dans leurs plaies vives le sel et le vinaigre; « on leur déchirait les flancs avec des ongles de fer, et « quand tout leur corps ne présentait plus que des « lambeaux de chair tout ensanglantés, on les étendait « sur le gril pour les consumer à petit feu. D'autres « avaient la tête tranchée, ou étaient jetés tout vivants « dans la mer; c'était le supplice le plus doux, et il « n'était guère employé que quand les bourreaux « étaient fatigués et à bout de forces.

« Chaque jour de nouveaux chrétiens prenaient la « place de ceux qui avaient glorieusement consommé « leur confession. Ni l'âge, ni le rang, ni le sexe n'était « épargné. De jeunes hommes, des enfants arrachés « des bras de leurs mères étaient appliqués à la ques- « tion, sans que leur constance se démentît un seul « moment, sous les yeux d'une multitude ivre de fu- « reur. Quand ils avaient passé par toutes les tortures, « on les attachait par les pieds à des branches d'arbres « qu'on avait courbées à l'aide de puissantes machines, « et qui, en reprenant leur situation naturelle, écarte- « laient leurs membres délicats. J'ai vu des vieillards « traînés tout sanglants par les rues; la populace leur « jetait des pierres, on les frappait avec des bâtons, des

« fouets ou des lanières de cuir; leur âme était déjà « devant le trône de Dieu que la barbarie s'acharnait « encore sur les débris informes de leurs cadavres.

« Un spectacle non moins affreux attirait une foule « immense dans les vastes arènes de la grande cité; de « généreux confesseurs, dont aucune torture n'avait « pu ébranler le courage, y étaient amenés et exposés « à la rage des bêtes féroces, dont on avait soin d'irri- « ter encore la fureur. Mais, ô puissance de Jésus-Christ « notre Sauveur! souvent les léopards, les lions, les « tigres, les taureaux, quoique aiguillonnés avec des « fers brûlants, respectaient les saints martyrs, et tour- « naient toute leur rage contre les bourreaux. Un jeune « homme, qui n'avait pas encore atteint sa vingtième « année, était debout au milieu de l'amphithéâtre; son « front rayonnait d'une joie toute céleste; les mains « étendues en forme de croix, il priait. Trois fois les « tigres et les lions bondirent sur lui pour le déchirer; « trois fois, comme domptés par une vertu invisible, « ils s'arrêtèrent, se couchant à ses pieds. Un taureau « furieux fut dirigé contre le jeune athlète; arrivé près « de lui, il se retourna contre les païens et en blessa « plusieurs. L'intrépide martyr priait toujours, comme « s'il n'eût rien vu, rien entendu de ce qui se passait au- « tour de lui, et ses lèvres s'agitaient encore quand un « soldat lui abattit la tête d'un coup d'épée (1).

« Un jour on amena au tribunal d'Aquila une femme « jeune encore, et qui, sous l'humble vêtement de « l'esclave, paraissait trahir une noble origine. Aux « premières questions qui lui furent faites, elle répon-

(1) Voir les actes des martyrs d'Égypte sous le gouvernement d'Aquila.

« dit avec assurance qu'elle était chrétienne et qu'elle « serait heureuse de mourir pour l'amour du Christ « son Sauveur et son époux bien-aimé. Ce nom d'époux « souleva dans l'assemblée d'horribles blasphèmes et « d'ignobles plaisanteries. Elle, sans perdre un mo- « ment la fermeté de son âme, éleva la voix et dit de « nouveau : « Je suis chrétienne, épouse du Christ mon « Dieu, et je regarde comme le plus grand bonheur de « verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de mon « sang. »

« Le gouverneur cependant lui parla d'abord avec « une certaine douceur ; il lui promit, si elle abjurait « sa foi, la liberté et une alliance qui la comblerait de « tous les dons de la fortune. Si vous consentez à sacri- « fier aux dieux, lui dit-il, le maître opulent à qui vous « appartenez, et qui tient le premier rang dans la cité, « est tout disposé à vous donner son nom et la moitié « de ses immenses domaines... — Ne perdez pas votre « temps, lui répondit-elle, et faites ce que vous appe- « lez votre devoir. Je n'aurai jamais d'autre Dieu, d'au- « tre époux que le Christ mon Sauveur.

« Furieux et hors de lui-même, Aquila donna l'ordre « aux bourreaux de se saisir de l'insolente esclave. « Malgré ses prières, on lui arracha son voile, et son « visage, coloré par une chaste pudeur, frappa d'admi- « ration tous les assistants : un moment les cruels « satellites du gouverneur demeurèrent immobiles, « comme s'ils avaient été en présence d'une de leurs « déesses descendue de l'Olympe. La courageuse mar- « tyre s'en aperçut ; elle craignit de manquer la cou- « ronne : « Je méprise vos faux dieux et vos infâmes « déesses, s'écria-t-elle d'une voix forte, je suis chré- « tienne et la fiancée du Christ. Qu'attendez-vous donc ? »

« Ces paroles et surtout la noble fierté avec laquelle « elle les prononça irritèrent les bourreaux. Ils se pré- « cipitent sur elle comme autant de bêtes féroces : « c'est à qui inventera un nouveau genre de souffrance, « quelques nouvelles tortures. Essais inutiles ! Pendant « deux heures entières, ils ne cessent d'exercer sur elle « leur rage impie. Tout son corps n'est plus qu'une « plaie, et le sang ruisselle à flots de toutes ses bles- « sures : son beau visage est tout meurtri et défiguré. « La vierge intrépide continue de louer et de bénir le « Seigneur : « *Bienheureux*, disait-elle, *ceux qui sont « appelés au festin des noces de l'agneau !* Qu'il est bon, « qu'il est doux de souffrir pour son bien-aimé ! Chaste « et divin époux de mon âme, qui avez signé de votre « sang notre rédemption et notre paix, voici l'heure où « votre fiancée va signer avec son sang l'auguste al- « liance à laquelle vous avez daigné l'élever. »

« Enfin le gouverneur donna l'ordre de la reconduire « en sa prison, espérant sans doute que, vaincue par « la douleur, elle se déciderait à sacrifier aux dieux ; « il ne connaissait pas la vertu que Dieu donne aux « siens ! La généreuse martyre n'avait qu'un regret, « celui de voir différer l'heure solennelle de son sacri- « fice, et, après qu'elle eut étanché avec son voile le « sang qui coulait de ses plaies, elle ne pensa plus qu'à « se préparer, par de ferventes prières, à une nouvelle « confession de sa foi. Elle n'attendit pas longtemps : « le lendemain, elle fut ramenée devant le gouverneur « qui la fit tourmenter d'une manière plus cruelle en- « core; la trouvant inébranlable, il la condamna à être « précipitée toute nue dans une chaudière de poix « bouillante.

« Une larme brilla dans les yeux de la chaste vierge !

« Sa pudeur serait donc outragée, au moment même « où, pleine de joie et d'amour, elle irait se réunir à « son divin époux. Je la vis joindre les mains et tomber « à genoux : « Noble Aquila, dit-elle, au nom de votre « mère, au nom de votre jeune épouse, je vous en con-« jure, modifiez votre sentence; je ne crains point la « mort; objet de mes plus ardents désirs, je la vois « venir avec des transports que vous ne pouvez com-« prendre. Mais ne permettez pas que je paraisse nue; « ordonnez plutôt qu'on me descende peu à peu dans « la chaudière avec mes vêtements : vous verrez la pa-« tience et la force que Jésus-Christ mon Dieu donne à « ceux qui espèrent en lui. » Le Seigneur toucha le « cœur d'Aquila, il consentit à sa demande, et un des « gardes, nommé Basilide, fut chargé de l'exécution.

« Celui-ci lui témoigna les égards les plus délicats « et la préserva le long du chemin des insolences de la « populace qui insultait à sa modestie et à sa foi par les « propos les plus grossiers et les plus impies. Touchée « de tant d'humanité à laquelle elle était loin de s'at-« tendre, la sainte martyre dit à Basilide d'avoir cou-« rage, l'assurant que, après sa mort, elle obtiendrait « pour lui la grâce du salut; puis elle pria quelque « temps, et se remit tranquillement aux mains du garde « qui la fit descendre peu à peu dans la poix bouil-« lante; ce fut ainsi qu'elle consomma son glorieux « sacrifice (1).

« Quelques heures seulement avant qu'elle parût « pour la seconde fois devant le gouverneur, j'avais pu « pénétrer dans sa prison, et elle avait reçu de mes « mains le corps adorable de Jésus-Christ, pour se pré-

(1) Voir les actes du martyre de sainte Potamiène.

« parer au dernier combat : « Prêtre du Seigneur, « m'avait-elle dit, je vais bientôt laisser ce monde où « depuis longtemps mon cœur n'a trouvé qu'ennui et « tristesse. Je ne suis pas, comme vous avez pu le « croire, née dans la pauvreté et l'esclavage; mes « premières années se sont écoulées au sein de l'opu- « lence, auprès d'une noble femme, ma parente, et « d'une amie, d'une sœur bien-aimée, dont le sou- « venir fait encore couler mes larmes dans ce moment « suprême où je ne devrais plus penser qu'à Dieu. Un « jour que, tout enfant, je me jouais sur le bord de « la mer, des pirates cachés dans l'anfractuosité de la « montagne se précipitèrent sur moi et me transpor- « tèrent sur leur vaisseau. Arrivés à Alexandrie, ils me « vendirent comme esclave. Le Seigneur eut pitié de « moi; une esclave appartenant au même maître me « prit en amitié et me fit connaître le Dieu des chré- « tiens dont je n'avais jamais encore entendu parler. « Je reçus le baptême, bénissant le ciel qui faisait ser- « vir à mon salut le malheur que j'avais si amèrement « déploré. Quelques années après, je changeai de maî- « tre; j'avais grandi; on me trouvait quelque distinc- « tion, quelque beauté. Hélas! ces dons frivoles devaient « me coûter bien des larmes! Mon maître conçut pour « moi une passion criminelle : il osa me faire con- « naître ses sentiments; je les repoussai avec horreur; « car déjà j'avais promis dans mon cœur de n'avoir « d'autre époux que Jésus-Christ, et je priai avec tant « d'instance le vénérable évêque d'Alexandrie, qu'il « m'accorda la faveur après laquelle je soupirais. Il me « consacra solennellement, en me donnant le voile « avec lequel j'ai paru hier devant le gouverneur.

« Depuis dix ans, en butte aux obsessions incessantes

« du malheureux qui m'avait remarquée, le Seigneur, « dans son infinie miséricorde, m'a toujours protégée « et souvent d'une manière miraculeuse. J'ai gardé à « mon époux céleste la foi que je lui ai jurée au pied « des autels. Mon maître a voulu se venger de mes « résistances; il a cru me faire expier ce qu'il appelait « ma fierté, mon fanatisme : il m'a dénoncée comme « chrétienne au gouverneur, lui promettant une grande « somme d'argent s'il réussissait à me gagner. Mais « Dieu était avec moi; j'ai confessé son saint nom, j'ai « souffert avec joie pour son amour; dans quelques « moments, je l'espère, je recevrai de ses mains la « couronne et la palme de la victoire. Priez pour moi, « ô mon père, à cette heure solennelle, afin que ma « foi ne défaille point; à quelque genre de mort que « je sois réservée, mes yeux vous chercheront avant de « se fermer pour toujours! Bénissez-moi une dernière « fois en me montrant le ciel.

« Sur cette terre où je n'ai rencontré que du danger « et des tristesses, je n'ai rien à regretter. Orpheline « dès ma plus tendre enfance, ma tombe, quelque part « qu'elle soit creusée, ne sera point arrosée des larmes « d'une famille éplorée; une seule personne, si elle « vient à apprendre ma mort, donnera des pleurs à « ma mémoire : c'est une noble patricienne de Car- « thage, cette amie, cette sœur bien-aimée de mon « enfance, et qui m'a vue enlever par les pirates. « Bonne et tendre *Julia*, c'est son nom, il me semble « encore entendre ses cris déchirants, et puis la voir « tomber évanouie entre les bras de sa suivante! Par- « donnez, ô mon père, à ces souvenirs un peu trop « humains peut-être! mais je l'aimais tant! elle-même « était si douce, si affectueuse pour moi! Si jamais

« vous le pouvez, faites-lui connaître que sa chère Po-
« tamiène est morte en pensant à elle, et remettez-lui
« ce voile tout teint de mon sang, la priant de le con-
« server comme un dernier gage de mon affection.
« Quand le malheur nous sépara, elle adorait les fausses
« divinités de son pays : puissent ses vertus lui avoir
« mérité le bonheur de connaître le vrai Dieu! »

Le vénérable Narcisse avait terminé son récit; plus d'une fois sa voix profondément émue avait trahi les vives impressions de son âme; et quelques pleurs avaient coulé de ses yeux quand il redisait les dernières paroles de la vierge martyre. Soutenue par la pieuse Rufine, la noble Julia s'avança vers lui et, tombant à genoux, elle reçut de ses mains le gage précieux d'amour, le voile teint de sang de sa bien-aimée Potamiène. Longtemps avant de le renfermer dans son sein, elle l'arrosa d'un torrent de larmes. Elle eût voulu parler, remercier le saint évêque, lui dire son bonheur, sa reconnaissance; mais ses lèvres tremblaient sans pouvoir articuler aucun son. La nuit étant venue, les prêtres et les fidèles se séparèrent après avoir rendu grâce à Dieu. Le lendemain le vieux patriarche, le bâton à la main, reprit la route de Jérusalem, où son retour devait être acclamé par le cri unanime de joie : *Béni soit celui qui nous revient au nom du Seigneur.*

CHAPITRE NEUVIÈME.

LE PATRE DES MONTAGNES.

Le sicaire à gages de l'orgueilleux Jubal, le vieil Afer, après l'entrevue avec son maître, dont nous avons parlé dans un des chapitres précédents, avait profité des dernières heures de la nuit, et, se glissant furtivement à travers les rues les plus sombres et les plus désertes de la cité, déjà il était loin de Carthage, quand les premiers rayons du jour se montrèrent à l'horizon.

Accoutumé à franchir les montagnes les plus escarpées, à traverser à la nage les fleuves qu'il rencontrait sur son chemin, il s'avançait d'un pas rapide, tout entier aux plus douces réflexions. Il aurait donc bientôt assez d'or pour se reposer dans ses derniers jours; libre, il reverrait ses forêts et ses immenses solitudes; il reprendrait les habitudes de ses jeunes années, ses courses aventureuses, ses chasses hardies contre le lion et le tigre. Ces pensées faisaient battre son cœur, donnaient à ses membres une nouvelle souplesse; il courait plutôt qu'il ne marchait, et déjà la nuit était

venue qu'il ne se décidait qu'avec peine à prendre quelques heures de repos.

Le deuxième jour cependant on eût pu voir son front s'assombrir; de temps en temps il ralentissait sa marche, ou même s'arrêtait tout à coup, comme pour s'entretenir plus librement avec lui-même. Tantôt il fermait les yeux pour que rien ne vînt troubler le recueillement de sa pensée; un moment après il s'agitait, son regard prenait une expression sombre, inquiète. Que se passait-il donc au fond de cette âme depuis longtemps vendue au crime?

Afer s'était aguerri à l'assassinat, il frappait sans remords, jamais le fer ne tremblait dans sa main. Un moment il contemplait froidement sa victime gisant à ses pieds, pour bien s'assurer qu'il n'avait pas manqué son coup; puis il essuyait tranquillement la lame de son poignard, et revenait demander le salaire de ce qu'il appelait son dévouement. Mais, prudent et rusé autant que profond scélérat, il n'était pas homme à se compromettre par excès de précipitation ou de confiance. Au besoin il savait attendre, et quand l'impétueux Jubal le trouvait trop lent à le venger de ceux dont il avait à se plaindre : « Maître, répondait-il tran« quillement, le moment n'est pas venu encore; fiez« vous à votre fidèle serviteur. »

Du moment donc où il se prit à réfléchir, l'esclave noir se sentit effrayé; un instant même il hésita, s'il ne valait pas mieux retourner à Carthage et s'exposer à toute la colère de son maître. L'homme, en effet, qu'il fallait frapper n'était pas seulement un robuste soldat dans toute la vigueur de l'âge, c'était un chef, un général d'armée toujours entouré d'une escorte dévouée. Comment arriver jusqu'à lui? pénétrer sous sa tente? le

trouver seul ou endormi? en supposant même qu'il pût l'aborder, lui planter son poignard au cœur? Un mouvement, un cri de sa victime, et ses gardes accouraient. Malheur à l'assassin! mille épées se lèveraient contre lui!

Pendant plusieurs heures que durèrent ces réflexions, de sinistres visions s'offraient en foule à l'âme tremblante de l'esclave. Tantôt il se voyait soupçonné, chargé de fers, interrogé, soumis à la question, vaincu par la violence de la douleur; il lui semblait entendre la sentence fatale qui le dévouait à une mort affreuse. Tantôt il avait pénétré sous la tente du guerrier endormi; mais, pour la première fois, son poignard n'avait pas trouvé la place du cœur, et le maladroit esclave était entouré de soldats furieux; il sentait sur ses chairs ensanglantées le froid de leurs glaives; malgré lui, un sourd gémissement s'échappait de sa poitrine, une sueur glacée coulait le long de ses membres, et les quelques dents que l'âge lui avait laissées s'entrechoquaient dans un mouvement convulsif. Le vieux noir était lâche, et il tenait à la vie plus que les heureux du siècle.

Épuisé par cette lutte violente, il s'assit au pied d'un dattier dont le frais ombrage le protégeait contre les ardeurs du soleil de midi : « Je n'irai pas plus loin, se « dit-il à lui-même. Imprudent! je me suis laissé sé- « duire à de trompeuses espérances. Mon maître m'a « promis beaucoup d'or et la liberté; il est riche, il « peut me donner de l'or; il a d'autres esclaves plus « jeunes, plus vigoureux; il peut bien m'affranchir. « Mais si je suis découvert, viendra-t-il prendre mes « fers? Donnera-t-il sa peau pour la mienne? Ma cein- « ture est assez bien garnie, l'espace est devant moi,

« et j'ai encore le pied assez bon pour mettre entre « Carthage et moi une grande distance. Après tout, je « ne me sens pas de haine contre l'époux de la noble « Vivia; il ne m'a point offensé; qu'il vive donc et « moi aussi ! Jubal a comme moi son poignard, qu'il « se venge, c'est son affaire ! » Et, comme soulagé d'un poids affreux, il s'étendit mollement pour s'endormir.

Les enfants du désert confient volontiers leurs monologues à la discrétion des sables. S'ils entendent, disent-ils, ce qui n'est pas prouvé, au moins est-il sûr qu'ils ne parlent pas. Afer s'était donc parlé à lui seul tout haut; il se croyait si bien seul ! aucun bruit n'était venu frapper son oreille, lui qui entendait de loin le léger frémissement de l'herbe se balançant au souffle caressant du zéphyr. Mais à peine avait-il fermé les yeux, se préparant à un doux sommeil, qu'il bondit comme le lion que le trait acéré du chasseur atteint couché près de sa compagne et de ses lionceaux.

Un homme, un vieillard, était devant lui; son vêtement indiquait assez sa profession. C'était un de ces nombreux pasteurs qui, dans ces régions d'Afrique, promènent et font paître leurs troupeaux partout où ils trouvent un peu d'herbe pour les nourrir. Une barbe blanche comme la neige couvrait sa large poitrine; son œil fauve et oblique, fixé sur l'esclave, semblait évoquer des souvenirs confus et lointains.

— Me trompé-je ? s'écria-t-il au bout d'un moment, n'est-ce pas toi, Afer?

— Vieillard importun, répondit l'esclave noir en portant la main à son poignard, que t'importe mon nom, et de quel droit me le demandes-tu? Va rejoindre tes chameaux sur la montagne et laisse le voyageur

fatigué se reposer un moment, avant de reprendre sa marche pénible.

— Afer, car c'est bien toi, je n'en doute plus maintenant; je ne suis ni un importun, ni un indiscret, comme tu veux bien m'appeler, mais plutôt une vieille connaissance que tu parais avoir oubliée, un compagnon d'infortune que la douleur a tellement changé qu'il n'est pas étonnant que tu ne puisses le reconnaître. Ne te souvient-il plus du pauvre Sylvain, autrefois l'esclave du noble Hannon, aujourd'hui pasteur de quelques maigres chameaux?

— Si je me souviens du vieux Sylvain! *par la grande Junon*, je n'oublie pas ainsi mes anciens amis, et je garde bonne mémoire des joyeux propos et des parties de plaisir qui nous ont souvent égayés, quand le soir, et même assez souvent dans la nuit, nous attendions qu'il plût à nos maîtres de se lever de table, fatigués de la bonne chère et du jeu.

— Garde-toi bien, Afer, de me rappeler ces souvenirs; ils font saigner une blessure que le temps ne fermera jamais. Autant vaudrait, vois-tu, m'atteindre le cœur avec ce poignard que ta main caressait, il n'y a qu'un moment. Pour le vieux Sylvain, il n'y a plus de gaies réminiscences, plus de joie sur cette terre, à moins que... mais viens sous ma tente; je t'ai entendu, tu parlais de Jubal, de l'époux de Vivia, qu'il t'a chargé sans doute d'expédier aux enfers. Si je puis t'aider en quelque chose, compte sur moi; moi, je n'ai pas besoin d'or, qu'en ferais-je? Mais j'ai besoin de vengeance! » Et l'œil du vieillard brilla d'un feu sinistre qui fit frissonner l'esclave noir.

Un moment après, ils étaient assis sous la tente du pasteur de chameaux. Une vieille esclave, toute cour-

bée par l'âge, leur servit quelques rafraîchissements et se retira bientôt pour aller sur la montagne recueillir le lait des chamelles.

— Maintenant, dit Sylvain, nous pouvons parler, Fatuma ne reviendra que vers le soir. Ne me cache rien, Afer, tu perdrais ton temps à vouloir me donner le change. Je n'ai pas laissé tomber à terre une seule de tes paroles; mon oreille attentive les recueillait avidement à mesure qu'elles tombaient de tes lèvres. Tu vas au camp, tu y vas pour venger ton maître offensé sans doute; ne crains pas que je trahisse ton secret. Je te l'ai dit, la soif de la vengeance ne me laisse de repos ni jour, ni nuit. Pas plus que toi, je n'ai été offensé par l'époux de Vivia, qu'on dit être un vaillant soldat, un maître bon et généreux pour ses esclaves. Mais elle! oh! si mon poignard pouvait lui percer le cœur, je mourrais heureux! mais frapper celui qu'elle aime, dont elle est si fière de porter le nom, n'est-ce pas la frapper elle-même? n'est-ce pas déjà jouir du bonheur de la vengeance? A cette douce pensée tout mon cœur se dilate. Dis, Afer, veux-tu m'associer à ton œuvre? Tu n'auras pas, crois-moi, à le regretter.

— Sylvain, je ne comprends rien à cet étrange langage : je te croyais heureux et plus d'une fois j'ai envié ton sort. Tu es libre, tu respires l'air des montagnes et ton troupeau suffit à tes besoins.

— La liberté, l'air pur des montagnes, la possession de quelques chameaux, m'auraient autrefois rendu le plus fortuné des mortels; mais ces biens ont perdu aujourd'hui pour moi tout leur prix. La nuit, sous ma tente, le jour, à l'ombre des grands arbres, je ne fais que gémir et pleurer. Oh! Vivia, Vivia, qui me don-

nera de voir couler ton sang et d'entendre les derniers râles de ton agonie!

— Mais que t'a donc fait cette Vivia, dont tout le monde vante l'humanité? Dans un de ses caprices d'enfant, s'est-elle amusée à te faire battre de verges par quelques esclaves jeunes et vigoureux? Pour quelque offense imaginaire t'a-t-elle fait charger de chaînes et jeter dans quelque cachot infect et ténébreux? Pourquoi cette haine contre elle? Si pourtant j'ai bon souvenir, c'est sa mère qui a demandé ton affranchissement, qui t'a donné de l'or pour acheter le troupeau qui te nourrit toi et cette vieille Fatuma qu'elle a confiée à ta protection.

— Oui; mais, en me donnant la liberté et un peu d'or, m'a-t-on rendu le seul bien que j'aimasse au monde? Ce bien, ce trésor, c'est Vivia, l'infâme Vivia qui me l'a ravi, et depuis je suis le plus malheureux des hommes! .

— Que veux-tu dire, Sylvain? quel est donc le trésor que Vivia t'aurait enlevé? Dieux! l'âge aurait-il troublé ta raison?

— As-tu donc oublié que j'ai été père? J'ai vu mourir, jeune encore, la compagne qui avait uni sa triste destinée à la mienne; mais en mourant elle me laissait un doux gage de notre mutuel amour, un enfant que quelques mois elle avait nourri de son lait. Fatime, ainsi nous l'avions nommée, ne devait pas connaître sa mère. Seul, j'ai veillé sur son berceau souvent, hélas! solitaire. Pour revenir plus tôt auprès d'elle, je me hâtais de terminer ma tâche de chaque jour; l'aurore, à son lever, me retrouvait toujours au travail; la pensée de mon enfant doublait mes forces et me faisait oublier la fatigue.

Que j'étais heureux quand, à mon retour, je la voyais me sourire, me tendre ses petites mains! Longtemps je la pressais sur mon cœur, je la couvrais de mes baisers, je la baignais de mes larmes; larmes douces, délicieuses, autant que sont amères celles que depuis je ne cesse de verser.

Si Fatime était souffrante, je passais les nuits près de son berceau, lui donnant les soins les plus délicats, préparant moi-même les potions salutaires qui devaient adoucir ses souffrances. Je réchauffais dans mes mains et au souffle de mon haleine ses mains et ses pieds glacés par le froid, et quand le jour me rappelait à mes travaux, je ne la confiais qu'en tremblant à la vigilance de la vieille Fatuma. Il est vrai que ma bonne maîtresse me permettait souvent de rester auprès de mon enfant, et elle-même, il y aurait ingratitude à l'oublier, passait de longues heures auprès de sa couche, comme si elle eût été sa mère.

Que n'est-elle morte dans ses premières souffrances! que n'est-elle allée rejoindre celle qui lui avait donné la vie! Insensé, je demandais aux dieux immortels de conserver mon enfant. Hélas! l'avenir était voilé à mes yeux et j'étais loin de prévoir qu'un jour je les accuserais de barbarie pour avoir exaucé mes vœux! Pardonne, Afer, à la douleur d'un père! toi, si tu n'as pas changé, tu n'honores et ne crains pas plus notre grand Jupiter que ce *crucifié* qu'adore la secte impie des chrétiens.

Fatime grandit; image de sa mère, douce et aimante comme elle, elle semblait vouloir, à force d'affection et de caresses, la remplacer près de moi. Quand j'arrivais des champs, elle accourait au-devant de moi, elle essuyait mon front ruisselant de sueur, et toujours, en

m'embrassant, elle avait quelque bonne et tendre parole à me dire. Elle avait préparé l'eau pour me laver les pieds, la nourriture pour réparer mes forces; ma couche dressée de ses mains m'attendait pour le repos de la nuit, et le matin, avant de reprendre mon pénible labeur, j'étais sûr de la retrouver encore sur mes pas.

Elle est bien dure, tu le sais, Afer, la part du pauvre esclave; souvent le pain qu'il mange est détrempé de ses larmes, comme il est acheté au prix de ses sueurs. Quand, pendant tout le jour, il est demeuré exposé aux ardeurs brûlantes du soleil, aux intempéries de la saison des pluies, pour cultiver des champs qui ne sont point à lui, il faut encore souvent qu'il se fatigue pour le plaisir de ses maîtres; une parole de bienveillance, si douce pourtant au cœur, il l'entend bien rarement; il doit se courber silencieux sous les superbes caprices et les tyranniques exigences de ceux qui l'ont payé, comme ils payent leurs chevaux. Mais la tendre affection de Fatime me faisait supporter avec patience ma malheureuse condition; auprès d'elle j'oubliais tout ce que j'avais à souffrir; un sourire, un mot de mon enfant chérie me rendait le plus heureux des pères.

Les lois sont barbares : l'orgueil et la cupidité des hommes les ont ainsi faites. Fille d'une pauvre esclave, Fatime n'appartenait pas à son père, mais au maître de son père. Il avait le droit de l'arracher de mes bras, malgré mes supplications et mes larmes; il pouvait la vendre à un étranger qui l'aurait conduite au loin dans sa demeure. Hannon ne le fit point, je tombai à ses genoux pour l'en remercier. Mon enfant bien-aimée ne me serait donc pas ravie! Je pourrais encore la voir, l'embrasser tous les jours! et, quand le moment serait venu, lui choisir un époux digne d'elle. Douces espé-

rances, qu'êtes-vous devenues? Ici, Afer, commencent les infortunes de ton vieil ami.

L'âge avait développé les formes de Fatime et donné un nouveau relief à ses précieuses qualités; elle avait quinze ans. On vantait sa beauté, on admirait sa modestie, sa douceur. On ne se lassait pas de louer sa tendre affection pour son père. Elle seule paraissait s'ignorer elle-même; elle ne comprenait pas pourquoi on lui donnait tant de louanges. « La vertu n'était-elle pas un devoir? Aimer « son père, se dévouer pour lui, n'était-ce pas un sen- « timent naturel qu'on retrouve au cœur de tout en- « fant? »

L'épouse du noble Hannon avait toujours été bonne pour elle : elle voulut l'attacher au service de sa fille et n'eut aucune peine à l'obtenir. Auprès de sa jeune maîtresse, Fatime n'eut rien à changer à ses habitudes. Je continuais donc à la voir chaque jour, à jouir le soir de ses longs entretiens. Souvent même nous oubliions ensemble que l'heure était venue de prendre un peu de repos, tant nous goûtions de bonheur à nous trouver réunis. Deux années se passèrent ainsi.

Je remarquais pourtant que Fatime perdait quelque chose de sa vivacité naturelle; elle me paraissait plus grave, plus sérieuse; sa conversation n'avait plus le même enjouement. Mais elle était toujours si bonne, si affectueuse, si empressée auprès de moi! Il y avait dans son sourire quelque chose de si doux! dans ses embrassements quelque chose de si tendre! C'était toujours le cœur de mon enfant chérie, et je craignais de l'interroger...

Fatime me cachait-elle quelque chose? Jusque-là si ouverte avec moi, avait-elle quelque secret qu'elle n'osait confier à son père? Que se passait-il en elle de

si étrange? Commençait-elle à sentir le malheur de sa condition? Avait-elle à souffrir de l'humeur ou de la fierté de sa jeune maîtresse? Quelque danger l'avait-il alarmée pour son honneur et sa vertu? Son âme neuve, innocente, s'était-elle laissée surprendre à quelque affection encore inconnue? Pensait-elle que l'heure était venue, où elle devait laisser la robe de jeune fille et recevoir un époux des mains de son père? Inquiet, tourmenté, je me décidai enfin à la sonder adroitement; elle-même m'en épargna la peine.

Un jour, je revenais des champs à l'heure accoutumée; mon regard chercha en vain Fatime; elle ne vint point à ma rencontre. Agité, tremblant, je me demandais quelle pouvait être la cause de son absence. Déjà les étoiles scintillaient au firmament et je n'entendais pas encore les pas de mon enfant. Enfin, mon oreille attentive saisit un léger bruit : c'était elle. Je me levai pour me jeter dans ses bras; je m'arrêtai soudain comme frappé de la foudre.

Fatime ne portait pas l'humble et sombre vêtement de l'esclave. Un robe blanche comme la neige l'enveloppait tout entière, un voile de même couleur flottait sur sa tête, cachant à demi ses beaux cheveux; sur son sein brillait une petite croix en or. Il n'y avait donc plus à en douter : elle avait été trompée, entraînée; on avait abusé de sa jeunesse, de sa candeur ingénue; elle était chrétienne! C'était donc là le mystère qu'elle tenait renfermé dans son cœur. Oh! que j'étais loin de le soupçonner!

J'étais immobile, muet! Elle, elle avait baissé les yeux et s'approchait en tremblant pour m'embrasser. Ses lèvres effleurèrent mon front et je l'entendis murmurer doucement le nom de père; je revins à moi-même, je la

repoussai violemment en l'accablant des plus durs reproches. Je la vis tomber à mes genoux; elle me conjura avec larmes de lui conserver mon affection, et, sans pitié pour ses prières et pour ses pleurs, je la maudis avec les plus terribles imprécations, et je me retirai brusquement en lui défendant de jamais se présenter devant mes yeux. C'est que, vois-tu, Afer, j'ai juré une telle haine à cette religion des chrétiens, que, ce jour, si ma main avait été armée d'un poignard, j'en eusse frappé avec bonheur le cœur de mon enfant.

Mais il est temps que tu prennes un peu de repos; les ombres de la nuit se sont abaissées sur nos montagnes, et, pour moi, mon pauvre cœur est brisé d'émotions. Demain j'achèverai ce pénible récit, et je te dirai le projet que les dieux immortels m'ont sans doute inspiré. Si tu m'en crois, le succès de ton entreprise est assuré, et moi-même, je goûterai enfin les premières douceurs de la vengeance.

Là-dessus, les deux amis se séparèrent.

CHAPITRE DIXIÈME.

LE FANATISME PAIEN.

Les premières lueurs du jour paraissaient à peine; on voyait encore briller au firmament quelques étoiles attardées; déjà Sylvain et Afer étaient debout :

Fatime, dit l'affranchi en reprenant le cours de son récit au point où il l'avait laissé la veille, était toute ma joie, tout mon orgueil. Je ne vivais que pour elle; son avenir était mon unique préoccupation. Auprès d'elle, les travaux les plus durs, la pauvreté, les ténèbres même et les fers d'un cachot, rien ne m'eût paru pénible; sans elle, les plus riches domaines, les plus douces jouissances de la vie, le repos dans l'opulence, n'eussent eu pour moi aucun attrait, et elle venait d'ouvrir entre elle et moi un abîme infranchissable. Je l'avais maudite, repoussée sans pitié! j'avais juré de ne plus la revoir!

Le temps, loin de calmer ma colère, ne fit que l'aigrir. Si de loin je la voyais venir à ma rencontre, selon ses habitudes d'autrefois, je l'évitais par un long dé-

tour. Si elle se trouvait sur mes pas, essayant ainsi de me surprendre, je détournais mon regard et je courais comme un insensé me renfermer dans mon pauvre réduit. En vain, elle me suivait; à genoux à la porte, elle sanglotait pendant des heures entières, me conjurant de ne pas l'accabler plus longtemps du poids de ma haine et de ma malédiction; je la laissais impitoyablement se consumer en pleurs et en supplications. Je trouvai un bonheur étrange à la torturer ainsi, et je ne sais quelle joie sauvage faisait bondir mon cœur en pensant à tout ce qu'elle souffrait de mon inflexible rigueur.

Plus d'une fois Julia, l'épouse du noble Hannon, me prit à part et me reprocha doucement mon obstination : « Votre fille, me disait-elle, est inconsolable; sa « douleur toucherait le cœur le plus barbare; en se « faisant chrétienne, elle n'a pas eu la pensée de vous « offenser; depuis, elle n'en est que plus douce, plus « modeste, plus soumise; et ses vertus la distinguent « parmi toutes ses jeunes compagnes. » J'écoutais parce que je ne pouvais faire autrement, puis je me retirais en silence avec une mesure de plus de haine au cœur.

J'avais appris par un vieil esclave employé dans l'intérieur de la maison que, du moment où Fatime avait été attachée au service de la jeune Vivia, celle-ci avait paru la prendre en amitié; que souvent elle la retenait auprès d'elle, sous prétexte de lui tenir compagnie ou de l'aider dans quelque travail de broderie où elle excellait; mais au fond et en réalité, pour lui parler plus librement de la nouvelle religion dont elle ne cessait de lui vanter la beauté et le bonheur; elle la pressait de l'embrasser, l'assurant qu'elle l'en aimerait

davantage; et que, une fois unies par les mêmes croyances et le même culte, elles vivraient comme deux sœurs. Elle avait bien jugé le cœur si doux, si aimant de Fatime; ses instances souvent renouvelées, ses caresses hypocrites, devaient à la longue triompher de quelques faibles résistances. Un prêtre ardent, fanatique, bien connu de tout Carthage, Tertullien, l'oracle des nouveaux *athées*, avait achevé l'œuvre de séduction.

Ce que je ressentis de fureur, de haine contre cette Vivia, je ne saurais, Afer, te l'exprimer : obligé de renfermer en moi-même les violentes impressions qui torturaient mon cœur, je m'abandonnai à un sombre désespoir. Mes nuits étaient sans sommeil, et quand, brisé par la fatigue et la douleur, je m'assoupissais quelques moments, l'image de Fatime s'offrait à mon imagination troublée. Je la voyais enveloppée de sa robe blanche, portant sur son sein cette croix, symbole de sa lâche apostasie, et je bondissais sur ma couche comme le tigre que la flèche du chasseur surprend dans son sommeil. J'éclatais en imprécations contre elle et l'odieuse patricienne qui avait abusé de sa jeunesse et de sa naïveté.

Quand venait l'heure du travail, j'allais, insoucieux, prendre la place qui m'était assignée. Autant que possible, je me tenais à l'écart de mes compagnons qui peu à peu s'accoutumèrent à ma sauvagerie; indifférent à tout, toujours absorbé dans mes tristes pensées, je ne m'apercevais même pas que les heures se succédaient dans leur cours régulier; je ne sentais ni les ardeurs du soleil de midi qui faisait couler de mon front des flots de sueur, ni le doux rafraîchissement de la pluie que l'esclave occupé aux durs travaux des champs

salue avec autant de bonheur que l'oiseau après une longue et brûlante sécheresse. Le soir, je reprenais silencieusement la route de la cité, et tandis que, dans la riche demeure de mon maître, tout retentissait du bruit des festins et des joyeuses chansons, je me tenais solitaire et renfermé, me plaisant à nourrir ainsi ma douleur. Si quelquefois je répandais quelques larmes, la haine venait bientôt les sécher.

Il y a d'étranges mystères dans le cœur de celui qui est père, surtout quand toutes ses affections se concentrent sur un enfant unique ! Tu ne sais pas, Afer, ce qu'il souffre, quand les liens qui l'unissent à cet enfant sont violemment brisés, quand il sent s'évanouir toutes les espérances qu'il avait longtemps flattées, ces doux rêves d'avenir que son imagination avait caressés, et qui, un jour, lui échappent soudain, comme ces songes riants de la nuit que les dieux envoient un moment au pauvre, au malheureux, et qui, au réveil, lui font sentir plus vivement encore sa misère et sa douleur. Tu ne sais pas non plus ce que c'est qu'une haine profonde qui ronge le cœur jour et nuit, cette soif de vengeance qui le brûle, qui le dévore sans lui laisser un moment de trêve ! Torture affreuse, telle que le noir Tartare n'en présente pas de plus cruelle ! Depuis cinq ans, elle dessèche mes vieux os et consume mes entrailles !

En maudissant Fatime, j'avais, je te l'ai dit, fait serment de ne la revoir jamais. Elle n'était plus mon enfant, du jour où elle s'était attachée à cette secte exécrée qu'on laisse impunément grossir et se propager, au lieu de l'éteindre dans le sang du dernier de ses adeptes. Les dieux, qu'ils en soient bénis, m'ont donné force et courage ; j'ai été fidèle à mon serment, et quand

il a plu à Hannon de m'affranchir, sans doute pour délivrer les siens de la présence d'un importun, j'ai laissé froidement le toit qui avait abrité mes jeunes années, qui avait été témoin de mon bonheur et de mes joies comme époux et comme père, et qui, plus tard, avait vu mes douleurs et mon désespoir. Je suis venu, avec la vieille Fatuma, habiter cette triste solitude où n'arrivent pas les bruits du monde. Mais j'ai emporté avec moi le trait qui m'a blessé; j'en sens toujours la pointe acérée. Afer, j'en mourrai, si je ne me venge.

Depuis mon affranchissement, je n'ai pas revu Carthage, la ville aux douloureux souvenirs; j'ignorais ce qu'était devenue Fatime, si même elle vivait encore. Mais, il y a quelques jours, un jeune guerrier qui revenait de l'armée s'est arrêté sur nos montagnes et s'est reposé une nuit sous ma tente, toujours ouverte au voyageur fatigué ou égaré. Il m'a entretenu assez longuement des nouvelles du camp; mais, ayant sans doute remarqué que je l'écoutais avec indifférence, il changea de conversation; il me parla des grandes familles de la ville avec lesquelles sa naissance le met en relation.

Par un mouvement de curiosité dont je ne puis encore me rendre bien compte à moi-même, je lui demandai si Vivia habitait toujours Carthage et ce qu'était devenue une de ses esclaves nommée Fatime : « Vivia, « me répondit-il, n'a pas laissé la cité et la riche de- « meure qu'elle y possède. En ce moment, elle doit « être mère. Comme sa mère, elle est chrétienne, toute « la ville le sait, et elle a l'espérance que Jarbas, son « époux, suivra bientôt son exemple, grâce à l'in- « fluence d'un certain Tertullien, avec qui il a eu plu- « sieurs conférences avant son départ pour l'armée.

« Lui-même ne fait pas mystère de ses sympathies « pour la nouvelle religion : au camp, il a formé sa « garde de soldats chrétiens; on en murmure tout « haut, et le mécontentement prend de jour en jour « des proportions plus menaçantes. Quant à la jeune « esclave que vous nommez Fatime, chrétienne depuis « longtemps comme sa maîtresse dont elle est la favo-« rite, elle a reçu de ses mains un époux de la même « secte, et comme si quelque souvenir douloureux ou « sinistre était attaché au nom de son enfance, elle l'a « laissé pour prendre celui de *Félicité*. C'est ainsi « qu'on l'appelle aujourd'hui. »

Ainsi, Afer, après avoir renié l'antique et vénérable religion de ses pères, elle a voulu effacer jusqu'au nom que sa mère et moi lui avions donné, et c'est cette femme *abhorrée*, celle à qui je dois tous mes malheurs; c'est elle qui lui a choisi, donné un époux, et cet homme de son choix, à qui elle a uni la destinée de ma fille, est aussi un lâche déserteur de la cause sacrée de nos dieux. Oh! vengeance! vengeance! et dût périr elle-même celle que j'ai trop aimée, il faut que Vivia meure. Qu'elle ne compte pas sur le crédit et la protection de son époux, car, avant quelques jours, elle pleurera sous ses vêtements de veuve, et, quand ensuite j'aurai vu couler son sang, je reviendrai mourir sans regret sur mes montagnes solitaires.

Le vieil affranchi se tut; il était effrayant à voir : ses lèvres frémissaient, agitées par un mouvement convulsif; on eût dit qu'il parlait encore. Il s'était levé, sa haute stature s'était redressée, comme si elle eût obéi à la pression d'un ressort mécanique. Sa main pressait un poignard nu, et semblait n'attendre qu'un signal pour frapper. Ses yeux démesurément ouverts lan-

çaient de sombres éclairs, indice de la tempête furieuse qui bouillonnait dans son sein. Effrayé, l'esclave noir n'osait l'interroger, ni même lever sur lui son regard; il tremblait comme s'il eût été en face d'un de ces géants dont on lui avait fait peur aux jours de son enfance; assez forts pour déraciner des montagnes ou pour lancer au loin des hommes, comme une pierre que le jeune pâtre s'amuse à faire glisser sur l'eau.

— Afer, reprit Sylvain après quelques moments de silence, écoute le projet que je médite depuis hier, et qui n'a cessé d'occuper mes pensées pendant la nuit : l'époux de Vivia perd de jour en jour l'affection de ses soldats, qui avaient salué avec tant d'enthousiasme ses premières victoires sur les farouches Numides, parce qu'il ne va pas les chercher jusqu'au fond de leurs impénétrables retraites (je tiens encore ces détails de l'étranger). On accuse sa prudence de lâcheté; on va même jusqu'à murmurer le mot de trahison. On dit qu'il s'entend secrètement avec nos ennemis, que notre camp est mal gardé, et que, tandis que nos braves légions sont condamnées, dans leurs faibles retranchements, à une inaction qui les déshonore, les barbares, pour qui toutes les routes sont bonnes, viendront fondre quelque jour sur Carthage, la surprendre sans défense, incendier ses ports et ses vaisseaux, et emporter dans leurs déserts ses immenses trésors et ses chefs-d'œuvre de l'art.

Le temps est précieux, Afer; ne le perdons pas en paroles inutiles; partons pour le camp, où, grâce à la vitesse de nos chameaux, nous pourrons arriver demain avant la nuit. Je me présenterai comme un de ces hommes inspirés par les dieux et interprètes de leur volonté auguste. Au nom de nos divinités outragées,

au nom de l'immortelle Junon, protectrice de la superbe Carthage, j'animerai, je soulèverai nos guerriers, je leur soufflerai au cœur le feu de la révolte. J'irai, à leur tête, trouver Jarbas; je lui demanderai, comme chef de l'armée, d'offrir lui-même un sacrifice solennel à Mars, dieu de la guerre. « Ce dieu terrible, « lui dirai-je, m'a apparu pendant mon sommeil; il « m'a commandé de venir vers toi : il veut que tu fasses « couler sur son autel le sang de deux jeunes taureaux, « à ce prix seulement tu achèveras la défaite des in- « domptables Numides, et rentreras triomphant dans « les murs de Carthage. »

L'autel, les victimes, le sacrificateur, seront prêts. Jarbas refusera, s'il est vrai qu'il est chrétien; il n'est pas homme à dissimuler par peur, et de lui je ne crains pas un lâche mensonge. Ce refus sera le signal de la révolte : les dieux et nos poignards feront le reste. Le mien, je t'assure, ne s'égarera pas dans mes mains; je veux l'envoyer tout sanglant à l'impie Vivia : mon nom y est gravé; elle saura que le père de Fatime a commencé l'œuvre de la vengeance!

Cette œuvre de vengeance, je veux avoir la gloire et l'honneur de l'achever. Avec toi, Afer, je retournerai à Carthage; je tiens à y porter le premier la nouvelle de la mort de Jarbas. A l'aide de l'émotion que produira ce funèbre message, il sera facile d'ameuter le peuple contre les chrétiens; le sénat entendra retentir à ses oreilles le cri inspiré par nos dieux : *Les chrétiens aux lions!* A cette voix puissante de tout un peuple déchaîné, nos magistrats se réveilleront malgré eux de leur coupable apathie. Enfin, les athées seront recherchés, condamnés. Vivia, l'impie Vivia, ne pourra échapper au juste châtiment qui lui est dû; elle mourra

et je la verrai! Elle mourra broyée sous la dent des bêtes féroces. Peut-être Fatime mêlera-t-elle son sang à celui de sa maîtresse! Qu'elle meure, elle aussi, s'il le faut! J'ai été, je ne suis plus son père!

Comme on le pense bien, Afer ne put qu'approuver les pensées de vengeance de son vieil ami et le plan qu'il lui avait développé. La mission dont Jubal l'avait chargé ne lui offrait plus les difficultés et les périls qui, la veille, l'avaient tant effrayé et découragé. Pourvu qu'il pût dire à son retour : *Maître, vous êtes vengé, l'époux de Vivia n'est plus*, le reste ne l'inquiétait guère; il n'avait ni amour ni haine pour les chrétiens; son affaire, toute son affaire, c'était d'avoir de l'or et la liberté. Une fois riche et affranchi, il laisserait Sylvain s'abandonner tout à son aise à sa fureur contre ceux qu'il appelait des *impies*, des *athées*. Il se garda bien pourtant de découvrir toute sa pensée à son complice; il était trop adroit pour lui faire une pareille confidence, et se contenta de lui serrer la main en signe d'assentiment, et tous deux sortirent de la tente.

Laissons-les courir de toute la vitesse de leurs chameaux dans la direction du camp, et reposons un moment nos regards sur une de ces scènes douces, suaves, comme la religion du Christ en présente seule. Rentrons dans la grande cité : le saint évêque de Carthage, au milieu de ses prêtres et des fidèles accourus à sa voix, a revêtu les insignes de son éminente dignité; une jeune fille, vêtue de blanc, est à ses pieds; son front a la pureté des anges dont elle porte le nom, et son regard, empreint d'une joie toute céleste, semble fixé sur un long voile et une couronne de fleurs déposés sur l'autel du sacrifice.

CHAPITRE ONZIÈME.

LA VIERGE CHRÉTIENNE.

Avant que le Christ, né d'une vierge, fît entendre ces paroles : ***Bienheureux ceux dont le cœur est chaste et pur, ceux qui, en vue du royaume de Dieu, gardent librement et par choix le célibat***, la continence, dans ce qu'elle a de plus élevé, de plus surhumain, de plus angélique, était une vertu inconnue au monde. Une seule femme, celle que Dieu avait choisie, préparée pour porter dans son sein son Verbe éternel fait chair, l'avait comprise et goûtée. Son âme éclairée d'en haut en avait mesuré l'excellence; son cœur tout innocent en avait senti le charme divin.

L'idolâtrie, née de l'alliance de l'orgueil et de la volupté, et qui devait fatalement aboutir au culte de la chair, à la déification des sens, ne pouvait s'élever à la hauteur d'une vertu qui atteint et immole le cœur lui-même dans ce qu'il a de plus intime pour le rendre digne de Dieu, l'égal, le frère des esprits bienheureux. Ces vestales du paganisme, ces prêtresses du Nord et des Gaules, qui ne devaient pas prendre d'époux, ne

soupçonnaient guère cette immolation volontaire, cette pureté intacte du cœur demandée de la *vierge*. Leurs faiblesses, leurs prévarications se trahissaient trop souvent aux yeux des hommes, et la loi avait des rigueurs pour les punir. Mais le regard de Dieu sondait *seul* ces défaillances intérieures, ces prévarications secrètes de l'âme qui rendaient sans mérite devant lui leur continence *légale*.

Au sein même du peuple de Dieu, la virginité était sans honneur, comme la stérilité était un opprobre. La fille de Jephté, *vouée* au seigneur par un père imprudent, n'a qu'un regret : elle est vierge encore et elle doit, en vertu de cette promesse sacrée, vivre ou mourir vierge; elle demande deux mois entiers pour se retirer sur les montagnes et y pleurer, avec ses jeunes compagnes, sa *virginité*. Elle n'aura pas, comme les filles de sa nation, le bonheur de recevoir et d'aimer un époux. C'est là sa douleur, le sujet de ses larmes, et pour elle tout le mérite de sa douce obéissance et de son généreux sacrifice.

L'Évangile, repoussé par les maisons de Juda et d'Israël, est annoncé aux nations; un esprit nouveau, tout divin, pénètre, ranime ces masses que la corruption avait épuisées. La foi *renouvelle la face de la terre*, elle enfante des prodiges, la charité ne connaît plus de limites dans ses dévouements, la pauvreté a ses partisans enthousiastes, l'humilité ambitionne et *courtise* les mépris et les opprobres, la douleur et la mort sont enviées, accueillies avec un doux sourire; des soldats, des héros d'une espèce nouvelle, entrent pleins d'ardeur et triomphent dans la lutte sanglante, où le vieux monde païen a juré de vaincre, à force de barbarie et de supplices, le monde nouveau son rival, qui

demande sa place au soleil et ne prétend à rien moins qu'à l'héritage de tous les siècles.

Dans ce mouvement de transformation, la chasteté avait aussi sa place marquée; ses palmes, pour n'être pas teintes de sang, n'en seraient pas moins glorieuses; ses combats, ses triomphes, cachés aux yeux des hommes, n'en auraient que plus d'éclat aux yeux de Dieu... Elle aussi devait avoir ses héros. Le lis à la main, symbole de la blancheur de leur âme, ils prirent, pour aller plus sûrement au ciel, le chemin qu'avaient suivi la reine des vierges et le disciple bien-aimé, qui dut à son innocence les prédilections de son maître.

Déjà, du temps que saint Paul écrivait sa lettre aux Corinthiens, beaucoup de jeunes chrétiennes, nobles ou plébéiennes, libres ou esclaves, avaient, après les épreuves convenables, consacré par un vœu solennel leur virginité. L'apôtre les appelait les *fiancées* du divin époux; il les encourageait dans le choix qu'elles avaient fait; leur cœur, disait-il, ne serait point partagé dans son amour; uniquement occupées du soin de plaire à Dieu, elles échapperaient aux douloureuses préoccupations de la famille, et ne connaîtraient point ces tribulations qui suivent le mariage. Saint Jean, de son côté, dans ses sublimes ravissements, les voyait former au ciel le cortége d'honneur de l'Agneau sans tache; il les entendait chanter sous les voûtes de la céleste Jérusalem des cantiques mystérieux d'amour inconnus aux autres élus.

L'Église de Carthage, déjà florissante à l'époque dont nous parlons, avait aussi ses vierges dont la modestie contrastait singulièrement avec l'effroyable corruption que le paganisme avait introduite dans ces climats brûlants, où les âmes sont toutes de feu, comme l'air

qu'on y respire. Beaucoup de jeunes filles, élevées à l'ombre rafraîchissante de la croix, avaient, comme pour expier les abominations de la cité, embrassé la continence virginale; l'évêque les avait consacrées solennellement à Dieu. La douce, la pieuse Rufine, l'orpheline des Gaules, se distinguait parmi elles par une vie plus parfaite et plus retirée. Une nouvelle compagne, une nouvelle sœur allait entrer dans ce chœur des saintes épouses du Christ.

Angéla, c'était son nom, appartenait à une famille opulente, qui était venue de Rome s'établir à Carthage pour les intérêts de son commerce. Son père et sa mère étaient chrétiens. Déjà avancés en âge, ils avaient abandonné depuis quelques années le négoce pour vaquer uniquement à la prière et aux bonnes œuvres. Leurs aumônes étaient considérables; ils prenaient surtout un soin particulier des vieillards pauvres et infirmes, que les païens laissaient sans pitié languir dans la misère et l'abandon. Beaucoup de ces malheureux, touchés de leur dévouement, embrassaient la religion du Christ.

Angéla montra de bonne heure un grand attrait pour la piété. A l'âge où les enfants ne pensent encore qu'au jeu, elle faisait déjà son bonheur de la prière. Plusieurs fois le jour, elle se retirait dans sa chambre et s'agenouillait aux pieds d'un crucifix et d'une image de Marie. Les mains pieusement jointes ou croisées sur la poitrine, elle priait avec ferveur et s'essayait à l'oraison où elle devait plus tard exceller. Elle avait à peine douze ans que ses parents la surprenaient tout abîmée et absorbée dans cet exercice. Sa figure était alors resplendissante, comme sous les rayons d'un soleil pur; son visage était enflammé et ses lèvres légè-

rement agitées murmuraient de douces paroles d'amour. On eût dit qu'elle écoutait de mystérieux, d'ineffables entretiens, qu'elle voyait, qu'elle contemplait sous une forme sensible le *bien-aimé* qui lui parlait; elle pressait son cœur de ses mains, comme pour en comprimer les battements et ne rien perdre de ce qui lui était dit.

Jamais peut-être on ne vit un caractère plus doux, plus égal : on ne pouvait la voir sans se sentir attiré vers elle par un mouvement irrésistible. Si elle était au milieu de ses jeunes compagnes, elle les intéressait, les attachait par quelque pieux récit emprunté aux livres saints ou à l'Évangile, le racontant avec un charme, une naïveté qui le faisait goûter à toutes. Auprès d'elle, elles oubliaient les amusements qu'elles recherchaient partout ailleurs avec avidité; leur légèreté, leur pétulance naturelle, faisaient place, pour un moment du moins, à une douce gravité, et quand on s'en étonnait : « Comment, disaient-elles, ne serions-nous « pas sages auprès de celle qui est la sagesse même, « et qui a toujours tant de belles choses à nous « dire? »

Angéla avait toujours eu en horreur le mensonge, jamais il ne souilla ses lèvres. Tout enfant, elle avouait ingénument les fautes qu'elle croyait avoir faites. Elle obéissait avec simplicité et avec joie, non-seulement à ses parents, mais aussi aux maîtres qu'on lui donna pour son éducation, et aux femmes chargées de veiller sur elle. Elle fit connaître plus tard que, la première fois qu'elle avait lu dans l'Évangile ce qui est écrit de Jésus enfant, *il était soumis*, cette parole avait fait sur elle une si vive impression qu'elle avait résolu en son cœur de pratiquer toujours, pour son amour, l'obéis-

sance, comme il l'avait pratiquée lui-même, et elle fut toujours si fidèle à sa promesse qu'on eût dit qu'elle n'avait pas de volonté propre.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable en elle, c'était sa modestie, son tendre amour pour la pureté. Avant même qu'elle pût avoir le sentiment du mal, elle montrait à cet égard une délicatesse dont le principe ne pouvait être que surnaturel. Dès l'âge de cinq ans, elle refusa les soins de ses suivantes et de sa mère elle-même, procédant seule à son habillement et à son coucher. Bien rarement elle avait recours au bain, et ne s'y résignait que par déférence au désir de ses parents; encore avait-elle obtenu d'eux, dans ces circonstances, de n'être point accompagnée : la présence, même d'une femme, eût affligé sa pudeur.

A douze ans, en présence de l'évêque et de ses parents, elle manifesta le désir de consacrer à Dieu sa virginité, et elle parla avec tant d'onction et de sagesse du bonheur qu'elle goûterait à être la fiancée du Christ qu'ils fondirent en larmes et ne purent s'empêcher de reconnaître que le Seigneur avait parlé par ses lèvres, et qu'il l'avait marquée visiblement du sceau de la prédestination à cette alliance. Le pieux pontife avait donc reçu ses premiers engagements et l'avait admise au rang de *postulante*, selon la coutume de ce temps. De ce moment, Angéla s'était renfermée dans une retraite plus profonde, ne sortant guère que pour assister aux saints mystères. Elle passait une grande partie du jour en prière, s'entretenant avec Jésus-Christ, qu'elle semblait toujours voir et entendre, comme l'heureuse contemplative de Béthanie. La nuit, elle se relevait encore pour prier, et souvent le jour naissant la surprenait à genoux, les mains

tendues vers l'image du Christ, les lèvres entr'ouvertes par un sourire ineffable où se peignaient les joies de l'âme et les ravissements extatiques du cœur.

Les jours de l'épreuve étaient accomplis : la jeune fiancée du Christ, qui entrait dans sa vingt-deuxième année, venait consommer sa consécration, objet de ses vœux les plus ardents, et se donner pour toujours à son *bien-aimé*. Elle était aux pieds du saint évêque, entourée du chœur des vierges de la cité; plus près et à ses côtés se tenaient la pieuse Rufine et Marcella, noble patricienne de Carthage, qui avaient été choisies pour être ses témoins. Quoique le jour ait à peine paru, l'assemblée est nombreuse : toutes les familles chrétiennes ont voulu rendre un hommage public à la vertu de la modeste Angéla. La noble épouse d'Hannon y était venue des premières, accompagnée de sa fille Vivia; celle-ci, en qualité de catéchumène, pouvait assister à la réunion des fidèles jusqu'au moment où commençait l'oblation des saints mystères.

L'autel est paré de ses plus riches ornements, comme aux jours des plus grandes solennités; la pierre sacrée a disparu sous une nappe d'une blancheur éblouissante que des mains habiles ont pris soin d'orner de magnifiques broderies; une frange en or en rehausse l'éclat. D'immenses bouquets de fleurs, les plus belles qu'on ait pu rassembler en cette saison, artistement disposées dans des vases d'albâtre ou dans d'élégantes corbeilles drapées de pourpre, ondulent légèrement au souffle de l'air qui circule dans l'église. De distance en distance, des lampes d'or et d'argent, dons des nobles familles chrétiennes, versent leur douce clarté. Le silence est profond, toutes les respirations sont suspendues, comme au moment redoutable où, à

la voix du prêtre, Dieu descend au milieu des siens; Optat s'est levé, le bâton pastoral à la main et la mitre en tête.

En quelques mots, il rappelle les grandeurs mystérieuses de la virginité, qui, « dans un corps mortel « et soumis à la loi humiliante du péché, élève l'homme « à l'innocence même des anges; combien est belle et « précieuse aux yeux du Dieu trois fois saint cette « vertu que l'auguste Marie plaçait dans son estime « au-dessus des sublimes prérogatives de la divine ma- « ternité, que le Christ a glorifiée dans son incarnation « en suspendant toutes les lois de la nature pour naître « d'une vierge, qu'il a honorée dans son disciple chéri : « vertu qui donne à la pauvre fille du peuple elle- « même pour fiancé, pour époux le roi immortel des « siècles; elle l'appellera désormais son *bien-aimé*, son « *seul amour ;* elle recevra de lui en échange les noms « de *sœur,* de *colombe,* d'*épouse :* noms doux et sacrés « qui feront encore tressaillir son cœur pendant toutes « les éternités, alors que l'amour l'unissant plus étroi- « tement à *son bien-aimé,* elle le suivra avec ses chastes « compagnes partout où il portera ses pas.

« Vocation toute de miséricorde de la part de Dieu, « il choisit qui il lui plaît; la créature n'a aucun droit, « aucun titre à son élection; vocation la plus haute à « laquelle puisse aspirer la fille de l'homme, mais qui « impose les devoirs les plus graves, et qui demande « les plus éminentes vertus. La vierge chrétienne doit « vivre de prière, aimer la retraite, fuir le monde et « ses bruits, méditer sans cesse la loi du Seigneur, « veiller à la garde de son innocence pour demeurer « *sainte d'esprit et de corps,* et consacrer à Jésus-Christ « tout l'amour de son cœur, car c'est un époux jaloux « qui ne souffre pas de rival. »

Quand l'évêque eut fini de parler, des voix douces, harmonieuses comme celles qui se font entendre au ciel devant le trône de Dieu, commencèrent l'hymne sacré : « Qu'il est beau, chantaient-elles, beau d'une « beauté céleste, le chaste époux de la vierge! Quelle « douceur dans son regard, quelle suavité dans sa « voix! le cœur s'émeut et tressaille quand il l'entend « lui dire : *Levez-vous, hâtez-vous, pure et innocente « colombe, descendez du Liban*, et je ceindrai votre « front d'une riche couronne, symbole de notre al- « liance. Voici, ô bien-aimé, *votre sœur, votre épouse*, « semblable à la fleur des champs que la rosée du ma- « tin a rafraîchie, que les premiers rayons du soleil « ont colorée du plus vif éclat, la voici semblable au « blanc lis qui croît, humble et solitaire, dans les pro- « fondeurs de la vallée; la voici celle qui, depuis long- « temps, soupire *à l'ombre de celui qu'elle désire*, le « cherchant avec un tendre empressement parce qu'elle « *languit d'amour pour lui*. O Jésus, divin fils de Ma- « rie, ô céleste époux des vierges, à vous seul honneur « et gloire, à vous seul amour, amour éternel. »

Le chœur des vierges se tut; Angéla était agenouillée au pied de l'autel, l'évêque s'était assis sur son trône :

— Que demandez-vous, mon enfant? lui dit-il.

— Mon père, lui répondit-elle, les yeux modestement baissés et les mains croisées sur la poitrine, mon père, autant que votre sainteté ne m'en jugera pas trop indigne, je demande à recevoir le voile de la consécration à Jésus-Christ, mon unique amour sur cette terre, et à prendre rang, dès aujourd'hui, parmi ses saintes épouses!

— Votre piété m'est connue; vos vertus réjouissent

le cœur de vos parents, édifient l'Église de Carthage et consolent les douloureuses sollicitudes de son vieux pasteur; mais la faveur que vous me demandez, ô mon enfant, est bien grande ; les devoirs d'une vierge, je vous l'ai dit, sont graves ; y avez-vous sérieusement pensé devant Dieu ?

— Que peuvent être, ô mon père, les pensées d'une pauvre fille, la dernière des servantes du Seigneur, si lui-même ne l'éclaire de sa lumière? Depuis l'âge de douze ans, je soupire après la grâce que j'implore en ce moment de votre indulgence. Jamais je n'aurai d'autre époux que mon Jésus bien-aimé; il a blessé mon cœur des traits de son doux et chaste amour.

— Le monde, ô ma fille, n'offre que dangers et séductions. *L'esprit est prompt, la chair est faible*, a dit celui-là même à qui vous voulez vous consacrer. Son Église à peine naissante ne jouit que d'une paix passagère que la tempête peut bientôt troubler. Vous sentez-vous assez forte pour résister au monde et à vous-même, pour teindre un jour de votre sang ce voile qui va couvrir votre tête, et joindre la palme des martyres au lis de la virginité?

— Par moi-même, ô mon père, je ne suis que misère et péché; mais avec la grâce de Dieu, *je puis tout. Mon bien-aimé* a mis dans mon cœur *un amour fort comme la mort;* le monde et la chair, je le sens, seraient impuissants à l'arracher de mon sein. Avec cet amour, que puis-je craindre? Je défierais la mort elle-même avec ce qu'elle a de plus terrible; heureuse, ô mon père, si, comme vous venez de me le dire, *mon bien-aimé* me juge digne de rougir de mon sang ce voile sacré, comme l'a fait la bienheureuse Thècle, et

tout récemment la vierge Potamiène dont le saint évêque de Jérusalem nous disait, ces jours derniers, le glorieux martyre !

En prononçant ces derniers mots, qui émurent profondément le pontife et l'assemblée, le visage d'Angéla s'était illuminé d'une joie toute céleste.

— Généreuse enfant, lui dit alors Optat en essuyant une larme qui s'échappait de ses yeux, qu'il soit fait selon votre désir. Le Christ vous reçoit pour épouse, et l'Église de Carthage vous admet au nombre de ses vierges.

La figure de la jeune *fiancée* avait repris sa sérénité habituelle. Son regard, empreint d'une mystérieuse tendresse, paraissait de nouveau, comme à ses heures de ravissement, contempler *son bien-aimé.* Ses lèvres, entr'ouvertes par un ineffable sourire, murmuraient des paroles de reconnaissance et d'amour qu'on devinait plutôt qu'on ne pouvait les entendre. On la vit même un moment presser fortement son cœur de ses mains, comme si elle eût craint de succomber à la violence des impressions divines qui l'agitaient.

L'évêque bénit alors les différentes parties de l'habit destiné à la jeune vierge, en récitant sur chacune les prières déjà en usage dans l'Église, et qui se sont conservées, à peu de chose près, jusqu'à nos jours. A mesure qu'il les avait bénites, Rufine et Marcella en revêtaient la nouvelle épouse de l'agneau. Mais, toujours absorbée dans sa douce extase, Angéla ne faisait aucun mouvement, et peut-être ne sentit-elle pas la main tremblante du pontife, quand il imprima sur son front le signe de la croix, avant d'y déposer le voile, symbole de sa consécration solennelle.

Un moment après, avertie par ses *témoins,* elle se

leva, franchit les degrés, posa quelque temps sa tête sur l'autel, en signe du sacrifice qu'elle faisait au Seigneur de tout elle-même, et éleva vers le ciel, comme pour l'offrir à *son bien-aimé*, la couronne de fleurs que ses compagnes lui avaient préparée. Puis elle redescendit, s'agenouilla pieusement et alla donner le baiser de paix aux vierges ses sœurs, tandis qu'on chantait le cantique d'action de grâces... Bientôt après commença l'auguste sacrifice : quand la voix retentissante du diacre rappela aux catéchumènes qu'ils eussent à se retirer, une jeune femme, toute baignée de larmes et tenant dans ses bras un enfant nouveau-né, vint se jeter aux genoux d'Angéla et se recommander à ses prières; c'était la noble Vivia qu'avait vivement émue le spectacle de cette jeune vierge se consacrant pour toujours au Seigneur. Angéla, qui l'aimait, l'embrassa tendrement ainsi que son enfant. « Courage, lui dit-elle à demi-« voix, courage, ô Vivia! vous aussi, vous porterez « bientôt une riche couronne; plus heureuse que moi « sans doute, vous l'achèterez glorieusement au prix « de votre sang. » Sa prophétie devait bientôt s'accomplir.

CHAPITRE DOUZIÈME.

LA SÉDITION.

La nuit était venue depuis longtemps; le ciel était sombre et le vent soulevait des nuages de poussière; l'orage commençait à gronder dans le lointain. Les soldats de Jarbas, qui avaient été sous les armes toute la journée, par suite d'une fausse alerte donnée au camp, se reposaient tranquillement de leurs fatigues. C'est à peine si on entendait de distance en distance le pas monotone de la sentinelle qui se promenait lentement.

Un vieillard marchait, lui, à grands pas sous sa tente qu'éclairait à demi la faible lueur d'une petite lampe dont déjà il lui avait fallu renouveler l'huile. Cet homme paraissait inquiet, agité; il suivait avec une attention mêlée d'impatience le mouvement régulier du sable qui lui servait à compter les heures; plus d'une fois, soulevant la toile mobile qui fermait l'entrée de sa tente, il s'était couché l'oreille contre terre pour saisir de plus loin le plus léger bruit.

— Que peut-il donc lui être arrivé? se disait-il à lui-même. S'est-il égaré dans les forêts ou dans les sables du désert? A-t-il péri victime de quelque lâche assassinat? Ou bien m'aurait-il trahi? Le misérable! pour un peu d'or, il n'est rien qu'il ne soit disposé à faire.

En ce moment, la porte s'ouvrit sans bruit, et Sylvain, car c'était lui qui se livrait à ces tristes réflexions, vit entrer un esclave noir, tout couvert de sueur et de poussière.

— Que t'est-il donc advenu, Afer, que tu aies tant tardé? Depuis hier, je t'attends! Mais, dis-moi, as-tu vu le chef des Numides, et comment a-t-il reçu mon message?

— Mal, très-mal d'abord. Je crois pourtant m'y être bien pris! mais le brutal, imagine-toi qu'il m'a pris tout simplement pour un espion qui venait examiner les forces et la position de son armée. A peine m'a-t-il écouté; il m'a fait charger de fers et appliquer à une dure question, pour m'arracher par la violence l'aveu de mes secrets. Heureusement, je n'en avais point à lui cacher; car, pour échapper à cette insupportable torture, j'aurais, je pense, tout dit. Quel homme farouche que ce chef de Barbares! Je me sens encore tous les os disloqués; longtemps peut-être pour m'être chargé de ce maudit message, je n'aurai guère l'usage de mes jambes!

— Comment donc es-tu revenu au camp? car, pour prévenir tout soupçon, tu es parti à pied.

— Par ordre du général, un de ses cavaliers m'a pris en croupe et m'a ramené jusqu'à une lieue du camp. Mais il n'a pas voulu aller plus loin; déjà il était nuit, et il craignait d'être surpris par quelque garde avancée. Il m'a donc fallu, bon gré, mal gré, me traîner

jusqu'ici, m'arrêtant de temps en temps; car la marche me faisait horriblement souffrir.

— Mais enfin, profitera-t-il de l'avis que je lui ai donné? Viendra-t-il à la tête de sa cavalerie, de manière à arriver au plus fort de l'émeute, qui ne peut manquer d'éclater demain? Son secours nous est indispensable, Afer; je connais les dispositions de l'armée : aux premiers grondements de la révolte, beaucoup de nos guerriers se rangeront autour de Jarbas; sans la confusion que doit infailliblement produire l'arrivée soudaine de la cavalerie ennemie, peut-être nous serait-il bien difficile de réussir dans notre projet.

— Quand ce *bourreau, ce tigre à face humaine* a vu que, malgré les tortures de la question, je persistais toujours dans ce que je lui avais dit d'abord, il a changé de ton, il m'a écouté attentivement et jusqu'au bout. Puis, après avoir réfléchi quelque moment : « Demain, me dit-il, je te donnerai ma réponse. »

— Et cette réponse, enfin, quelle est-elle?

— Il viendra à la tête de toute sa cavalerie qui est nombreuse, autant que j'ai pu en juger. A l'heure où le soleil de demain sera au milieu de sa course, il sortira de la forêt voisine du camp et tombera comme la foudre sur nos retranchements. Tu connais l'impétuosité des cavaliers numides; leurs chevaux dévorent l'espace sans laisser sur le sable l'empreinte de leurs pas.

— Les dieux immortels sont pour nous, Afer; demain donc, mon poignard se teindra du sang de l'époux de l'infâme Vivia! Va maintenant prendre un moment de repos, tu en as besoin. Moi, je vais m'entendre une dernière fois avec quelques-uns de nos guerriers.

Et il sortit de sa tente, en recommandant le silence à son complice. L'esclave noir sourit à cette recommandation : il savait trop bien que la moindre indiscrétion lui coûterait la vie.

Après ce que nous venons de raconter, le lecteur n'aura pas de peine à deviner la nature et le but de ces conférences mystérieuses qui occupèrent Sylvain dans la dernière partie de la nuit. Nous n'en dirons donc rien, pour arriver plus vite à l'événement dont l'influence devait être si fatale à l'Église de Carthage, et en particulier à l'héroïne chrétienne dont nous avons entrepris d'écrire le glorieux martyre.

L'orage avait éclaté vers la troisième veille, terrible comme il arrive sous un ciel de feu. Mais le temps s'était bientôt rasséréné, et quand le soleil parut à l'horizon, les nuages avaient disparu, emportés par la tempête de la nuit; l'air était pur et frais. Les soldats sortaient de leurs tentes; ils se formaient en groupes plus ou moins nombreux pour se distraire de l'ennui qu'engendre naturellement la vie sédentaire et inoccupée. On parla d'abord de la fausse alerte de la veille, on en plaisanta et on en rit beaucoup. Mais bientôt, comme si le hasard eût amené au milieu de chaque groupe un orateur mécontent et séditieux, les conversations s'animèrent et un feu croisé de murmures et de récriminations porta à son comble l'exaspération des esprits.

— Quelle vie, s'écriaient les uns, pour de braves guerriers accoutumés à de rudes et sanglants combats! Tout le jour bâiller et dormir à l'ombre d'une tente, ou, comme un ouvrier dans sa forge, polir des armes de parade! Que ne nous conduit-on à l'ennemi!

— Avons-nous donc, à la voix de la patrie, abandonné nos femmes et nos enfants, disaient les autres,

pour blanchir et laisser nos os sur ces sables arides et brûlants dont les grandes chaleurs vont bientôt rendre le séjour insupportable?

— Notre jeune général s'inquiète peu des ennuis et des souffrances du soldat. Sa tente est épaisse, impénétrable aux rayons du soleil, et plusieurs fois le jour des esclaves ont soin de la rafraîchir. La table et le jeu lui aident à passer gaiement le temps.

— C'est donc un jeune efféminé que ce Jarbas! je ne l'aurais jamais cru!

— Si encore il n'était que cela! mais c'est un traître, il paraît qu'il a des intelligences avec l'ennemi. On a vu ses messagers se rendre secrètement au camp des Numides; nous sommes vendus; le jour est pris pour nous livrer à ces Barbares et leur ouvrir ensuite les portes de Carthage.

— Mensonge! calomnie! exclamèrent les soldats que l'esprit de révolte n'avait point encore gagnés. Mensonge! calomnie! Jarbas, un traître! non, impossible!

— De cette secte maudite des chrétiens, de ces ennemis des dieux et de la patrie, on peut s'attendre à tout. Qui trahit sa religion, peut aussi trahir son pays.

— Qui donc ose dire que notre jeune chef a embrassé la nouvelle religion?

— Qui est assez simple, assez aveugle pour en douter?

— S'il était vrai! mais non. C'est encore là une des impostures de ses ennemis; ils jalousent sa gloire et ne peuvent lui pardonner que le sénat l'ait préféré, malgré sa jeunesse, pour conduire cette expédition.

— Pourquoi donc, s'il n'est pas chrétien, ne se montre-t-il jamais dans les sacrifices qu'offrent nos prêtres? Pourquoi s'est-il entouré, pour former sa garde

particulière, de soldats qui sont bien reconnus pour appartenir à cette secte exécrée?

Et l'agitation allait croissant dans les groupes; les têtes s'échauffaient, et déjà beaucoup de soldats parlaient tout haut d'abandonner le camp, quand parut le vieux Sylvain suivi de quelques prêtres revêtus des insignes de leur dignité.

— Le voici, s'écrièrent les meneurs, le voici l'homme vénérable et aimé des dieux, qui, depuis quelques jours, est arrivé au camp comme un messager du ciel. Interrogez-le, et il vous dira ce que nous devons penser de Jarbas, et quel parti nous reste à prendre.

« Vaillants guerriers, dit alors le pâtre des monta- « gnes en affectant un air inspiré, les dieux de Car- « thage sont indignés. Vous semblez avoir aban- « donné leur culte, c'est à peine si de loin en loin « le sang de quelques maigres victimes coule sur « leurs autels. Une religion impie, sacrilége, qu'ils « ont en horreur, menace de les détrôner et de « détourner à son profit l'encens qu'autrefois vous « leur prodiguiez. Leur courroux va éclater, ils m'ont « envoyé du désert pour vous le dire. Ils protégeront « les Numides, parce qu'ils continuent à les honorer « et qu'ils ne souffrent parmi eux aucun traître à l'an- « tique religion; ils combattront avec eux contre vous. « Le dieu de la guerre, Mars, si on ne se hâte de l'a- « paiser, leur donnera la victoire, et ce sable que fou- « lent vos pieds deviendra votre tombeau.

« Soldats, suivez-moi, je vais de ce pas trouver votre « chef et lui parler au nom des dieux immortels. On « le dit chrétien, bientôt nous le saurons; il faudra « bien que, en présence de toute l'armée, il nous dé- « clare si réellement il a embrassé cette doctrine abo-

« minable. Mars demande un sacrifice solennel : c'est « le seul moyen de fléchir sa colère; mais il exige que « ce sacrifice soit présidé par votre général en chef; « s'il refuse, c'est à vous de voir si vous voulez être « broyés sous les pieds des chevaux des Barbares. »

Il dit, et un cri terrible se fit entendre, que répétèrent au loin les échos du désert. Ceux des soldats qui étaient restés sous leur tente en sortirent, croyant à une attaque des Numides. En un moment, toute l'armée fut sur pied et au courant de ce qui se passait. En vain, quelques chefs essayèrent de calmer ce mouvement; leur voix impuissante se perdit dans le bruit. La confusion était à son comble; les sentinelles elles-mêmes abandonnaient leur poste: on eût dit que le vertige avait en un instant frappé toutes les têtes.

Jarbas était sous sa tente; averti par quelques-uns de ses gardes qui étaient venus lui donner avis des dispositions qu'ils avaient remarquées dans les groupes, il ne fut pas surpris du cri qu'avait poussé la multitude et du tumulte affreux dont le bruit allait toujours en se rapprochant. Sa grande âme n'en fut pas même émue, et, sans se revêtir de son armure, il se plaça debout, tête nue, à l'entrée de sa tente : son regard calme, sans fierté comme sans crainte, contemplait cette masse mouvante qui continuait à faire retentir l'air de ses vociférations séditieuses; quand elle fut à la portée de la voix :

— Soldats, s'écria-t-il de sa voix forte et sonore, que voulez-vous de votre chef?

Quand l'éclair brille, que la foudre éclate soudain et que la nue chargée d'électricité se déchire avec un craquement sinistre, les conversations les plus animées cessent tout à coup : le voyageur suspend sa

marche et s'arrête immobile et tremblant. Quand retentit la parole : *Soldats, que voulez-vous de votre chef?* tous les bruits cessèrent; la foule, si agitée, si tumultueuse, sembla comme enchaînée sur le sol : on eût pu entendre le frémissement des ailes de l'oiseau voltigeant au-dessus de toutes ces têtes. Mais l'implacable Sylvain était là, et, se hâtant de prendre la parole pour ne pas laisser aux esprits le temps de se refroidir :

— Général, dit-il, l'armée est mécontente et les dieux immortels sont irrités.

— Qui donc êtes-vous, repartit Jarbas avec dignité, et qui vous a donné le pouvoir de parler au nom de l'armée? Vieillard, remerciez vos cheveux blancs; sans cette couronne que j'ai appris à respecter, à l'instant même, je vous ferais saisir par mes gardes.

— Mon nom! il t'importe peu; mais tu vois en moi un homme inspiré des dieux, ce sont eux qui m'ont envoyé au camp, et en ce moment je suis l'interprète de leur auguste et redoutable volonté. Écoute donc, Jarbas, et contiens ton impatience. Je t'ai dit : l'armée est mécontente; au lieu de la conduire à l'ennemi qu'elle brûle de combattre, tu la retiens ici dans un lâche repos. On dit même que tu trahis ton pays et que tu entretiens des intelligences secrètes avec les Barbares....

— Achevez, vieillard, Jarbas est au-dessus de ces calomnies, et il n'y répond que par le mépris!

— Bien! noblement parlé! s'écrièrent plusieurs voix parties de tous les rangs.

Et Sylvain comprit que, en restant plus longtemps sur ce terrain, il allait compromettre sa cause :

— Ces rumeurs après tout, reprit-il, ne m'intéressent

guère; c'est aux soldats de juger ce qu'elles ont de vrai. Je suis venu pour te parler de nos dieux et de leur juste colère : ils se plaignent d'être abandonnés pour une religion nouvelle qui ne rencontre ici que trop de faveur. Le dieu de la guerre, le terrible Mars, a juré de combattre à la tête des Numides et d'inonder la terre du sang de nos guerriers, si un sacrifice solennel ne lui est offert aujourd'hui même au milieu du camp.

— Que ceux qui craignent, si toutefois il en est un seul parmi mes braves soldats, suivent cet homme; qu'ils aillent égorger avec lui quelques animaux inoffensifs dont le sang est sans vertu; je ne m'y oppose pas. Retirez-vous donc, bon vieillard, déjà vous avez trop dit...

— Sache bien que je ne m'incline que devant la puissance des dieux. Je n'ai pas tout dit encore : il faut que toi-même, à la tête de toute l'armée, tu présides à ce sacrifice; ainsi le veût l'invincible fils de Jupiter. J'attends la réponse.

— Vous ne l'attendrez pas longtemps : Jarbas est un chef d'arméc, il est toujours prêt à conduire au combat et à la victoire ses vaillantes légions, mais il n'est pas sacrificateur, et son épée ne versera jamais d'autre sang que celui des ennemis de son pays.

— Ton langage te trahit et j'en bénis nos dieux. On disait donc vrai : la superbe Carthage, la cité chérie de Junon, a confié l'honneur de son drapeau à un jeune chef qui méprise en secret ses divinités, et est initié à la secte maudite des chrétiens.

— Vieillard obstiné, la sagesse, je le vois, s'est retirée de votre cœur, puisque vos lèvres ont des paroles d'injure et de malédiction contre des hommes

innocents, qui ne vous ont fait aucun mal, qui, toujours fidèles à l'honneur, soumis aux lois, ne demandent qu'à suivre en paix l'inspiration de leur conscience.

— Reconnais-tu que, toi aussi, tu es chrétien?

— Jarbas n'a jamais souillé ses lèvres d'un mensonge. Soldats, oui, le chef que vous avez vu combattre à votre tête, non sans quelque gloire, qui veut vous reconduire triomphants à Carthage après avoir achevé la défaite des Numides, oui, Jarbas est chrétien; il l'est, parce qu'il a reconnu que les dieux qu'il a adorés ne sont pas des dieux, et que le Dieu des chrétiens est le seul vrai Dieu.

Il y avait tant de noblesse, tant d'assurance, tant de courage dans ces paroles; l'attitude, le regard de celui qui venait de les prononcer, avait tant de majesté que l'armée entière, subjuguée, demeura un moment silencieuse, avant de pouvoir faire éclater ses impressions. Sylvain lui-même pâlit, et, oubliant le rôle qu'il venait de jouer, il cherchait déjà sous sa tunique le poignard qu'il y avait soigneusement caché, lorsque des cris confus, disparates, partirent de tous les rangs.

— Gloire, longue vie à notre général!

Ainsi le saluait sa garde dévouée, composée tout entière de chrétiens.

— Mort à Jarbas! mort au traître, au contempteur de nos dieux!

Ainsi vociféraient les soldats païens, animés par les moteurs de la révolte, qui avaient reçu le mot d'ordre du vieux Sylvain.

En vain, Jarbas, toujours calme, essaya de dominer le bruit et de calmer l'effervescence qui allait toujours montant comme les flots de la mer soulevés par le

souffle puissant de la tempête. Sa voix se perdait dans cet effroyable tumulte que les roulements du tonnerre lui-même eussent été impuissants à couvrir. *Mort à Jarbas, au traître, à l'ennemi de nos dieux !* et déjà les épées sortaient du fourreau, les lances s'agitaient en l'air, et les plus furieux poussaient devant eux leurs compagnons encore indécis et que retenait un reste de respect pour l'autorité du commandement.

En ce moment, la lame d'un poignard brilla comme un éclair. Emporté par l'amour de la vengeance et ne voulant pas laisser à un autre la gloire de frapper Jarbas, Sylvain s'était précipité sur lui; mais, avant que le fer pût l'atteindre, deux gardes qui avaient vu le mouvement avaient saisi, désarmé l'assassin, et l'avaient emporté plutôt que conduit sous la tente du général, où ils le lièrent solidement.

A l'exception des guerriers qui formaient son escorte et qui, comme lui, faisaient face à l'armée, personne n'avait pu remarquer Sylvain menacer de la pointe de son poignard la poitrine de Jarbas. On avait vu seulement les deux gardes se jeter brusquement sur lui et disparaître aussitôt avec leur prisonnier, de manière qu'on dut penser que le jeune chef avait donné l'ordre de l'arrêter comme un insolent et un factieux. Cette pensée mit le comble à l'exaspération des soldats païens. «Il a insulté et fait charger de fers l'envoyé des dieux,» s'écrièrent-ils; «mort à l'impie, au sacrilége! » et mille bras se levèrent à la fois pour le frapper.

Mais les gardes dévoués s'étaient serrés autour de lui, lui faisant un rempart de leur corps, et déterminés à le défendre jusqu'à l'extrémité contre cette soldatesque en révolte. Chrétiens doux et humbles de cœur, prêts à mourir et à se laisser égorger comme

des agneaux pour la foi, mais soldats intrépides, fermes dans la discipline et l'obéissance, ils ne voyaient en ce moment dans leurs adversaires que des séditieux, des assassins, et ils attendaient, le glaive à la main, le choc terrible de cette troupe furieuse.

La mêlée eût été sanglante, affreuse : d'un côté, le nombre, l'emportement de la passion, d'un fanatisme aveugle; de l'autre, le courage, le sentiment du devoir, le dévouement, l'enthousiasme; déjà les épées se croisaient, des compagnons, des frères d'armes allaient s'égorger, quand tout à coup le sol trembla; des cris sauvages ébranlaient l'air : c'étaient les cavaliers numides qui tombaient sur le camp de toute l'impétuosité de leurs coursiers.

En face de l'ennemi, le soldat oublie vite ses querelles ou ses vengeances; il ne pense plus qu'à combattre vaillamment et à vaincre. Les révoltés, suspendant instinctivement l'attaque, baissèrent leurs armes. Les gardes en firent autant. Profitant habilement de ce moment d'hésitation : « Guerriers, s'écria Jarbas, les « Barbares envahissent le camp; marchons, la victoire « est à nous! » Et l'armée entière, faisant volte-face, se précipita au-devant des Numides qui déjà avaient franchi les premiers retranchements.

Le général, nous l'avons dit, était désarmé et à l'entrée de sa tente, quand Sylvain s'était présenté devant lui; au moment où la colonne des séditieux avait menacé sa vie, il n'avait eu que le temps de prendre son bouclier et son épée. Mais, pour se mettre à la tête des légions qui déjà marchaient en bon ordre, il commanda qu'on lui apportât son casque et sa cuirasse dont il se couvrit à la hâte. On lui amena son cheval de bataille, noir comme l'ébène, impétueux comme le vent du

désert; il frappait la terre du pied et vomissait le feu par les narines : il avait entendu le son des trompettes et le cri de guerre. Déjà Jarbas avait saisi sa crinière flottante; un instant encore et il était emporté au milieu des siens, lorsqu'on le vit chanceler, pâlir; sa main gauche avait abandonné la crinière, et il tombait sanglant dans les bras de ses gardes. On avait à peine aperçu un petit homme noir, que personne ne connaissait, se glisser comme un reptile, passer rapidement à côté du général... Pendant qu'on le soutenait et qu'on l'emportait dans sa tente, cet homme avait disparu.

CHAPITRE TREIZIÈME.

LE PARDON.

Les Numides avaient profité de l'avis secret que leur avait fait donner Sylvain. A l'heure convenue, leur cavalerie, débouchant tout à coup d'un bois voisin, avait franchi en quelques minutes la plaine de sable et trouvé le camp sans défense. C'en était fait ce jour-là de l'armée de Carthage, si les Barbares, emportés par l'amour du pillage, ne s'étaient débandés au lieu de marcher en escadrons serrés jusqu'à la tente du général en chef. Les gardes de Jarbas, accourus les premiers, tombèrent avec furie sur ces bandes indisciplinées et ne leur laissèrent pas le temps de se rallier; le reste des légions ne tarda guère à masser ses rangs et à engager régulièrement la bataille.

Cependant le jeune chef était étendu sanglant sur sa couche : un médecin habile avait examiné la blessure et procédé au premier pansement. Le poignard, dirigé par une main sûre et exercée, avait atteint Jarbas et était entré profondément dans le côté gauche, un peu au-dessous du cœur. La lame devait être mince,

affilée; car la plaie était étroite et ne donnait passage qu'à un léger filet de sang. Trois ou quatre de ses gardes, demeurés seuls auprès de lui pendant que leurs compagnons repoussaient l'ennemi, interrogeaient du regard l'homme de la science, et attendaient avec une douloureuse anxiété l'arrêt suprême qu'il allait prononcer.

Malgré la pâleur mate qui avait fait place à l'incarnat de ses joues, Jarbas n'avait rien perdu de sa douce sérénité. Ses yeux, s'entr'ouvrant avec effort, semblaient chercher ses serviteurs fidèles pour leur exprimer combien il était sensible à leur dévouement et à leur douleur. De temps en temps, il pressait la main du vieillard qui, penché sur sa couche, suivait attentivement les progrès du mal, tout en paraissant ne s'occuper que de laver avec un peu d'eau tiède la plaie qui saignait toujours.

Aruntius, c'était le nom du médecin, n'était pas né à Carthage. Originaire de la Libye, après les premières études faites dans sa patrie, il avait parcouru successivement l'Égypte, la Grèce et l'Italie, amassant des trésors de science et travaillant à se perfectionner dans l'art de guérir vers lequel le ramenait sans cesse un attrait irrésistible. Après vingt ans de voyages, il était venu se fixer dans son pays, se dévouant tout entier à la noble profession à laquelle il s'était si longuement et si laborieusement préparé.

Homme grave et de mœurs antiques, bien supérieur aux préjugés qui aveuglent ou plutôt tyrannisent la multitude et les esprits étroits, il avait été frappé de la grande vertu des chrétiens auprès desquels ses devoirs l'appelaient souvent, et il avait voulu connaître, étudier cette religion qui élève les pensées et les désirs de l'homme

bien au-dessus des forces de la nature, qui purifie son cœur et l'ouvre, sans efforts apparents, aux plus nobles sentiments et aux plus héroïques sacrifices. Comme il cherchait la vérité avec droiture, la grâce avait achevé ce que l'étude avait commencé, et il avait reçu le baptême après les épreuves ordinaires : quelques années plus tard, son évêque l'avait jugé digne du sacerdoce et lui avait imposé les mains.

L'armée de Carthage allait se mettre en marche pour son expédition contre les Numides, quand Aruntius arriva dans la cité pour conférer avec le métropolitain des intérêts de l'Église à laquelle il était attaché, et qui venait de perdre son premier pasteur. Le pieux prélat crut voir en lui un homme précieux que la Providence lui envoyait fort à propos. Il y avait, en effet, dans l'armée beaucoup de chrétiens à qui la présence d'un prêtre serait d'un grand secours et d'une grande consolation. L'époux de Vivia, qui en avait reçu le commandement, penchait fortement pour la nouvelle religion; les douces exhortations de son épouse qu'il aimait tendrement, les graves entretiens de l'irrésistible Tertullien, l'avaient vivement ébranlé. Il ne fallait pas laisser l'œuvre imparfaite, mais profiter des bonnes dispositions où il se trouvait. Le primat avait donc proposé à Aruntius d'accompagner l'armée qui ne verrait en lui qu'un médecin; les chrétiens seuls et le jeune chef le connaîtraient comme prêtre. Le généreux vieillard avait accepté, et nous le trouvons en ce moment auprès de la noble victime à laquelle il prend un si touchant intérêt.

Jarbas commençait à respirer plus librement; sa poitrine se dégageait, soulagée par le sang dont Arun-

tius se gardait bien d'arrêter le cours; mais il s'affaiblissait sensiblement, et son regard s'empreignait de cette langueur qui indique et mesure pour ainsi dire l'épuisement graduel de la vie : il sentit lui-même que la mort venait; il le comprit mieux encore aux douces impressions de la grâce qui parlait plus fortement à son cœur.

— Mon père, dit-il à Aruntius d'une voix faible, que pensez-vous de cette blessure? Elle est mortelle, n'est-ce pas?

— Dieu est tout-puissant, ô mon fils! Sur le seuil même de la mort, son souffle, quand il lui plaît, ranime la vie qui va s'éteindre.

— Vénérable Aruntius, ne craignez point. Sur les champs de bataille, n'ai-je pas vingt fois affronté la mort? Mais pour un guerrier, pour un général, qu'il est dur de mourir de la main d'un lâche assassin! Si encore j'étais tombé glorieusement sous le fer de l'ennemi!

— La gloire de ce monde, ô mon fils, n'est rien. Dieu, qui en voit le néant, ne la donne pas à ceux qu'il veut lui-même couronner au ciel : adorez donc sa sainte volonté; acceptez le sacrifice, tel qu'il vous le demande; ses pensées sont plus sages que les nôtres.

— Pardon, ô mon père, de ce mouvement d'orgueil : je m'humilie sous la main de Dieu; mais me laisserez-vous sortir de ce monde sans avoir purifié mon âme par l'eau sacrée du baptême?

— Dieu, qu'aujourd'hui vous avez noblement confessé en présence de toute l'armée, vous a déjà reconnu et marqué comme un des siens... Jarbas, croyez-vous en lui? le reconnaissez-vous seul vrai Dieu?

— Oui, et je renonce de tout mon cœur au culte des fausses divinités que j'ai adorées dans mon aveuglement.

— Croyez-vous au Christ, son Fils éternel, Dieu et Seigneur comme lui, qui pour notre amour s'est fait homme et est mort sur la croix?

— Oui, je crois en lui, je l'adore, je le bénis, je l'aime, ce Dieu de bonté qui a tant souffert pour moi! Son nom sacré remplit mon cœur de confiance et de joie. O doux Jésus, fils de Dieu, fils de la vierge Marie, Dieu de ma bien-aimée Vivia, vous êtes aussi le mien!

— Croyez-vous à l'Esprit sanctificateur qui a parlé par nos prophètes, qui a inspiré les apôtres et les a remplis de sagesse et de force?

— Je crois, ô mon père, tout ce que vous m'avez enseigné, tous les mystères qui confondent ma pensée. Sainte Église du Christ, mon Sauveur, je professe votre foi, je reçois votre magnifique symbole tout entier.

Jarbas avait paru se ranimer; son regard n'avait plus la même langueur, sa figure était moins pâle, sa voix plus ferme, plus assurée, et on eût dit à le voir ainsi qu'il sortait d'une simple défaillance, et qu'il n'y avait rien à craindre pour sa vie. C'est qu'il y avait dans son âme tant d'espérance, dans son cœur tant d'amour, tant de bonheur! L'impression divine avait suspendu pour un moment la souffrance et l'action sensible de ce dépérissement fatal auquel il devait bientôt succomber... Le vénérable Aruntius ne s'y trompa pas; et, apportant l'eau consacrée par les prières et les bénédictions de l'Église dont on avait coutume de se servir quand le baptême n'était point donné solennellement, il la versa lentement sur le

front du jeune catéchumène, en même temps qu'il prononçait la triple invocation prescrite par Jésus-Christ lui-même.

— Jarbas, lui dit-il, maintenant les cieux vous sont ouverts. Si telle est la volonté de Dieu, mourez en paix; le Christ vous attend, tenant à la main votre couronne, mille fois plus riche que celle que Carthage aurait pu vous donner après votre victoire. Tous vos péchés vous ont été pardonnés; imitez la miséricorde du Seigneur : pardonnez aussi vous-même à tous vos ennemis, à celui-là même qui vous a lâchement frappé. Souvenez-vous que, sur sa croix, votre Sauveur a demandé grâce pour ses meurtriers.

— L'esprit de Dieu a rempli mon âme, ô mon père! et toute haine est éteinte dans mon cœur. Je ne pense pas avoir fait de mal à l'homme qui a tourné contre moi son poignard; il m'est inconnu. Qu'on me l'amène, je veux lui dire que je meurs en lui pardonnant.

— Lui! il a disparu, et sans doute il est déjà loin du camp; mais le vieillard qui a provoqué la révolte, et qui paraît l'avoir fomentée en secret depuis quelques jours, n'a pu échapper, et il attend, chargé de chaînes, l'arrêt terrible que l'armée ne peut manquer de prononcer contre lui.

— Qu'on le fasse venir; je serai heureux de lui rendre la liberté. Peut-être un jour, en se rappelant que la religion du Christ est toute d'amour et de pardon, il voudra aussi l'embrasser...

Le vieux Sylvain parut, conduit par deux gardes; sa figure portait l'empreinte d'une fureur sombre et farouche. Il regarda froidement le général étendu sur sa couche ensanglantée.

— Mon ami, lui dit Jarbas, que vous ai-je donc fait, et pourquoi avez-vous voulu me frapper?

— J'avais juré ta mort! Afer a été plus heureux que moi, à ce qu'il paraît.

— Quel est cet Afer? Vous connaissez donc celui qui m'a blessé?

— J'ai eu tort peut-être de te dire son nom; sache seulement qu'il n'a fait que réparer ma maladresse, et que j'avais eu soin d'empoisonner son poignard.

— Malheureux vieillard, je vous plains. Mais, encore une fois, quel peut être le motif de votre haine contre moi, qui vous ai vu aujourd'hui pour la première fois?

— N'es-tu pas l'époux de l'infâme Vivia, de cette femme maudite qui m'a enlevé mon enfant, l'unique objet de mon amour; de cette femme que je hais de toute la puissance de mon cœur, et qui bientôt, je l'espère, ira te rejoindre au sombre séjour des morts? car, elle aussi, il faut qu'elle meure pour assouvir ma vengeance!

Jarbas se ressouvint alors de Fatime, de ce qu'on lui avait dit de la haine implacable de son père. Depuis son mariage, il avait pu remarquer la douceur, l'obéissance et la modestie de cette jeune esclave, pour laquelle, comme nous l'avons dit, Vivia avait toute l'affection d'une sœur.

— Votre fille est un ange, dit-il à Sylvain. Vous l'avez maudite, et elle ne cesse de prier pour vous; elle vous pardonne le mal affreux que vous lui avez fait, les larmes amères que vous lui avez fait répandre. Puisse-t-elle ignorer toujours que son malheureux père a rendu veuve sa douce maîtresse! Comme elle, je vous pardonne, au nom et pour l'amour du Christ qui m'a pardonné à moi-même, et qui un jour, je

l'espère, vous pardonnera aussi. Gardes, respectez la dernière volonté de votre chef! et vous, vénérable Aruntius, veillez à ce qu'elle soit exécutée sans aucun retard!... Qu'on mette cet homme en liberté, et qu'il puisse sortir du camp à l'heure même!...

Et il lui tendit la main; mais le vieillard ne fit aucun mouvement pour la prendre. Son dernier regard pour son généreux libérateur fut encore un regard de haine. Jarbas leva les yeux vers le ciel, et pria sans doute pour lui. Au même moment, bien loin de la tente où se passait cette scène touchante, dans une des plus riches demeures de Carthage, une prière ardente, accompagnée d'un torrent de larmes, montait vers le trône de Dieu; une jeune esclave demandait grâce pour un pécheur obstiné qu'elle appelait du doux nom de père, s'offrant généreusement en sacrifice pour qu'il lui fût pardonné. Le Seigneur recueillait cette double prière dans le sein de son éternelle miséricorde; le vœu du martyr et de la douce victime qui s'immolait en esprit avait trouvé grâce devant lui.

Mais c'était trop d'émotion pour le mourant. D'ailleurs, le poignard avait été empoisonné; Sylvain l'avait déclaré avec une joie féroce. Déjà le sang commençait à s'arrêter, malgré les efforts d'Aruntius pour en maintenir l'écoulement; car il prévoyait que, du moment où, cessant de couler, il se figerait sur les bords de la plaie, le poison, renfermant toute son action à l'intérieur, amènerait plus promptement le dénouement fatal qu'il avait prévu dès le commencement. Il se hâta donc de consoler et de fortifier les derniers moments de celui à qui il venait d'ouvrir par le baptême l'entrée des cieux.

Il tira de son sein une petite boîte en or et à double compartiment, qu'il portait habituellement sur lui depuis qu'il accompagnait l'armée. « Mon fils, dit-il « au jeune chef, pour vous j'ai cru devoir prévenir le « temps et rompre le silence discret que les règles « de l'Église ont sagement ordonné à l'égard des ca- « téchumènes. Je vous ai enseigné le grand et inef- « fable mystère qui doit jusqu'à la fin rappeler au « monde l'amour du Christ. La veille de sa mort, il « prit un peu de pain qu'il bénit; sa toute-puissance « le changea en sa propre chair. Il a donné à ses « prêtres et à jamais le pouvoir d'opérer le même « prodige, quand à l'autel ils redisent les paroles sa- « crées dont lui-même s'est servi au cénacle. Votre « foi est grande, recevez donc le corps adorable de « votre Sauveur; qu'il soit pour vous le gage de la vie « glorieuse et immortelle qui vous attend. »

Et il approcha de ses lèvres une hostie blanche comme la neige : le moribond la reçut avec un profond respect et un sentiment de joie et d'amour qui se refléta sur son visage. Ouvrant ensuite le second compartiment de la précieuse boîte, le prêtre l'oignit, avec une baguette d'argent, de l'huile sainte, accompagnant chaque onction de la prière selon que l'enseigne l'apôtre Jacques : « Que la paix du Seigneur soit avec vous, » lui dit-il en terminant la pieuse cérémonie, et il s'agenouilla avec les gardes au pied de la couche.

Un moment encore on put voir s'agiter les lèvres pâles et décolorées du jeune chrétien : il continuait à prier, et baisait avec ferveur l'image du Christ que le prêtre lui présentait de temps en temps. Enfin il fit un dernier effort : « Mon Dieu, » dit-il d'une voix faible

et à peine intelligible, « je vais à vous ; recevez-moi « dans votre sein paternel ; consolez ma bien-aimée « Vivia, protégez son enfant, et faites miséricorde à « l'homme... »

Et le mouvement de ses lèvres s'arrêta.

« Le ciel compte un élu de plus, » dit le vénérable Aruntius en se relevant, et il ferma pieusement les yeux du jeune guerrier qui venait de s'endormir dans la paix du Seigneur et dans la gloire du martyre.

Sylvain fut mis en liberté et conduit à une des portes du camp, avec défense d'y rentrer, s'il ne voulait payer de sa tête sa désobéissance. Toujours sombre et silencieux, il reprit à pied le chemin de ses montagnes, roulant en son âme de nouveaux projets de vengeance. Il était temps, du reste, qu'il s'éloignât, car l'armée revenait victorieuse des Numides dont elle avait fait un horrible massacre, demandant à grands cris qu'on lui livrât le vieillard hypocrite qui les avait entraînés à la révolte ; car, déjà, le bruit s'était répandu que Jarbas venait d'expirer, frappé par le poignard d'un esclave soudoyé par cet imposteur, et si on avait pu se saisir de lui, certes il n'eût pas attendu les lentes procédures d'un jugement : son corps, percé de mille traits, eût été jeté sanglant hors des retranchements pour servir de pâture aux vautours du désert.

Nous ne peindrons pas la douleur, les regrets de l'armée : soldats et chefs, même ceux qui s'étaient montrés les plus violents dans la sédition, le pleurèrent, et plus d'un, en se frappant la poitrine, s'accusa de n'être pas étranger au crime dont il avait péri victime. Ces larmes versées par des guerriers au cœur de bronze, ces repentirs tardifs, étaient sans doute un

glorieux hommage pour le jeune général qui en était l'objet; mais, déjà insensible aux gloires de ce monde dont il connaissait maintenant le néant, le héros chrétien entendait les chants de joie des anges et des élus ses frères: avec eux, il célébrait la gloire de Dieu seul grand, et, selon la parole du prêtre Aruntius, le Christ avait déposé sur son front une couronne mille fois plus riche que celle qu'aurait pu lui décerner la reconnaissance de Carthage.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

LES PRESSENTIMENTS.

On a beaucoup disputé sur le degré de confiance que méritent les *pressentiments*, et, sous ce nom, on comprend certaines impressions fortes, irrésistibles, qui, sans réflexion et même sans motif connu, s'emparent de l'âme, la dominent, la maîtrisent, au point que, malgré tous ses efforts, elle ne peut s'en affranchir. Les pressentiments, comme l'indique le mot lui-même, ont pour objet des événements réservés à l'avenir, ou des faits qui s'accomplissent actuellement, mais à des distances ou dans des conditions qui ne permettent pas de les connaître encore.

Les *esprits forts*, dont tout le génie consiste à se moquer des croyances qui sont nées et se perpétuent sans leur aveu, sourient de pitié au mot de pressentiment, surtout si on croit y reconnaître quelque chose de surnaturel, de divin; l'*imagination*, l'*enthousiasme*, je ne sais quelle surexcitation de l'âme qui s'échauffe et s'exalte elle-même, les pressentiments n'ont pas d'autre raison d'être, vous répondent-ils d'un ton doctoral et tranchant. N'en demandez pas davantage

à ces hommes qui pourtant savent tout et ont la prétention d'éclairer la multitude ignorante et aveugle.

En vain vous leur opposez que des hommes d'un esprit calme, sérieux, étrangers à toute idée superstitieuse, ont eu quelquefois des impressions soudaines; qu'ils ont été frappés, sans pouvoir s'en défendre, de ces perceptions intérieures que l'événement est venu ensuite justifier; que celui-ci a pressenti sa mort prochaine, quoique plein de force et de vie, et pouvant encore, sans illusion, espérer de longues années; que cet autre a été tout à coup, et sans que rien l'y eût préparé, saisi d'une tristesse profonde, invincible, au moment où loin de lui s'accomplissait quelque drame douloureux qu'il voyait avec le regard de l'âme. C'est toujours le même sourire de dédain, toujours et éternellement la même réponse : *fantômes, rêves d'une imagination creuse ou exaltée.*

N'est pas *esprit fort* qui veut; il faut pour cela tant de science, tant de génie! Nous avouons en toute humilité que nous n'avons pas cet *honneur;* que nous sommes de ce *bon peuple* qui croit tout simplement, qui admet les *faits*, lors même qu'il ne peut les expliquer par des causes naturelles, et, nous résignant sans peine à passer pour un esprit faible et à vieux préjugés, nous raconterons ce qui se passait à Carthage quelques heures seulement après que le jeune chef de son armée expirait sous le poignard d'un esclave vendu au crime.

Deux femmes que nous connaissons déjà sont réunies dans le même appartement. L'une, modestement vêtue comme il convient à sa position d'esclave, est assise, roulant entre ses mains, d'un air distrait et préoccupé, une broderie à peine commencée; l'autre,

dont les manières et l'attitude dénotent une situation plus élevée, est debout, tenant entre ses bras un enfant nouveau-né dont les mouvements attirent à peine son attention, tant elle paraît abîmée dans quelque douloureuse pensée. Toutes deux sont pâles; leurs yeux portent encore la trace des larmes qu'elles ont répandues. C'est la noble Vivia, l'épouse de Jarbas, et Fatime, que nous appellerons désormais Félicité, du nom qui lui avait été donné le jour où elle avait été reçue au nombre des catéchumènes. Les deux femmes se sont embrassées, mais sans échanger entre elles ces douces paroles d'affection qu'elles avaient coutume de se dire quand elles se revoyaient.

Depuis son entrevue avec le grave et austère Tertullien, la jeune patricienne est bien changée. Son air et ses manières sont plus modestes; sa robe est plus simple, quoique toujours conforme à son rang. Elle ne porte plus ces riches colliers, ces bracelets étincelants d'or et de pierreries que le prêtre chrétien lui avait si énergiquement reprochés. Ses longs cheveux, dont autrefois elle était si vaine, sont tressés avec moins d'art et de prétention. Les meubles si précieux, si rares, dont nous avons donné la description, ont disparu; sa couche elle-même a fait place à un lit d'ébène sans sculpture et sans ornement. Seul, et on reconnaît bien là le cœur d'une mère, le berceau de son enfant est toujours le même. Vivia avait vendu, au profit des pauvres, tout ce qui ne convenait pas à la modestie et à la gravité chrétiennes et, se préparait par une vie plus retirée, par les bonnes œuvres et par la prière, à la grâce du baptême qu'elle devait recevoir aux fêtes de Pâques.

— Que tu as tardé, dit-elle à Félicité après quelques

moments de silence, que tu as tardé ce soir à te rendre auprès de moi, et que le temps m'a paru long! Rufine, tu le sais, est à la campagne avec ma mère. J'étais seule, et pourtant jamais peut-être je n'ai eu plus besoin du cœur d'une amie pour y déposer les peines étranges qui m'accablent!

— Que puis-je pour vous, ô bonne maîtresse? Vous servir avec dévouement, vous aider dans les soins que réclame votre cher enfant, agiter doucement son berceau pour l'endormir, afin de vous en épargner la fatigue, partager quelquefois vos veilles quand il souffre, une pauvre fille de ma condition peut-elle autre chose, et est-ce auprès d'elle que vous devez chercher quelque consolation dans vos douleurs?

— Comme tu oublies vite et souvent les recommandations que je t'ai faites et que je te renouvelais encore hier avant de nous séparer! Seule avec toi, je ne suis plus ta maîtresse, mais une sœur : n'avons-nous pas le même père au ciel? n'adorons-nous pas le même Dieu? ne nous préparons-nous pas au même baptême? Bientôt, ô ma bonne Félicité, purifiées dans les mêmes eaux, n'aurons-nous pas le bonheur de nous asseoir à la même table, à la table du Christ, et de participer à ce festin mystérieux dont on nous a dit quelques mots, et que, pour ma part, je suis impatiente de connaître mieux?

—Qu'il est doux pour moi, le nom de sœur! pour moi, pauvre orpheline, qui n'ai pas connu ma mère, et qui, depuis plusieurs années déjà, demande à Dieu de me rendre l'affection et le cœur du père qui m'a délaissée! O sœur bien-aimée, qui peut donc vous avoir affligée, et pourquoi votre âme paraît-elle plongée dans la tristesse et l'amertume?

— Hélas ! sais-je bien moi-même ce qui se passe en moi et qui brise mon pauvre cœur? Tant d'images effrayantes, funèbres, se présentent à mon esprit! tant d'impressions tristes viennent à chaque moment m'assaillir! En vain j'ai essayé d'écarter ces lugubres fantômes, ils me poursuivent toujours; j'ai prié, j'ai pleuré, la prière et les larmes n'ont pu me donner ce doux soulagement qu'elles apportent ordinairement à l'âme affligée : mon Dieu ! mon Dieu ! serait-il vrai? m'auriez-vous frappée dans l'objet de mes plus chères affections? mon époux bien-aimé ne serait-il plus?

— Que dites-vous, ô Vivia ? Il y a à peine quelques jours, votre noble époux vous envoyait un nouveau message, et vous disait que les Numides étaient toujours retirés au fond de leurs forêts; qu'ils n'osaient plus se montrer devant nos légions tant de fois victorieuses, et qu'il s'attendait à chaque moment à les voir demander la paix, heureux de pouvoir, avec les débris de leur armée, regagner leurs déserts et leurs montagnes.

— Plaise à Dieu que je me fasse de vaines terreurs ! Mais écoute, ô ma sœur, et juge toi-même. C'était un peu après l'heure de midi; mon enfant reposait doucement dans son berceau, et j'étais demeurée près de lui. Tout à coup je me pris à trembler : j'entendais des cris confus, je voyais s'agiter des masses d'hommes furieux; il me semblait que cette scène d'horreur se passait dans le camp, tout près de la tente de mon noble époux. Il y avait des soldats armés comme les nôtres, des sacrificateurs, tels que je me souviens d'en avoir rencontré dans le temple, quand, bien jeune encore, mon père m'y conduisait quelquefois; à leur tête était un vieillard dont les traits ré-

veillaient en moi des souvenirs lointains et confus: son aspect avait quelque chose de sombre et de sinistre... En vain je voulus en détourner mon regard : il était toujours devant moi; la vue de cet homme me faisait frissonner; j'avais beau fermer les yeux, me couvrir le visage de mes mains, cet homme, ce vieillard, je le voyais toujours : le sang était glacé dans mes veines, une sueur froide ruisselait sur mon front!

— Vous vous étiez donc endormie, et quelque songe trompeur... quelque réminiscence peut-être du passé?.....

— Oh! non, Félicité, non; j'étais éveillée comme je le suis maintenant. Tout ce que je te dis se passait au fond de moi-même, mais me paraissait aussi réel et m'affectait aussi sensiblement que si je l'eusse vu de mes yeux, que si je l'eusse entendu de mes oreilles. Oh! c'est bien Dieu qui me préparait à l'affreux malheur dont je suis menacée, et je le sentais si bien qu'un cri étouffé s'échappa de ma poitrine en prononçant le nom de Jarbas!

Épuisée et comme hors de moi-même, je tombai à genoux en me prosternant le front contre terre, et je priai ainsi pendant quelque temps. Quand je me relevai, je n'entendais plus ces cris sauvages, je ne voyais plus ces masses agitées qui menaçaient mon noble époux de la pointe de leurs glaives; le vieillard lui-même avait disparu. Mais un spectacle affreux se déroulait aux yeux de mon âme : sous sa tente, Jarbas était étendu sur sa couche, pâle, respirant à peine à de longs intervalles; je voyais du sang, c'était le sien; il coulait par une blessure faite au cœur. Un autre vieillard (celui-là m'est inconnu), à figure douce et vénérable, était près de lui. Un moment je le vis verser de l'eau

sur le front de Jarbas; c'était sans doute un prêtre chrétien qui lui conférait le baptême; il me sembla même entendre les mots sacrés de Père, de Fils, de Saint-Esprit. Je le vis aussi approcher quelque chose de blanc de ses lèvres, puis imprimer sur son corps, à différentes places, le signe vénéré de la croix; les chairs, là où le signe était imprimé, devenaient humides et brillantes. Te le dirai-je encore? la voix de Jarbas arrivait jusqu'à moi; il priait les yeux levés vers le ciel, et, dans sa prière, il me nommait, moi, et notre enfant chéri! O Félicité, mon noble époux n'est plus! dans quelques jours sa dépouille mortelle sera rappelée à Carthage.

— Espérez dans le Seigneur, il est si bon!

— En lui seul, il le sait, repose toute ma confiance.

— Votre noble époux vous reviendra plein de vie; le ciel le conserve à votre tendresse, et ensemble vous adorerez de longues années encore le même Dieu et le même Christ, son Fils!

— Le ciel ne rend pas ses élus; c'est à moi d'aller rejoindre Jarbas! Puisse-t-il ne pas longtemps m'attendre!

— Mais ce ne sont que des impressions que peut-être vous vous êtes faites à vous-même dans votre légitime affection pour votre noble époux, et faut-il donc ainsi vous abandonner à la douleur et rejeter toute espérance?

— Ces impressions, comme tu les appelles, ô ma sœur, venaient de Dieu, je n'en puis douter. C'est sa main qui traçait au plus intime de moi-même ces images si vives que je crois avoir encore sous les yeux, et en ce moment encore il me semble toujours voir Jarbas étendu sanglant sur sa couche; je l'en-

tends encore prononcer mon nom et celui de notre enfant... Non, je n'ai plus d'époux sur la terre !...

Et elle tomba, éclatant en sanglots, dans les bras de Félicité.

Longtemps les deux jeunes femmes demeurèrent étroitement embrassées, confondant leurs larmes. Mais, après avoir donné un libre cours à leur douleur, elles se souvinrent du divin Consolateur des affligés, et toutes deux, s'agenouillant, prièrent dans un pieux recueillement. Le cœur de Vivia se sentit soulagé du poids affreux qui l'oppressait; la prière avait fait entrer dans son âme une douce et humble résignation.

— Chère amie, dit-elle, notre Père céleste a eu pitié de la *jeune veuve!* Sa tendre compassion a relevé mon âme abattue. Pendant que nous priions, je *voyais* au ciel Jarbas me sourire comme doivent sourire les anges aux âmes qu'ils veulent consoler; il tenait à la main une riche couronne semblable à celle dont son front était paré, et semblait me l'offrir. Que le Seigneur me fasse la grâce d'être digne de mon époux, digne du diadème immortel qu'il m'a montré !... Mais toi, sœur chérie, toujours si calme, si résignée, pourquoi paraissais-tu si triste, si accablée, quand tu es venue près de moi? Absorbée dans ma douleur, je ne t'ai pas demandé la cause de ta tristesse. Oh! pardonne-moi mon égoïsme!

— Mes jours, vous le savez, sont bien amers; moi, je suis accoutumée depuis longtemps aux larmes, et je ne vis guère que pour pleurer.

— Mais aujourd'hui, tu es plus triste que de coutume; ton front est pâle, tes yeux sont fatigués par les larmes que tu as répandues, et tu trembles près de

moi qui t'aime avec toute la tendresse d'une sœur! puis ce retard que je ne puis encore m'expliquer, toi toujours si exacte, si empressée!... Oh! ne me cache rien, je te prie! as-tu appris quelque chose? t'est-il arrivé quelque malheur?

— Qu'aurais-je pu apprendre? Depuis que l'époux que vous m'avez donné, Révocat, est au camp avec son maître, je vis seule, et aujourd'hui je n'ai vu personne.

Et Félicité parut se troubler; elle se détourna pour cacher les larmes qu'elle ne pouvait plus retenir.

— Qu'as-tu donc? lui dit Vivia, en lui prenant les mains et en l'attirant sur son cœur. Oh! si tu m'aimes encore, dis à ta sœur ce qui t'afflige si vivement!

— Le pourrai-je? l'oserai-je jamais?... Comment dire à la noble épouse de Jarbas que cet homme, que ce vieillard qu'elle croyait voir, dont l'aspect sombre et sinistre la glaçait d'épouvante, et qui peut-être... Comment lui dire que cet homme est le père de l'humble et malheureuse esclave que sa bonté a recueillie, et que tout à l'heure elle appelait du doux nom de sœur?... Grâce pour lui et pour sa fille infortunée!

Elle était tombée à genoux, et baisait les pieds de Vivia. La jeune patricienne, comme frappée de la foudre, chancelait; elle se couvrait le visage de ses deux mains; son cœur battait avec violence, et elle eut besoin, pour ne pas tomber, de s'appuyer sur sa couche; mais bientôt, reprenant tout son courage, et relevant la jeune esclave, malgré tous ses efforts pour se tenir attachée à ses pieds :

— Que veux-tu dire, Félicité? Achève, je t'en conjure. Peut-être ai-je troublé ton imagination par le récit imprudent des images qui m'ont effrayée! puis,

ne t'ai-je pas dit que je ne pouvais reconnaître ce vieillard, quoiqu'il me semblât l'avoir vu autrefois?...

— Au nom de Jésus-Christ que vous m'avez appris à connaître et à aimer, pardonnez-vous à *cet homme*, à mon malheureux père? car c'est bien lui!...

— Fût-il le meurtrier de mon bien-aimé Jarbas, oui, je lui pardonne pour l'amour du Christ et pour qu'il me soit pardonné à moi-même.

Et elle pressa tendrement l'esclave sur son cœur.

— Soyez mille fois bénie, et que Dieu lui-même vous rende au centuple le pardon généreux que vous accordez pour son amour! Maintenant je puis vous révéler le secret que je voulais renfermer dans mon sein; daignez m'écouter à votre tour :

C'était aussi un peu après le milieu du jour; tout à coup je me sentis accablée d'une tristesse profonde dont je cherchais en vain à m'expliquer la cause... Mon cœur était comme noyé dans un océan d'amertume; malgré moi, je pleurai abondamment, et, comme vous, les larmes ne soulageaient nullement ma douleur. La tristesse que j'éprouvais n'avait rien des tristesses ordinaires que j'ai connues, plus peut-être qu'aucune autre femme de mon âge. Jamais encore je n'avais ressenti d'aussi pénibles angoisses; c'est à peine si je pouvais respirer : un moment je craignis pour la vie de l'enfant que je porte dans mon sein. Oh! j'eus peur! je suppliai la Vierge Marie, au nom de son Fils bien-aimé, d'avoir pitié de moi, et je tombai sans mouvement, le front contre terre. Combien de temps suis-je demeurée dans cet état? je l'ignore; l'homme échappé miraculeusement à la mort peut-il dire ce qu'a duré son agonie? et pour moi, c'était l'agonie du cœur...

Quand je revins à moi, ma tristesse était toujours aussi grande; mes larmes continuaient de couler en abondance, mais je respirais plus librement. Quelques légers mouvements de mon enfant dans mes entrailles me firent tressaillir, et je levai instinctivement vers le ciel un regard plein de reconnaissance. Chaque jour, vous le savez, je prie pour mon malheureux père, afin que Dieu le regarde en son infinie miséricorde; mais, en ce moment, j'entendis distinctement au fond de moi-même une voix qui me dit avec force : *Oh! prie pour lui, sa dernière heure est venue, il va tomber entre les mains de la divine justice.* Il me semble que cette parole retentit encore, comme un coup de tonnerre, au plus profond de mon cœur.

Qui me parlait ainsi? Je ne le sais. Était-ce un de ces anges qui descendent quelquefois jusqu'à nous? Témoin invisible de la catastrophe fatale qui menaçait l'âme de mon père, était-il venu, dans sa tendre compassion, m'avertir et me presser de fléchir par une prière plus ardente la colère de ce Dieu qui aime à être désarmé? Était-ce le seigneur lui-même qui, avant de frapper, hésitait encore, retenu par sa douce miséricorde? Qui suis-je pour que Dieu daigne me visiter ou députer jusqu'à moi un de ces messagers célestes toujours prompts à accomplir ses adorables volontés? Tout ce que je puis dire, c'est que cette voix intérieure était aussi sensible que si mes oreilles l'eussent entendue, et que mes yeux eussent vu celui qui me parlait.

Je tirai de mon sein, je pressai sur mes lèvres tremblantes la croix précieuse que vous m'avez donnée le jour où je fus reçue catéchumène et qui depuis ne m'a pas laissée. Longtemps je l'arrosai de mes larmes,

conjurant notre doux Sauveur de pardonner à mon père, comme il pardonna sur la croix au pécheur qui mourait à ses côtés. Je lui renouvelai le sacrifice de ma vie tant de fois déjà offert pour obtenir la grâce et le salut de celui qui m'a tant aimée et qui ne s'est rendu si coupable que par l'excès même de son aveugle tendresse : *Prie,* me disait toujours la même voix, *prie pour lui.*

Bientôt je perdis comme le sentiment de moi-même, mais sans violence et comme si je me fusse évanouie : je ne connais pas ces états de ravissement, d'extase dont je vous ai entendu quelquefois parler au sujet de la pieuse Angéla qui les éprouve fréquemment, m'avez-vous dit, depuis son enfance. D'ailleurs, ce n'est point à moi, la dernière des servantes du Christ, que Dieu accorderait de si grandes faveurs. Il les réserve sans doute aux âmes innocentes, pures, aux cœurs qui brûlent de son saint amour. Je crois plutôt que la violence des impressions que je venais de ressentir avait épuisé toutes les puissances de mon âme, au point d'en suspendre tous les mouvements et toutes les facultés. Quoi qu'il en soit, je voyais mon père comme s'il eût été à quelques pas seulement de moi. Ses joues amaigries étaient sillonnées par des rides profondes, son front était chauve; quelques boucles de cheveux blancs flottaient en désordre sur ses épaules voûtées. Mon Dieu! qu'il avait vieilli dans l'espace de quelques années!

Son regard sombre, effrayant, comme le jour où il me repoussa de son sein en me maudissant, respirait la haine et la vengeance. Ses yeux, constamment fixés sur un personnage que je ne pouvais distinguer dans l'ombre qui l'environnait, lançaient de temps en temps

des éclairs sinistres dont je ne pouvais supporter la vue. Ses pieds et ses mains étaient chargés de lourdes chaînes; à ses côtés, il y avait des instruments de torture et de supplice dont l'aspect me glaçait le cœur; car je sentais qu'ils étaient là pour lui. Il me sembla aussi que la terre s'entr'ouvrait peu à peu sous ses pieds, mettant à nu de profonds abîmes, dont les ténèbres, horribles à contempler, étaient à demi éclairées par des flammes d'une nature inconnue.

Je poussai alors un cri suprême : *Grâce, ô mon Dieu, pour mon malheureux père,* et je crus entendre en même temps une voix faible, comme doit l'être celle d'un mourant, qui redisait doucement : *Grâce pour lui...* Et la scène avait tout à coup changé : toutes les images terribles qu'elle m'avait tour à tour présentées avaient disparu; mon père était seul, il y avait dans ses traits de la douleur, mais aussi quelque chose de calme qui donnait à sa physionomie la sérénité d'autrefois. Ses yeux étaient baignés de larmes et il priait à genoux, comme prient les chrétiens, devant deux modestes tombes qu'éclairaient plusieurs lampes suspendues à la voûte.

Quand, sortie de cet évanouissement, je pus enfin recueillir mes pensées, les émotions avaient brisé mon corps : je me relevai péniblement pour venir vers vous. Mais toutes les images qui m'avaient apparu dans cet état, que je ne puis encore définir, étaient demeurées comme imprimées au fond de mon âme, et je les vois encore comme au moment même où elles frappèrent si vivement mon imagination. Que signifient-elles, que veulent dire ces deux tombes au pied desquelles je voyais mon père prier avec larmes? je ne puis me l'expliquer. Est-ce le Seigneur qui

daigne nous avertir et nous préparer à l'accomplissement de ses desseins? Votre noble époux a-t-il péri victime d'un lâche assassinat? Avant de sortir de ce monde, l'eau du baptême a-t-elle purifié son âme? Est-il maintenant triomphant au ciel, comme il vous a semblé le voir? Mon malheureux père, égaré par sa haine contre notre sainte religion, aurait-il versé du sang? Ou bien l'ange des illusions et des frayeurs a-t-il voulu troubler la douce paix de notre âme et jeter un voile de douleur sur ces joies si pures que nous goûtons dans le Seigneur, depuis qu'il nous a été dit qu'à la pâque prochaine nous serions reçues aux saints mystères? Bientôt nous le saurons, Dieu aura pitié de nous, espérons en lui et abandonnons-nous à sa providence paternelle. Oh! ne délaissez pas la pauvre orpheline, gardez-lui toujours votre affection comme elle vous gardera à jamais sa reconnaissance et son dévouement; que le Seigneur vous protége, vous toujours si bonne pour moi; qu'il ramène bientôt près de vous votre époux bien-aimé; que son ange veille sur le berceau de votre cher enfant! S'il lui faut une victime, me voici prête; et je mourrai heureuse pour vous, pour vous, ô sœur bien-aimée, puisque vous me permettez encore de vous donner ce nom; pour mon pauvre père, afin qu'il lui soit fait un jour grâce...

Quelques minutes après, les deux jeunes femmes s'unirent dans une prière commune, puis, s'étant embrassées, se séparèrent pour le repos de la nuit.

CHAPITRE QUINZIÈME.

LE MENSONGE ET LA TENTATION.

On avait bientôt appris à Carthage la mort du jeune et vaillant Jarbas. Un messager fidèle et dévoué, l'esclave Révocat, expédié du camp par le vénérable Aruntius, en avait apporté la nouvelle à Vivia. Le sénat de son côté en avait été officiellement informé, et, avant même de désigner un autre chef pour prendre le commandement de ses légions, il avait, par une délibération solennelle, voté les honneurs du triomphe au jeune guerrier qui venait de mourir si malheureusement. Sa dépouille mortelle devait donc être reçue avec les mêmes cérémonies et les mêmes appareils; une couronne de lauriers serait déposée sur son tombeau et y demeurerait comme monument de la reconnaissance de la cité. L'auguste assemblée, en honorant ainsi la mémoire de Jarbas, ignorait encore qu'il était mort chrétien et martyr de sa foi.

Quoique préparée par les *pressentiments* dont nous avons parlé au chapitre précédent, Vivia avait senti toutes les forces de son âme défaillir en apprenant la

fin tragique de son époux. Renfermée dans ses appartements avec sa mère, la pieuse Rufine et Félicité, elle n'avait de consolation que dans la prière et les douces et tendres paroles de la vertueuse Julia. L'évêque Optat et Tertullien venaient la visiter. La voix grave de ces hommes de Dieu ranimait sa foi, relevait son cœur abattu. Elle pleurait, et qui pourrait lui faire un crime de ses larmes, à la pensée de son veuvage prématuré? mais sa douleur était calme, sans murmures comme sans impatience. Jarbas, elle en avait la confiance, régnait au séjour des bienheureux, où elle espérait le rejoindre bientôt; cette confiance, en adoucissant l'amertume de ses larmes, remplissait son âme de cette paix pure, céleste, inconnue à ceux qui n'ont pas les espérances éternelles.

Afer, après avoir frappé Jarbas, avait profité du premier mouvement d'épouvante et de trouble, et s'était glissé hors du camp. Quoiqu'il se ressentît encore des tortures de la question, il avait marché jusqu'au soir par des chemins détournés et déserts. La nuit venue, il avait pris quelque repos et s'était remis en marche, évitant toujours les routes battues. Enfant du désert, le cours du soleil, le mouvement des astres, lui servaient merveilleusement à diriger ses pas. Pour lui, il y avait double avantage à cheminer ainsi; il craignait moins d'être surpris par les soldats qu'on aurait pu envoyer à sa poursuite, et, en suivant la ligne droite, il arriverait plus tôt à la ville; il lui tardait tant de recevoir la double récompense qu'il avait si bien *méritée*, beaucoup d'or et sa liberté! Le cinquième jour, il avait aperçu les hautes tours de la cité; mais, par prudence, il avait attendu pour y rentrer que les rues fussent désertes et toutes les maisons fermées; à la

faveur des ténèbres, il avait pu, sans être vu, arriver jusqu'à la demeure de Jubal.

Le vieux Sylvain avait, lui, pris moins de précautions, et s'était moins hâté que l'esclave noir. Jarbas ayant, avant de mourir, ordonné son élargissement, il savait qu'on n'inquiéterait pas sa marche. Il avait donc repris lentement le chemin de ses montagnes, rassuré la vieille Fatuma que sa longue absence avait jetée dans une grande inquiétude, car il était parti pour le camp sans la prévenir. Après quelques heures de repos sous sa tente, il était venu à Carthage où il n'était guère connu que de ses anciens compagnons. Arrivé dans la ville, il s'était présenté chez le maître d'Afer, sous prétexte de l'informer de ce qui s'était passé, en cas que son complice n'eût pas pu ou n'eût point osé venir lui rendre compte de sa mission, mais au fond pour accomplir le serment qu'il avait fait de se venger sur Vivia elle-même, après l'avoir atteinte dans l'objet de ses plus tendres affections. La haine implacable qu'il lui avait vouée ne pouvait être assouvie que dans son sang.

Jubal avait largement récompensé le dévouement de son esclave en lui donnant plus d'or qu'il n'avait promis; mais, pensant qu'il pouvait encore avoir besoin de ses services, il ajournait toujours à lui rendre la liberté. En vain Afer lui rappelait son engagement, en vain il lui disait que Carthage n'était plus un séjour sûr pour lui; qu'on pouvait, à chaque moment, lui demander compte de l'absence un peu trop longue qu'il avait faite, qu'après tout il n'était plus bon à rien depuis que ces misérables Numides l'avaient estropié avec leur maudite question; l'impétueux jeune homme lui répondait avec colère qu'il avait sur son esclave

droit de vie et de mort, tant qu'il n'aurait pas signé son affranchissement. Afer, qui connaissait toute la violence de son maître, était bien obligé d'attendre des dispositions meilleures.

Le grand prêtre, toujours occupé de ses pensées de vengeance contre Tertullien, avait appris par le vieux Sylvain ce qui s'était passé au camp le jour où Jarbas avait été frappé par le poignard de l'esclave noir. Le père de Félicité lui avait dit l'histoire de ses chagrins, les causes de la haine qu'il avait jurée à Vivia et à la secte maudite des chrétiens, et le prêtre vindicatif lui avait donné de grands éloges, il l'avait encouragé dans son zèle pour la cause sacrée des dieux, et n'avait pas manqué de lui faire une peinture affreuse des prétendues abominations des chrétiens, que partageait, sans aucun doute, sa malheureuse fille. L'hypocrite vieillard avait trop d'intérêt à exalter le fanatisme et à aigrir les passions farouches du pâtre des montagnes. Il voyait en lui un de ces hommes dont il pouvait tirer un grand parti dans le projet qu'il méditait; mais il comptait davantage encore sur la fougue de Jubal, s'il réussissait à le compromettre avec Vivia : dans cette vue, il vint un soir le trouver secrètement.

— L'œuvre sainte est donc heureusement commencée, lui dit-il en l'abordant; deux hommes qui vivent sous votre toit ont bien mérité des dieux et de la patrie. L'époux de Vivia, vous le savez sans doute, avait trahi sa religion, et ainsi s'expliquent ces entretiens secrets qu'il avait avant son départ avec Tertullien, ce prêtre exécré, qui, si on le laisse faire, finira par rendre nos temples déserts et nos autels sans offrandes. Maintenant que nous avons la certitude et que bientôt toute la cité apprendra que Jarbas était chrétien, que

la sédition dans laquelle il a péri a été provoquée par son attachement à cette secte maudite, il faut profiter de l'occasion pour soulever les esprits et forcer le gouverneur et le sénat à proscrire enfin cette religion nouvelle, selon les édits de nos pieux empereurs.

— Jubal n'a pas coutume de se mêler de religion, répondit l'impétueux jeune homme, vous le savez bien. Si votre Jupiter est dieu, qu'il se venge du Christ son rival, c'est son affaire et non la mienne. La superbe Vivia m'a offensé; vous m'avez dit, qu'il vous en souvienne, de me venger dans celui qu'elle m'a imprudemment préféré. Je me suis confié au dévouement bien connu d'Afer; son poignard m'a donné satisfaction. Mais *elle*, il faut que je l'atteigne, à son tour, de ma vengeance, il faut qu'elle soit à moi, ne fût-ce qu'un moment. Je vaincrai sa fierté, n'importe par quel moyen, ou je la réunirai bientôt à celui qu'elle pleure. Laissez donc de côté, je vous prie, cette ridicule question de croyances et de culte. A cette condition, je suis tout disposé à écouter vos conseils, quoique je sois habitué à n'en prendre que de moi-même.

— Peut-être, Jubal, quand les années vous auront donné la sagesse, vous penserez autrement que vous ne faites. Mais, si vous êtes indifférent à cette lutte où est engagé l'avenir de notre antique religion, ne soyez pas du moins insensible à ce qui vous intéresse personnellement. La fière Vivia, que je hais autant que vous la haïssez vous-même, vous a offensé; elle a dédaigné votre main et votre nom, et pourtant j'ai entendu plus d'une noble patricienne proclamer heureuse entre toutes la jeune vierge que vous choisiriez pour épouse! Mais savez-vous bien le véritable motif de son orgueilleux mépris pour vous?

— Son cœur, je crois, s'était déjà donné à un autre : elle aimait, déjà peut-être elle était aimée ; car, voyez-vous, je n'ai pas cru un moment à sa prétendue vertu et je n'ai pas été dupe de son hypocrite pudeur. La vertu ! où donc est-elle? Mot sonore et prétentieux, à l'abri duquel l'orgueil essaye de voiler ses faiblesses.

— Peut-être, Jubal, vous avez raison de ne pas croire à la vertu, surtout quand elle se pare de ces dehors austères. Nos divinités ne sont pas aussi farouches, et j'ai, je l'avoue, quelque peine à me persuader qu'il y a plus de force dans le cœur d'une jeune fille. Mais vous vous trompez en attribuant à une affection déjà formée et payée de retour la conduite de Vivia à votre égard. Moi, je puis vous dire qu'elle avait un autre motif, je le tiens de bonne source.

— En m'humiliant, en repoussant mes avances, Vivia aurait eu un autre motif ! Expliquez-vous, je vous prie : je n'aime pas les demi-confidences.

— Aussi, je ne veux rien vous cacher : sachez donc, Jubal, elle-même s'en est vantée, qu'elle ne vous a si outrageusement dédaigné que parce que vous n'êtes pas chrétien.

— Impossible ! elle-même n'était pas encore chrétienne à cette époque.

— Elle dissimulait, mais déjà elle avait embrassé en secret la nouvelle religion. Ignorez-vous donc que sa mère est chrétienne depuis longtemps?

— Du moins, Jarbas n'était pas plus chrétien que moi, quand elle l'a agréé pour époux.

— Il est vrai ; mais elle lui avait imposé ses conditions ; éperdument épris d'elle, il lui avait promis avec serment de se faire initier. Rappelez-vous le récit du

vieux pâtre; ce qu'il vous a dit de ses derniers moments peut-il vous laisser quelque doute?

— Qu'importe après tout que, pour complaire à sa nouvelle épouse, Jarbas eût sincèrement, ou sans convictions, changé de religion? Qui me dit que la fière Vivia ne m'a repoussé que parce que je n'étais pas chrétien?

— Moi, ou plutôt elle-même. Voici ses propres paroles, telles qu'elles m'ont été rapportées dans le temps, et je ne les ai point oubliées : « Jubal est un noble jeune « homme, d'un esprit cultivé, d'un caractère généreux; sa naissance est illustre, les domaines de sa « famille considérables; mais, avec son éducation et « ses habitudes, on ne peut espérer qu'il se convertisse à notre religion; elle lui paraîtra toujours trop « austère, et jamais je ne consentirai à prendre pour « époux qu'un homme chrétien ou qui m'aura promis « de le devenir. » Est-ce clair et douterez-vous encore?

Le vieillard mentait; mais en prêtant à la jeune patricienne ce langage tout de son invention, il pensait que Jubal, dont il connaissait le caractère impétueux, allait éclater en imprécations contre les chrétiens et leur jurer une haine implacable. Mais, au lieu d'une de ces explosions violentes qui lui étaient si naturelles, il fut tout surpris de voir le jeune homme garder le silence et paraître se recueillir en lui-même.

— Jubal, lui dit-il un peu décontenancé, me croiriez-vous assez crédule pour accueillir comme un enfant de vaines rumeurs, ou assez misérable pour trahir par le mensonge le respect que je dois à ma dignité et à mes cheveux blancs?

— Je n'ai aucun intérêt à suspecter votre gravité ou

votre bonne foi. Je crois donc aux paroles que vous venez de dire. Quel étrange changement elles ont opéré tout à coup au plus intime de mon cœur! Vivia ne me méprisait donc pas! Si, un jour, elle a blessé mon orgueil par un de ces mots sanglants qu'on ne peut guère oublier, c'est que moi-même, la confondant dans mon estime avec tant de jeunes personnes que je rencontre à chaque jour dans le monde, j'ai blessé sa délicatesse par quelque propos léger, imprudent, car elle l'a dit, quand plus tard elle a repoussé mes avances, elle n'a eu égard qu'à la différence de religion. Avais-je donc le droit de lui en faire un crime? O Vivia, pourquoi ne vous ai-je pas mieux connue alors! Je ne vous eusse point haïe, peut-être même des liens doux et sacrés nous eussent unis, et près de vous j'eusse sans doute trouvé le bonheur que je demande en vain aux mille affections passagères où mon pauvre cœur se fatigue et s'use depuis les années de mon adolescence!

— Que voulez-vous dire, Jubal? auriez-vous donc, pour plaire à Vivia, embrassé cette religion abominable des chrétiens, au grand risque de devenir la fable et la risée de vos compagnons de plaisir et de toute la cité? Ou bien auriez-vous entrepris de la désabuser et de la ramener au culte des dieux de son enfance?...

— Je ne crois point à vos dieux, je vous l'ai assez dit et répété. J'en ai, voyez-vous, trop appris sur leur compte; ils ne valent pas mieux que moi, et certes, je n'ai pas la prétention qu'on m'élève un jour des autels et qu'on m'offre des sacrifices.

— Mais il n'y a pourtant pas de milieu : ou il faut croire à nos dieux immortels avec tous les hommes sages, ou bien croire à celui qu'on nomme le Christ,

à ce misérable Juif que ses crimes ont conduit au gibet, et dont la doctrine impie n'a pu séduire jusqu'alors que quelques pauvres esclaves et quelques femmes du peuple.

— Vivia n'est ni une pauvre esclave, ni une femme du peuple; c'est une noble patricienne, et tout le monde s'accorde à dire qu'elle est aussi distinguée par l'élévation de l'esprit et du caractère que par la naissance et le rang.

— Jeune et sans expérience, il était facile de la tromper. Comment eût-elle résisté aux obsessions du fanatique Tertullien?

— Si Tertullien est fanatique, je l'ignore. Ce que je sais, c'est que Carthage peut être justement fière de le compter parmi ses enfants. Je l'ai entendu dans des causes célèbres : sa parole puissante soulevait, subjuguait les esprits. J'ai suivi ses leçons quand il enseignait la rhétorique. Je me souviens encore combien nous admirions son beau, son sublime génie. Le jour où il s'est fait chrétien, la nouvelle religion a fait sa plus noble, sa plus glorieuse conquête.

— Je vois que décidément la sagesse vous abandonne : Jubal, je ne vous reconnais plus. Bientôt, sans doute, vous renoncerez à vos habitudes chéries, vous direz un éternel adieu à vos gais compagnons, et vous affecterez, comme ces hypocrites chrétiens, un genre de vie sombre et austère.

— Pour le moment du moins, je ne me sens nullement en humeur de le faire. Mais, si j'en avais la pensée, quel si grand malheur y aurait-il donc? Cessez, Olympius, ces lâches récriminations contre des hommes qui ne sont pas là pour se justifier. Après tout, ils sont libres comme vous et moi.

— Il faut déjà être un peu des leurs pour prendre si chaudement leur parti. Oh! vraiment, toute la ville sera dans l'étonnement quand elle apprendra un de ces jours que le brillant Jubal, l'homme de toutes les fêtes, le héros de toutes les réunions bruyantes et enjouées, s'est fait tout à coup chrétien.

— Je n'en suis point encore là, vous dis-je; mais Vivia est chrétienne, elle; ne l'oubliez pas.

— Cette Vivia est votre ennemie.

— Elle a pu l'être, elle ne l'est plus.

— Quoi! il n'y a qu'un moment, vous lui juriez une haine implacable! Vous vouliez son déshonneur et son sang!

— Cette haine s'est éteinte : ses nobles paroles que vous me répétiez tout à l'heure ont changé mon cœur. Maintenant je l'aime, je le sens, d'un amour digne d'elle.

— Dieux! vous aimeriez cette femme qui vous a si cruellement insulté! Depuis quand le *hideux vautour* s'éprend-il ainsi *pour la douce colombe?*

A ce souvenir méchamment évoqué par le grand prêtre, Jubal devint pâle de colère : son cœur se gonfla comme au jour où la fière patricienne lui avait adressé ces mots sanglants. Ses lèvres tremblèrent, un son rauque gronda au fond de sa poitrine, et son œil brilla d'un éclair fauve, comme celui du tigre dont une flèche acérée vient déchirer les flancs. Le vieillard le contemplait avec une satisfaction infernale; il avait donc touché la fibre sensible et rallumé tout le feu de la haine au fond de ce cœur qui commençait à s'ouvrir à des sentiments plus modérés. En proie à une fureur concentrée, Jubal eut un moment la pensée de sortir brusquement et de dire à son esclave : « Afer, reprends

« ton poignard, il me faut le sang de la fière Vivia. » Il fit même quelques pas pour se retirer; mais bientôt, comprimant sa colère par un effort violent qui l'étonna lui-même, il se rapprocha du grand prêtre, et le regardant en face :

— Gardez-vous, Olympius, s'écria-t-il, de jamais répéter ce que vous venez de dire; vous ne le feriez pas impunément.

Et il accompagna cette parole d'un geste menaçant, qui fit trembler le lâche vieillard.

— Pourquoi vous emporter ainsi? lui répondit-il. Je n'avais pas, je vous assure, l'intention de vous offenser. Connaissez-moi mieux; je suis toujours disposé à vous aider de mes conseils et à mettre à votre service toute l'influence que me donne ma dignité.

— Je vous le dis franchement, vos conseils me sont devenus suspects. Quant à votre influence, je m'en passerai fort bien. N'espérez pas m'engager dans un nouveau crime; vous ne réussiriez pas. Je commence à voir où vous en voulez venir : vous haïssez les chrétiens, vous haïssez surtout Tertullien. Votre unique but, toutes vos paroles l'indiquent assez, est de provoquer une persécution sanglante contre ceux qui n'adorent pas vos dieux, pour atteindre plus sûrement l'homme qui vous est si odieux. Le sort des chrétiens m'intéresse peu : je ne les accuserai pas, je ne les défendrai pas non plus. Mais si la tête de la noble Vivia est menacée, prenez garde, la vôtre m'en répondra. Vous connaissez Jubal, il n'a qu'une parole !...

Le prêtre des faux dieux comprit qu'il n'y avait plus à dissimuler, puisque aussi bien Jubal l'avait deviné. Mais comme il avait habilement prévu toutes les

résistances qu'il pouvait rencontrer, il pensa que le moment était venu de recourir au moyen suprême, celui de l'intimidation. Sur ce nouveau terrain, il se croyait assuré de la victoire.

— Oui, dit-il avec feu, oui, il faut que cette secte maudite périsse; il faut que ce prêtre exécré me paye l'injure qu'il m'a faite, car moi aussi j'ai été offensé. Mais puisque vous vous refusez à servir mes projets, vous ne sauverez pas *votre Vivia*. Je vous le jure, au nom des dieux immortels, moi-même je demanderai son sang.

— Homme faux et cruel, si j'avais sur moi mon poignard, cette parole serait la dernière qui sortirait de votre bouche. Mais Vivia ne périra pas, je la protégerai, et malheur à l'imprudent qui toucherait à un seul de ses cheveux!

— Jeune homme téméraire, que pourriez-vous donc pour elle? Voudrait-elle même de votre impuissante protection? Elle vous a méprisé, repoussé; maintenant elle vous hait de toute l'énergie de son âme.

— Vivia a le cœur trop élevé, elle est trop vertueuse pour haïr, et quand elle reconnaîtra que mon affection pour elle est pure autant que sincère, elle ne pourra la rejeter.

— Ne vous abusez pas, Jubal; entre vous et elle, il y a un abîme infranchissable; il y a du sang! Pensez-vous qu'elle ne sache pas que son époux est tombé sous le poignard de votre esclave? Déjà l'opinion l'accuse tout haut de cet attentat. Quelques-uns des gardes l'auraient, dit-on, reconnu, malgré sa fuite précipitée. Jubal, écoutez-moi (et le son de sa voix redevint doux et flatteur), malgré ce qui s'est passé entre vous et moi, je veux encore vous être utile. En supposant

que ces bruits ne prennent pas de consistance, que Sylvain et Afer demeurent muets, moi, je possède votre secret : qui pourrait au besoin m'empêcher de parler? Il ne serait pas difficile d'obtenir les aveux de votre *sicaire*, comme on le nomme. Un esclave, lui surtout, ne se résigne pas à expirer dans d'affreuses tortures, plutôt que de trahir son maître. Vous protesteriez? mais de quel poids serait votre protestation? Ne sait-on pas que cet Afer n'est qu'un instrument docile entre vos mains, que c'est lui qui frappe, mais que c'est vous qui lui désignez la victime? Votre nom, vos amis, le crédit de votre père, ont bien pu jusqu'alors suspendre la sévérité de la justice. Quelques pauvres esclaves, quelques jeunes filles du peuple tombées sous le poignard de cet Afer, n'avaient pas, après tout, tant d'importance aux yeux de nos magistrats. Mais aujourd'hui, il s'agit d'un noble jeune homme, d'un chef d'armée! Sa famille est puissante, sa veuve est honorée, Carthage s'est émue de son malheur. Si je dis un mot, Jarbas sera vengé. Vous voyez donc bien que j'ai le droit de mettre à mon silence quelques conditions.

Un homme dont le cœur est pur, dont la conscience n'a rien à redouter de la justice humaine, a le droit d'être ferme et de demeurer indépendant. Mais s'il a commis un de ces crimes que la loi frappe de ses rigueurs, il ne s'appartient plus désormais à lui-même; il est à la merci de son complice ou de quiconque peut le dénoncer. Avec un mot, avec un signe, on l'oblige, malgré toutes ses répugnances, à de nouveaux crimes ou aux dernières lâchetés. Jubal se trouvait dans cette situation; il le comprit bien.

— Au moins, dit-il d'une voix mal assurée, la no-

ble Vivia ne courra aucun danger? promettez-le-moi, je vous en prie.

— Vous l'aimez donc bien, cette femme?

— Plus que tout au monde. Oh! n'essayez pas de combattre cette affection; mon cœur, comme s'il fût né à une vie nouvelle, en est tout rempli, depuis que vous m'avez appris à la mieux connaître. Il n'y a qu'un moment, j'aurais voulu la voir expirer à mes pieds, et maintenant je tremble à l'idée seule qu'il puisse lui arriver malheur.

— Jubal, il dépend de vous qu'elle soit sauvée.

— Oh! merci; maintenant parlez, je consens à tout ce que vous voudrez.

Le jeune homme était à sa merci, et l'hypocrite vieillard triomphait au-delà même de ses espérances. Par cela seul qu'elle était chrétienne, Vivia lui était odieuse, et il se promettait bien de la perdre comme les autres, quand il n'aurait plus besoin du dévouement de Jubal. Si celui-ci eût pu voir le sourire perfide qui contracta ses lèvres au moment où il lui répondait de la vie de la jeune patricienne, peut-être eût-il retrouvé un peu de courage et d'indépendance. Mais, tout entier à ses espérances, il n'avait rien remarqué.

— Jubal, dit le prêtre des faux dieux, mes conditions seront simples, et, avec un peu de bonne volonté, elles vous seront faciles. De votre esclave noir vous ferez ce que vous voudrez, il est trop compromis, je vous l'abandonne. Mais vous avez recueilli et vous abritez sous votre toit un homme qui peut m'être utile : c'est le vieux Sylvain; je veux qu'il vienne près de moi, lui-même d'ailleurs le désire.

— De ce moment, il est à vous; vous savez que je

n'ai du reste aucun droit sur lui. Il est mon hôte, il n'est pas mon esclave.

— Vous avez des amis nombreux et puissants; votre naissance vous donne entrée dans toutes les grandes familles de la cité. Par vous, par vos amis, rendez les chrétiens odieux; n'épargnez rien pour soulever contre eux les haines les plus violentes. Je vous recommande surtout ce fanatique Tertullien; ayez soin de le présenter comme l'appui de cette secte, et le plus fougueux propagateur de la nouvelle doctrine. Plaignez-vous tout haut de l'indifférence du sénat, de l'apathie de nos magistrats et du gouverneur, qui demeurent impassibles, malgré les édits sévères de nos augustes Césars.

— Ce rôle ne convient ni à mon caractère, ni à mes habitudes; je ferai pourtant ce que vous désirez.

— Ce n'est pas tout encore, et ce qui me reste à vous dire est peut-être le plus important : les restes de Jarbas sont attendus de jour en jour, et on doit les recevoir avec une pompe inaccoutumée; il est du plus grand intérêt qu'on n'honore pas ainsi la cendre d'un vil chrétien. Il faut donc, à tout prix, que l'aveugle décision du sénat soit cassée, ou que le peuple, usant de son droit souverain, en fasse lui-même bonne justice. Agissez, Jubal; mais ne perdez pas un moment, et souvenez-vous que, pour réussir, tous les moyens sont bons.

— Insulter à la dépouille mortelle de Jarbas, c'est outrager Vivia elle-même, et je vous ai dit que je l'aime et ne peux être désormais heureux que par elle! Puis à quoi bon cette vengeance sauvage contre un cadavre?

— Jubal, que vous comprenez mal vos intérêts, en

vous laissant ainsi aller à une fausse délicatesse et à une sensibilité puérile! Vous ne sentez donc pas qu'il faut que la fierté de Vivia soit humiliée, et qu'elle commence à craindre pour elle-même, ce qu'elle ne fera jamais, tant qu'elle se croira protégée par le nom de son époux? Mais du jour où elle aura le sentiment de sa faiblesse et de son isolement, elle sera, croyez-le, plus douce et plus traitable : le lierre ne s'élève et ne se tient ferme qu'autant qu'il est soutenu par l'arbre au tronc duquel il s'est attaché; que l'arbre tombe, le lierre tombe avec lui, et ses rameaux pendent jusqu'à terre, où chacun les foule aux pieds. Si donc vous aimez Vivia, si vous la jugez digne de votre nom, il faut que son orgueil, car elle en a, soit abaissé; il faut qu'elle se sente seule au monde, sans honneur, sans appui dans son veuvage : vous lui offrirez alors votre protection, et elle sera trop heureuse, je vous l'assure, de l'accepter. Vous voyez que non-seulement je tiens à ma parole, mais encore que je vous prépare la voie pour arriver jusqu'au cœur de la femme que vous aimez.

Ainsi le rusé vieillard flattait la passion du jeune patricien pour l'attacher plus fortement à son projet. Jubal se laissa prendre à ce langage trompeur, et lui promit tout ce qu'il voulut. Dès le jour même il lui envoya le vieux Sylvain, signa l'affranchissement d'Afer, qui s'éloigna aussitôt de Carthage, où il ne se sentait pas en sûreté. Olympius ne fut pas si heureux auprès du gouverneur de la province, qu'il alla trouver immédiatement. Il ne put, malgré tous ses efforts, le décider à se déclarer contre les chrétiens. Nous verrons plus tard qu'il rencontra moins de résistance auprès d'un autre magistrat.

CHAPITRE SEIZIÈME.

LES CHRÉTIENS AUX LIONS.

Tant que l'empereur Sévère avait eu des compétiteurs à l'empire, il avait laissé les chrétiens pratiquer assez librement leur religion. Il connaissait leur fidélité; il savait qu'il n'avait rien à craindre d'eux; il n'avait pas d'ailleurs dans son armée de soldats plus braves et plus dévoués. Mais du moment où la mort de Niger et d'Albin eut assuré sur son front la couronne des Césars, et que toutes les provinces en révolte, écrasées par ses légions victorieuses, eurent fait tour-à-tour leur soumission, il ne garda plus les mêmes ménagements. Finit-il par ajouter foi aux calomnies atroces qu'on publiait sur le compte des chrétiens avec plus de malignité que jamais? Dans son attachement aveugle au culte des idoles, fut-il effrayé du progrès que faisait chaque jour l'Évangile? ou voulut-il, par orgueil, ajouter une nouvelle gloire à son nom en triomphant de cette religion qui avait bravé toute la puissance de Rome, toute la violence de quatre grandes persécutions? L'histoire ne le dit pas. Quoi

qu'il en soit, la dixième année de son règne, il publia des édits sévères contre les chrétiens; ce fut le signal de la cinquième persécution, et quoique, dans certaines provinces, le sang des martyrs n'ait pas coulé, elle devint pourtant si furieuse qu'on crut toucher au fatal avénement de l'Antechrist.

En Égypte, pays de toutes les superstitions, les ordres de l'empereur furent rigoureusement exécutés. A Alexandrie, dont l'école célèbre attirait des disciples de toutes les nations, il y eut un grand nombre de martyrs : l'illustre Clément n'échappa à la mort que par la fuite, et se retira en Cappadoce, où il prit soin d'une Église dont l'évêque avait été jeté dans les prisons pour la foi; le père d'Origène fut du nombre des confesseurs qui donnèrent leur sang pour le nom de Jésus-Christ; nous avons raconté la fin glorieuse de la vierge Potamiène, cette sœur d'adoption de la noble Julia.

A Carthage, où les intérêts du commerce et les excursions continuelles des peuples farouches du désert préoccupaient généralement les esprits, il y avait moins de préjugés, moins de haine contre les chrétiens. On disait bien qu'ils avaient des *charmes* infaillibles pour engager ceux qu'ils voulaient attirer dans leur parti; on attribuait à l'influence de la *magie* ces conversions nombreuses qu'on ne pouvait autrement expliquer, et le peuple, qui aime assez qu'on lui fasse son opinion, se contentait de cette pitoyable interprétation. Mais les hommes plus sérieux, plus réfléchis, ceux qui avaient encore conservé quelque sentiment de vertu, ne se laissaient pas abuser à ces vaines rumeurs; en voyant de près les chrétiens, ils ne pouvaient se défendre de les admirer, et

ils leur accordaient assez hautement leur protection. L'édit de persécution aurait donc bien pu rester enseveli dans les archives du gouvernement avec les autres ordonnances impériales qui l'avaient précédé ; mais l'orgueil du prêtre des faux dieux avait été blessé. A quoi tiennent souvent les événements les plus graves !

Dès le jour qui avait suivi son entrevue avec ce pontife haineux, Jubal, dans l'espérance d'obtenir la main de Vivia, s'était mis à l'œuvre avec un zèle digne d'une meilleure cause. A table, au jeu, dans les réunions du soir ou plutôt de la nuit dont il était l'âme, il ne cessait de lancer contre les chrétiens les traits les plus perfides et les plus acérés. D'un esprit naturellement fin, d'une élocution facile, abondante, il tournait habilement en ridicule leurs mœurs, leur vie retirée, leurs manières simples et modestes; auprès des femmes débauchées dont il faisait sa société habituelle, il présentait les disciples du Christ sous les couleurs les plus odieuses : il en faisait autant de monstres qui ne méritaient que l'exécration, et dont il fallait se hâter de faire disparaître la race maudite.

« Voyez, disait-il, ces hypocrites; pour se donner une apparence de vertu, ils se tiennent éloignés de toutes nos réunions : on ne les rencontre ni au théâtre, ni aux jeux, ni aux bains publics; ils se renferment dans leurs maisons, comme des ours dans leurs tanières; quand, par hasard, ils sont obligés de sortir, on les reconnaîtrait entre mille à la simplicité de leurs vêtements, à la modestie affectée de leurs regards, à la gravité prétentieuse de leur démarche. Ils nous méprisent, parce que nous savons jouir de la vie sans nous inquiéter de cet avenir mystérieux, inconnu, que le sage ne craint pas. Au fond, ils ne va-

lent pas mieux que nous : ils ont tous nos vices, moins la franchise; ils s'enveloppent de mystères, et vraiment ils en ont besoin pour cacher leurs turpitudes et leurs infamies!

« Ces hommes à l'extérieur si austère, si mortifié, on les connaît : entre eux, dans le secret, ils se livrent sans pudeur et sans frein à des abominations qui nous feraient horreur à nous-mêmes, quoique nous ne soyons pas des modèles de vertu ; les adultères, les incestes les plus monstrueux, sont pour eux un mets recherché : le frère ne respecte point sa sœur, le père flétrit sans scrupule l'innocence de sa fille, la mère elle-même s'unit dans des embrassements contre nature à un fils qu'elle a autrefois nourri de son lait! Et ces crimes révoltants, ils choisissent de préférence, pour s'y abandonner, le moment de leurs assemblées religieuses; ce sont leurs prêtres eux-mêmes qui en donnent le signal et l'exemple.

« Ils affectent l'humanité, l'horreur du sang, et, dans leurs réunions nocturnes, quand ils se sont gorgés de vins et de viandes, quand ils ont assouvi jusqu'à la satiété leurs passions brutales, ils présentent à leur pontife un enfant qu'il égorge sans pitié : eux, recueillent avidement et boivent avec une volupté féroce le sang tout chaud encore de l'innocente victime, et se disputent les lambeaux palpitants de ses chairs; des chiens dévorent les os, et font ainsi disparaître les dernières traces du meurtre. En vérité, les lions et les tigres de nos déserts sont moins cruels, et je ne vois pas pourquoi nous faisons une guerre d'extermination à ces animaux dont toute la férocité est dans l'instinct, tandis que nous ménageons des hommes qui les surpassent en cruauté.

« Amis, jusqu'alors nous avons pris en pitié cette secte impie, nous inquiétant peu de ses progrès; mais aujourd'hui elle menace nos joies et notre avenir : nos réunions ne seront bientôt plus embellies et animées par la présence de ces jeunes femmes qui en font le plus grand charme. Ces femmes rieuses comme nous, amies du plaisir, nous échappent tour-à-tour, attirées sans doute par l'attrait de la nouveauté, et entraînent avec elles leurs plus belles esclaves. Pour peu que la contagion continue, nous en serons réduits à faire de la politique et de la philosophie, ce qui n'est guère dans nos goûts et nos habitudes, et il nous faudra, bon gré mal gré, nous résigner aux ennuis d'un célibat perpétuel; car toutes les nobles patriciennes embrassent, à l'envi, la nouvelle religion, et pour elles maintenant c'est un point d'honneur de n'accepter que des époux chrétiens. Si donc plus tard nous voulons *faire une fin*, il ne nous restera, ou que de demander humblement à entrer dans cette secte hypocrite, ou de donner notre nom à quelque fille du peuple, à quelque pauvre esclave. Que vous en semble, et que diraient nos aïeux s'ils se réveillaient du sommeil de la tombe?

« Si donc vous voulez m'en croire, ajouta-t-il, il est temps de nous opposer au mal qui grandit de jour en jour. Vous me connaissez : je n'ai pas plus de respect que vous pour nos dieux; mais il ne faut pas nous laisser ravir tout ce qui fait notre bonheur. Défendons bravement nos douces jouissances, déjà si compromises; nous avons tous le feu de la jeunesse, du crédit, des esclaves dont, avec un peu d'or, nous pouvons acheter le dévouement. Attaquons donc, par tous les moyens possibles, la nouvelle religion; prenons-nous-en à ses superstitions, aux impiétés, aux

dérèglements, aux crimes qu'elle autorise et consacre. Au nom du plaisir, notre unique divinité, détrônons ce prétendu Dieu qu'on appelle Christ : l'œuvre est digne de nous.

« L'occasion est des plus favorables ; le hasard nous protége visiblement. Dans quelques jours, vous le savez, les cendres de Jarbas arrivent à Carthage, où on se dispose à les recevoir avec une grande pompe : mais, ce que peut-être vous ignorez, c'est que Jarbas était secrètement chrétien ; que c'est en haine de ce nom odieux que l'armée s'est révoltée, et que lui-même a été frappé d'un coup de poignard. Protestons tous contre la décision du sénat ; déclarons-la hautement une lâcheté, une infamie. Grâce à nous, la ville sera bientôt en émoi : les chrétiens nombreux rentreront dans l'ombre d'où on les a laissés sortir ; leurs femmes et leurs filles, aujourd'hui si fières, si dédaigneuses, reviendront se jeter entre nos bras !... Guerre donc au Christ ! gloire et triomphe au doux plaisir !... »

La volupté et le vin aidant, les paroles de Jubal produisaient un effet électrique sur les jeunes têtes accoutumées d'ailleurs à subir sa domination : le verre à la main, on jurait haine au Christ ; quelques-uns même, ou plus ardents, ou plus échauffés par l'ivresse, parlaient de *faire la chasse à ces tigres de chrétiens* qui égorgeaient les petits enfants et buvaient leur sang.

De son côté, le vieux pâtre des montagnes ne restait pas inactif. Implacable dans sa haine, il s'était dévoué aveuglément au rôle que lui avait assigné le grand-prêtre ; une seule pensée le poursuivait jour et nuit : assouvir enfin sa vengeance, voir couler le sang de cette femme exécrée qui lui avait ravi son seul

trésor, sa Fatime bien-aimée. Tantôt il se promenait dans les champs, se mêlant aux esclaves qui cultivaient la terre; il feignait de les plaindre pour gagner leur confiance, et quand il les jugeait disposés à l'écouter : « Malheureux, leur disait-il, vous travaillez pour des maîtres qui n'ont pour vous que d'impitoyables rigueurs, tandis qu'il ne tient qu'à vous de vous affranchir de leur orgueilleuse domination. Vos oppresseurs sont chrétiens, ou ostensiblement, ou en secret; à ce titre, ils sont hors la loi et n'ont plus aucun droit sur vous. Dénoncez-les aux magistrats; demandez qu'ils soient punis selon les sages édits de nos empereurs, qu'on les exile, qu'on les condamne au dernier supplice. La liberté pour vous, vos femmes, vos enfants, et une part dans ces riches domaines que vous fécondez de vos sueurs, seront le prix de votre courage : mais hâtez-vous; car ces maîtres barbares, qui savent ce qu'ils ont à craindre, vous préviendraient, et ils vous ont trop appris qu'ils ne se font pas scrupule de voir un *vil esclave* expirer sanglant sous leurs fouets. »

D'autres fois il s'acheminait lentement vers la riche demeure de Vivia, ou s'asseyait sur quelque place publique. Semblable à un squelette par sa maigreur, les cheveux et la barbe en désordre, à peine couvert de pauvres haillons, le visage sombre, abattu, on le prenait volontiers pour un de ces malheureux que les païens croyaient poursuivis par une inflexible destinée. On s'approchait de lui, on lui offrait l'hospitalité du foyer; mais il persistait à n'entrer dans aucune maison : « Laissez-moi, disait-il, laissez-moi à ma douleur!... Que pourriez-vous pour un infortuné condamné à souffrir sans consolation, sans espérance? » Et il ra-

contait longuement à la foule l'histoire que nous connaissons déjà. On s'apitoyait au récit de ses malheurs; au nom de l'enfant qui faisait toute sa joie et qu'il avait perdue, bien des mères pleuraient. Mais quand il en venait à exhaler sa haine contre les chrétiens et contre Vivia en particulier, ses sombres imprécations, ses cris de vengeance passionnaient la multitude, et, après un sourd frémissement, la fureur éclatait : « Mort aux chrétiens ! mort à l'infâme Vivia ! » criait-on de toute part.

Le prêtre des faux dieux se tenait au courant de tout ce qui se passait dans la cité. Il écrivait à Jubal les lettres les plus flatteuses pour l'encourager dans l'œuvre qu'il menait si bien; mais il était loin d'être aussi content du proconsul. Firmilien, qui depuis longtemps gouvernait la province de Carthage, n'avait jamais eu à se plaindre des chrétiens. Il en connaissait plusieurs avec qui il entretenait les rapports les plus bienveillants. D'un caractère naturellement doux, indifférent, par principes, aux questions de religion, il ne comprenait pas qu'on pût inquiéter ou persécuter des hommes, uniquement parce qu'ils professaient telles ou telles croyances. Comme les autres gouverneurs, il avait reçu le dernier édit de l'empereur; mais il ne se pressait pas de le publier, malgré les murmures de quelques païens zélés.

Si Firmilien eût été plus jeune, peut-être l'ambition, le désir de se rendre agréable à César, ou la crainte de perdre son gouvernement, eût pu le décider à faire violence à son caractère; mais il était vieux, ennuyé des honneurs qu'il commençait à trouver un peu lourds pour son âge. Accablé d'infirmités, il aspirait plutôt au repos. Il avait toujours vécu dans une douce quiétude; il voulait mourir en paix.

Le haineux pontife avait beau le presser; en vain il lui représentait l'exaspération toujours croissante des esprits, les malheurs qui pouvaient résulter pour la cité d'une émeute populaire, la disposition où étaient plusieurs membres du sénat de le dénoncer à l'empereur s'il tardait plus longtemps à publier et à mettre à exécution l'édit contre les chrétiens, l'impassible vieillard finissait toujours par lui répondre : « L'empereur a été trompé; les chrétiens ne sont pas de méchantes gens, ni des hommes dangereux. » Ou bien : « A mon âge, on a besoin de tranquillité; attendez un peu. Je suis vieux, infirme; après moi, un autre fera ce qu'il voudra. » Mais *attendre*, ce n'était pas le compte d'Olympius, et il se décida à faire parler *la grande voix du peuple*, voix puissante, terrible, à laquelle il espérait bien que rien ne pourrait résister.

Sur la place principale de Carthage, un peu au-dessus des ports qu'elle dominait, s'élevait une haute statue en marbre blanc, représentant la reine des dieux, Junon, protectrice de la cité; un riche diadème de pierres précieuses couronnait sa tête, et jetait, aux rayons du soleil, des feux éclatants. De la main droite, elle tenait un sceptre d'or, symbole de la divinité; de la gauche, elle soutenait un vaisseau habilement travaillé, avec cette inscription passablement fastueuse : *Carthage, reine des mers.* Cette statue était là depuis bien des siècles; les Romains l'avaient respectée, par crainte sans doute d'irriter la colère de la fière et implacable déesse. Tout le peuple l'avait en grande vénération. Avant de se mettre en marche, les légions venaient se ranger en bataille, tandis que le sénat remettait solennellement au chef le signe du

commandement et l'étendard de la cité, qu'il devait rapporter victorieux. On avait aussi coutume d'y déposer de riches dons, des couronnes, des colliers, des bracelets, qu'une grille de bronze protégeait contre la cupidité des voleurs. Il n'y avait pas une seule famille païenne un peu aisée qui ne se fît un devoir d'y apporter son offrande. La nuit, un gardien veillait en armes sur le monument sacré.

Or, un jour, aux premiers rayons de l'aurore, le gardien fut trouvé baigné dans son sang : un coup de poignard au cœur l'avait étendu sans vie au pied de la grille. Tous les dons avaient été enlevés, la statue elle-même affreusement mutilée; la tête, dépouillée du précieux diadème, gisait à terre, ainsi que la main droite; le sceptre d'or était brisé, et les fragments épars çà et là portaient l'empreinte de nombreux coups de marteau qui trahissaient une pensée de mépris et d'insulte dans les mutilateurs : en quelques moments, la grande place fut envahie par une populace consternée; les uns levaient les mains et les yeux au ciel, conjurant la reine des dieux de ne pas se courroucer contre la cité qu'elle avait toujours protégée; d'autres se prosternaient le front à terre, protestant ainsi contre l'attentat sacrilége si audacieusement commis. Mais bientôt un bruit circula rapidement dans la foule sans qu'on pût dire d'où il partait : *Ce sont les chrétiens qui, par impiété, ont brisé la statue de Junon!* et une indicible fureur fit place à la consternation et à l'effroi; des cris sinistres, barbares, sortirent de toutes les poitrines : *Mort aux chrétiens! les chrétiens aux lions!* Pendant plus d'une heure, tous les échos tremblèrent sous cette voix formidable; du fond de sa demeure, quoique bien éloignée, l'en-

nemi de Tertullien put l'entendre, et son cœur tressaillit d'une joie infernale.

Toute la journée, la ville fut en proie à la plus vive émotion. Dans les rues, sur les places, sur les ports, on ne voyait que des groupes nombreux et animés, on n'entendait parler que du grand événement de la nuit, et, comme on ne doutait pas que les chrétiens n'en fussent les auteurs, on se demandait où s'arrêterait leur audace, si enfin on ne sévissait contre eux avec la dernière rigueur. Les plus modérés, ou, pour parler plus exactement, les moins furieux, demandaient qu'au moins les coupables fussent recherchés et punis de mort. Il ne serait pas difficile de les connaître, si on s'y employait bien; la rumeur publique désignait assez haut certains noms. Tertullien et Vivia avaient deux ennemis trop implacables pour n'être pas compromis des premiers : on disait donc dans les groupes que l'un avait conseillé, que l'autre, entièrement courbée sous sa domination, avait fait exécuter. On ajoutait même qu'on avait vu l'esclave Révocat sortir furtivement pendant la nuit, et se diriger vers la grande place : évidemment il était l'agent de la noble patricienne.

Les chrétiens ne pouvaient se méprendre sur la nature de ce mouvement tumultueux : les cris de mort qu'on poussait contre eux arrivaient à chaque instant à leurs oreilles; renfermés dans leurs maisons, ils priaient avec ferveur et se préparaient à confesser généreusement la foi de Jésus-Christ, car ils ne doutaient pas que bientôt ils seraient traînés devant les tribunaux. A genoux, au pied de l'autel, Optat, accompagné de quelques prêtres, s'offrait en victime pour son troupeau chéri, et demandait au Seigneur de mourir seul pour tous. Enveloppée d'un long vête-

ment de deuil, Vivia, toujours affligée, mais calme dans sa douleur, s'occupait avec sa mère, Rufine et Félicité, des préparatifs pour les funérailles de son noble époux. Retiré dans sa modeste demeure, insensible aux bruits qui se faisaient au dehors, Tertullien, dont le génie bouillant ne connaissait pas de repos, dont la grande âme était au-dessus de la crainte, travaillait à son célèbre traité *Contre les Gentils*, et rassemblait ces foudres puissantes qui devaient porter le dernier coup à l'idolâtrie.

La nuit vint enfin mettre un terme aux émotions de la journée. Peu à peu les groupes se dispersèrent, et chacun se disposa à prendre un peu de repos. Les chrétiens commençaient à se rassurer; le pieux évêque lui-même, croyant n'avoir plus rien à craindre pour son troupeau, rentra dans sa demeure; bientôt toute la ville redevint silencieuse. Ainsi l'Océan, longtemps agité, battu par les tempêtes, quand les vents cessent de soulever les flots menaçants, revient à son calme : on n'entend plus la grande voix de ses eaux, et le regard chercherait en vain la trace de ses impétueuses agitations.

Tout à coup une lueur sinistre, rougeâtre, s'élève dans les airs, au milieu des tourbillons d'une épaisse fumée : cette lumière effrayante grandit, monte, illumine le ciel, les ports, et va se refléter jusque dans les eaux ondulantes de la mer. Le feu est au temple; ses riches portiques, une des merveilles de l'art, ses hautes colonnes en marbre, craquent, chancellent et s'écroulent l'une après l'autre avec un horrible fracas. Les flammes, toujours plus actives, l'envahissent de toutes parts depuis les fondations jusqu'au dôme que les vaisseaux apercevaient de loin : le temple tout entier n'est

bientôt qu'une masse informe de feu, et l'incendie fait des progrès si rapides qu'on pourrait croire qu'on a amassé tout autour et à l'intérieur de l'édifice les matières les plus inflammables, comme la résine et le soufre. Dans l'espace de quelques heures, du monument élevé à tant de frais, et qui renfermait tant de richesses, il ne reste plus que quelques pierres noircies et calcinées.

L'embrasement du temple, succédant, à vingt-quatre heures de distance, à la mutilation *sacrilége* de la statue vénérée de Junon, trahissait manifestement un complot, un plan arrêté ; le hasard ne produit point de tels rapprochements et ne combine pas si habilement les faits. Mais ce complot, qui avait pu le former et le mettre à exécution? Dans l'opinion de la multitude, il n'y avait pas même l'ombre d'un doute; les chrétiens étaient les seuls coupables. Enhardis par l'impunité dont ils jouissaient depuis trop longtemps, voyant leurs rangs se grossir de jour en jour, et les familles les plus puissantes venir à eux, ils se croyaient désormais assez forts pour braver la rigueur des lois, et se livrer à leur haine impie contre l'antique religion et ce qu'elle avait de plus auguste et de plus sacré. Aussi, comme la veille et avec plus de violence encore, la foule accourue aux premiers secours de l'incendie, et qui, de moment en moment, devenait toujours plus compacte, ne cessa jusqu'au jour de vociférer : *Mort aux chrétiens! les chrétiens aux lions!* et toutes les fois que quelques débris de l'édifice, miné par le feu, venait à se détacher, ces cris sauvages redoublaient de fureur. Les esclaves et quelques hommes de la dernière condition étaient les plus animés : déjà ils s'ébranlaient pour se ruer sur les maisons habitées

par les familles chrétiennes, quand arriva l'intendant ou procurateur de la province; sa présence arrêta le mouvement, sans suspendre les vociférations, et la foule ne consentit à se retirer que sur l'assurance qu'il lui donna de faire bonne et prompte justice de l'impiété des chrétiens.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

HILARION ET ANGÉLA.

Depuis longtemps déjà on avait fait connaître à l'empereur que Firmilien, gouverneur de la province de Carthage, était trop vieux et trop faible pour représenter dignement dans la métropole de l'Afrique la grandeur de Rome; et Sévère, tout en lui laissant le titre dont il l'avait trouvé en possession à son avénement au trône, lui avait adjoint un procurateur jeune, d'un caractère ferme, mais ambitieux, prêt à tous les dévouements, ou plutôt à toutes les servilités, pour arriver aux honneurs. A ces maîtres du monde, qui achetaient à prix d'argent ou par la trahison et le meurtre la couronne vénale des Césars, il fallait des hommes sans principes, sans indépendance, intéressés par l'ambition ou la cupidité à flatter tous les caprices du prince dont ils attendaient leur avancement.

Hilarion, c'était le nom du procurateur, avait été élevé dans les camps; il avait toute la rudesse et tous les vices d'un homme de guerre de ce temps. Avare et débauché, il lui fallait à tout prix de l'or et des

plaisirs : pour satisfaire ses passions, il ne reculait devant aucun moyen, si honteux ou violent qu'il fût; il savait que Rome avait perdu le droit de s'inquiéter de la moralité de ceux qu'elle préposait à l'administration de ses provinces, et qu'elle les laissait impunément se livrer aux exactions les plus criantes, pourvu qu'on ne se révoltât point et qu'on payât fidèlement le tribut imposé à la conquête par la mère patrie : malheur aux familles riches qui avaient quelque affaire à porter à son tribunal, il leur fallait payer bien cher la justice qu'elles réclamaient de lui !

Le hasard, si toutefois il est pour quelque chose dans les événements humains, voulut que, quelques jours avant les faits que nous venons de raconter, Hilarion rencontrât Angéla au moment où, accompagnée de son père et de sa mère, elle se rendait à l'assemblée des chrétiens. Il fut frappé de sa beauté douce et modeste : il voulut savoir qui elle était, si elle était de condition libre ou esclave; car, à la simplicité et à la couleur sombre de ses vêtements, il était loin de penser qu'elle appartenait à une des familles les plus opulentes de Carthage. Aussi son étonnement fut grand quand on lui dit que ses parents avaient amassé dans le commerce une fortune considérable, et que pendant longtemps leurs nombreux vaisseaux avaient traversé les mers qui baignent les côtes de la Grèce, des Gaules et de l'Italie. Des informations plus précises, dont il chargea un de ses affidés, lui firent connaître que cette Angéla était chrétienne, ainsi que son père et sa mère, et que c'était sans doute en cette qualité qu'elle ne portait pas d'étoffes précieuses et de couleur éclatante, comme les jeunes personnes de son rang.

Tant qu'il avait fait partie des gardes prétoriennes,

Hilarion avait partagé les préjugés populaires au sujet des chrétiens, et les avait regardés comme des fanatiques ou des hypocrites qui, sous l'apparence d'une vie mortifiée, cachaient une corruption profonde. Mais, depuis qu'il était initié au gouvernement de la province, il avait appris à les connaître un peu mieux : il savait que leur vertu était grande, leurs mœurs irréprochables. Il comprit donc qu'il rencontrerait une résistance invincible du côté de la jeune chrétienne, s'il recourait aux moyens vulgaires de la séduction, et comme en lui l'avarice le disputait à la volupté, après quelque hésitation, il s'arrêta au parti de demander sa main ; il deviendrait ainsi maître de son immense fortune. Mais Angéla était chrétienne, et lui, qui déjà pensait à recueillir la succession du vieux et infirme Firmilien, ne pouvait épouser une femme de cette religion proscrite par les lois de l'empire. Amener par la persuasion la jeune héritière à renoncer au culte du Christ, eût été une entreprise plus que hasardeuse où il savait bien à l'avance qu'il échouerait ; il avait l'autorité, et il se flatta de réussir par la crainte et les menaces. On voit qu'il ne connaissait pas encore bien les chrétiens.

Le jour donc où fut mutilée la statue de Junon, des soldats se présentèrent, à l'heure de midi, à la demeure du père d'Angéla. Hilarion, jugeant l'occasion favorable à l'accomplissement de ses desseins, les avait envoyés avec ordre de l'amener sans violence à son tribunal. La jeune vierge était en prière, ou plutôt un doux ravissement la tenait intimement unie à *son bien-aimé;* elle avait appris les événements de la nuit, les cris de mort que la multitude furieuse avait poussés contre les chrétiens, et, croyant que c'était le signal

d'une persécution sanglante, elle s'était offerte amoureusement à Jésus-Christ. Le désir du martyre était si ardent en elle que, cédant à ses pieux transports, elle n'avait pas tardé à tomber dans une de ces extases qui lui étaient si familières. Revenue au sentiment d'elle-même à la voix de sa mère, elle n'eut pas plutôt su que l'intendant de la province la citait à son tribunal qu'elle s'écria avec un ineffable transport : « Enfin, le jour tant désiré est venu; je vais rejoindre au ciel mon bien-aimé et m'unir à lui par un amour éternel. » Puis, après avoir exhorté sa mère à se réjouir de son bonheur, elle vint se mettre à la discrétion des gardes, qui commençaient à s'impatienter de tant de retard, et à craindre qu'on ne la fît évader par quelque issue secrète. Son père, malgré toutes ses instances et ses prières, ne put se résoudre à la laisser aller seule.

Quand elle arriva, Hilarion, qui était assis sur son tribunal, revêtu des insignes de sa dignité et environné de soldats et de licteurs, se leva, et donnant à sa voix l'inflexion la plus douce :

— Angéla, lui dit-il, ne vous intimidez pas et regardez-moi plutôt comme un indulgent ami que comme un juge sévère.

— Seigneur, lui répondit la jeune vierge, je ne crains rien; *celui* qui est avec moi est tout-puissant; je sais qu'il ne m'abandonnera pas.

— De qui donc voulez-vous parler? ce n'est pas sans doute de ce vieillard que je suppose être votre père; quel est donc ce protecteur tout-puissant?

— Vous ne le connaissez pas; mais moi, je le connais, je le vois, *il* est là, à mes côtés; *il* me sourit avec amour, *il* me dit d'avoir courage.

Et la figure de la jeune chrétienne s'illumina d'un

éclat surhumain, et ses lèvres murmurèrent de douces et tendres paroles que l'intendant ne comprit pas.

— Angéla, reprit Hilarion, ne perdons pas le temps en de vaines paroles. Montrez-vous plutôt digne de l'intérêt que m'inspire votre jeunesse, et répondez sans détour à mes questions. Ce qu'on m'a dit de vous est-il vrai? Seriez-vous chrétienne?

— On ne vous a pas trompé. Oui, je sers le Christ et je le servirai jusqu'à mon dernier soupir.

— Comment avez-vous pu vous laisser séduire par la nouveauté? Pourquoi ne conserviez-vous pas l'antique religion de vos pères?

— Notre religion n'est pas nouvelle, elle remonte par les prophètes et les patriarches jusqu'au berceau du monde, et c'est Dieu lui-même qui nous l'a donnée. Votre religion, à vous, ou plutôt votre doctrine impie, est l'œuvre des démons, et vos dieux ne sont pas des dieux.

— Mais ce Christ que vous adorez, ses impostures et ses crimes l'ont fait condamner au supplice infamant de la croix! Vous le savez; comment donc pouvez-vous le reconnaître pour votre Dieu?

— Je sais que le Christ, Fils éternel de Dieu, est mort sur une croix par amour pour moi; mais il était saint, innocent. Ce sont des aveugles, des méchants qui l'ont condamné! Oh! s'ils l'avaient connu, ce Dieu de bonté et d'amour, ils n'eussent pas crucifié *mon bien-aimé*, ils l'auraient aimé comme je l'aime.

— C'est vous, Angéla, qui êtes aveugle! Jeune, richement dotée de tous les avantages de la nature, vous vous attachez à une religion qui proscrit toutes les joies, toutes les jouissances et vous tient éloignée du monde, où vous rencontreriez toutes les fêtes qui

sont de votre âge, où vous recevriez les hommages qui sont dus à votre naissance et à votre beauté.

— Nous avons nos joies plus pures que les vôtres, nos plaisirs sont mille fois plus délicieux que tous ceux que vous me vantez; mais il faut les avoir goûtés pour les connaître. Dans ma retraite, je ne suis pas seule comme vous pensez. *Quelqu'un* est avec moi qui me tient lieu de tout; il est mon bonheur, il est ma vie. Mon cœur est tout plein de *lui;* je sens qu'il est tout à moi, et que je suis toute à *lui.*

— Je n'entends rien à ces étranges paroles. Nos empereurs ont proscrit votre religion, vous le savez; ils veulent que, par tout l'empire, nos dieux soient honorés.

— Je suis la servante du Christ, je n'adorerai jamais vos dieux.

— Angéla, votre jeunesse me touche, je veux avoir pitié de vous, malgré vous-même. Renoncez, croyez-moi, à toutes ces superstitions; laissez ces sombres vêtements indignes de votre rang et de votre fortune. Toute la ville vous honorera comme vous le méritez, et bientôt une noble alliance sera le prix de votre sagesse.

— Ces vêtements me sont précieux, parce que c'est de *lui* que je les ai reçus, et je ne les changerais pas pour la soie et la pourpre la plus riche. Que me parlez-vous d'honneurs? je mets toute ma gloire à les mépriser. Quant à cette alliance que vous me vantez, que pourrait-elle être en comparaison de celle que mon cœur a toujours désirée ?

Hilarion se sentait vaincu par la jeune chrétienne; ses réponses douces et modestes attestaient à la fois le calme et la fermeté de son âme, et comme elle

avait paru ne pas comprendre l'allusion assez transparente pourtant qu'il avait faite à ses propres désirs, en lui parlant d'une alliance honorable comme prix de son abjuration, il crut qu'il fallait en venir franchement au but.

— Angéla, lui dit-il, écoutez-moi bien : les lois me donnent le droit de sévir contre vous. Ce qui s'est passé cette nuit et qu'on ne peut imputer qu'à l'impiété des gens de votre secte me fait un devoir de me montrer enfin sévère. J'avais résolu de vous sauver, je le veux encore. C'est à vous de profiter de ma clémence; mais je la mets à une condition. Du moment où je vous ai vue pour la première fois, je me suis senti attiré vers vous par un mouvement irrésistible, j'ai juré de vous élever jusqu'à moi et de vous donner mon nom; mais l'épouse de l'intendant Hilarion doit avoir la même religion que lui. Votre grâce est à ce prix.

La jeune vierge baissa les yeux : une sainte pudeur colora vivement ses traits, et elle se renferma dans le silence.

— A la bonne heure, s'écria Hilarion, interprétant cette rougeur virginale et ce chaste silence comme un aveu tacite de son consentement, à la bonne heure! voilà que vous devenez raisonnable.

Et, descendant de son tribunal, il s'approcha d'elle pour lui baiser la main; mais, au moment où ses lèvres allaient la toucher, Angéla se rejeta en arrière, et, reprenant son calme et sa dignité :

— Seigneur, dit-elle, si les lois vous font un devoir de me condamner comme chrétienne, quoique je n'aie fait aucun mal, me voici prête : tout mon désir est de souffrir et de mourir pour l'amour de *celui* qui a souffert et qui est mort pour moi. Mais permettez que je

ne réponde même pas à l'étrange proposition que je viens d'entendre.

— Vous me méprisez donc, Angéla! d'où vous vient, je vous prie, tant de fierté et d'orgueil?

— Je n'ai de mépris pour personne; mais vous êtes venu trop tard, un autre vous a prévenu et je lui ai donné mon cœur.

— Ah! voilà bien l'hypocrisie des chrétiens! Vous aussi, Angéla, sous les dehors d'une modestie sévère, vous cachez des passions secrètes. Vous aimez donc?

— Oui, depuis longtemps j'aime *mon doux fiancé.*

— Quel que soit son nom, fût-il le plus puissant de Carthage, je vous le jure, il ne vous possédera pas.

— *Mon doux fiancé* est au-dessus de votre puissance : tout votre courroux ne saurait l'atteindre. Je lui ai donné ma foi et tout l'amour de mon cœur; je lui serai fidèle.

— Voilà que vous joignez l'outrage au mépris, c'en est trop! Pour la dernière fois, consentez-vous à devenir l'épouse d'Hilarion?

— Je ne le veux ni ne le puis; ne m'en demandez pas davantage.

— Angéla, vous me trompez et cherchez à me donner le change : vous êtes libre encore.

— Je ne le suis plus, vous pouvez m'en croire.

— Depuis quand donc? car personne ne vous connaît ni fiancé ni époux.

— Il y a quelques jours seulement *celui* que j'aime depuis mon enfance m'a prise solennellement pour épouse. C'est celui dont je vous ai dit que toute votre puissance et tout votre courroux ne peuvent l'atteindre.

— Angéla, ou pour votre malheur vous vous mo-

quez, ou bien vous êtes le jouet de quelque hallucination.

— Si vous étiez chrétien, vous comprendriez peut-être. Mais pourquoi toutes ces questions? Je vous le dis de nouveau, je suis chrétienne et n'aurai jamais d'autre époux que *celui* à qui j'ai donné ma foi et tout mon amour.

Croyant que sa fermeté tenait surtout à la présence de son père, Hilarion commanda qu'on le fît sortir du palais. Mais Angéla ne fit paraître aucune émotion. « Ne craignez pas, dit-elle au vieillard ; *celui* qui est avec moi me soutiendra jusqu'à la fin.

— C'est ce que nous allons voir, s'écria Hilarion, en prenant le ton de la menace et de la colère. Jeune insensée, ne vous obstinez pas plus longtemps dans votre folie; renoncez à vos impiétés, consentez à devenir mon épouse, ou bien je confisquerai au profit du trésor (il n'osa pas dire au sien) tous les biens de votre famille, et, vous et les vôtres, vous serez réduits à la misère.

— Il est écrit : *Heureux les pauvres, le ciel est à eux. Celui* que j'adore, *celui* que j'aime a vécu dans le dénûment, n'ayant pas même une pierre pour reposer sa tête après les fatigues de la journée. Vous pouvez donc, Seigneur, nous enlever des biens auxquels nous ne tenons pas, et que tôt ou tard il nous faudrait quitter. Nous avons des trésors mille fois plus précieux, et ceux-là, vous ne pouvez nous les ravir.

Au mot de trésors, la passion de l'avarice se réveilla dans le cœur de l'intendant, et son œil brilla du feu de la cupidité.

— Où sont-ils, ces riches trésors? s'écria-t-il.

— Au ciel! c'est là que nous les plaçons chaque jour.

— Si vous ne craignez pas la pauvreté, craignez au moins l'exil, ou une condition plus triste encore. De vous, Angéla, je puis, pensez-y bien, faire une esclave.

— Le monde tout entier est la patrie du chrétien, il est libre jusque dans les fers.

— Ce fier courage que vous affectez pourrait bien se démentir devant les horreurs et les ennuis de la prison. Là, seule, vous regretterez la douce société de vos compagnes et la lumière de notre beau soleil.

— Vous vous trompez, seigneur ; dans vos cachots, je ne serai pas seule. *Il* y descendra et y demeurera avec moi. Ses suaves paroles inonderont mon âme de joie, sa lumière éclairera les ténèbres de ma prison.

Furieux autant qu'humilié, Hilarion fit apporter les instruments de torture dans l'espoir d'intimider la jeune vierge. Son intention n'était pourtant pas de l'appliquer à la question, mais de voir quel effet la vue de cet appareil terrible produirait sur elle : Angéla les regarda un moment sans pâlir ; puis elle leva les yeux au ciel, comme pour dire : « Soyez béni, ô le bien-aimé de mon cœur ; il m'est enfin donné d'avoir quelque part à vos souffrances, il y a si longtemps que je soupire après ce bonheur ! »

— Vous voyez, dit l'intendant, ces appareils effrayants qui arrachent des cris de douleur aux hommes même les plus forts. N'attendez pas que vos membres si délicats soient brisés et que le sang coule de toutes les plaies de votre corps. Obéissez.

— *Celui* qui est avec moi me donnera de souffrir avec courage pour son amour.

Déjà les bourreaux s'avançaient pour se saisir de la jeune vierge et l'étendre sur le chevalet. Tout accou-

tumés qu'ils étaient à ces exécutions barbares, ils ne pouvaient pourtant se défendre d'un certain sentiment de pitié. D'un geste impérieux, Hilarion les arrêta, et se tournant vers Angéla qui priait avec calme:

— Vos mépris et votre obstination, lui dit-il, méritent le dernier supplice. Mais j'espère que vous aurez enfin pitié de vous-même et de la vieillesse de vos parents. Ne les plongez pas dans une douleur inconsolable, et ne vous perdez pas vous-même. Allez, Angéla, je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir. Pensez à vous, à tout ce qui vous est cher, pensez à cette vie heureuse, honorée, qui s'ouvre devant vous si vous écoutez la voix de la raison. Mais si demain, à cette heure, vous ne sacrifiez pas à nos dieux, si vous ne consentez à m'accepter pour époux, j'en fais le serment par le génie de nos empereurs, je vous livrerai aux bêtes de l'amphithéâtre, après que vous aurez été exposée nue dans un lieu infâme, et nous verrons bien si votre Christ ou ce mystérieux protecteur que vous n'avez cessé de m'opposer préservera votre corps de la souillure de nos jeunes débauchés et de la dent meurtrière des lions.

Un éclair de joie toute céleste avait brillé dans le regard de la jeune chrétienne, quand Hilarion l'avait menacée de la livrer aux animaux féroces; mais au nom de ce lieu infâme où elle devait être exposée avant de consommer son glorieux martyre, la vierge chaste et pudique pâlit tout à coup; ses membres frémirent et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux qu'un mouvement instinctif de honte avait à demi fermés. Elle se représenta vivement tout ce qu'elle aurait à souffrir dans sa modestie, dans cette pureté virginale, objet de son plus tendre amour, et l'impression

qu'elle en ressentit fut si violente qu'elle fut obligée de s'appuyer pour ne pas tomber. Déjà l'intendant triomphait, il s'applaudissait du moyen qu'il avait imaginé, ou plutôt emprunté aux persécuteurs de la nouvelle religion, et se croyait assuré de vaincre les dernières résistances d'Angéla. Mais sa joie fut de courte durée : la jeune vierge avait vu, elle avait entendu *son bien-aimé*. Sa figure était redevenue souriante et radieuse.

— A demain, dit-elle. *Celui* qui est avec moi saura bien me préserver. Oh! le beau, l'heureux jour où j'irai à lui, pour commencer mes noces éternelles!

Et, accompagnée de son père qui l'attendait à la porte du prétoire, elle reprit le chemin de sa demeure où l'attendait sa mère, inquiète et éplorée. Après l'avoir tendrement embrassée, elle lui raconta tout ce qui s'était passé entre Hilarion et elle, et les menaces qu'il lui avait faites quand elle s'était trouvée seule avec lui. Mais quand elle en vint à dire que, avant d'être exposée dans l'arène à la dent des bêtes féroces, elle devait être conduite dans une maison infâme, elle frémit et trembla de nouveau, quoiqu'elle donnât à ses parents l'assurance que son divin époux lui épargnerait cette honte. « Il me l'a promis, dit-elle, et j'ai foi en sa promesse; *il* sait, cet unique bien-aimé de mon cœur, que je ne crains pas les tortures et la mort; que depuis longtemps je désire avec ardeur de souffrir et de donner ma vie pour *lui*. Mais la flétrissure, oh! non, il en préservera son épouse; par quel moyen, je l'ignore et ne le lui ai pas demandé. Il m'a dit que demain j'arriverais au pied de son trône, blanche comme le lis de la vallée, pure et sans tache comme la bienheureuse vierge Potamiène dont il a protégé la pudeur. »

Dans ces temps de foi antique, un père et une mère ne se désolaient pas quand Dieu demandait un martyr dans la famille : ils l'accompagnaient devant le tribunal, l'encourageant à confesser généreusement le nom de Jésus-Christ; ils le visitaient dans sa prison et baisaient respectueusement ses chaînes et ses plaies. Quand on le menait au supplice, ils marchaient tout près de lui en se recommandant à ses prières et en lui montrant le ciel où il allait être couronné de la main même de Dieu. Le père, étouffant ses soupirs, souriait à son enfant, et, s'il se plaignait, c'était de ne pouvoir partager sa gloire et son bonheur. La mère, s'élevant au-dessus des sentiments de la nature, retenait ses pleurs. Heureuse et fière de la noble confession de sa fille, elle voulait demeurer témoin de son dernier combat ou plutôt de son dernier triomphe, et, quand la mort en avait fini avec le corps de la jeune martyre, à genoux dans l'arène, elle recueillait son sang avec une éponge ou un voile, et portait elle-même ses restes précieux au tombeau de famille, quand les bourreaux ne les lui disputaient pas pour les brûler et en jeter la cendre au vent.

Le père et la mère d'Angéla, animés d'ailleurs par les pieuses paroles de leur fille, ne pensèrent plus qu'à offrir au Seigneur la victime qu'il lui avait plu de choisir. L'idée ne leur vint même pas de la soustraire par la fuite à la sentence d'Hilarion, et la pensée leur en fût-elle venue qu'ils auraient craint ou d'allumer peut-être par là une persécution sanglante contre la chrétienté entière de Carthage, ou de paraître refuser à Jésus-Christ cette *hostie* si pure, cette vierge si innocente, cette épouse si tendre, si aimante, qui n'aspirait qu'à s'unir à son bien-aimé par des liens plus

intimes. Vers le soir, ils envoyèrent un message secret à l'évêque pour l'informer de ce qui se passait. Le pieux pontife s'empressa de venir visiter la jeune chrétienne pour l'encourager au combat. Avant de la laisser il la bénit, et, comme il avait apporté avec lui les saints mystères, Angéla eut la douce consolation de recevoir une dernière fois *celui* qui était tout son bonheur, son seul amour, et que le lendemain elle devait contempler face à face au ciel.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

TERTULLIEN DEVANT LE SÉNAT.

Le prêtre des faux dieux n'avait été que trop bien inspiré par sa haine implacable. Tandis que Jubal, instrument aveugle de ses volontés depuis qu'il s'était épris d'une véritable passion pour Vivia, soulevait les esprits par ses fougueuses déclamations contre les chrétiens, le vieux pâtre de la montagne, le sombre Sylvain, fidèle aux instructions du pontife orgueilleux et vindicatif, brisait la statue de Junon et mettait le feu au temple, aidé dans cette œuvre infernale par quelques esclaves soudoyés. On a vu quel effet avait produit sur les masses ce double *sacrilége.*

Le sénat lui-même s'était ému et délibérait tumultueusement. Autant il avait montré jusqu'alors de modération pour les nouvelles doctrines, autant il paraissait disposé à montrer de la vigueur et une justice sévère. La majesté des dieux avait été publiquement outragée; une telle injure demandait une réparation solennelle, il fallait le sang des coupables pour expier la profanation et apaiser la divinité justement cour-

roucée. Les vieux sénateurs eux-mêmes s'agitaient sur leurs chaises curules; on eût dit que l'ennemi était aux portes de la ville, prêt à passer au fil de l'épée ses nombreux habitants, si on ne se hâtait de prendre les armes et de repousser les barbares.

Depuis deux heures ils étaient réunis; la tribune, accoutumée à des discussions calmes, tout au plus à des luttes que l'opinion pouvait passionner un moment, mais qui demeuraient toujours dans les limites de la convenance, retentissait des déclamations les plus furibondes et des plus atroces calomnies contre les chrétiens. A entendre quelques jeunes tribuns fanatiques, les disciples de la nouvelle religion, abusant de la liberté dont on les avait laissés jouir, conspiraient au grand jour. Ennemis des dieux et des Césars, ils ne pensaient à rien moins qu'à renverser le gouvernement, disperser le sénat, se rendre maîtres de l'armée où ils avaient de nombreuses et puissantes intelligences, exiler toutes les familles riches pour s'emparer de leurs domaines et fermer les ports de la cité aux vaisseaux étrangers. Il était donc temps de prévenir leurs audacieux projets. D'ailleurs la voix des dieux s'était fait entendre par la voix du peuple : *Mort aux chrétiens! les chrétiens aux lions!*

« Les chrétiens aux lions! quel est donc leur crime? »

La voix qui venait de prononcer ces paroles avait l'éclat et la majesté du tonnerre. L'assemblée frémit comme si la voûte antique eût craqué tout d'un coup, menaçant d'écraser tous ceux qu'elle abritait. La tribune resta muette, et un moment les sénateurs se regardèrent avec un sentiment visible d'effroi; ils n'avaient pas reconnu encore l'homme qui était venu si brusquement interrompre leur délibération.

Sans leur laisser le temps de revenir de leur surprise, Tertullien, car c'était lui, rejetant en arrière son manteau et promenant sur l'assemblée ce regard qui lui était particulier et où se peignait la noble fierté de son génie, avait franchi les degrés de l'hémicycle. Son œil était brillant, son front relevé, sa poitrine haletante. Pour ceux qui le connaissaient, il était facile de voir qu'un sentiment impétueux bouillonnait dans son sein, et qu'il allait éclater avec cette véhémence à laquelle rien ne pouvait résister (1).

« Les chrétiens aux lions! reprit-il; en entendant ce cri sauvage, au moment où j'entrais dans cette assemblée, j'aurais pu me croire dans un de ces amphithéâtres de Rome, où une populace ivre de fureur et altérée de sang attend avec impatience que les bêtes féroces déchirent les membres de quelques vieillards ou de quelques jeunes vierges, parce qu'ils adorent le Christ, seul Dieu vivant et véritable! Et c'est dans un sénat où je vois réunis de nobles et sages patriciens, la gloire et la lumière de la cité, que retentissent ces vociférations barbares! Que faites-vous donc de l'honneur et de la justice, dont la religion vous a été si chère jusqu'à ce jour?

« Les chrétiens aux lions! Mais de quel crime si grand, si odieux, se sont-ils rendus coupables pour les dévouer à un supplice que l'humanité épargne à l'esclave le plus vil? Est-ce le nom seul que vous poursuivez avec tant de rigueur? Mais ce nom innocent en lui-même, et qui rappelle seulement que ceux qui le portent sont les disciples du Christ, pourquoi soulè-

(1) Dans ce chapitre et le suivant, nous ne faisons guère qu'analyser l'admirable apologétique de Tertullien.

verait-il plus de haine que celui de platonicien ou de pythagoricien que personne ne s'est jamais avisé de reprocher aux disciples de Platon et de Pythagore? Parce que cet homme, d'ailleurs bon époux, citoyen soumis et dévoué, honnête, paisible, bienveillant à tous, s'appelle chrétien, ce nom le rend-il donc indigne de vivre? Parce que cette femme, cette jeune fille, douce, modeste, chaste, l'honneur, le modèle de son sexe, se nomme chrétienne, a-t-elle donc mérité la mort? Qu'a donc ce nom de chrétien de si sinistre, de si criminel, qu'il faille le proscrire, l'effacer dans des flots de sang? Depuis quand et où jamais vit-on faire à un nom une guerre aussi acharnée? N'est-ce pas le comble de l'injustice et de la folie?

« *Les chrétiens aux lions!* Mais, depuis que parut sur la terre celui qui leur donna ce nom, le Christ dont Tibère lui-même admira la vertu au point de vouloir lui élever des autels, dont il défendit, sous les peines les plus sévères, de persécuter les disciples, les chrétiens ont vécu en paix sous la protection des lois de l'empire. Néron, le premier, l'infâme Néron, l'ennemi de tout ce qui était grand, noble et pur, tira le glaive contre nous. Mais un tel homme, ou plutôt un tel monstre, en nous condamnant, nous justifiait, et sa haine est notre gloire et le témoignage éclatant de notre innocence aux yeux du monde entier. De tous les princes sages et vertueux qui tour-à-tour ont monté sur le trône des Césars, aucun ne s'est déclaré contre nous. Marc-Aurèle a rendu un hommage solennel aux chrétiens qui, par la vertu de leurs prières, sauvèrent les légions romaines en Germanie; il a fait plus encore : il a menacé du dernier supplice quiconque les dénoncerait uniquement à cause de leur religion.

« *Les chrétiens aux lions !*... Mais, avant de les jeter ainsi en pâture aux bêtes féroces que vous entretenez dans vos arènes, les avez-vous entendus? les avez-vous interrogés juridiquement? leur avez-vous, comme l'exige l'équité, laissé la liberté et les moyens de se défendre? Qu'un homme soit accusé de meurtre, d'incendie, de parricide, la hache de vos licteurs le frappe-t-elle avant toute information, avant tout examen? Avant de condamner le plus misérable des scélérats, vous recherchez les preuves du crime, vous recevez les témoignages qui peuvent éclairer votre conscience; vous permettez à l'accusé de dire librement tout ce qu'il croit utile à sa justification; l'art et l'éloquence peuvent même venir à son secours. Ce n'est point une faveur, ce n'est que justice; et ces lois barbares, que vous invoquez contre nous, nous ravissent tout ce qui est laissé aux criminels ordinaires! Parce que nous sommes chrétiens, le droit commun n'est plus pour nous; nous ne sommes ni citoyens ni hommes : aussi il faut d'autres supplices, d'autres bourreaux, et notre sentence est remise aux lions et aux tigres, dignes exécuteurs d'une telle justice!

« Étrange législation que vous voulez introduire contre nous, et qui renverse toutes les règles reçues! Qu'un coupable nie le crime dont il est accusé, qu'il dise en face de son juge qu'il n'est point voleur ou meurtrier, vous ne le renvoyez pas de la cause parce qu'il ne se confesse pas coupable; mais, après avoir épuisé tous les moyens ordinaires de conviction, s'il reste encore quelque doute au fond de vos consciences, vous l'appliquez à une question rigoureuse pour lui arracher, par la violence de la douleur, l'aveu que la honte ou la crainte de la mort a retenu sur ses

lèvres. Pour nous, il en est tout autrement : amené devant un de vos tribunaux comme chrétien, je n'ai simplement qu'à dire que je ne le suis pas, et je suis absous; la justice n'a plus rien à me demander, et, si je le veux, mes fers sont remplacés par des honneurs. Si, au contraire, ne voulant pas me déshonorer par un mensonge, je persiste à confesser que je suis chrétien, on me torture avec une barbarie inouïe pour me forcer à dire que je ne suis pas ce que je suis réellement. Mais si d'être chrétien est un crime digne de mort, pourquoi m'absoudre sur ma simple négation que vous n'admettriez pas en toute autre cause? ou pourquoi employer tant de violence pour m'obliger à dire que je ne suis pas coupable de ce crime si grand à vos yeux? En vérité, de tels procédés sont absurdes. Pourquoi ne pas écrire plutôt en tête de vos nouvelles lois : « Il est défendu, sous peine de mort, non pas d'être, mais de s'appeler et de se dire chrétien? » Vous auriez du moins le mérite de la franchise.

« *Les chrétiens aux lions!...* Mais en quoi méritent-ils tant de haine, tant d'exécration? Nous vivons au milieu de vous; nos maisons sont ouvertes comme les vôtres, vous pouvez y pénétrer à chaque instant du jour; car nous, nous n'avons rien à cacher, nous ne craignons pas le regard même le plus sévère. Nos demeures, vous le savez, ne retentissent pas des sons d'une musique voluptueuse, efféminée; le silence n'en est interrompu que par la prière et par les cantiques spirituels que nous chantons à la gloire de Dieu qui a créé cet univers. Nous avons horreur de toutes ces orgies, où toutes les intempérances, toutes les passions grossières se convient et se provoquent mutuellement aux excès les plus honteux. Nous nous

interdisons les festins somptueux, où l'orgueil et la sensualité consument gaiement le patrimoine du pauvre et de l'orphelin. Nos repas sont sobres; l'indigent ou l'étranger ne nous demande jamais en vain sa part de la nourriture frugale qui suffit à notre appétit et à nos besoins.

« Nobles magistrats, interrogez vos archives, envoyez, descendez vous-mêmes au fond de vos cachots, là où gémissent chargés de chaînes ceux qui ont audacieusement outragé la majesté des lois, ceux qui ont trempé leurs mains dans le sang, ceux qui ont porté la honte et le déshonneur dans leurs familles, les mauvais fils qui demandent au crime l'héritage paternel, les mères dénaturées qui vouent à une mort précoce l'enfant que le libertinage leur a donné, les esclaves rebelles ou voleurs : parmi tous ces hommes pervers que la société repousse de son sein, vous n'en trouverez pas un seul qui soit chrétien; quiconque est des nôtres s'abstient de tout crime.

« Ne vivons-nous pas soumis aux lois? Est-ce au milieu de nous que l'esprit de révolte médite ses sanglants attentats, préparant ainsi le démembrement et la ruine de l'empire? Nous payons fidèlement et sans murmurer notre part des impôts publics. Amis de la paix, que nous regardons comme un don de Dieu, nous ne refusons pourtant pas de porter les armes quand la patrie nous appelle à la défendre : nos soldats combattent à côté des vôtres; l'ennemi ne les trouve pas moins braves, moins intrépides. Le pays n'a pas de meilleurs citoyens, les Césars n'ont pas de sujets plus fidèles, plus dévoués; ce ne sont pas, vous le savez bien, des soldats chrétiens qui détrônent, qui massacrent les princes qu'ils avaient acclamés; ce ne

sont pas eux qui vendent aux enchères la couronne déshonorée de nos empereurs.

« Quant à nos mœurs, elles sont pures, irréprochables; l'ombre même du vice nous fait horreur, et toute licence, si légère qu'elle soit, est bannie du milieu de nous : la chasteté préside à nos alliances, et en éloigne toute affection étrangère. Nos jeunes hommes se font remarquer par la gravité; de bonne heure, ils sont formés à l'école de la vertu. Nos filles sont modestes, réservées; elles gardent intacte l'innocence de leurs premières années, sous le regard toujours vigilant, sous les ailes toujours ouvertes de leurs mères, pures elles-mêmes. Beaucoup d'entre nous, pour vaquer plus librement à la prière et à la contemplation, embrassent la continence parfaite : tout à la fois vieillards et enfants, ils persévèrent ainsi jusqu'à la mort : la vertu nous est si chère que, pour la mieux honorer, nous ne nous arrêtons pas même aux limites du devoir et du précepte.

« Ne reconnaissant pas vos dieux, nous nous tenons éloignés de vos temples. Nous avons en horreur les abominations qui s'y commettent sous prétexte de religion, abominations telles que ma langue se refuse à les nommer, et que, d'y penser seulement, la rougeur me monte au front. Nous ne nous associons pas à vos jeux, parce que trop souvent le sacrifice de la pudeur et de la vertu en est le triste dénouement. Nous fuyons vos théâtres, parce qu'ils sont une école publique de toutes les corruptions, de toutes les obscénités. Et tandis que, victimes d'une passion honteuse, insatiable, vous allez y immoler l'honneur de vos femmes et de vos filles, nous, retirés au fond de nos demeures, nous prions, ou bien nous lisons *la loi chaste*

et immaculée de notre Dieu, pour devenir toujours plus saints et plus purs.

« Souverains magistrats, j'en appelle à vous-mêmes : récuserez-vous votre propre témoignage? Voyez, dites-vous tous les jours, cet homme dont toute la cité connaissait les déportements! Depuis qu'il s'est fait chrétien, sa vie est grave, ses habitudes exemplaires. Ce jeune homme, autrefois l'âme des réunions licencieuses, toujours le premier quand il s'agissait de plaisirs et de débauches, en se faisant chrétien, est devenu tout autre. Son maintien, sa conversation, sa vie tout entière respire la réserve et la décence. Cette femme qui s'inquiétait peu de sa réputation d'épouse, de ses devoirs de mère, qui affichait sans pudeur des liaisons coupables, du jour où elle a embrassé la nouvelle religion, s'est condamnée à une retraite sévère; le monde la cherche en vain dans ses fêtes; elle s'est interdit tout plaisir, se punissant volontairement des adorations qu'elle a recherchées, des voluptés qu'elle a aimées. Ainsi, la vérité vous oblige de proclamer vous-mêmes l'innocence et la sainteté de nos mœurs.

« Je sais qu'une haine aveugle nous accuse de crimes étranges. On le dit à Rome, on le dit à Carthage; la rapide renommée en porte la nouvelle aux quatre coins du monde, et, comme il arrive toujours, la calomnie prend de jour en jour des proportions plus effrayantes. On dit que, dans nos assemblées, nous égorgeons froidement un enfant arraché du sein de sa mère, que nous dévorons à l'envi ses chairs palpitantes, et que nos lèvres se teignent avec délices de son sang encore tout chaud; puis, qu'après cet horrible festin, des chiens dressés à cette manœuvre renversent les quelques flambeaux qu'on avait allumés,

et qu'alors, à la faveur des ténèbres, la luxure ne garde plus de bornes; que chacun court comme un furieux aux plus abominables incestes, le fils recherchant sa mère, le frère flétrissant sa sœur qu'il repousserait de ses bras, si elle n'était pas sortie du même sein que lui! Je voulais, par pudeur, par respect pour vous, garder le silence sur cette accusation : l'intérêt de notre cause me force à la discuter.

« Nos assemblées, car nous en avons, sont rigoureusement fermées aux profanes : nous donnons ce nom à tous ceux qui ne sont pas des nôtres. Ceux-là seuls y assistent, qui sont initiés après de longues et sévères épreuves. Comment donc et par qui savez-vous ce qui s'y passe? Dites, un seul d'entre vous a-t-il vu? Qu'il se lève, qu'il parle hardiment, le témoin privilégié dont le regard a pu contempler, dont l'oreille a pu entendre ce qu'on publie de nous avec tant d'impudence. Qu'on nomme au moins, si on le peut, le transfuge qui aurait révélé, divulgué ces mystères de sang et de honte, après y avoir pris part lui-même pendant quelque temps! Pourquoi se cache-t-il dans l'ombre? Il a certes bien mérité du ciel et de la terre, s'il peut nous convaincre, et arrêter, par une dénonciation publique, solennelle, des crimes qui intéressent l'honneur de l'humanité tout entière.

« Un enfant, si jeune qu'il soit, pousse des cris plaintifs si on l'égorge; ces cris doivent retentir au dehors et faire tressaillir les entrailles des mères. Quelle femme peut dire avoir frémi à ces lugubres gémissements? La mort laisse toujours quelques débris de ses victimes; le sang laisse quelques traces accusatrices! Qui donc les a vues? qui les a recueillies et conservées comme preuve du crime? Un enfant ne disparaît pas

sans que la famille remarque qu'elle a un membre de moins. Où sont ceux qui pleurent un enfant que sa mère a conduit un soir dans nos réunions, et qu'elle n'a pas ramené sous le toit paternel? Boire, savourer le sang de ces tendres et innocentes victimes! Mais on ne sait donc pas que notre loi nous défend de nous nourrir du sang des animaux et de toucher aux viandes suffoquées? Nobles sénateurs, les femmes, les filles de plusieurs d'entre vous sont chrétiennes, initiées à nos mystères. Levez-vous et dites si, au retour de nos assemblées, elles respirent l'odeur de ces chairs palpitantes, si leurs lèvres conservent quelques traces de ce sang encore fumant! Dites si quelque chose trahit en elles le secret de ces monstrueuses violences, de ces hideux rapprochements dont une infâme calomnie accuse notre vertu!

« Vous avez une âme, vous avez un cœur! Eh bien! que je vous dise : Venez enfoncer le couteau dans le sein de cet enfant, qui n'a pu même soulever aucune haine; déchirez de vos mains ses chairs, pour en partager les lambeaux; recevez, sans en perdre une goutte, le sang qui coule de ses blessures, trempez votre pain dans ce sang et mangez; mais en mangeant remarquez bien où est assise votre mère, votre sœur, afin de ne pas vous tromper quand les lumières seront éteintes; car ce serait un crime de ne pas vous souiller par l'inceste! Sénateurs, vous frémissez! la pensée seule vous fait horreur. Je le comprends, je le crois, parce que vous êtes hommes! Mais nous aussi, nous sommes hommes; nous n'avons pas une autre nature que vous! Comment donc pourrions-nous ce qui vous serait impossible à vous, quand bien même vous le voudriez?

« Abandonnez donc enfin cette calomnie que la haine exploite avec une incroyable ténacité pour soulever contre nous les fureurs populaires. Qu'on nous dise enfin quel est notre crime, et pourquoi ces cris de mort, présage funeste des scènes sanglantes qui vont déshonorer votre cité. Nous, nous vivons en paix avec *ceux du dehors*, comme avec nos frères. Nous ne faisons de mal à personne; si on nous insulte, nous gardons le silence; si on nous dépouille, nous ne nous plaignons pas; nous ne venons pas devant vos tribunaux invoquer le droit et demander ce que l'injustice nous a ravi. Si on nous hait, si on nous maudit, nous pardonnons de bon cœur et nous rendons à tous le bien pour le mal qui nous est fait. Nous avons des ennemis, parce qu'ils veulent bien l'être, car nous n'offensons personne; nous prions pour eux, nous ne cessons pas de les aimer. Ainsi se vengent les chrétiens. Vivant de peu, parce que le luxe et la bonne chère nous sont interdits, nous abandonnons aux pauvres, à qui il appartient, tout notre superflu. Nous rachetons de notre or les captifs et les esclaves, nous recueillons les étrangers; nous prenons un soin tout particulier des vieillards, des orphelins, des malades; nous ne refusons pas le pain et le vêtement à ceux que vous abandonnez froidement dans leur détresse. Notre charité, du reste, vous est si bien connue que vous-mêmes dites souvent : « *Voyez les chrétiens, comme ils s'aiment entre eux; leurs pauvres ne leur suffisent pas; à notre honte, ils nourrissent encore les nôtres.* »

« Pour nous perdre, il semble vraiment que tous les moyens sont bons, et que contre nous seuls le mensonge est un mérite. Parce que notre religion nous défend de sacrifier aux empereurs, hommes comme

nous, quoique, par la puissance que Dieu leur donne, nous les regardions *comme la seconde majesté*, on nous accuse d'en être les ennemis. On sait que nous ne conspirons pas, que nous ne nous révoltons pas, n'importe; il faut un prétexte pour nous proscrire, on l'a trouvé et on s'y attache obstinément. Je ne reviendrai point sur ce que j'ai dit touchant notre fidélité aux princes. Mais sachez que nous avons appris de nos maîtres à prier tous les jours pour eux. Tandis que, par adulation ou par crainte, vous adressez des vœux froids et glacés à vos sourdes et impuissantes divinités, ou que, dans vos temples, vous faites couler à grands flots le sang sans vertu de vos bœufs et de vos agneaux, nous, les yeux levés au ciel, les mains étendues, parce qu'elles sont pures, la tête nue, parce que nous n'avons à rougir de rien, nous demandons au Dieu seul vrai, seul puissant, qu'il donne aux Césars une longue vie, un règne tranquille, la sûreté dans leur palais, la valeur dans les légions, la sagesse, le dévouement dans le sénat, la vertu dans le peuple, la paix dans tout l'empire. Seuls, nous pouvons obtenir de lui toutes ces faveurs, parce que seuls nous l'adorons, que nous sommes prêts à être immolés pour sa loi, et que nous lui offrons la plus précieuse de toutes les victimes, la prière qui vient d'un corps chaste, d'une âme innocente et d'un cœur purifié, animé par le Saint-Esprit. Nous, les ennemis des empereurs! Ah! puissent-ils n'en avoir jamais d'autres! Le sceptre ne tremblera plus entre leurs mains, la couronne sur leur tête, et ils n'auront plus à craindre ces complots sourdement conduits, ou ces émeutes sanglantes qui mettent chaque jour leur vie en danger.

« Notre religion, dit-on, est nouvelle. A Carthage, à

Rome, oui, j'en conviens. Mais en Asie, berceau du genre humain, elle est de la plus haute antiquité; elle compte plus de cinquante siècles, et son origine remonte à l'origine même du monde. Cette religion qui, à vous entendre, ne ferait que de naître, Dieu lui-même l'a enseignée au premier homme. Le Christ, qui lui a donné le nom qu'elle porte aujourd'hui, n'a fait que la confirmer, la consacrer, l'élever à toute sa perfection. Mais fût-elle nouvelle, serait-ce donc une raison pour la condamner et la proscrire sans examen? Tout sur la terre n'a-t-il pas eu son commencement, les lois, les institutions, les empires, les royaumes? Votre religion à vous-même est-elle donc éternelle, et ne savons-nous pas le jour où ses mensonges sont venus disputer l'empire à la vérité primitive dont nous sommes en possession?

« Avant de nous condamner, la justice demanderait d'abord que vous nous connussiez bien : il est souverainement injuste de haïr ce qu'on ne connaît pas, comme il l'est de blasphémer ce qu'on ignore. Que faites-vous donc, vous qui nous vouez à la malédiction et à la mort parce que nous sommes chrétiens? Aveuglés par la haine, cédant à de vains préjugés, vous frappez des hommes dont vous ne pouvez pas dire qu'ils sont coupables, puisque vous ne les connaissez pas. Mais cette ignorance, prenez-y garde, est un témoin qui vous accuse, qui dépose contre vous, qui vous condamne au tribunal de la raison et de la conscience, qui, d'âge en âge, dira à la postérité que le sénat de la seconde ville du monde a proscrit un jour des milliers d'hommes, vieillards, femmes et enfants, et que, cette sentence terrible, il l'a rendue *par prévention* et uniquement parce que ces victimes innocentes s'appelaient d'un

nom dont le sens lui était inconnu. Nobles magistrats, avant de la flétrir de vos mépris, avant de la frapper de vos rigueurs, apprenez donc quelle est cette religion, comme moi-même je l'ai appris. Ne croyez pas que je demande grâce pour elle; non, la persécution ni ne l'étonne, ni ne la trouble; elle sait qu'elle doit rencontrer des ennemis sur cette terre; fille du ciel, c'est là qu'elle a son trône, ses espérances, sa gloire et son repos. Mais du moins, connaissez-la; elle ne craint pas la lumière; sûre du triomphe, elle ne demande que de n'être pas jugée, condamnée sans être entendue. Cette justice que lui dénie une populace ameutée, vous, vous ne la lui refuserez pas, et devant vous, j'en ai la confiance, sa voix ne sera pas plus longtemps étouffée par des clameurs furieuses, comme celles qui frappaient douloureusement mon oreille, il n'y a qu'un moment. Dignes sénateurs, laissez-moi donc compléter la défense de la cause la plus grave, la plus sacrée qui jamais ait été plaidée devant vous.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

LES DEUX RELIGIONS.

« Vous vous lamentez sur le nombre toujours croissant des chrétiens; la cité, dites-vous, en est assiégée; on les trouve partout, dans les campagnes, dans les places fortes, dans les îles, comme sur les continents; et vous dites vrai. Les hommes aussi bien que les femmes, les jeunes gens comme les vieillards, les puissants, les riches comme les pauvres et les faibles, vous abandonnent en foule et passent ouvertement de notre côté. Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous remplissons tout, vos villes, vos châteaux, vos bourgades, vos conseils, vos camps, vos tribunes, vos décuries, le palais, le sénat, le forum. Vos temples seuls sont demeurés à l'abri de cette invasion; c'est tout ce que nous vous laissons, et vous savez pourquoi. A Rome et dans les provinces où a sévi la persécution, le glaive, la hache, le feu, l'eau, les croix, les mines, tout a été mis en œuvre; des milliers de victimes ont été frappées; l'innocence de l'enfant, la délicatesse du sexe, la blanche et vénérable couronne du vieillard, rien n'a

été respecté, rien n'a été épargné. On a voulu noyer dans le sang *la race maudite des chrétiens*. Mais ce sang que la terre a bu, Dieu, dans sa vertu toute-puissante, en a fait un germe, une semence féconde qui a donné à notre Église des milliers d'enfants nouveaux. Ce fait étrange, prodigieux, vous le connaissez aussi bien que moi; s'il ne vous donne pas à réfléchir, je vous plains.

« Nobles sénateurs, votre religion, je veux bien encore lui donner ce nom, est douce, facile; elle n'ôte rien à l'esprit de sa liberté; elle laisse au cœur tous ses désirs. L'orgueil, la volupté, l'intempérance, toutes les passions y respirent à l'aise, chacune peut convoiter et goûter impunément toutes les satisfactions qui lui sont propres; elle ne s'arrête que devant l'impuissance de pouvoir jouir davantage. A votre religion, toutes les joies, tous les plaisirs, les fêtes, les jeux publics, les spectacles, le luxe, la magnificence, les festins somptueux; à elle encore, la tranquillité, la protection des lois, les dignités, les honneurs, tout jusqu'à la couronne des Césars. La nôtre nous interdit toutes les joies, toutes les voluptés. Elle nous demande pour ses mystères la soumission silencieuse de l'esprit, pour ses préceptes l'obéissance du cœur et de la volonté. En l'embrassant, nous renonçons à toute convoitise; nous nous condamnons à une vie de prière, de retraite, de sacrifice. Tous les mépris, toutes les moqueries sont pour nous, et nous n'avons en perspective que l'exil, la prison, les tortures et la mort. Selon toutes les lois de la nature et toutes les propensions du cœur humain, ce serait à nous de grossir vos rangs, de demander à votre religion ce que la nôtre nous refuse, de chercher auprès de vous toutes ces jouissances qui embellissent la vie

et dont nous nous sommes volontairement déshérités! Et c'est vous qui vous réfugiez dans notre camp et qui venez vous enrôler sous l'humble et sanglant étendard de la croix! Il faut en dire la cause.

« *Nous ne sommes pas nés, nous sommes devenus chrétiens.* Nous avons vécu parmi vous, participant à vos rites et à vos sacrifices. Mais un jour nous nous sommes séparés, parce que la lumière s'était faite au fond de notre âme. Nous avions reconnu que les dieux que nous adorions avec vous ne sont pas des dieux; que la religion que nous professions est indigne de tout esprit droit, éclairé; plus indigne encore de tout cœur honnête et vertueux. Nous ne pouvions sans lâcheté, sans crime, résister à nos convictions. Le front et le cœur haut, nous avons pris notre parti là où est la vérité, lui engageant notre honneur, notre liberté, notre vie elle-même.

« Nobles magistrats, écoutez-moi sans préjugés, comme il convient à votre sagesse et à votre suprême dignité. On nous dit : Sacrifiez aux dieux et reconnaissez-les comme tels. J'en appelle à votre conscience; qu'elle nous juge, qu'elle nous condamne, nous le méritons cent fois, si vous pouvez nier que tous ceux que vous appelez vos dieux ont été des hommes comme vous et moi. Si vous le confessez, nous sommes absous, et vous n'avez plus qu'à nous imiter. Si, malgré le cri de votre conscience, vous le contestez, prenez garde, tous les monuments de l'antiquité se dressent contre vous, comme autant de témoins imposants; ils vous disent le nom des villes où ils sont nés, des pays où ils ont vécu, de la terre où ils sont morts, et où on montre encore le tombeau qui protége leurs cendres. Je ne vous fatiguerai pas de la

ridicule histoire de chacun de ces dieux : anciens, nouveaux, barbares, grecs, romains, carthaginois, étrangers, captifs, adoptifs, particuliers, communs, de la ville, de la campagne, marins, guerriers; ce serait à n'en pas finir. Je réduirai la question à un point capital que vous feignez d'avoir oublié, parce que vous savez qu'il est accablant contre vous.

« De votre aveu, de l'aveu de tous, Saturne est le premier de vos dieux. Avant lui, vous n'en avez point, et c'est aussi de lui que vous faites sortir tous ceux que vous placez à la tête de vos innombrables divinités, et qui parmi vous jouissent des plus grands honneurs. Mais ce qui est vrai du premier, du père de vos dieux, l'est aussi nécessairement de ses descendants. Interrogez donc vos plus anciens historiens, interrogez les monuments, témoins désintéressés, irrécusables des faits. Ce Saturne naquit et vécut dans l'Attique, d'où il vint en Italie au temps du roi Janus. Il donna des lois à cette contrée encore barbare. Homme comme tous ceux qui naissent de la femme, il y vieillit et mourut. Que la fable, qui se donne libre carrière, qui ne s'inspire que de l'imagination et non de la réalité, l'ait fait fils du ciel et de la terre, comme si, pour cette monstrueuse conception, le ciel se fût abaissé jusqu'à la terre, ou que la terre, soulevée par les feux d'une mystérieuse concupiscence, eût bondi jusqu'au ciel : avec nous, vous en laissez le ridicule à cette poésie légère, et vous savez bien qu'elle ne l'a appelé ainsi que parce que, étranger, venant de loin, on ne connaissait point sa famille. Tous les jours, ne disons-nous pas encore d'un inconnu qu'*il est tombé du ciel*, pour signifier tout simplement qu'on n'a point connu ses parents?

« Si donc Saturne ne fut qu'un homme, comme vous n'en pouvez douter sérieusement, ceux qui sont nés de lui, votre grand Jupiter et les autres ont été des hommes comme leur père, ou bien il faudrait dire, par la plus étrange absurdité, que les dieux immortels doivent et leur existence et leur divinité à de misérables mortels. D'ailleurs, vous-mêmes racontez leur naissance, vous nommez la femme ou la chèvre qui les a nourris ; vous vous amusez au récit de leurs exploits, de leurs aventures. Je sais bien ce que vous dites pour échapper à cette démonstration accablante qui réduit vos dieux à un rôle plus que modeste : *après leur mort, la divinité leur fut communiquée.* Vous admettez donc, malgré vous, un Dieu suprême, possédant par lui-même et de son propre fonds la divinité, puisque, selon vous, il peut la communiquer à ceux qui ne l'avaient pas ? Or, ce grand Dieu à qui appartient en propre la divinité, qui ne l'a reçue d'aucun autre, qui est Dieu par conséquent de toute éternité, de quel nom l'appelez-vous ? quels honneurs lui rendez-vous ? quels sacrifices lui offrez-vous ? serait-il à Carthage comme à Athènes *le Dieu inconnu,* sans nom ? O honte pour des hommes qui se disent sages !

« La divinité est *incommunicable;* elle est essentiellement éternelle, *une,* infinie; elle ne se divise pas, elle ne se partage pas ; mais, contre l'essence même des choses, en fût-il autrement, des hommes pussent-ils, *par impossible,* être faits dieux, quoique le Dieu éternel n'ait besoin de personne et surtout des morts, pour l'aider dans le gouvernement de ce monde qu'il a créé et qui existait bien avant votre Saturne et votre Jupiter, certes, ce ne sont pas ceux que vous adorez follement qu'il aurait choisis pour les élever à tant

d'honneur. Ces prétendus dieux, nous les connaissons; nous avons lu vos théologiens et vos poëtes, et nous rougissons encore au souvenir que nous avons pu autrefois brûler un grain d'encens devant leurs autels!

« Ai-je besoin de vous rappeler ce que vos prêtres vous en disent encore tous les jours dans vos temples? Rien n'égale leur cruauté, leur avarice, leurs fourberies, leurs haines, leurs divisions, leurs adultères, leurs incestes. Celui-ci dévore ses enfants, parce qu'ils doivent s'armer contre lui et le détrôner; celui-là souille la couche de sa propre sœur, et descend à tous les stratagèmes pour assouvir de honteuses passions, d'infâmes amours, comme on en rencontre à peine dans les hommes les plus débauchés; l'un est perfide, voleur; l'autre ne se complaît que dans le meurtre, n'est heureux que dans le sang. Telle de vos déesses qui pourtant a ses autels laisse bien loin derrière elle les déportements d'une *Laïs* ou d'une *Phryné*. Tel de vos dieux, toujours gorgé de vin, ne peut soutenir sa marche chancelante, semblable à ces hommes dégradés, abjects, que les enfants poursuivent de huées et couvrent de boue dans nos rues. Au reste, il faut avouer que le Dieu suprême, à qui pourtant l'avenir ne peut être caché, s'est hâté bien mal à propos de faire son choix et qu'il a fermé le ciel à des hommes qui méritaient mille fois la préférence!

« Étrange contradiction! vous confessez un *Tartare*, la prison, le lieu des supplices des méchants, où vous renfermez les fils dénaturés, les femmes adultères, les incestueux, les ravisseurs, les corrupteurs d'enfants, les hommes cruels, les voleurs, les meurtriers, les fourbes, les parjures, tous ceux en un mot qui ressemblent le plus à quelqu'un de vos dieux. Ah! croyez-

moi, chassez du ciel tous les indignes, reléguez-les aux enfers où est leur véritable place, ou rappelez du Tartare et faites asseoir sur des trônes au ciel ces hommes injustement condamnés à la souffrance, puisque leurs crimes sont loin d'égaler les crimes de vos prétendus dieux. Impiété ! sacrilége ! vous écrierez-vous peut-être ! mais frémissez, déchaînez-vous autant qu'il vous plaira ; au fond, vous savez bien que nous disons vrai et que la pudeur seule nous retient de signaler de plus monstrueuses infamies.

« A ces dieux sans vertu, sans divinité, vous n'avez à donner qu'un rôle indigne. Un de vos anciens, et le plus vénéré de vos poëtes, dont les chants sublimes se font entendre dans toutes vos fêtes, a immortalisé leurs faiblesses et leurs ridicules. Ici, vos dieux, partagés entre les Troyens et les Grecs, combattent les uns contre les autres à la manière de nos gladiateurs; là, une déesse, dont le nom, symbole de toutes les luxures, souillerait nos lèvres, se lamente et pleure comme un enfant, en voyant couler le sang d'une blessure que lui a faite la flèche d'un soldat. Votre Mars, l'invincible Mars, se laisse surprendre, enchaîner par un forgeron boiteux; il languit trois mois dans les fers où il est menacé de mourir. Le tout-puissant Jupiter n'échappe qu'avec peine à la ligue des dieux conjurés contre son orgueilleux despotisme; comme un faible vieillard il donne des larmes à son fils Sarpédon qu'il n'a pu sauver de la mort. Apollon garde les troupeaux du roi Admète; Neptune se loue comme un ouvrier pour bâtir les murs de Troie; Esculape est frappé de la foudre par son aïeul pour avoir exercé son art avec une avarice criminelle : des déesses se disputent le prix de la beauté, comme pourraient le faire de vaniteuses cour-

tisanes, et s'en remettent au jugement d'un jeune efféminé; la grave Cybèle elle-même soupire langoureusement pour un berger dédaigneux. Et voilà les dieux que vous proposez à nos hommages; vos comédiens eux-mêmes s'en moquent sur leurs tréteaux, ils les jugent mieux que vous.

« Si encore ils n'étaient que criminels ou ridicules ! mais ils sont vos maîtres; à leur école, que pouvez-vous apprendre autre chose que le crime, et comment les honorer dignement, sinon en imitant leurs infamies et leurs débauches? Pensez-vous donc que nous ne connaissons rien de vos honteux mystères? C'est dans vos temples, nous le savons, au pied de vos autels, au nom de vos divinités et pour leur plaire, que la tendre pudeur est indignement immolée; c'est sous les bandelettes sacrées que vos femmes, que vos filles se prostituent *par religion*. Vos rites, vos cérémonies demandent, consacrent la plus monstrueuse corruption; vos dieux vous y convient; ils sourient à vos excès; leurs fêtes ne sont bien célébrées que par de dégoûtantes orgies, que par une licence qui insulte publiquement à la vertu. Je m'arrête; j'aurais trop à dire... Un jour, quand la sagesse aura éclairé toutes les nations, quand la lumière d'en haut qui déjà brille pour nous aura dissipé ces immondes ténèbres qui enveloppent encore le genre humain, la postérité se demandera avec étonnement et effroi comment des hommes ont pu reconnaître, adorer de tels dieux, et leur offrir, à la face du soleil, un sacrifice plus affreux mille fois que celui du sang humain, le sacrifice de la pudeur et de la chasteté....

« Ces dieux d'invention, de fabrique humaine, dont les passions ont peuplé votre Olympe, nous les avons

répudiés, nous les avons en horreur. Notre Dieu à nous (puisse-t-il bientôt devenir le vôtre!) n'a pas de commencement, et l'éternité est son âge. Infini en ses perfections, essentiellement saint ou plutôt la sainteté même, c'est lui qui, par sa parole, sa sagesse, sa toute-puissance, a tiré du néant le monde avec ses éléments, les corps et les esprits, pour être l'ornement de sa grandeur; invisible, quoiqu'il se montre partout dans ses merveilleuses créations; impalpable, quoique sa grâce trace en nous son image; incompréhensible à notre faiblesse, quoique la raison humaine puisse le connaître; parfaitement connu de lui seul, parce que seul il est immense et sans limites, rien ne donne de lui une idée plus magnifique que l'impossibilité même de le concevoir, son infinie perfection le découvrant et le cachant tout à la fois aux hommes.

« Si les cieux, la terre, les océans, le jour, la nuit, parlent éloquemment de lui et redisent sa gloire à tout esprit attentif, l'âme, malgré la prison du corps, malgré les préjugés ou la tyrannie des passions, quand elle se réveille comme de l'ivresse d'un profond sommeil, rend hommage à son nom et professe sa foi en lui : *Grand Dieu! Dieu bon! ce qui plaira à Dieu! Dieu le veut.* O témoignage de l'âme naturellement chrétienne! souvent il s'est échappé de vos lèvres, sans efforts, sans réflexion, et alors n'est-il pas vrai que votre regard ne se tourne pas vers quelqu'un de vos temples, mais bien vers le ciel? C'est que l'âme sait que c'est au ciel que Dieu, celui qui seul mérite ce nom, a son palais et son trône, et que c'est du ciel qu'elle-même tire son origine, puisqu'elle la tire de Dieu.

« Indépendamment des écritures que nous possédons et dont lui-même a inspiré les pages à la fois si

simples et si sublimes, dans le principe et dans toute la suite des temps, Dieu a député des hommes dignes par leur justice et leur innocence de le connaître et de le faire connaître aux autres : il les a illuminés de son esprit, pour annoncer à la terre qu'il n'y a qu'un seul Dieu qui a tout créé, qui a formé l'homme d'un peu d'argile, qui a réglé le cours des saisons, qui a semé la terreur de ses jugements par les feux et par les eaux, qui a donné des lois et des préceptes dont la violation doit être éternellement punie, dont l'observance sera à jamais glorifiée, quand, à la fin des temps, il appellera les morts du fond de leurs tombes, et les citera à son tribunal. Ces hommes, chargés d'un ministère divin, nous les appelons *voyants*, parce que les secrets de l'avenir leur étaient dévoilés. Leurs prophéties, les miracles qu'ils ont faits pour prouver la divinité de leur mission, sont consignés dans des livres sacrés antérieurs de plusieurs siècles à ce que vous avez de plus ancien, à vos dieux, à vos oracles, à vos sacrifices ; l'un d'eux, Moïse, précéda votre Homère de plus de cinq cents ans, et avant lui beaucoup d'autres avaient prophétisé. Tous ont annoncé en termes magnifiques la naissance, les progrès, les épreuves, les combats, les victoires de la religion du Christ. Témoins des faits qui s'accomplissent sous nos yeux, nous nous rappelons qu'ils ont été prédits, et notre foi en devient toujours plus ferme. Que vous tourniez en dérision ces dogmes sacrés, je ne m'en étonne pas ; moi-même, j'en ai ri autrefois ; mais alors j'étais aveugle comme vous.

« Longtemps à l'avance, nos prophètes avaient prédit que, en punition de son orgueil et de son infidélité, le peuple juif, banni de son pays, dispersé, vagabond, sans Dieu, sans roi, sans autel, promènerait par toute

la terre la malédiction terrible qui le poursuit; vous-même pouvez reconnaître la vérité de l'oracle. Mais en même temps ils avaient dit qu'alors Dieu se choisirait de l'Orient à l'Occident des adorateurs plus fidèles, que le nouveau législateur qui viendrait éclairer, réformer, sauver toutes les nations serait le fils même de Dieu, non pas un fils qui eût à rougir des infamies de son père, qui dût le jour à l'inceste d'une sœur, à la faiblesse séduite d'une jeune fille, à l'infidélité d'une épouse étrangère, mais un fils éternellement engendré de la substance de son père, et né dans la plénitude des temps de la plus pure des vierges, sans que l'homme eût aucune part à cette conception merveilleuse.

« Depuis cinq mille ans, le ciel annonçait à la terre l'*Emmanuel*, l'homme-Dieu; le monde l'attendait avec d'inexprimables tressaillements; on savait quand et où il devait naître; à l'époque marquée, le *désiré des nations* apparaît; pour ménager notre faiblesse, il se revêt de notre humanité. Mais sous cet humble voile sa divinité ne demeure pas entièrement cachée. Sous les yeux d'un peuple prévenu il multiplie les preuves de sa céleste origine. De la même parole qui a créé le monde et doit un jour le renouveler, il chasse les démons, éclaire les aveugles, guérit les lépreux et les malades, fait marcher les paralytiques, commande aux éléments et aux tempêtes, évoque de la tombe des morts de quatre jours. Il prédit le trépas qui l'attend; quand l'heure est venue, il se livre volontairement à ses ennemis et meurt sur une croix; cette croix que vous insultez, parce que vous n'en connaissez ni la gloire ni la vertu. Mais sa mort est accompagnée de prodiges qui attestent sa divinité, il rend l'esprit en parlant et prévient le ministère du bourreau; le soleil

se voile et pâlit ; le ciel se couvre de ténèbres épaisses ; la montagne tremble jusqu'en ses fondements ; les rochers se fendent, le *velarium* du temple se déchire ; les sépulcres s'entr'ouvrent avec fracas, pour laisser passage à de vieux morts. Le Christ a vécu en Dieu, il expire en Dieu. Un centenier et des soldats romains sont la première conquête du *Crucifié*.

« Il avait dit : *Je donne ma vie de moi-même ;* au troisième jour, je la reprendrai. Et à l'aurore de ce jour, malgré toutes les précautions prises par les Juifs et la garde qui veillait autour du tombeau, la pierre qui le renfermait se soulève, les soldats sont saisis de frayeur ; dans le sépulcre vide il ne reste qu'un linceul ; le Christ, vainqueur de la mort, était ressuscité. Quarante jours après, il s'élève majestueusement au ciel sous les yeux de ses apôtres. Pilate, chrétien par le cœur, par politique meurtrier du juste, rendit compte à l'empereur Tibère de ce que je viens de dire. Ces actes existent encore : déposés aux archives de Rome, ils sont connus de tous, et depuis longtemps les Césars seraient chrétiens, si les Césars n'étaient nécessaires au siècle, plus nécessaires encore aux desseins de Dieu sur son Église naissante.

« Les hommes choisis par le Christ pour annoncer sa doctrine n'étaient que de pauvres bateliers ; ils n'avaient ni la science de vos philosophes, ni l'éloquence de vos rhéteurs ; et pourtant, forts d'une vertu toute divine, ils se partagèrent hardiment la conquête spirituelle du monde entier. Tous les peuples ont entendu leur voix ; les îles et les continents ont été témoins de leurs miracles et de leurs prodigieux succès. Athènes et Rome elles-mêmes se sont inclinées devant leur parole puissante. Quand la mort est venue mettre un terme à leur glorieuse carrière, d'autres apôtres, formés par

eux, ont continué l'œuvre de régénération et de salut, et vous savez vous-mêmes les progrès rapides qu'elle a faits. Le trône vermoulu de vos dieux craque de toute part; les démons qui se font adorer sous le nom de ces prétendues divinités se confessent eux-mêmes vaincus. Si vous voulez sévir contre nous, hâtez-vous donc, car dans quelques années la terre tout entière sera chrétienne; versez, versez notre sang, cela ne fera qu'avancer l'heure du triomphe.

« Croyez, dites tout ce qu'il vous plaira : oui, Jésus-Christ est vraiment Dieu. Malgré toutes les résistances humaines, son règne pacifique embrassera l'Orient et l'Occident, et nulle puissance ne lui ravira le sceptre du monde. Du jour où il est mort sur la croix, le mouvement a commencé, et toutes les nations, attirées par une vertu irrésistible, viendront tour à tour se prosterner à ses pieds, jusqu'à ce que, au milieu des gémissements de tous les mortels, les chrétiens exceptés, il descende du ciel sur les ruines de l'univers pour couronner ceux qui auront eu foi en lui et l'auront adoré dans la simplicité d'un cœur pur. Nobles magistrats, si vous ne me croyez pas, croyez du moins ceux que vous honorez comme vos dieux; leur témoignage ne saurait vous être suspect. Au nom du Christ, nous les forçons d'avouer qu'ils ne sont que des démons impurs : au nom du Christ, leur vainqueur, leur maître, nous les obligeons de sortir en frémissant des corps dont ils se sont emparés; par la vertu divine de ce nom sacré, nous faisons taire leurs oracles. Faites-en l'expérience, vous le pouvez. Moi, le plus humble, le dernier des chrétiens, je vous engage ma tête, si en votre présence je n'arrache cet aveu à quelqu'un des vôtres, au moment où, *agité par le dieu*, respirant avec

peine sur le tréteau sacré, *recevant la divinité avec la vapeur*, il parlera avec effort et comme hors d'haleine. Vos dieux, vous pouvez le croire, ne mentiront pas contre eux et pour leur confusion.

« Telle est donc notre foi. Nous croyons à un seul Dieu, éternel, créateur et maître souverain de cet univers; nous croyons au Christ, son fils unique, son verbe, sa sagesse. Il ne nous est pas permis après cela de reconnaître et d'honorer les dieux que vous avez faits. Que si maintenant vous voulez connaître ce que vous appelez si injustement *la faction des chrétiens*, je vous dirai en peu de mots et ce que nous sommes et ce que nous faisons; vous comprendrez mieux encore qu'en nous proscrivant, on commet le plus grand des crimes, celui de proscrire l'innocence elle-même.

« Non, nous ne formons point de cabales; nous ne nous mêlons pas des affaires publiques; nos sentiments comme nos espérances sont plus haut que ce monde. Nous fuyons vos spectacles; la superstition en est la mère, la corruption et l'imposture en sont les fruits. Nous n'avons rien de commun avec les extravagances et les folies du cirque, avec les obscénités du théâtre, avec les férocités de l'arène, avec la frivolité du gymnase; nous vous abandonnons sans regret vos plaisirs : nous avons les nôtres et plus calmes et plus purs. Si, après tout, il nous plaît de nous sevrer de tout amusement, nous ne faisons tort à personne : tout au plus, nous seuls nous pourrions nous en plaindre, si pour nous c'était un sacrifice.

« Unis par une même foi, par une même espérance, nous ne faisons qu'une seule famille, ou plutôt un seul corps. Nous nous réunissons à certains jours pour invoquer Dieu; là nous prions pour les empereurs, quoi-

qu'on nous accuse d'être leurs ennemis; pour toutes les puissances, pour la paix, pour nos amis, pour ceux mêmes qui se sont faits bien gratuitement nos ennemis. Nous lisons avec respect nos Saintes Écritures, et nous y puisons, selon les circonstances, les lumières et les avertissements dont nous avons besoin. Cette divine parole nourrit notre foi, relève notre espérance, affermit notre courage et resserre de plus en plus les liens sacrés de la discipline. Des vieillards président à ces réunions : longtemps éprouvés, ils n'arrivent à cet honneur que par le témoignage d'un mérite reconnu de tous : car, chez nous, le sacerdoce n'est pas le prix de l'intrigue ou de l'argent.

« Nous avons cependant une espèce de trésor; nous n'avons point à rougir d'avoir trafiqué de la religion pour le former. Chacun de nous, selon ses moyens et son vouloir, donne chaque mois une somme modique; on n'y oblige personne; rien de plus libre que cette contribution. C'est un dépôt de piété qu'on se garde bien de dissiper en festins et en débauches; il sert à nourrir et à entretenir les pauvres, les orphelins sans ressources, les esclaves cassés de vieillesse qu'abandonne l'avarice de leurs maîtres et les malheureux qui ont fait naufrage. Quand quelqu'un des nôtres est condamné aux durs travaux des mines, détenu dans les cachots, ou relégué dans quelque île pour la cause de Dieu, il y est entretenu par la religion qu'il a généreusement confessée.

« L'union la plus douce règne entre nous; nous vivons en frères des mêmes biens qui, chez vous, divisent et arment les uns contre les autres les fils du même père. N'ayant tous qu'un même cœur, tout est commun entre nous; tout, excepté nos femmes. Nous ne

sommes divisés que sur ce seul point qui réunit tous les autres hommes. Au milieu de nous, l'épouse est sacrée, inviolable ; l'ami comme l'étranger respecte son honneur et sa couche. Nous vous laissons ce honteux échange des droits que donne le mariage. Vous, pourquoi en rougiriez-vous ? Par quel vain scrupule vous l'interdiriez-vous ? N'avez-vous pas l'exemple d'un Socrate et d'un Caton qui abandonnent à des amis les femmes qu'ils avaient épousées pour qu'elles leur donnent des enfants dont ils ne seraient pas les pères ? O sagesse, ô gravité antique, le plus sage des philosophes, le plus rigide des censeurs se prêtant publiquement à ce commerce infâme !

« Pour nous, l'innocence est une nécessité ; nous la connaissons parfaitement, l'ayant apprise de Dieu lui-même ; nous la gardons fidèlement, comme ordonnée par un juge qu'on ne peut tromper et qui punit le crime d'un supplice éternel. Comment répandrions-nous le sang de nos frères, nous à qui il a été dit de ne pas même nous mettre en colère ? et comment nous souillerions-nous par l'adultère, lorsque notre loi nous défend tout désir et jusqu'à un regard de concupiscence ! Loin de faire injure à personne, il nous est interdit de repousser même l'injure.

« On nous reproche d'être inutiles au commerce de la vie ; nous n'habitons pourtant pas les forêts, comme les brahmanes de l'Inde ; nous vivons au milieu de vous, nous naviguons avec vous, nous portons les armes, nous cultivons la terre, nous trafiquons, nous exerçons les mêmes arts, les mêmes professions ; nous achetons dans vos magasins le blé qui nous nourrit, les étoffes qui nous couvrent ; nous ne rejetons rien de ce que Dieu a fait pour l'usage de

l'homme; seulement, nous évitons l'excès et l'abus. Quant à ces repas communs dont on veut nous faire un crime, leur nom seul indique quel en est le motif; nous les appelons *agapes*, parce que la charité en est l'âme. Nous n'y dépensons pas comme vous des sommes énormes; notre table est servie avec une honorable frugalité et le pauvre a sa place à côté du riche; car, pour nous, les pauvres sont les amis de Dieu et l'objet de ses plus chères complaisances.

« Nobles sénateurs, écoutez mes dernières paroles. Le soldat vaillant, sans craindre la guerre, ne la provoque pourtant pas; quand elle éclate, elle le trouve intrépide. Nous n'appelons pas la persécution; si elle vient, nous l'affronterons sans crainte : elle est notre gloire. Nous ne courons pas comme des furieux audevant de la mort : si elle se présente, nous l'accueillons comme une amie, comme une sœur bien-aimée; pour nous, la mort, c'est le triomphe, c'est la conquête de la vie éternelle après laquelle nous ne cessons de soupirer, et, en nous enlevant le peu de place que chacun de nous occupe sur cette terre, on nous donne en échange un trône au ciel. Avez-vous soif de notre sang? Prenez-le; mais connaissez enfin quels sont les hommes innocents, inoffensifs, qu'on poursuit avec tant d'acharnement! S'ils le voulaient, en une seule nuit, avec quelques flambeaux, Carthage ne serait plus qu'un amas de cendres! S'il nous était permis de rendre le mal pour le mal, sans nous venger sourdement, nous pourrions agir en ennemis déclarés, et demain, aujourd'hui même, vous verriez se dresser contre vous une armée nombreuse, brave, dévouée, que vos légions amoindries auraient quelque peine à vaincre; mais une de nos maximes est qu'il vaut mieux

recevoir la mort que de la donner. Même, sans prendre les armes, nous n'aurions qu'à nous séparer de vous pour aller vivre dans quelque contrée étrangère, et vous seriez effrayés de votre solitude, du silence et de la stupeur de la cité, qui paraîtrait comme morte. Je vous ai fait connaître le Dieu que nous adorons, et qui est aussi le vôtre, que vous le vouliez ou ne le vouliez pas : j'ai vengé notre religion des préjugés, de l'ignorance, des calomnies, de la haine. Jugez maintenant si les *chrétiens sont dignes de mort!...* »

Et Tertullien se retira lentement, laissant l'assemblée sous l'impression de ses nobles et énergiques paroles.

CHAPITRE VINGTIÈME.

LES DERNIERS MOMENTS D'ANGÉLA.

En sortant du sénat, Tertullien avait remarqué une vive agitation dans la foule qui stationnait aux portes. Quoiqu'il en devinât la cause, il avait traversé tranquillement les groupes et repris le chemin de sa demeure ; il était environ la neuvième heure du jour. Le prêtre des faux dieux qui, lui, arrivait par le côté opposé, l'avait reconnu au moment où il laissait la place, et des flots de haine avaient bouillonné dans son sein. Trois fois il avait essayé de haranguer la multitude pour désigner à toutes ses fureurs l'homme odieux dont il avait juré la mort ; trois fois la parole avait expiré sur ses lèvres entr'ouvertes et convulsivement agitées : la colère lui avait serré la gorge au point de ne pouvoir articuler un seul mot. Le peuple avait ri de ses vains efforts et des contractions grimaçantes de sa figure empourprée ; quelques sifflets même s'étaient fait entendre. A l'occasion, les païens n'épargnaient ni le mépris ni le ridicule aux *vénérables* représentants de leurs dieux immortels.

Le sénat, de son côté, avait repris sa délibération, mais avec le calme et la gravité qui convenaient. L'éloquent plaidoyer de Tertullien était présent à tous les esprits, et on croyait encore l'entendre démontrer si victorieusement l'innocence des chrétiens, l'injustice aveugle, fanatique, de la haine qui les poursuivait, la beauté, la sainteté de cette religion descendue du ciel, et qui, en son nom, apportait à la terre des dogmes aussi simples que majestueux, une morale dont la pureté trahissait une origine divine. On n'avait plus répété les mots sinistres de *proscription*, de *mort*; les plus timides seulement, effrayés de l'exaspération des masses, avaient émis l'avis que, pour apaiser la multitude, on arrêtât quelques chrétiens, de ceux qui étaient le plus connus pour leur attachement aux nouvelles doctrines; mais ce conseil, inspiré par la peur, avait été repoussé par la majorité : « Si les disciples « du Christ sont coupables, avait-on répondu, qu'on « les condamne sans distinction et selon les édits des « empereurs. Si on ne peut leur reprocher aucun « crime, le sénat doit à la justice et à sa propre dignité « de les défendre hautement contre leurs ennemis ! » A Rome, on le sait, le sénat n'agissait pas ainsi; il s'inclinait bassement devant toutes les volontés et les caprices du *maître*.

En vain la foule, ameutée par les discours violents de l'implacable Sylvain et de quelques esclaves qui avaient pris au sérieux ses promesses, avait envoyé message sur message à la noble assemblée pour lui déclarer que le peuple impatient était décidé à se faire justice lui-même, si on tardait plus longtemps à sévir contre les chrétiens avec toute la rigueur des lois; que le jour s'avançait; que, dans quelques heures, la nuit

viendrait encore ajourner une vengeance déjà trop différée. Le sénat était demeuré ferme, et avait répondu à chaque fois qu'il ne pouvait, sans se déshonorer, céder à des désirs tumultueusement exprimés, à des menaces qui avaient tous les caractères de l'insubordination et de l'insolence. Heureusement pour le sénat qui, sans doute, eût payé cher sa fermeté, l'intendant Hilarion était survenu. Lui, il avait intérêt à attendre jusqu'au lendemain; il espérait être plus heureux auprès d'Angéla. Sur la nouvelle assurance qu'on ferait droit à ses justes désirs, la foule avait consenti à se retirer. Le vieux pâtre des montagnes, furieux, avait entraîné les plus ardents aux portes de la ville, où venait d'arriver, avec une escorte d'honneur, la dépouille mortelle de l'infortuné Jarbas.

Là une scène impie, barbare, avait eu lieu : à la vue de l'urne qui renfermait les cendres du jeune chef, Sylvain avait senti redoubler toute sa haine contre Vivia : « Vengeance! s'était-il écrié; amis, vengeance! Souf« frirez-vous donc qu'on honore plus longtemps les « restes maudits du perfide qui a trahi sa religion et « son pays pour l'amour d'une femme indigne? » Et, comme un forcené, il s'était précipité au milieu des gardes, avait arraché l'urne de leurs mains, l'avait brisée, et avait dispersé les cendres aux vents, aux applaudissements frénétiques des esclaves qui l'avaient suivi. La nouvelle de cet attentat n'avait pas tardé à arriver jusqu'à l'infortunée patricienne; de celui qu'elle avait tant aimé, il ne lui restait donc plus rien qu'un douloureux souvenir! Pourtant la généreuse néophyte n'avait pas murmuré; seulement quelques larmes avaient brillé dans ses yeux. Que lui importait main-

tenant ce qui se passait sur la terre? Toutes ses pensées, toutes ses espérances étaient tournées vers le ciel, où elle serait bientôt réunie à son époux bien-aimé; plus que jamais elle avait le pressentiment que sa fin était proche, et qu'elle n'avait plus qu'à se préparer au glorieux témoignage qu'elle était appelée à rendre à Jésus-Christ.

Mais que devenait Angéla, la vierge pure, aimante, menacée à la fois dans sa pudeur et dans sa vie? Laissons donc l'émeute et la haine s'agiter, pousser des cris de rage et de mort, violer les cendres d'un guerrier, d'un héros qui, en expirant, avait demandé la grâce de celui-là même qui avait lâchement tenté de l'assassiner. Revenons à la jeune chrétienne qu'Hilarion a condamnée au déshonneur et au dernier supplice, si elle ne consent à renier Jésus-Christ et comme son Dieu et comme son époux.

Vivia n'avait appris que bien tard dans la soirée ce qui était arrivé à Angéla. Depuis que la grâce avait touché plus fortement son cœur, la noble patricienne avait conçu pour la jeune vierge une affection plus tendre. Elle aimait à la visiter, à l'entendre parler des choses de Dieu, et surtout des joies si pures de son amour; elle passait avec elle de longues heures qui lui paraissaient toujours s'écouler trop rapidement. De son côté, Angéla, qui avait compris tout ce qu'il y avait de grandeur, de générosité au fond de cette âme, désabusée enfin des vanités du monde, sortait quelquefois de sa chère retraite pour venir auprès de sa jeune amie. Vivia était d'autant plus sensible à cette marque d'amitié, qu'elle savait que c'était une exception en sa faveur. Aussi, tout occupée de la pensée des dangers qui la menaçaient, elle ne put dormir de

la nuit, et, bien avant que le jour parût, elle sortit, accompagnée de Révocat et de Félicité, et se rendit à la demeure d'Angéla. La porte lui fut ouverte par une esclave, et elle entra seule, après avoir recommandé d'avertir sa mère et Rufine, afin qu'elles ne fussent pas inquiètes de son absence quand elles viendraient à s'en apercevoir.

Angéla, après avoir reçu les saints mystères de la main du vénérable Optat, avait voulu consacrer à la prière la dernière nuit qu'elle eût à passer sur la terre. Elle était à genoux, plongée dans une douce extase; les mains croisées sur sa poitrine, elle semblait contempler avec amour un être invisible pour tout le monde, mais qui, pour elle, était ou paraissait du moins réellement présent. Un sourire céleste se jouait sur ses lèvres; de temps en temps elles s'entr'ouvraient, comme pour parler à cet objet mystérieux de ses tendres affections. Pour se préparer à la fête prochaine de ses noces éternelles avec l'agneau sans tache, en ce moment suprême où elle allait sceller de son sang l'indissoluble contrat d'amour, elle avait revêtu la blanche robe de la *fiancée;* sur sa tête flottait le voile blanc qu'elle avait reçu au jour de sa consécration; une couronne de lis et de roses ceignait son front virginal. A la voir ainsi, à la lueur de la lampe qui éclairait sa chambre, on l'eût prise pour un ange abîmé dans la contemplation de la souveraine et tout aimable beauté de Dieu.

En entrant, Vivia fut émue; un moment elle demeura immobile, comme si elle se fût trouvée tout à coup en présence d'un de ces esprits célestes que le Seigneur députe quelquefois aux hommes qu'il favorise de ses visions, tant la jeune vierge rayonnait d'un

éclat surhumain. Pour se rapprocher d'elle, pour troubler ce pieux recueillement, elle eut besoin de se faire une certaine violence; mais, se rappelant qu'elle était venue pour entendre une dernière fois la généreuse chrétienne, et s'édifier à un suprême entretien, elle qui se préparait aussi à la confession de sa foi : « Angéla, » lui dit-elle, et, fondant en larmes, elle se jeta dans ses bras.

— Vous ici? lui répondit la jeune vierge sortant de son doux ravissement. Vous ici, Vivia? vous venez sans doute me féliciter de mon bonheur. Oh! qu'il m'est bon de mourir pour mon bien-aimé! Dans quelques heures, j'irai donc à lui; je le verrai, je contemplerai sans voile sa face adorable! Je jouirai de ses chastes embrassements!

—Pourquoi, Angéla, vouloir ainsi nous laisser et sortir avant nous de ce monde que vous édifiez par vos vertus?

— *Il* le veut; *il* a entendu les gémissements de la plaintive colombe; *il* lui tend la main pour la retirer dans l'arche qu'il habite lui-même, dans *la cellule mystique* où il prend son repos. Mon âme captive, exilée, soupire, vole vers *lui*. Si, comme moi, vous connaissiez mon *bien-aimé!* Je n'ai fait, hélas! que l'entrevoir! Quelle ineffable beauté! Quelle douceur dans son regard! Quels charmes dans son sourire! Quelle douceur, quelle tendresse dans ses paroles! En *lui* tout est incomparable, tout plaît, tout ravit, tout inonde le cœur de joie et d'amour!

— Ne pouvez-vous donc vivre et aimer comme vous l'avez toujours fait?

— Depuis dix ans qu'*il a blessé mon cœur*, croyez-moi, Vivia, je n'ai pas vécu, j'ai langui. O vous, si bonne, voudriez-vous donc mêler quelque amertume

à mon bonheur? Mais écoutez, voici qu'*il* me parle! *Il* m'appelle, *il* me dit de me hâter.

Et, un moment, la jeune vierge prêta l'oreille à cette voix mystérieuse qui lui parlait. Immobile, Vivia respecta religieusement son silence. Elle, elle n'entendit rien; seulement il lui sembla qu'autour d'elle l'air s'agitait doucement, et lui apportait l'odeur des parfums les plus exquis qu'elle eût jamais respirés. Le front d'Angéla était ceint d'une auréole de lumière, son visage résplendissait d'une incomparable beauté; le tendre incarnat de la rose s'y mêlait merveilleusement à l'éclatante blancheur du lis.

— L'avez-vous entendu, Vivia? reprit-elle après quelques instants. L'avez-vous vu, mon bien-aimé? Jamais sa voix ne fut plus douce; jamais sa face ne m'a paru plus éclatante, plus aimable. Sa main a touché ma main, comme pour mettre à mon doigt un riche anneau; ses lèvres ont effleuré mon front. Comment vous dire les joies célestes qui inondaient mon cœur? Il me semblait que j'allais expirer de bonheur et d'amour; que sera-ce donc au ciel, quand je le verrai dans la plénitude de sa beauté, quand je jouirai de toutes les tendresses de son amour!

— Chère Angéla, ne vous offensez pas des paroles d'une pauvre catéchumène; je comprends l'ardeur de vos désirs; la mort vous met en possession de l'époux céleste que vous aimez d'un amour si grand. Mais votre père, votre mère, qui les consolera, quand leur fille bien-aimée ne sera plus près d'eux?

— *Celui* qui n'abandonne jamais les siens et qui change en joies toutes les tristesses qu'on lui confie avec une humble résignation. Mon père, ma mère! vous savez combien je les aime, et un moment mon

cœur s'est ému à la pensée d'en être séparée. Mais mon bien-aimé m'est plus cher encore; *je suis à lui*, *il* m'appelle; d'ailleurs, *il* m'a dit que je ne les précéderais que de quelques jours.

— Angéla, votre foi est grande; votre amour est plus grand encore. Que ne suis-je moi-même dans les mêmes sentiments! Mais puisque vous êtes résolue de donner votre vie pour la foi de Jésus-Christ, consentez du moins à différer votre bonheur. Vous connaissez les événements qui ont si vivement impressionné les esprits. De toutes parts, le peuple demande à grands cris notre mort; la persécution ne peut tarder à éclater, et beaucoup des nôtres seront appelés à rendre un glorieux et sanglant témoignage. La veuve de Jarbas, assassiné en haine de notre sainte religion, poursuivi, insulté jusque dans ses cendres, est désignée tout naturellement à la fureur de nos ennemis. Pour nos frères, pour moi, vivez encore quelques jours. Vous nous animerez de votre exemple; vous nous soutiendrez dans la prison, vous marcherez à notre tête, quand nous irons au supplice, afin qu'aucun ne faiblisse et ne défaille dans le dernier combat. Je vous en conjure, au nom du Christ votre époux, ne nous abandonnez pas; n'abandonnez pas surtout la faible catéchumène, la mère trop aimante. Que ferai-je sans vous?

— Ce que j'aurais eu le bonheur de faire moi-même la première par la vertu du Dieu tout-puissant. Il lui a plu de me choisir pour être les prémices de l'Église de Carthage, ne cherchez pas à m'enlever ce privilége. C'est aujourd'hui, Vivia, que je dois être vraiment fiancée au bien-aimé de mon cœur; l'autel est prêt, l'époux m'attend; dans quelques moments, les gardes d'Hilarion vont venir pour me conduire à son tribunal.

— Avant que le jour paraisse, venez avec moi, Angéla, et demeurez renfermée dans ma demeure solitaire. Là, nous attendrons ensemble, dans l'exercice de la prière, le moment marqué par Dieu, et nous mourrons ensemble; car, moi aussi, je dois donner mon sang pour la cause de Jésus-Christ. Mon époux m'attend au ciel; je l'ai vu, il me présentait une couronne semblable à la sienne.

— Que le Seigneur soit béni ! mourir pour celui qui est mort pour nous, qu'y a-t-il de plus doux, de plus heureux? Préparez-vous, Vivia, à cette heure fortunée. Auprès de *mon bien-aimé*, je prierai pour vous, afin qu'il vous rende digne de la gloire qui vous est réservée. Je ne puis vous attendre; voyez, j'ai revêtu ma blanche robe de *fiancée*, je porte sur mon front ma couronne de noces ! que dirait l'époux, si je différais d'un seul instant cette éternelle union après laquelle mon cœur soupire? Oh ! qu'ils viennent, qu'ils viennent bien vite ceux qui doivent me conduire à l'autel où *il* m'appelle. Je le vois, *il* me fait signe, et sa douce voix murmure à mon oreille : *Venez, ma sœur, levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, venez recevoir votre couronne d'épouse.*

— Mais avez-vous oublié que, avant d'être livrée à la dent meurtrière des bêtes féroces, vous devez être exposée dans un bouge infâme? Vous, Angéla, si pure, comment pourrez-vous supporter cet affront mille fois plus pénible que la mort la plus cruelle? Oh ! sauvez, sauvez votre pudeur d'un tel outrage ! Les malheureux ! ils flétriraient cette innocence virginale qui vous est si chère !

— Souvenez-vous donc, ô Vivia, de la compagne, de la sœur de votre pieuse mère, de la vierge Potamiène !

Il sera avec moi, comme il a été avec elle. Par *lui*, ce bouge infâme peut être changé en un sanctuaire impénétrable. N'a-t-*il* pas des milliers d'anges pour me couvrir de leurs ailes? Hier, quand l'intendant m'a condamnée à subir cet affront, j'ai frémi, je l'avoue, et quelques larmes ont coulé de mes yeux; mais *mon bien-aimé* m'a dit de ne rien craindre, que lui-même prendrait soin de mon honneur et de ma vertu, et que j'arriverais à *lui* pure et sans flétrissure; je crois à sa parole. Non, chère Vivia, il ne permettra pas que j'aie à rougir... Mais écoutez, voici les pas de ceux qui viennent me chercher. Adieu, priez pour moi.

Vivia, qui n'entendait aucun bruit, pensa que la jeune vierge se trompait. A peine d'ailleurs le jour commençait à poindre, et elle ne pouvait croire que l'escorte arrivât de si bonne heure. Mais, ayant ouvert une fenêtre, elle aperçut à une grande distance dans la rue quelques hommes armés qui marchaient silencieusement. Il n'y avait donc plus à douter; seulement elle ne pouvait s'expliquer comment sa jeune amie avait pu entendre de si loin la marche des gardes, et à peine lui vint-il à la pensée qu'un *être invisible* avait averti intérieurement la jeune martyre de l'approche des soldats. Tout entière à la douleur de la séparation, elle se jeta en pleurant dans les bras d'Angéla, la conjurant de fuir avec elle, tandis qu'il en était temps encore.

— Chère Vivia, reprit la jeune vierge avec un doux sourire, votre affection pour moi vous égare. Moi, fuir! fuir *mon bien-aimé*, quand enfin est venue l'heure si ardemment désirée de m'unir éternellement à lui! Pourquoi lui faire cette injure? Priez, Vivia; bientôt nous nous reverrons au ciel près de lui.

Et, se dégageant tout doucement de ses bras, elle se remit à genoux. Vivia, immobile, la contemplait avec admiration, et s'unissait du fond du cœur à sa prière.

Cependant les gardes étaient arrivés à la porte. Pudens, qui les commandait, demanda à l'esclave qui se présenta pour ouvrir qu'on lui remît une jeune chrétienne, du nom d'Angéla, qu'il avait l'ordre de conduire au tribunal d'Hilarion. L'esclave tout tremblant en avertit son maître, et bientôt le centurion et le père de la jeune vierge se trouvèrent en présence.

Pudens était un brave soldat; jeune encore, son courage seul, car il était le fils d'un affranchi, l'avait fait remarquer de ses chefs, et lui avait valu le grade d'officier dans les légions romaines. Mais, couvert de glorieuses blessures et ne pouvant plus supporter les rudes fatigues de la guerre, on lui avait donné le commandement des gardes de la prison. Sans fortune, incapable d'exercer aucune profession, il avait par nécessité accepté ce poste, malgré toutes ses répugnances; car c'était un homme de mœurs douces, bon, humain, sensible, et qui n'avait de fermeté que sur un champ de bataille. Aussi ne pouvait-il voir sans émotion les larmes ou les souffrances des prisonniers, et plus d'une fois il s'était surpris à pleurer avec eux. Un tel homme ne pouvait accomplir qu'à regret la pénible mission dont nous le trouvons chargé pour le moment.

Quand il vit la pâleur du père d'Angéla, il ne put retenir une larme qu'il se hâta d'essuyer du revers de sa main; il salua respectueusement, et d'une voix qui trahissait les émotions de son âme :

— Vénérable vieillard, lui dit-il, pardonnez-moi si je viens porter le deuil dans votre demeure. Soldat, je dois

obéir à ceux de qui je dépens, et exécuter, quoi qu'il m'en coûte, les ordres qui me sont donnés. L'intendant Hilarion m'a chargé de conduire sans retard à son prétoire la jeune fille qui déjà y a comparu hier.

— Homme généreux, répondit le père d'Angéla, je vous plains; car il est triste d'arracher des bras d'un père et d'une mère une jeune fille innocente pour la conduire à la mort. Mais ma religion me défend de vous en vouloir : faites donc ce qui vous est commandé. Seulement, je vous le demande en grâce, ne chargez pas de chaînes notre enfant bien-aimée. Elle vous suivra sans résistance. Au nom de votre mère, au nom de vos sœurs, si vous en avez, respectez et faites respecter par vos soldats sa pudeur. Oh! elle est si pure, notre Angéla!

— Ne craignez rien pour l'honneur de votre fille; jusqu'au moment où je la remettrai à l'intendant, elle sera sous ma sauvegarde; malheur à qui s'aviserait de lui dire même une parole dont sa modestie eût à souffrir; il la payerait chèrement, je vous le jure. J'avais ordre de la lier; mais puisque cette précaution, que vous me dites inutile, vous affligerait, elle marchera libre près de moi. Hilarion en dira tout ce qu'il voudra, je suis accoutumé à m'entendre reprocher ma trop grande sensibilité.

— Que le Seigneur récompense lui-même votre humanité et votre respect pour la vertu; puisse-t-il vous éclairer de ses lumières! Bon centurion, vous êtes digne de le connaître!

— Je ne crois pas à votre Dieu, mais, comme il ne m'a fait aucun mal, je ne le maudis pas comme tant d'autres. On dit que ceux qui l'adorent sont vertueux et charitables; à ce titre, je les estimerai toujours quoique je pense qu'ils sont dans l'erreur. Mais par-

don; je ne puis prolonger plus longtemps cet entretien; l'heure presse et Hilarion n'aime pas à attendre. Où est donc votre fille? Me confiant à votre parole, je vais demeurer ici avec mes soldats; amenez-la moi, je vous prie, sans retard.

— Oh! épargnez-moi, par pitié, de dire à notre enfant que le moment de la séparation est arrivé. Venez plutôt avec moi : en vous voyant, elle comprendra le motif qui vous amène, et elle vous suivra.

Et tous deux montèrent à la chambre d'Angéla.

La jeune vierge, toujours à genoux, paraissait abîmée dans un recueillement profond. Ses mains étaient, comme de coutume, croisées sur sa poitrine; ses yeux étaient fixés sur une image du Christ, son divin fiancé; mais son regard était immobile, sans rayonnements, sans ces éclairs, ces jets d'amour qui trahissaient ordinairement les ardentes émotions de son cœur. Ses lèvres ne s'agitaient point, et le sourire qui les tenait entr'ouvertes avait perdu toute mobilité; on eût dit ce sourire que la main délicate d'un sculpteur habile imprime aux lèvres inanimées d'une statue. En vain on eût cherché à surprendre quelqu'un de ces mouvements vifs, impétueux, que souvent elle avait besoin de comprimer, parce qu'elle n'en pouvait supporter la violence. Son front avait la blancheur du lis; sa figure était pâle, mais de cette pâleur douce, sereine, qu'on aime à contempler dans une jeune vierge endormie, et qui dénote le calme et l'innocence de ses pensées. Ses traits étaient empreints d'une beauté toute céleste, comme celle sans doute que Dieu, à la résurrection de toute chair, donnera aux corps de ses élus. Près d'elle, sa mère et Vivia priaient et pleuraient, en attendant le le moment fatal.

A la vue d'Angéla, le centurion Pudens demeura saisi d'étonnement et de respect; il s'arrêta, n'osant franchir le seuil de la chambre. Jamais pareil spectacle n'avait frappé ses regards. Cette beauté dont aucune parole humaine ne pourrait donner une idée, cet air de candeur, d'innocence, de douce sérénité, ce rayonnement de joie, de bonheur qui n'avait rien d'humain et que le paganisme sensuel n'avait jamais pu donner à ses déesses, cette robe aussi blanche que la neige, qui enveloppait avec autant de grâce que de modestie le corps tout entier de la jeune vierge, cette attitude si recueillie, tout cela réuni faisait sur lui une impression si vive qu'il ne put proférer aucune parole. Après quelques moments de muette contemplation, se rappelant les ordres qu'il avait reçus, il fit signe au père d'avertir sa fille qu'il lui fallait le suivre au tribunal de l'intendant.

« Mon enfant, lui dit celui-ci, levez-vous, dites adieu à votre mère. Pour moi, je vous accompagnerai partout où on ne me repoussera pas. Dieu, je l'espère, m'en donnera la force : je serai témoin de votre dernier combat, et je rapporterai dans mes bras les restes précieux de vos membres ensanglantés, que n'auront pas dévorés les lions de l'amphithéâtre. »

Angéla parut ne point entendre, et cependant elle sortait ordinairement de ses ravissements et revenait à elle aussitôt qu'on lui parlait. Deux fois son père l'appela par son nom, sans qu'elle fît aucun mouvement, il essaya alors de la prendre par les mains pour la soulever, mais les mains ne cédèrent pas à ses efforts, et il ne put les détacher de la poitrine où elles demeuraient croisées : « Angéla, lui répéta-t-il d'une voix plus forte, levez-vous, le Seigneur vous appelle. »

« Angéla est au ciel, dit Vivia en tombant à genoux ; son âme si belle, si pure s'est envolée vers le Christ son époux. Il l'a préservée de la honte et du déshonneur, comme il le lui avait promis. »

Elle ne se trompait pas: la jeune vierge n'était plus! Elle venait d'expirer ou plutôt de s'endormir paisiblement dans le Seigneur. L'ardeur de ses désirs enflammés, la violence de son amour avait-elle épuisé en elle le principe de la vie? Comme venait de le dire la noble patricienne, le divin époux, jaloux de sa virginale pureté, l'avait-il rappelée à lui et recueillie dans son sein, avant que sa pudeur eût à rougir et que sa vertu fût exposée aux outrages des jeunes débauchés? C'est le secret du ciel, et nous n'avons pas à l'approfondir. Nous croyons seulement que Dieu, quand il lui plaît, renverse toutes les lois de la nature en faveur des siens.

Le père et la mère d'Angéla bénirent le Seigneur, tout en donnant quelques larmes à leur enfant bien-aimée. Vivia se sentit un plus grand désir encore de donner sa vie pour la foi de Jésus-Christ. Le centurion païen, frappé de tant de merveilles, heureux d'échapper à la pénible mission qu'il avait à remplir, serra affectueusement la main du vieillard en lui disant : « Je donnerais bien vingt ans de ma vie pour être le père d'une telle fille. Je ne sais plus en vérité que penser; parmi nous, il ne se passe rien de semblable, et je commence à croire que votre Dieu pourrait bien être le vrai Dieu. »

Le soir, à la lueur de quelques flambeaux, le corps de la jeune vierge, revêtu de sa robe blanche, le front ceint de sa couronne de roses et de lis, les mains pieusement croisées sur sa poitrine, les lèvres toujours

entr'ouvertes par le céleste sourire qui les effleurait au moment de son doux trépas, fut déposé dans le sépulcre de famille. Le vénérable Optat voulut présider lui-même à la cérémonie funèbre. Quelques chrétiens vinrent avec le père et la mère s'agenouiller et prier aux pieds de la modeste tombe. Vivia n'eut point cette dernière consolation; l'heure était venue pour elle de rendre au Christ *son glorieux témoignage.*

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME.

LES DEUX CONFÉRENCES.

Quand le centurion Pudens était venu rendre compte à Hilarion du fait étrange qui s'était passé sous ses yeux, tout d'abord l'intendant n'en avait voulu rien croire et mille pensées diverses avaient traversé son esprit agité. L'officier n'avait-il pas manqué de fermeté pour accomplir sa mission? N'avait-il pas cédé aux larmes et aux prières d'une famille éplorée? Ne s'était-il pas laissé séduire par quelque offre généreuse, et n'avait-il pas prêté la main lui-même à l'évasion de la jeune chrétienne? Ou bien celle-ci, de concert avec ses parents,n'avait-elle pas simulé un évanouissement? Qui pouvait même répondre que cet état extraordinaire où l'officier des gardes prétendait l'avoir trouvée, et que, dans sa bonhomie, il avait pris pour une mort réelle, n'était pas l'effet de la magie à laquelle les chrétiens étaient *connus* pour s'adonner? Voulant donc s'assurer par lui-même de ce qui en était, il s'était présenté à la demeure du père d'Angéla, au moment même où

Vivia en sortait, accompagnée de son esclave favorite qui était venue la rejoindre.

La jeune vierge était déposée sur sa couche; sa figure n'avait pas changé, et Hilarion put croire un instant qu'elle dormait d'un sommeil paisible. Mais les mains et le front étaient froids et glacés; la respiration était arrêtée; le cœur ne battait plus; seulement les membres n'avaient rien de cette rigidité qui suit de près la mort; ils avaient conservé toute leur flexibilité. L'intendant avait examiné longtemps; quand il ne lui avait plus été possible de douter, il s'était retiré sans proférer une parole, mais le cœur gonflé de dépit et de haine contre les chrétiens, comme s'ils eussent été la cause de sa mésaventure. Vivia et Félicité devraient surtout se ressentir de sa colère, pour s'être trouvées sur ses pas. Sans nul doute, elles avaient dû le reconnaître, et elles ne manqueraient pas de rire entre elles de sa mystification dont bientôt toute la cité serait instruite.

De retour chez lui, il avait trouvé le prêtre des faux dieux, Olympius, qui l'attendait depuis quelque temps. Il se garda bien de lui parler de ce qui venait de lui arriver; mais, ne pouvant contenir sa mauvaise humeur, il s'emporta en imprécations contre la secte maudite des chrétiens que le sénat continuait à protéger, malgré la voix du peuple si énergiquement exprimée, et contre laquelle n'osait sévir le gouverneur de Carthage, au mépris de l'édit de l'empereur: il ne pouvait flatter plus délicieusement les passions haineuses de son visiteur.

— Pourquoi donc, lui dit celui-ci, vous inquiéter tant de ce que pense ou veut le sénat? Ne sait-on pas ce qu'il est? Quelques nobles patriciens, infatués de

leur naissance, tout occupés de leurs plaisirs ou du soin de leurs vastes domaines, indifférents du reste aux intérêts de la cité et de la province! Quelques vieillards décrépits, qui ne demandent qu'à mourir en paix et qui tremblent comme des enfants à la seule pensée qu'une goutte de sang puisse couler! Que leur importe, à eux, la cause de nos dieux, l'avenir de notre religion, pourvu qu'ils arrivent tranquillement au terme de leur carrière? Quant à Firmilien, *gouverneur de nom,* il touche à ses derniers moments, une nouvelle crise plus grave encore que les précédentes vient de se déclarer il n'y a que quelques instants, et je m'empressais de vous en apporter l'*heureuse nouvelle.* Vous pouvez donc agir hardiment comme si déjà il n'était plus, et, vous servant de son nom et de son sceau, faire afficher à la porte du sénat comme par toute la ville l'édit de persécution que le peuple attend avec impatience et qu'il acclamera par un cri unanime de joie.

— Ah! ce n'est pas, croyez-le bien, répondit l'intendant, l'autorité du gouverneur qui pourrait m'arrêter; dans quelques heures, demain au plus tard, il ne sera plus, mais nous sommes loin de Rome; déjà peut-être les dispositions de l'empereur à l'égard des chrétiens sont changées. Il les a longtemps favorisés; qui sait si, cédant un moment à la colère ou à l'opinion qu'il avait intérêt à ménager, il n'est pas revenu depuis à des sentiments plus modérés? Vous ne connaissez pas la politique des princes; elle n'est au fond qu'un égoïsme déguisé sous des noms plus ou moins spécieux. Se maintenir ou se fortifier sur le trône où l'intrigue les a fait monter, voilà le but unique qu'ils poursuivent. L'honneur de la religion, le bien de l'empire! mots sonores et pompeux qui en imposent à la multitude,

mais que ne prennent pas au sérieux ceux qui les font sonner si haut !

— Il n'en est pas moins vrai que notre auguste empereur a parlé; vous avez entre les mains un édit de fraîche date qui n'est pas révoqué. En le publiant, en le mettant à exécution, que pouvez-vous craindre? Vous acquérez même de nouveaux titres à la faveur du prince, et, vous comprenez ! la succession du vieux Firmilien ne peut vous échapper.

— Je ne me pique pas d'un désintéressement hypocrite qui n'est pas dans mes habitudes; depuis mon arrivée ici, j'attends, et j'y ai bien quelques droits, le gouvernement de la province. Le poste est honorable; votre cité est la seconde de l'empire; il est lucratif, ce qui n'est pas à dédaigner. Mais c'est pour cela même que je ne voudrais pas me fourvoyer. Si je fais de la rigueur contre les chrétiens, le sénat, nous n'en pouvons douter après ce qui s'est passé hier, me fera de l'opposition. Il peut me dénoncer à Rome comme ennemi de la paix publique, peut-être même comme l'ennemi de l'empereur dont je ferai maudire le nom et le gouvernement par des cruautés inutiles, et qui sait si je ne payerai pas de ma tête cet excès de zèle dont on me fera habilement un crime? Quand les princes demandent du sang, il ne faut pas trop se hâter d'obéir, si on ne veut être victime de leur inconstance ou de leurs remords. Sous Néron, je n'eusse pas hésité, et déjà tous les chrétiens de Carthage seraient dans nos prisons. Avec un homme comme Sévère, croyez-moi, il y a danger à aller trop vite.

— Dans d'autres provinces pourtant, on n'a point hésité ainsi, et aucun gouverneur, que je sache, n'a été blâmé.

— Ils pourront l'être plus tard. Là d'ailleurs l'autorité du gouverneur n'est pas balancée comme à Carthage par les orgueilleuses prétentions d'un sénat tout-puissant, et qui dispose d'une armée nombreuse et dévouée.

— Je vous comprends, Hilarion, vous craignez de vous compromettre. Mais il me semble qu'il y a un moyen bien simple de mettre à couvert votre responsabilité, quand bien même, ce que je ne crois pas, notre auguste empereur viendrait à changer de dispositions ou de politique.

— Quel est donc ce moyen, s'il vous plaît?

— Firmilien respire encore. Sans perdre de temps, faites arrêter en son nom et par une commission scellée de son sceau un certain nombre de ces maudits chrétiens, ceux surtout qui ont le plus d'influence dans la secte. Si le sénat se plaint, proteste, vous direz que c'est par mesure de sûreté, et pour maintenir la tranquillité publique, gravement compromise par les derniers événements. Une fois le procès commencé, il faudra bien qu'il suive son cours, et vous aurez tout le temps de voir quelle tournure prendra l'affaire.

Le rusé vieillard, on le voit, n'abandonnait pas un moment le but qu'il poursuivait; il voulait le sang du prêtre qui avait blessé son orgueil, et il jouait avec l'intendant le même rôle hypocrite qui déjà lui avait réussi avec le jeune Jubal. Hilarion s'y laissa prendre d'autant plus facilement qu'il avait fortement à cœur de se venger lui-même, et de faire trembler les chrétiens pour leur ôter la tentation de se moquer de lui.

— Je crois, lui dit-il, que vous pourriez bien avoir raison, essayons donc. Mieux que moi, vous connaissez les chrétiens de Carthage; dites-moi les noms de quel-

ques-uns d'entre eux, ceux que vous jugez plus dangereux, ou par l'autorité dont ils jouissent dans la secte, ou par leur zèle à propager les nouvelles doctrines. Ne convient-il pas de commencer par celui qu'ils nomment évêque?

— Optat est un vieillard à peu près inoffensif. Malgré son titre et sa dignité, il a bien peu d'influence; pour lui on peut attendre. Mais à côté d'Optat qu'il domine de toute la fierté de son génie et de l'ardeur passionnée de son caractère, il y a un homme que les siens regardent comme un oracle, le plus ferme défenseur de leurs croyances, le plus terrible ennemi de nos dieux qu'il a pourtant adorés autrefois. Depuis qu'il nous a laissés, cet homme infatigable dans sa haine a mis au service de l'erreur toute son éloquence et toute son énergie. Il séduit de sa parole vive et puissante des familles entières. Dans son orgueil, il a juré de détruire à Carthage jusqu'au dernier autel élevé en l'honneur de nos divinités. C'est lui, c'est cet homme fanatique qui a fait briser la statue de Junon, brûler le temple dont les ruines fument encore. C'est lui qui, hier, intimidait le sénat par ses violentes déclamations, et changeait comme par enchantement ses dispositions. Gloire à vous, Hilarion, si vous délivrez la religion et l'empire de ce monstre odieux; vous aurez bien mérité des dieux et des Césars; abattez donc avant tout cette tête, et d'un seul coup vous aurez frappé tout le corps. Cet homme, vous le connaissez, c'est Tertullien.

— Aujourd'hui même ce Tertullien sera chargé de fers, je vous en donne ma parole; mais il lui faut quelques compagnons : une seule victime ne suffirait pas au *zèle tardif* de notre gouverneur agonisant. C'est en son nom que j'agis, ne l'oubliez pas, et il a grand

besoin de racheter plusieurs années de mollesse et de connivence.

— Je l'entends bien de même; et, puisque vous voulez bien vous en rapporter à moi, je vous recommanderai un certain Saturnin, qui depuis longtemps répand parmi le peuple et les esclaves la nouvelle doctrine, par imitation sans doute de ce que fait Tertullien dans les familles nobles et parmi les savants. Dernièrement encore, à force de promesses et d'artifices, il est parvenu à gagner à son parti un certain nombre d'artisans employés aux travaux du port : ces hommes de peine et ces esclaves, réunis en une association nombreuse et bien disciplinée, ne laissaient pas de devenir inquiétants. A un jour donné, sur un ordre, un signal de leur chef, ils peuvent, comme des furieux, se ruer sur nous; il faut rompre cette ligue menaçante tandis qu'il en est temps encore.

— C'est la première fois que j'entends prononcer le nom de ce Saturnin; mais n'importe, il ira rejoindre Tertullien dans la prison.

— Secundulus, ami et collaborateur de Saturnin, ne doit-il pas avoir part à la récompense, comme il a part au travail?

— C'est de toute justice; mais nous ne sommes encore qu'à trois, et vraiment c'est trop peu.

— Attendez; il y a à Carthage une femme presque aussi fière que Tertullien son maître. Jeune encore, jouissant d'une immense fortune, elle se croit le droit de braver les dieux ou de les tourner en ridicule. Liée avec toutes les familles patriciennes infectées du poison de l'erreur, elle s'est si bien rendue maîtresse de l'esprit des jeunes patriciennes, que toutes, à son instigation, ont fait serment de n'épouser que des chrétiens.

C'est un nouveau moyen, vous le voyez, d'entraîner l'élite de notre jeunesse. Enthousiaste de Tertullien, dont les paroles sont pour elle des ordres du ciel, c'est elle, on en a la certitude, qui, conseillée par cet homme implacable, a employé un de ses esclaves, nommé Révocat, à la double profanation que toute la ville déplore, et qui attirera infailliblement sur nous la colère de nos dieux, si les coupables ne sont pas sévèrement punis. Cette femme altière, impie, sacrilége, mérite mille fois la mort.

— Comment la nommez-vous? dit Hilarion en dissimulant sa joie, quoique, d'après ce que j'ai entendu dire dans les groupes, je soupçonne fort que vous voulez parler de Vivia, la jeune veuve de Jarbas.

— Vous ne vous trompez pas, c'est elle. Sachez encore que cette femme, sans pitié pour les larmes d'un père, a fait embrasser sa religion à une jeune esclave, une enfant, par de belles paroles et de riches bienfaits, et que depuis elle l'a donnée pour épouse à ce Révocat, l'âgent aveugle de toutes ses vengeances. Cette malheureuse esclave est la fille du vieux Sylvain dont sans doute vous avez entendu parler, car toute la ville connaît son malheur et le plaint. Que la superbe Vivia, avec ses deux esclaves dévoués, ne soit pas séparée de son cher maître; qu'elle le suive à la prison et à la mort!

— Mais, dit l'intendant en affectant quelque hésitation, Vivia est la fille d'un sénateur.

— Il faut que le sénat commence à craindre; il en sera plus souple.

— Hannon pourrait intéresser à sa cause ses collègues, et, s'il en est ainsi, n'est-il pas à craindre que la noble assemblée ne prenne quelques mesures violentes,

et que nos prisonniers ne nous soient arrachés de vive force ?

— Je connais Hannon : il jettera bien quelques cris quand il saura qu'on a arrêté sa fille ; mais il n'ira pas plus loin : d'ailleurs, je sais qu'il a vu avec peine le changement de Vivia, et que plus d'une fois il l'a menacée de toute sa colère si elle persistait dans son impiété. Ne craignez donc rien.

— A vous dire vrai, je ne serais point fâché d'humilier l'orgueil de cette femme. Je ne sais pourquoi je me sens pour elle une antipathie profonde ; et puisque vous me dites que je le puis faire sans danger, je vais, de ce pas, la faire arrêter, ainsi que ceux que vous m'avez désignés ; demain je les interrogerai, et nous verrons si tous seront aussi obstinés que cette petite Angéla qui a eu la sotte impudence de me résister en face. *On dit,* du reste, que depuis elle est morte de frayeur.

Hilarion se détourna pour cacher sa rougeur ; mais le vieillard hypocrite ne put retenir un sourire moqueur. Là-dessus, nos deux personnages se séparèrent, l'intendant pour donner, au nom et sous le sceau du gouverneur, les ordres convenus, le prêtre des faux dieux pour porter au pâtre des montagnes la *bonne nouvelle* si ardemment attendue, et pour savourer dans le secret de son cœur le bonheur d'une vengeance que depuis quelque temps il poursuivait nuit et jour. « L'heure est donc enfin venue ! se disait-il à lui-même. Et en face du juge et des bourreaux, nous verrons bien si son regard sera encore aussi fier ! Quelle joie pour moi, quand mes yeux verront couler son sang et tomber sa tête ! O Tertullien, Tertullien ! tu sauras bientôt qu'on ne brave pas impunément le pontife de Carthage ! »

A peu près à la même heure, dans une des allées d'une magnifique villa située sur les bords de la mer, un homme d'un âge mûr et un jeune homme qui pouvait avoir de dix-sept à dix-huit ans, se promenaient à pas lents. Le soleil était à peine levé; le ciel, sans le plus léger nuage, promettait une belle journée; l'air était tout embaumé des doux parfums du matin; les oiseaux, secouant de leurs ailes les dernières gouttes de rosée, semblaient achever l'harmonieux concert dont ils saluent, à chaque aurore naissante, le Dieu qui leur donne la vie et la nourriture. Cet homme que nous rencontrons de si bonne heure, aspirant à pleins poumons la fraîcheur des bosquets, c'est l'heureux propriétaire de ces jardins enchantés. Membre du sénat, riche en terres et en esclaves, assez insoucieux de politique, dégoûté des plaisirs bruyants de la ville, il met tous ses soins à cultiver et à embellir sa demeure favorite; il veut mourir un jour paisiblement, sans laisser trace de son passage sur la terre. L'adolescent qui marche à ses côtés, et qui de temps en temps l'arrête par le bras comme pour attirer plus vivement son attention, est appelé, lui, à de plus hautes destinées. Un jour son nom sera grand parmi les hommes, et les siècles ne le prononceront qu'avec respect et admiration.

Le riche sénateur s'appelle Tascius Chyprianus; le jeune homme qui l'accompagne est connu sous le nom de Cyprianus.

— Père, disait-il avec feu, que pensez-vous du plaidoyer que vous avez entendu hier au sénat? Que dites-vous de cet homme qui, pendant plus d'une heure, a captivé l'attention de l'assemblée? Pour moi, je suis encore sous l'impression de ses nobles paroles,

et toute cette nuit j'en ai été occupé au point de n'avoir pu un moment me livrer au sommeil!

— Depuis longtemps, mon fils, Tertullien a fait ses preuves : quand il enseignait l'éloquence, il ravissait ses nombreux disciples; au barreau, nul n'osait lutter contre lui. Depuis qu'il a embrassé la nouvelle religion, il écrit, dit-on, des pages admirables pour la venger; à Carthage et au-delà des mers, il est regardé comme l'oracle de son parti.

— Père, vous ne dites pas assez : cet homme est la gloire de l'humanité. Quelle fierté dans le génie! quelle noblesse, quelle grandeur dans le caractère! quelle puissance irrésistible dans la parole! quelle élévation dans les sentiments! Auprès de lui, que Démosthène et Cicéron tant vantés me paraissent petits! Le sublime, le divin Homère lui-même, qu'est-il en comparaison?

— Peut-être exagères-tu, Cyprianus. L'admiration n'est pas très-éloignée de l'enthousiasme, et l'enthousiasme grandit tout à nos yeux.

— Je le sais : aussi j'étais en garde contre moi-même, et me défiais de mon imagination; de plus, la cause qu'il défendait n'a pas mes sympathies. Cependant, à mesure qu'il parlait, je me sentais entraîné, subjugué; volontiers je me serais jeté aux pieds de cet homme, le priant de m'apprendre à parler comme lui, si c'était là une science que l'étude puisse communiquer.

— Tu es en bonne voie, Cyprianus : tout jeune encore, on vante déjà, à Carthage, tes talents précoces; continue, et tu deviendras éloquent comme ce Tertullien.

— Ah! puissiez-vous dire vrai! Mais non, jamais!

les dieux ne m'ont pas donné son génie, et pourtant je l'aurais acheté au prix des plus belles années de ma vie : un jour, un seul jour, comme celui d'hier pour Tertullien ! je serais le plus heureux des hommes ! oui, j'aurais assez vécu, sûr de l'immortalité dans la mémoire des siècles.

— Assez, Cyprianus, sur ce sujet. Tu ne m'as pas demandé, je pense, cet entretien pour t'exalter sur le talent incontestable de Tertullien ; tu dois avoir un autre motif. Ne crains pas ; tu connais ton père : explique-toi franchement.

— Il est vrai, mon père. Eh bien, je veux que cet homme soit sauvé ! Sa vie est en danger, je le sais. Hier, en traversant les groupes animés qui stationnaient sur la grande place du sénat, j'ai entendu des paroles sinistres, des cris de mort contre lui. On dit qu'on va persécuter les chrétiens, en vertu d'un édit impérial ; si la persécution éclate, Tertullien ne peut manquer d'être une des premières victimes. Oh ! ce serait une honte pour Carthage, un malheur irréparable pour l'humanité ! Autant vaudrait éteindre un de ces astres qui brillent au firmament.

— Mais, Cyprianus, comment le sauver de la mort, si l'édit de l'empereur, malgré la protestation du sénat, est mis à exécution ? Jusqu'à ce moment, nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour protéger les chrétiens, parce que, à part leurs croyances dont nous n'avons pas à nous inquiéter, ils sont, c'est une justice à leur rendre, les citoyens les plus soumis et les plus dévoués de l'empire. Peut-être même nous sommes-nous compromis hier en résistant aux vœux du peuple. Que pourrions-nous de plus ?

— Père, je vous demande seulement de me laisser faire : j'ai mon idée, et elle réussira, je n'en doute point. Vous avez ici une pauvre esclave, la vieille Jucunda, qui est chrétienne depuis longtemps : je l'ai su ces jours derniers par l'indiscrétion d'une de ses compagnes. Or, Jucunda est alitée, gravement malade. On dit que les chrétiens se visitent entre eux dans la maladie, et qu'ils ne veulent pas mourir sans avoir vu une dernière fois un de leurs prêtres. J'irai donc, si vous le permettez, trouver Tertullien; je le prierai, au nom de la pauvre Jucunda, de venir jusqu'ici. Personne de la maison ne le connaît que vous et moi. Il pourra donc demeurer quelque temps en sûreté au milieu de nous, et attendre que la persécution soit calmée. Je serai heureux, je l'avoue, de profiter de cette bonne occasion pour avoir avec lui quelques entretiens sur cette nouvelle religion que je ne connais point encore.

— Que me dis-tu, Cyprianus? Que tu veuilles soustraire à la mort un homme que tu admires et que tu crois innocent, je le conçois et ne puis que t'approuver; mais prétendre approfondir une religion qu'on dit pleine de mystères, oh! crois-moi, ces questions ne sont pas de ton âge.

— La vérité est de tous les âges, et je veux connaître la vérité.

— La religion des chrétiens peut avoir quelque chose de bon, je ne le nie pas; mais celle dans laquelle je t'ai élevé, la religion de tes pères, de ton pays, pourquoi te serait-elle suspecte?

— Jusqu'à ce jour, je l'avoue, il ne m'était pas même venu à la pensée d'examiner si les dieux que nous adorons sont vraiment des dieux. Mais, depuis que

j'ai entendu Tertullien, le doute est entré dans mon âme; et ce doute, il faut que je l'éclaircisse.

— Laisse donc, mon fils, laisse ces recherches inutiles. Après tout, notre grand Jupiter ne vaut-il pas bien celui qu'on nomme le Christ?

— Si Tertullien a dit vrai, ce Jupiter ne vaut pas un grain de l'encens qu'on brûle sur ses autels, et il y a vraiment honte à l'adorer. Mais quelle belle, quelle noble, quelle pure figure que celle du Christ, telle qu'on nous la montrait hier! quelle innocence, quelle sainteté dans sa vie! quelle ravissante douceur! quelle mansuétude dans ses paroles! quelle puissance dans ses œuvres! quel dévouement, quel amour dans son sacrifice! Oh! si jamais la divinité est descendue de son trône, si jamais elle a revêtu réellement une forme humaine, c'est bien ainsi qu'elle a dû paraître au milieu des hommes!

— Allons, Cyprianus, voilà encore que ton imagination t'exalte! Tu seras donc toujours le même?

— Imagination! le mot est bientôt dit! Mais Tertullien invoquait des faits avoués, reconnus par tous nos poëtes et nos historiens; et que peut-on opposer à des faits? Voyons, père, ce qu'il disait de nos dieux n'est-il pas vrai?

— Je ne le nie pas, quoiqu'il puisse y avoir un peu d'exagération; la Fable ne se pique pas, tu le sais, d'une exactitude scrupuleuse, son but étant moins d'instruire que de plaire.

— Laissons de côté, si vous le voulez, les inventions de la Fable : aussi bien elles ne font guère d'honneur à nos dieux; mais si Jupiter et les autres sont nés, ont vécu, sont morts un jour comme de simples mortels, Tertullien n'avait-il pas raison de dire qu'ils ne sont

pas dieux, l'éternité étant de l'essence même de la divinité ?

— J'avoue que je n'ai jamais poussé si loin mes réflexions ; j'ai toujours eu pour maxime : Soyons bons, honnêtes, il suffit.

— Non, pour moi du moins ; il y a au fond de mon cœur quelque chose qui se révolte à l'idée de rendre mes hommages et mon adoration à des êtres qui n'y auraient aucun titre. Mais le grand Dieu dont Tertullien a si bien parlé, qui, seul, existait avant tous les âges, qui, par la puissance de sa volonté, a fécondé le néant et a tiré de son sein ces magnifiques créations dont nous ne voyons qu'une faible partie, qui gouverne, en maître absolu, tous ces mondes qu'il a créés, qui, du haut de son trône, prend un soin tout paternel de ses créatures, même les plus petites, voilà bien le Dieu qu'il faut à mon âme !

— Mais voudrais-tu donc, toi aussi, embrasser la nouvelle doctrine? Donnerais-tu ce chagrin à ton père?

— Je ne dis pas que je me ferai chrétien; pourtant, il faut bien le reconnaître, la nouvelle religion offre un magnifique ensemble qu'on ne trouve dans aucune autre, et ceux qui la pratiquent sont vertueux et charitables. N'avez-vous pas été frappé comme moi du portrait qui nous en a été fait hier? Quels hommes que ceux qui ne connaissent ni nations ni castes, qui embrassent le monde tout entier dans leur amour! Mais comment renaître pour mener une vie nouvelle et devenir un autre homme en gardant le même corps? Comment s'affranchir tout à coup d'habitudes douces et chères, apprendre la frugalité quand on a été accoutumé à la délicatesse, fouler aux pieds l'or et la pourpre pour se réduire à un vêtement simple et vul-

gaire? Oh! que ne suis-je né chrétien! Mais peut-être que je m'exagère les difficultés de ce changement. Tertullien me le dira; car je veux l'entendre, conférer seul à seul avec lui. Je veux surtout sauver ce grand homme; demain peut-être il sera trop tard, et, s'il lui arrivait malheur, je ne me le pardonnerais jamais!

— Tu n'es plus un enfant, Cyprianus, fais ce que tu veux; mais je crains bien qu'un jour tu ne regrettes ce zèle irréfléchi.

— Oh! merci, merci, mon père!

Et le jeune homme lui sauta au cou, lui témoignant ainsi sa joie. Quelques moments après, monté sur un char magnifique, il prit le chemin de Carthage. Arrivé à la modeste demeure de Tertullien, il lui fit connaître le motif de sa visite. Le prêtre n'hésita pas: une pauvre esclave, qui allait mourir, avait des droits sacrés à son ministère; puis ce jeune homme, dont la physionomie, pleine de franchise et de vivacité, l'avait tout d'abord intéressé, désirait s'entretenir avec lui sur la religion. Il le suivit donc à la campagne.

Il est bien à regretter que les nombreux écrits que nous possédons de l'un et de l'autre ne nous aient pas conservé le souvenir de ce qui se passa dans ces entretiens, qui se prolongèrent pendant plusieurs jours. Quoi qu'il en soit, on peut croire que, dans ce moment, le jeune Cyprianus fut pleinement convaincu de la vérité de la religion du Christ, et que le courage seul lui manqua pour s'en déclarer le disciple: déjà il avait perdu l'innocence du cœur; des passions ardentes et que la satiété n'avait point encore émoussées le tyrannisaient, et, comme l'adolescent de l'Évangile, il n'eut

pas la force du sacrifice. Mais le bon germe était entré au fond de l'âme, et ne devait pas toujours y rester étouffé. Un jour, par une lutte suprême contre lui-même, le jeune patricien brisera ses liens honteux; Carthage le nommera le plus grand, le plus illustre de ses pontifes; l'Église l'honorera comme un de ses plus nobles martyrs, et lui donnera un rang distingué parmi ceux qu'elle appelle ses docteurs et ses pères.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

L'INTERROGATOIRE.

Quelques heures seulement après le départ de Tertullien pour la villa de Thascius, la grande ville de Carthage était dans la plus vive agitation. L'édit de persécution venait d'être publié à son de trompe; le vieux Sylvain, à qui semblait revenir de droit ce message si doux à sa haine, l'avait placardé à la porte du sénat, au milieu des cris de joie de cette foule d'esclaves qui s'étaient aveuglément liés à sa cause. Une escorte nombreuse, dont cette fois le trop sensible Pudens n'avait pas le commandement, parcourait la cité, envahissait la maison des chrétiens, et chargeait brutalement de fers les hommes et les femmes dont les noms étaient inscrits sur une liste revêtue du sceau du gouverneur. On avait eu soin de choisir, pour commander cette escorte, un tribun bien connu pour la *fermeté* de son caractère et par ses préventions contre les partisans de la nouvelle doctrine.

Par un de ces brusques revirements qu'on ne rencontre que trop souvent dans les hommes qui ne pren-

nent conseil que de la passion du moment, Hilarion avait voulu frapper un grand coup pour intimider le sénat, en affectant de braver son opposition aux mesures de rigueur; indépendamment des victimes que lui avait désignées le grand-prêtre, il avait donné l'ordre d'arrêter un grand nombre de chrétiens appartenant à toutes les classes de la société : leurs noms, inscrits au ciel avec leur sang, ne sont point parvenus jusqu'à nous, à l'exception de ceux de Jocundus, Artaxe et Quintus, dont parle Sature dans le récit d'une vision qu'il eut avant de souffrir le martyre, et, sans les actes authentiques qui nous ont été conservés de ce drame sanglant, nous ignorerions encore que, dans le peu de jours qui s'écoulèrent entre la publication de l'édit et la mort de Vivia, de nombreux confesseurs de Jésus-Christ consommèrent à Carthage, par le glaive ou le feu, leur glorieux et héroïque témoignage.

C'était pitié de voir les malheureux chrétiens, chargés de chaînes, traverser les rues et les places, frappés par les soldats, outragés par une populace ivre de fureur, qui les poursuivait de ses blasphèmes et de ses injures, leur jetant des pierres et de la boue, les renversant à terre, puis les relevant tout meurtris avec une brutalité sauvage. La noble Vivia et Félicité, qu'on avait liées l'une à l'autre, ne furent pas à l'abri des outrages de la foule : sans respect pour leur jeunesse et pour la position de l'une d'elles enceinte et sur le point d'accoucher, on leur arracha leurs voiles; les poussant avec violence, ou les frappant du pied, pour les obliger à suivre la marche rapide des soldats qui les traînaient plutôt qu'ils ne les conduisaient.

Les martyrs (déjà ils méritaient ce nom) paraissaient insensibles à ces traitements barbares. Leur

figure avait conservé une douce sérénité, la joie rayonnait sur leur front; ils n'ouvraient la bouche que pour bénir Jésus-Christ de ce qu'il les trouvait dignes de souffrir pour son nom, ou pour s'encourager mutuellement à lui rendre témoignage devant les hommes. Un moment une sainte pudeur avait coloré les joues des deux femmes, quand elles s'étaient vues exposées aux regards d'une soldatesque insolente; mais bientôt elles s'étaient remises de cette première émotion, et, baissant modestement les yeux, elles commencèrent à prier avec autant de tranquillité que si elles eussent été seules au fond de leur oratoire.

Par un reste de honte, Olympius n'avait point osé se mêler à la foule : mais, à demi caché sur la plate-forme de la maison qu'il habitait, il attendait que les confesseurs vinssent à passer. Savourant à l'avance tout le bonheur qu'il aurait à contempler enchaîné, pâle et tremblant, il le croyait ainsi, l'homme à qui il avait juré une haine implacable, du plus loin que son regard put les apercevoir, il chercha à distinguer la haute stature de Tertullien. Mais, ô déception ! il n'était point parmi les prisonniers, et il apprit bientôt qu'en vain on avait fouillé jusqu'aux plus petits coins de sa demeure, qu'il était parti avec un jeune homme qu'on ne connaissait point, sans qu'on sût la direction qu'avait suivie le char qui les emportait tous deux. Ce fut un coup de foudre pour le malheureux vieillard, et il faillit suffoquer de colère.

La prison de la ville était encombrée de malfaiteurs de la pire espèce : esclaves révoltés, voleurs, assassins condamnés aux travaux des mines, et qu'on n'avait pas encore eu le temps d'expédier à destination. Il fallut donc renfermer provisoirement les chrétiens

dans une vaste maison particulière où ils purent du moins jouir du double bienfait de l'air et de la lumière du jour. A peine y furent-ils entrés qu'ils virent arriver le prêtre Sature, dont le premier mouvement fut de se jeter dans les bras de Saturnin son frère, et d'essuyer respectueusement le sang qui coulait de son front tout meurtri par une grosse pierre qui l'avait atteint à la tête.

Sature n'avait pas été porté sur la liste de proscription, soit qu'on l'eût oublié ou qu'on eût voulu le réserver pour une autre hécatombe. Mais ce prêtre généreux qui, depuis vingt ans, consumait sa vie à la conversion des païens et à l'instruction des catéchumènes, n'avait pas plutôt appris qu'un certain nombre de néophytes qu'il avait préparés à la grâce du baptême venaient d'être arrêtés pour la foi, qu'il était accouru pour partager leur captivité et les animer de sa parole dans la lutte qu'ils étaient appelés à soutenir.

Sature était vénéré, aimé dans l'Église de Carthage. Ses vertus, sa grande douceur, la simplicité et la bienveillance de ses manières, l'avaient rendu singulièrement cher aux chrétiens, et ce fut une grande joie pour les confesseurs, quand ils le virent au milieu d'eux. Tous l'entourèrent aussitôt, lui demandant par quel hasard il n'avait pas été conduit en même temps qu'eux. « Je n'étais pas digne de cet honneur, » répondit l'humble prêtre qui craignait jusqu'à l'ombre de la vaine gloire et qui enviait aux martyrs ce qu'ils avaient déjà souffert pour le nom de Jésus-Christ. Ce ne fut que plus tard et au moment où il fut interrogé qu'ils surent qu'il s'était présenté de lui-même au tribun chargé de veiller à la garde des prisonniers.

Dans ces touchantes relations connues sous le nom d'*Actes des martyrs* et qu'on lisait autrefois publiquement dans les églises, nous voyons que les chrétiens qu'on chargeait de fers pour la foi faisaient retentir les murailles de leur prison du chant des cantiques et de la prière; doux et sublime concert qui montait jusqu'au trône de l'Éternel, qui ravissait les anges et qui plus d'une fois convertit les geôliers eux-mêmes. Nos généreux confesseurs ne pouvaient manquer à cette tradition sacrée des premiers martyrs, et, après s'être mutuellement donné le baiser de paix, tous tombèrent à genoux et unirent leur voix à celle du prêtre Sature.

Ils priaient encore quand un faible gémissement se fit entendre et attira leur attention. Secondule était étendu sans mouvement et sans vie, les yeux levés vers le ciel. D'une complexion faible et délicate, il n'avait pu résister aux mauvais traitements qu'il avait endurés pendant le trajet. Sans doute aussi, il avait été frappé plus rudement que les autres. En effet, quand on entr'ouvrit sa tunique, on s'aperçut qu'il avait la poitrine toute brisée et qu'un sang noir et épais s'échappait d'une blessure que lui avait faite quelque pierre lancée de plus près ou par une main plus vigoureuse.

Les martyrs auraient voulu lui rendre les derniers honneurs, ensevelir son corps et le déposer pieusement dans un des jardins de la maison où ils étaient renfermés. Le farouche tribun chargé de veiller sur eux leur refusa cette consolation. En vain Vivia lui présenta une bourse pleine d'or qu'elle portait par hasard sur elle, au moment où on l'avait arrêtée. Son offre fut brutalement refusée; le cadavre fut enlevé à la hâte et les gardes eurent ordre de le jeter à la mer. Bientôt après les confesseurs furent conduits au tribunal de

l'intendant; la populace, toujours plus furieuse, les y suivit avec de nouvelles injures et de nouvelles violences.

Le premier qui fut interrogé, Saturnin, le front encore tout meurtri et ensanglanté, répondit qu'il était chrétien, prêt à souffrir et à mourir plutôt que de sacrifier à des dieux qui n'étaient que d'impurs démons. Tous firent la même profession. Sature, dont le nom n'était pas inscrit sur la liste de proscription, s'approcha du tribunal et éleva la voix : « Et moi aussi, s'écria-t-il, je suis chrétien et je ne sacrifierai point à ceux que vous appelez vos dieux. » Hilarion ne pouvait revenir de son étonnement; il ne comprenait pas qu'un homme pût se présenter ainsi de lui-même, et s'offrir à de cruelles tortures et au dernier supplice. Vint enfin le tour de Vivia que l'intendant avait réservée pour la dernière, moins à cause du rang distingué qu'elle occupait dans la cité, que pour l'effrayer et l'humilier publiquement par un plus long interrogatoire.

— Et vous, lui dit-il, quel est votre nom?

— Mon nom, vous le savez, lui répondit la noble patricienne, pourquoi donc me le demandez-vous? Pourtant je le dirai bien haut, non pour me glorifier, mais afin que tous ceux qui sont ici présents connaissent qui je suis. Je m'appelle Vivia Perpétua; je suis fille du sénateur Hannon, et veuve, depuis quelques jours, du vaillant Jarbas mort martyr de sa foi qui est aussi la mienne.

— Vous vous confessez donc chrétienne?

— Oui, je le suis, et, avec la grâce de Dieu, je le serai jusqu'à la mort.

— Ignorez-vous donc que nos augustes empereurs ont proscrit par des édits solennels cette religion im-

pie, et qu'ils veulent que par tout l'empire on adore les mêmes dieux?

— Il n'y a qu'un seul Dieu, qui a fait le ciel et la terre avec tout ce qu'ils contiennent, et un seul Jésus-Christ, son fils unique, dans le royaume duquel je désire ardemment d'entrer. Ne me parlez pas de vos dieux, je rougis de les avoir adorés un moment.

— Nos dieux sont grands, immortels, et ce Christ que vous suivez follement n'était qu'un misérable fourbe, justement puni du supplice infamant des esclaves.

— Ne blasphémez pas ce que vous ignorez. Le Christ a été jugé par des hommes méchants qui ne le connaissaient pas. Il eût pu, lui qui d'une parole ouvrait les tombeaux et ressuscitait les morts, descendre de sa croix plein de vie et confondre ses ennemis; mais, dans son amour, il a voulu mourir pour notre salut. C'est lui que j'adore, je vous l'ai déjà dit, et je n'en adorerai pas d'autre.

— Vivia, comme tous ceux de votre secte, vous vous êtes laissée séduire à de trompeuses paroles.

— Dieu est la vérité. Il ne trompe pas les âmes simples et droites qui la cherchent.

— Vraiment, à vous entendre, il semblerait que le ciel a une voix pour vous; je reconnais bien là le fanatisme ou la folie des vôtres.

— Je m'estime indigne d'entendre la voix du Seigneur mon Dieu, moi la dernière de ses servantes et qui ne commence véritablement que de ce jour à être disciple de Jésus-Christ. Mais je sais que Dieu a parlé par ses prophètes, et en ces derniers temps par son fils bien-aimé lui-même; c'est sur cette parole que repose ma foi.

— Dites plutôt que vous avez accepté aveuglément les enseignements d'un certain Tertullianus, que vous regardez comme l'oracle de votre parti.

— Avant de le connaître et de l'avoir entendu, j'étais chrétienne. Il n'a fait que me confirmer dans ma croyance.

— Il eût beaucoup mieux fait de vous désabuser; il vous a trompée indignement, et, le lâche! il vous abandonne à l'heure du danger; il devrait être ici avec vous; mais, au premier bruit des justes rigueurs qui vont enfin venger vos impiétés, il a pris la fuite et on n'a pu le trouver.

— Tertullianus n'est point un lâche; on voit que vous ne le connaissez pas. Il ne craint ni la prison ni les tortures. J'ignore, il est vrai, ce qu'il est devenu, mais je le sais et je le déclare incapable du sentiment indigne que vous lui supposez.

— Laissons de côté cet homme : il ne peut, après tout, m'échapper longtemps. Persistez-vous à vous reconnaître chrétienne?

— J'ai appris à ne pas mentir, même pour sauver ma vie; oui, je suis chrétienne, et en ce moment plus que jamais je bénis le Dieu de bonté et d'amour qui m'a appelée à l'admirable lumière de son Évangile.

— Pensez donc, Vivia, vous d'une naissance illustre et d'un esprit cultivé, que cette religion n'a encore séduit que des esclaves et des pauvres. Votre famille tient un des premiers rangs dans la cité. Aurez-vous le triste courage de flétrir votre nom et de couvrir votre père de honte ?

— Les esclaves et les pauvres devaient être les premiers dans l'église de Jésus-Christ; nos apôtres nous l'ont appris, afin qu'il fût bien manifeste au monde

qu'elle est l'œuvre de la vertu de Dieu. Les sages et les puissants de la terre viendront aussi à leur tour, mais seulement quand ils seront forcés de reconnaître qu'elle a triomphé sans eux, et déjà, sachez-le bien, à Carthage comme ailleurs, la croix a conquis sa place dans le sein des familles les plus opulentes. Vous me rappelez ma naissance et mon père. Vous me dites que j'imprime une tache à mon nom, et moi, je crois l'honorer plus que jamais il ne l'a été par les hauts faits de mes aïeux; connaître le vrai Dieu, au besoin mourir pour lui, c'est la plus belle de toutes les gloires et c'est la seule que j'ambitionne.

— On me l'avait bien dit, Vivia; vous avez une âme fière, et, jusque dans les fers, votre orgueil affecte des airs de grandeur et de triomphe.

— Avant de connaître les anéantissements du Christ humilié pour mon amour, je me suis laissée séduire aux illusions d'un fol orgueil. Aujourd'hui je ne me glorifie plus que dans le Seigneur mon Dieu, et voilà pourquoi j'estime au-dessus des plus riches parures ces chaînes que j'ai le bonheur de porter pour son nom.

— Abandonnez donc toutes ces folies; jeune, comblée de tous les dons de la fortune, vous pouvez vivre heureuse et honorée dans le monde. Libre par la mort de votre époux, qui vous empêche de faire un choix parmi les plus nobles de la cité?

— Les biens et les honneurs de ce monde ne sont plus rien pour moi, et mon cœur ne formera jamais d'autres liens. Mais pourquoi toutes ces questions? Je suis chrétienne et rien ne me fera renoncer à ma foi.

— C'est ce que nous verrons; au milieu des tortures, en face d'une mort affreuse, vous changerez de lan-

gage et vous implorerez ma pitié, mais il sera trop tard.

— Vous ne connaissez pas la vertu de Dieu et la force qu'il met au cœur des siens. Commandez qu'on me tourmente, condamnez-moi à la mort la plus cruelle, je suis prête, et ma dernière parole sera celle que je ne cesse de vous redire : *Je suis chrétienne.*

L'intendant était pâle de colère : pour la seconde fois il se sentait vaincu par une femme, et déjà il faisait signe aux bourreaux d'approcher les instruments de torture, quand un vieillard fendit la foule : ses cheveux blancs flottaient sur ses épaules, sa figure bouleversée dénotait une douleur profonde; il tenait entre ses bras un enfant nouveau-né. D'une voix étouffée par les sanglots :

— Vivia, s'écria-t-il en tombant à genoux, ô ma Vivia bien-aimée, au nom de cet enfant sorti de votre sein et nourri de votre lait, ayez pitié de votre père ! S'il est vrai que je vous ai élevée jusqu'à cet âge et que vous ayez toujours eu dans mon cœur la préférence sur vos frères, ne me rendez pas l'opprobre des hommes. Souvenez-vous de ceux qui vous donnent le doux nom de sœur; pensez à votre mère que votre mort laisserait sans consolation ! Pensez à cet enfant qui vous tend les bras et qui ne peut vivre sans vous ! Quittez, je vous en prie, cette fierté qui nous perdrait tous; car aucun de nous n'osera se montrer en public, si vous êtes condamnée au dernier supplice.

Tous les assistants et Hilarion lui-même étaient profondément émus. En voyant Vivia essuyer une larme et presser tendrement sur son cœur l'enfant bien-aimé qu'elle couvrait de ses embrassements, on crut qu'elle allait fléchir, et déjà on préparait l'encens qu'elle de-

vait brûler en signe de son renoncement au culte du Christ; mais la vertu d'en haut soutenait la noble martyre. Comme fille, comme mère, son âme fut attendrie, et qui oserait lui en faire un crime ou l'accuser de faiblesse? Mais, comme chrétienne, sa grande foi ne chancela pas un moment.

— Mon père, répondit-elle, le Seigneur m'est témoin que vous m'êtes bien cher; je n'ai pas oublié les soins que vous avez pris de mon enfance, et la prédilection que vous m'avez toujours témoignée. Ma mère et mes jeunes frères savent que je les aime tendrement. Vous dirai-je tout ce que mon cœur renferme d'amour et de dévouement pour cet innocent enfant qui demain sera orphelin? Mais ma religion me commande de préférer Dieu à tout ce que j'aime sur la terre, et je ne trahirai point ma foi. Celui pour qui je souffre prendra soin de vous; il consolera ma mère et mes frères. Je remets entre ses mains l'enfant qu'il m'a donné; il sera son protecteur et son père.

— Revenez, Vivia, je vous en conjure, à des sentiments plus dignes de vous et de votre famille. Qu'importe après tout telle ou telle croyance, pourvu que vous demeuriez vertueuse? Dans notre religion, qui a été celle de vos premières années, n'y a-t-il pas des femmes chastes, des matrones justement honorées? Oh! dites seulement que vous n'êtes pas chrétienne; on ne vous en demande pas davantage.

— Dites-moi, mon père, ce vase précieux que vous voyez et que je suppose apporté ici pour le sacrifice auquel on voudrait me contraindre, peut-il changer de nom (1)?

(1) Voir les actes du martyre de sainte Perpétue.

— Non assurément, il ne le peut.

— Et moi, je ne puis me dire autre que je ne suis; c'est-à-dire chrétienne. Loin d'en rougir, ce nom est toute ma gloire.

— Fille dénaturée, mère sans entrailles, meurs donc puisque tu le veux ! Mais sache que ton père te renie et te maudit.

Et le vieillard, hors de lui-même et emporté par une colère aveugle, se précipita sur Vivia, comme s'il eût voulu lui arracher les yeux et la frapper avec violence. Mais bientôt, honteux de son emportement, il retomba à ses pieds en versant un torrent de larmes.

— Pardon, ô ma bien-aimée Vivia, pardon pour celui qui n'ose plus vous donner le nom d'enfant! L'excès de la douleur m'a égaré!

Et il baisait avec transport les mains de la jeune chrétienne, qui essayait en vain de le relever.

— Vivia, s'écria alors Hilarion, quoi donc! vous ne serez touchée ni par les larmes de ce noble vieillard votre père, ni par l'innocence de cet enfant que votre obstination va rendre orphelin? Sacrifiez donc à nos dieux et à la prospérité de nos empereurs.

— Je suis chrétienne, je ne sacrifierai point!

— Mort à l'infâme Vivia! cria un des assistants, le farouche, l'implacable Sylvain.

— Les chrétiens aux lions! hurla la foule.

— Béni soit Dieu et son fils unique Jésus-Christ! répondirent les généreux confesseurs.

Cependant Hannon, espérant encore triompher des résistances de Vivia, continuait à la supplier d'avoir pitié de sa douleur et de vivre pour son enfant. Mais l'intendant, qui commençait à s'impatienter, fit signe à un huissier de le faire sortir. Celui-ci, selon l'usage,

le frappa d'un coup de sa baguette. Vivia le vit, et cet outrage fait à la vieillesse de son père lui fut si sensible que tout son corps trembla. Deux larmes brillèrent dans ses yeux et elle allait se jeter entre ses bras, quand la voix de l'intendant se fit entendre :

— Gardes, qu'on reconduise les accusés et qu'on les traite comme des criminels d'État !

Les confesseurs sortirent, la joie sur le front, la prière de louanges sur les lèvres ; ils avaient rendu un témoignage public à Dieu et à son Christ.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

LE BAPTÊME.

Le vieux Firmilien avait succombé dans la nuit même qui suivit l'interrogatoire des confesseurs, et le gouvernement de la province revenait de droit à l'intendant qui en avait reçu la promesse de l'empereur lui-même, quand il l'avait envoyé en Afrique. Hilarion se sentait donc plus fort; mais, comme il se défiait du sénat, il avait envoyé sur-le-champ un message à Rome, pour informer Sévère de ce qui s'était passé. Comme on le pense bien, il faisait valoir son zèle pour la religion de l'empire, son empressement et sa fermeté à faire exécuter les édits, malgré l'opposition de la noble assemblée qui aurait dû être la première à seconder ses efforts. Il insistait surtout sur le danger qu'il y aurait eu à laisser plus longtemps les chrétiens jouir d'une impunité dont ils profitaient pour conspirer au grand jour. La violation de la statue de la grande Junon et l'incendie du temple dont il ne manquait pas de les déclarer coupables, attestaient

assez haut cette audace toujours croissante qu'il était temps de réprimer.

Olympius, qui croyait Tertullien bien loin de Carthage, concentrait en lui-même tout son dépit. Renfermé au plus profond de sa demeure, refusant obstinément de recevoir ses plus intimes amis eux-mêmes, il accusait ses dieux de tiédeur ou d'impuissance pour leur propre cause. En apprenant que la noble Vivia avait été chargée de chaînes, insultée par la populace, et qu'elle avait comparu au tribunal d'Hilarion, Jubal s'était laissé aller à toute l'impétuosité de son caractère. Furieux contre le grand prêtre qui l'avait si indignement trompé, non moins honteux du rôle assez ridicule qu'il lui avait fait jouer, il s'était retiré chez un de ses amis à la campagne. Seul, le vieux pâtre des montagnes savourait avec délices le bonheur de la vengeance. Il avait vu sans émotion sa fille, celle qu'il avait tant aimée, enchaînée avec la femme qu'il haïssait et menacée de mort par l'intendant. Elle était chrétienne, *elle n'était donc plus son enfant;* de plus, elle était la favorite de cette Vivia dont il lui tardait de voir couler le sang. Dans ce cœur ulcéré il ne restait de place que pour le fanatisme et la haine : les douces affections de la nature y étaient mortes depuis longtemps.

Les généreux confesseurs habitaient encore la maison où on les avait renfermés en attendant que la prison de la ville fût libre. Insensibles aux mauvais traitements dont ils étaient l'objet, aux injures grossières dont les accablaient les soldats païens préposés à leur garde et que souvent l'ivresse rendait plus insolents encore, ils priaient presque sans relâche pour se préparer à la mort glorieuse qui les attendait. Ils pre-

naient leurs repas en commun; si quelquefois on leur permettait de se promener dans les jardins, ils s'entretenaient entre eux du ciel, ou bien ils lisaient les *Actes des martyrs* que le prêtre Sature avait apportés avec lui. Pour Vivia, elle restait habituellement auprès de Félicité que son état de souffrance retenait renfermée. Les deux femmes s'encourageaient à demeurer fermes dans la foi; pourtant l'esclave paraissait quelquefois bien triste; malgré elle, des larmes coulaient de ses yeux.

— Pourquoi cette tristesse, lui dit un jour Vivia, pourquoi pleures-tu ainsi? Est-ce encore le souvenir de ton père qui t'afflige?

— Il est vrai, ô sœur bien-aimée, je ne puis oublier que mon père est bien malheureux. A cette pensée, tout mon cœur se brise! Mais Dieu m'est témoin que je lui offre ma douleur avec résignation, depuis surtout que j'ai la douce confiance qu'un jour il lui fera miséricorde.

— Quel peut donc être le motif de cette grande tristesse? Tu ne regrettes cependant pas d'avoir embrassé notre sainte religion.

— Oh! loin de moi cette pensée impie! A chaque jour je bénis le Seigneur de m'avoir appelée, et je bénis aussi votre nom, puisque c'est par vous que j'ai le bonheur de le connaître.

— Tous, nous sommes pleins de joie, et nos cœurs tressaillent d'allégresse à la pensée que bientôt nous souffrirons pour l'amour du Christ! Toi seule, tu gémis et tu pleures!

— Et c'est cette pensée-là même qui fait couler mes larmes!

— Que veux-tu dire? je ne te comprends pas.

— Que je n'aurai point le bonheur de souffrir et de mourir avec vous, et, à l'idée de cette séparation, je ne puis me défendre d'une inconsolable tristesse.

— Mais pourquoi serions-nous séparées? Ne crains pas de moi, douce amie, aucune faiblesse. Je sens que Dieu a mis en moi la force de souffrir et de mourir pour lui. Il te donnera à toi-même le même courage. Ne m'as-tu pas dit cent fois de nous confier en lui?

— Je sais que le Seigneur est bon! Mais je ne mourrai point avec vous, près de vous. Mon regard cherchera en vain le vôtre en ce moment suprême; déjà la noble et vertueuse Vivia sera au ciel, et son esclave infortunée gémira seule et délaissée sur cette terre!

— Qui peut donc te donner cette pensée? N'as-tu pas, comme nous, rendu témoignage de ta foi? N'as-tu pas reçu, comme nous, la douce promesse du martyre?

— Oui, mais ne savez-vous pas que la loi ne permet pas de faire mourir la femme, avant qu'elle ait donné le jour à l'enfant qu'elle porte dans son sein? Or, avant que cette heure vienne pour moi, vous aurez consommé votre combat et reçu votre couronne.

— Tout entière à mon bonheur, j'avoue que cette pensée ne s'était pas encore présentée à mon esprit, et toi-même, ma bonne Félicité, tu ne m'en parlais pas.

— Je craignais de vous affliger, en vous rappelant le souvenir de l'enfant qu'on a séparé de vous!

— Dieu m'a donné la consolation de le voir, de l'embrasser, il y a deux jours, tu sais. Ma mère, ayant obtenu la permission de me visiter, me l'a apporté. Mais ne crains pas de me rappeler le souvenir de cet enfant chéri. J'espère qu'il me sera bientôt rendu; cependant, si le Seigneur m'en demande le sacrifice, que sa volonté soit faite!

— J'admire votre courage, et auprès de vous je me sens plus forte. Mais, quand je serai seule, qui me soutiendra ?

— Dieu! espère donc. D'ailleurs, si on ne m'a pas trompée, notre supplice ou plutôt notre triomphe sera différé jusqu'aux fêtes que l'empereur veut donner en l'honneur de son fils qu'il vient de nommer César, et d'ici là tu peux être délivrée.

— Ces fêtes doivent être célébrées dans quelques jours, et je n'attends pas ma délivrance avant un mois au moins.

— Le Seigneur est tout-puissant; nous le prierons, Félicité, et j'ai la douce confiance que notre prière trouvera grâce devant lui. Non, non, sœur bien-aimée, nous ne serons pas séparées ! Le même jour, nous serons régénérées par le baptême, le même jour aussi nous monterons au ciel.

— C'est Dieu lui-même qui met sur vos lèvres cette douce parole. Oh ! Vivia, que vous me faites de bien !

Et les deux femmes se prosternèrent et prièrent longtemps avec ferveur.

L'officier qui commandait les satellites était, on s'en souvient, un de ces hommes qui semblent inaccessibles à tout sentiment de bienveillance et de pitié. Aussi, dans les premiers jours, trop fidèle à la recommandation de l'intendant, il avait traité les martyrs avec la dernière rigueur. Mais l'inaltérable douceur et la patience qu'ils ne cessaient d'opposer à ses mauvais traitements avaient fini par faire impression sur lui. Il les voyait d'ailleurs si unis entre eux, si modestes, si graves dans leurs conversations, si calmes ou plutôt si heureux en face de la mort affreuse qui leur était réservée ! Tout dans leur langage et leur conduite

portait si bien le caractère de la plus profonde conviction ! Ses premières préventions étaient ébranlées, et peu à peu, se sentant moins de haine, il s'était relâché de sa sévérité, quoiqu'il n'osât pourtant point encore les protéger franchement contre la brutalité de ses soldats.

Le prêtre Sature avait profité de ces heureuses dispositions. Deux diacres avaient pu arriver jusqu'à lui; ils lui avaient apporté, de la part de l'évêque, le chrême pour le baptême des catéchumènes, la coupe et la pierre sacrée pour la célébration des saints mystères. Vivia et Félicité, ayant témoigné un vif désir d'être baptisées avant de paraître de nouveau au tribunal du gouverneur, il les avait préparées, par des instructions particulières, à la grâce du sacrement. Elles devaient aussi participer au corps et au sang du Christ qu'elles avaient si généreusement confessé.

Au milieu de la nuit, tandis que le tribun et ses soldats dormaient profondément, après s'être assurés que les portes étaient bien fermées et qu'une sentinelle veillait au dehors, les confesseurs se réunirent sans bruit dans un des appartements de la maison qui donnait sur les jardins et où Sature les attendait. L'autel était prêt, pauvre et grossier comme la crèche où fut déposé l'Enfant-Dieu au moment de sa naissance. C'était une petite table, ou plutôt une simple planche posée sur quatre pieds formés de pierres, et recouverte des voiles de Vivia et de Félicité, qu'elles avaient blanchis pour servir de nappe. On n'y voyait ni riches candélabres, ni fleurs artistement disposées dans d'élégantes corbeilles. Deux lampes, d'un bronze douteux, celles-là même qui servaient à éclairer les appartements occupés par les confesseurs, projetaient à droite

et à gauche leur faible lumière. Les deux catéchumènes se tenaient à genoux à la porte, priant avec ferveur.

Aux premiers âges de l'Église, le baptême était ordinairement précédé de longues épreuves, et c'était sagesse. Alors, en effet, le nom de chrétien était un titre de proscription et de mort; il fallait donc s'assurer de la foi et de la vertu de celui qui demandait à être initié, et se tenir en garde contre un premier mouvement qui pouvait aisément se démentir. Dans les familles chrétiennes et dont l'attachement à la religion était bien connu, on n'avait pas besoin de prendre ces précautions et le baptême n'était pas refusé aux enfants nouveau-nés; mais, quand un païen témoignait le désir d'embrasser la nouvelle doctrine, l'évêque le soumettait à une préparation plus ou moins longue. Il fallait d'abord l'instruire, le plus souvent en secret, puis, et ce n'était pas la tâche d'un jour, le désabuser des vaines superstitions dans lesquelles il avait été élevé, déraciner en lui ces habitudes de volupté qui étaient comme le fond de la vie païenne, lui faire goûter ces croyances pures, élevées, ces maximes sévères auxquelles il était si peu accoutumé, et qui naturellement rencontraient une si vive résistance et dans l'orgueil de l'esprit et dans les passions du cœur qu'aucun frein n'avait encore contenues.

Il fallait aussi que cet homme sentît en lui assez de force pour affronter le courroux d'une famille irritée de son changement, qu'il fût prêt à faire le sacrifice de ses biens s'il en avait, à être repoussé de sa patrie, enseveli tout vivant au fond des mines, à braver les plus cruelles tortures, la mort la plus affreuse, couronnement ordinaire de la profession du christia-

nisme à cette époque de sanglantes persécutions. Si donc l'Église, toujours dirigée par l'esprit de Dieu, n'eût pas employé ces prudentes lenteurs, elle aurait eu, à chaque jour, à gémir sur de nombreuses apostasies.

On avait observé cette discipline à l'égard de Vivia et de Félicité. Elles aussi devaient se préparer au baptême par la prière, par des jeûnes rigoureux et par la pratique soutenue de toutes les vertus chrétiennes; l'évêque les avait admises pour la fête de Pâques qui approchait, le baptême solennel n'étant alors conféré qu'en cette fête et à celle de la Pentecôte. Mais, comme elles pouvaient être à chaque jour condamnées et conduites au dernier supplice, le pontife avait autorisé Sature à abréger l'épreuve et à les baptiser dans la prison.

Nos lecteurs savent que, en ce temps, le baptême était conféré par une triple immersion, en l'honneur des trois personnes de l'auguste Trinité. Par trois fois, on plongeait dans l'eau le catéchumène; les diacres le revêtaient ensuite d'une robe blanche qu'il devait porter pendant huit jours. Cet usage s'est conservé dans quelques Églises d'Orient, dont plusieurs sont séparées depuis plus de douze cents ans de l'Église romaine par le schisme ou l'hérésie. En Occident, on trouve encore dans de vieilles églises des sources ou fontaines auxquelles on accède par un escalier en pierres; ce sont les anciens *baptistères*. Mais en cas de nécessité pour les malades, pour ceux qui étaient dans les fers, ou quand la violence de la persécution forçait à fermer les églises, dès lors on administrait le baptême par *infusion*, avec les exorcismes et les prières qui sont en usage de nos jours.

Avant de commencer les saints mystères, Sature s'approcha des catéchumènes, et leur demanda ce qu'elles désiraient.

— Notre plus ardent désir, répondirent-elles, est d'être reçues par le baptême au nombre des servantes du Christ.

— Vous croyez en lui; vous avez confessé publiquement sa foi. Les injures et les outrages ne vous ont point ébranlées, et dans quelques jours vous serez appelées à sceller de votre sang le témoignage que vous lui avez rendu. Mais par quelles œuvres, par quelles vertus vous êtes-vous efforcées de vous rendre dignes de la grâce que vous sollicitez?

— « Mon père, se hâta de répondre Vivia, mon père, et vous tous qui depuis longtemps édifiez l'Église de Carthage par la sainteté de votre vie, daignez m'écouter. Les prières et le dévouement d'une pieuse esclave de ma mère m'ont obtenu de connaître le vrai Dieu. Mais, hélas! tout en le confessant, je lui ai longtemps disputé l'empire de mon cœur. J'ai été superbe, fière, esclave de la vanité et de la mollesse; j'ai vécu dans d'indignes délices, m'entourant d'un luxe qui outrageait la pauvreté du Christ mon Sauveur, et ne me refusant aucune des jouissances et des délicatesses que, dans mon aveuglement, je cherchais à justifier par ma position dans le monde. J'ai affligé le cœur de notre pontife vénéré; j'ai scandalisé l'Église de Carthage, j'ai fait couler des yeux de ma mère des larmes bien amères. Dieu s'est servi du prêtre Tertullien pour m'arracher à mes funestes illusions. J'ai pleuré mon péché dans le secret. Je n'ai cessé d'en demander pardon au Seigneur; en ce moment encore, je le conjure de me faire miséricorde; et vous, saints confesseurs,

vous aussi, pardonnez-moi; ayez pitié de la pauvre pécheresse; ne la repoussez pas, parce qu'elle a été coupable; soyez-lui bons comme Dieu qui daigne l'associer à vos souffrances et à vos chaînes. Je vous le demande au nom du Christ mourant pour le salut des pécheurs.

« Quant à cette jeune femme, elle n'a pas, comme moi, de pénibles aveux à vous faire ou de pardon à implorer de votre charité. Douce, humble, innocente, depuis qu'elle professe notre sainte religion, je n'ai vu en elle que des vertus toujours plus pures et plus parfaites. Dieu l'a purifiée, comme il purifie ses saints, par de douloureuses épreuves. Il y a plus de sept ans qu'elle souffre le plus cruel des martyres, la malédiction, l'abandon d'un père qu'elle aime et qui lui a voué une haine implacable parce qu'elle s'est faite chrétienne, et jamais une plainte ne s'est échappée de ses lèvres. Depuis sept ans, elle prie avec larmes pour ce père aveugle et s'offre en sacrifice pour lui. Oh! Félicité est une sainte! »

« La grande charité de Vivia et sa tendre affection pour moi la trompent, dit l'esclave. Oh! ne la croyez pas! Jusqu'à l'âge de quinze ans, j'ai adoré de viles idoles, j'ai méconnu et blasphémé le vrai Dieu. Depuis je n'ai rien fait encore pour le glorifier. Mais sa miséricorde est grande, puisqu'il a bien voulu m'appeler à souffrir pour son nom. Oh! qu'il est bon d'avoir abaissé un de ses regards sur la dernière de ses créatures! »

Et elle se prosterna le front dans la poussière. L'humilité a aussi sa pudeur et ses nobles hontes.

— Relevez-vous, ma fille, lui dit le prêtre. Bénissez Dieu, principe de toute vertu comme de toute lu-

mière, et son divin fils Jésus, *auteur et consommateur de notre foi.* Vous êtes heureuse d'avoir cru, plus heureuse encore d'avoir conformé votre vie à votre croyance; à Dieu seul en soit la gloire! Et vous, Vivia, l'humble aveu que vous venez de faire en présence de vos frères a trouvé grâce devant le Seigneur. Ayez confiance, le Christ que vous avez confessé vous remet tous vos péchés; l'Église de Carthage oublie et vous pardonne la douleur que vous lui avez un moment causée, et votre pieuse mère, consolée par votre généreux sacrifice, ne forme plus qu'un vœu, celui de vous voir persévérer jusqu'à la fin. »

« Dieu de bonté, soyez béni! » Et Vivia leva au ciel des yeux tout baignés de larmes.

Le prêtre fit alors sur les deux catéchumènes les prières de l'Église, en les marquant au front du signe auguste de la croix. Au nom des trois personnes de l'adorable Trinité, il chargea d'anathèmes et de malédictions *les esprits de ténèbres*, et les démons, subjugués par la parole puissante et victorieuse du prêtre, se retirèrent en frémissant jusqu'au plus profond des abîmes. Puis, sur un signe de Sature, les deux jeunes femmes vinrent s'agenouiller tout près de l'autel.

— Les moments sont précieux, leur dit-il, la nuit s'avance, l'heure des saints mystères est venue. Vivia, et vous, Félicité, sous le regard des anges qui vont recevoir vos promesses pour les porter au pied du trône de Dieu, en présence de vos frères chargés de chaînes pour Jésus-Christ, dites : l'adorez-vous seul, et renoncez-vous à jamais au culte impie des idoles?

— Nous le promettons solennellement, répondirent les deux jeunes femmes, et, Dieu aidant, nous serons fidèles.

— La lutte est engagée, le Seigneur vous a donné jusqu'ici de la soutenir avec courage. Mais quand viendront les tortures et que la mort se présentera sanglante, terrible, vous sentez-vous assez fortes pour demeurer fermes en votre confession?

— Le Christ a rempli nos cœurs de son amour; nous sommes prêtes à souffrir et à mourir pour lui.

— Mes frères, que vous en semble? dit Sature en se tournant vers les confesseurs. Les jugez-vous dignes de la grâce du baptême?

— Le Seigneur s'est lui-même prononcé. Oui, elles sont dignes.

L'eau sainte coula alors sur le front des deux catéchumènes, tandis que l'assemblée priait le Seigneur.

Bientôt après, Sature, sans autre parure que sa foi et son humble piété, commença les saints mystères, et le Dieu qui règne au plus haut des cieux descendit sur le pauvre autel de bois. Tous les confesseurs, après s'être, selon l'usage, donné le baiser de paix, vinrent recevoir des mains du prêtre le corps et le sang de Jésus-Christ. Après eux, les deux néophytes participèrent au festin eucharistique; elles tremblaient de joie et d'amour. Vivia surtout ne pouvait contenir les transports de son cœur, et, tandis que les confesseurs récitaient l'hymne d'actions de grâces, la noble patricienne se laissa tomber en pleurant dans les bras de Félicité : « Oh! qu'il me tarde, dit-elle, ô sœur bien-aimée, de voir au ciel, face à face, le Dieu si bon qui vient de se donner à nous! Qu'il doit être doux de le contempler, de l'aimer de tout son amour! Pour aller à lui, je donnerais avec bonheur mille vies, si je les avais! »

Mais déjà le chant du coq annonçait que le jour ne

tarderait pas à paraître. La planche et les pierres furent enlevées, remises à leur place, et les confesseurs se séparèrent pour prendre un peu de repos. Vivia et Félicité étaient trop heureuses pour chercher le sommeil. Couchées sur la même natte, elles continuèrent à s'entretenir de la grâce qu'elles venaient de recevoir, et se communiquèrent mutuellement les douces et saintes impressions qu'elles avaient ressenties pendant cette nuit mémorable.

CHAPITRE VINGT-QUATRIEME.

LA PRISON.

Du jour où il s'était senti foudroyé sous le regard de Tertullien, Olympius n'avait plus vécu que pour la vengeance. Ne pouvant arracher du vieux gouverneur un arrêt de proscription contre les chrétiens, il avait bassement flatté les passions de Jubal, il lui avait conseillé le plus lâche des crimes, l'assassinat. Il avait reçu dans son intimité le vieux pâtre des montagnes, parce qu'il avait reconnu en lui une haine aussi violente que la sienne. Par lui, il avait soulevé les esclaves et ameuté les masses contre les disciples du Christ; il avait tressailli d'une joie sauvage aux cris furieux de la multitude, et, au moment où Hilarion lui livrait enfin *son ennemi*, celui-ci lui échappait! Toutes ses espérances étaient donc brisées.

Si encore il avait su où Tertullien se tenait caché! car il s'imaginait que la peur l'avait fait fuir. Mais il ignorait le lieu de sa retraite, et toutes les démarches pour le découvrir étaient demeurées sans résultat. Dans son dépit, il refusait toute nourriture; quand la

nuit était venue, il se jetait sur sa couche; en vain il appelait le sommeil; l'image du *prêtre odieux* le poursuivait sans cesse, et on l'entendait pousser des cris de rage. De plus, il redoutait la colère de Jubal qu'il avait trompé; il savait trop bien comment ce jeune homme se vengeait de ceux dont il se croyait offensé, et à chaque instant il lui semblait sentir le froid d'un poignard qui le frappait au cœur. C'en était trop pour le vieillard, et il avait eu recours au poison pour en finir avec la vie.

Cependant les confesseurs avaient été conduits dans la prison de la ville, cachot affreux où la lumière ne pouvait pénétrer que par une étroite ouverture. L'humidité, l'infection du peu d'air qu'on y respirait, ajoutaient encore à l'horreur des ténèbres. Enfermés dans des cellules où ils n'avaient que la terre nue pour se reposer, ils n'en sortaient guère que pour l'heure des repas qu'ils continuaient à prendre en commun dans une vaste galerie, à peine éclairée par deux petites lampes, et dont les parois verdâtres annonçaient assez que les douces émanations du soleil n'y pénétraient jamais. Sans feu pour réchauffer leurs membres engourdis, ils souffraient tout ce qu'on peut imaginer de plus pénible pour la nature. Vivia surtout, accoutumée à tout le bien-être de la vie, sentit plus vivement les rigueurs de sa nouvelle situation, et elle eut besoin, pour ne pas se plaindre, de toute l'ardeur de sa foi. On l'avait séparée de son enfant, et cette privation lui était excessivement sensible. Elle-même avoua qu'*elle passa quelques jours dans la peine la plus cruelle*. Mais Dieu eut pitié de sa douleur: à force d'argent, sa mère obtint qu'on lui rendît son enfant. *Dès lors*, dit-elle, *je me trouvai entièrement tranquille et*

ma prison me parut un séjour agréable, en sorte que j'aimais mieux y être qu'ailleurs. Paroles simples et naïves, mais qui révèlent bien tout le cœur d'une mère.

Hilarion, ayant su que le tribun traitait ses prisonniers avec plus d'humanité, lui en avait fait de sévères reproches, le menaçant de lui ôter son commandement s'il n'obéissait mieux aux ordres qu'il lui avait donnés. Les soldats, se sentant soutenus, se portaient donc, sous les yeux mêmes de leur commandant, aux dernières insolences, au point qu'un jour Vivia, indignée de son silence, et croyant que les satellites ne faisaient qu'exécuter ses volontés, lui dit avec une noble fermeté : « *Osez-vous donc bien traiter avec tant de dureté des prisonniers qui appartiennent à César et qui sont destinés à combattre le jour de sa fête? Pourquoi leur refusez-vous le peu de soulagement qui leur a été accordé jusque-là? N'est-il pas de votre honneur qu'on nous trouve en bon état, quand nous comparaîtrons dans l'arène?* »

Mais le moment le plus pénible pour les confesseurs était l'heure du repas; dans leurs cellules, ils pouvaient du moins prier. Pendant la nuit, enveloppés dans leurs manteaux, qui ne les garantissaient, il est vrai, qu'à moitié de l'humidité et du froid, ils dormaient paisiblement sous l'œil de Dieu qui veillait sur eux. Quand ils descendaient dans la galerie qui leur servait de réfectoire, ils trouvaient à la porte la foule qui les attendait, qui entrait avec eux et entourait bientôt la table où ils venaient s'asseoir; les uns étaient attirés par la curiosité, le plus grand nombre par le plaisir de pouvoir tout à leur aise insulter des chrétiens. Des esclaves ivres, de jeunes débauchés,

des femmes perdues, chantaient en ricanant les chansons les plus obscènes; car on devine bien que c'était la lie du peuple qui se pressait à chaque jour pour se rassasier d'un tel spectacle. Les confesseurs gardaient un modeste silence, se contentant de lever de temps en temps les yeux au ciel, comme pour protester de leur douleur; car ils souffraient horriblement, moins des outrages dont on les accablait que des chants dissolus qu'ils étaient forcés d'entendre. Qu'on juge surtout des tortures affreuses de Vivia et de Félicité dont les chastes oreilles n'avaient jamais été offensées! Elles rougissaient, se cachaient le front dans leurs mains, et plus d'une fois elles détrempèrent de leurs larmes le morceau de pain qu'on leur donnait à manger.

Un jour pourtant le souper des martyrs ne fut troublé par aucune de ces scènes dont nous venons de donner une faible idée. Un homme, se mêlant à la foule, entra dans la galerie, et se prosternant aux pieds des nobles prisonniers : « Gloire à vous, s'écria-t-il, à vous que le Seigneur a jugés dignes de souffrir pour son nom! Malheur à moi, pauvre pécheur, que sa justice éloigne du combat et prive de l'insigne honneur de partager vos fers! »

Cet homme, c'était Tertullien. Comme toujours, les majestueuses vibrations de sa voix, l'imposante expression de son regard, et cette empreinte d'un génie supérieur qu'il portait partout, frappèrent d'étonnement et de respect cette tourbe d'hommes et de femmes dépravées. Mais comment apparaissait-il ainsi tout à coup dans la prison?

A la villa de Thascius, on avait appris dès le lendemain ce qui s'était passé à Carthage. A la prière du

jeune Cyprianus, on avait observé le silence le plus profond sur ces graves événements. On pensait bien que, du moment où Tertullien en aurait connaissance, rien ne pourrait le retenir de voler au secours de ses frères; mais quelques propos échappés à un affranchi, que son service appelait souvent à la ville, lui avaient inspiré des soupçons : il l'avait donc pris à part, lui commandant, comme aurait pu le faire un maître, de lui dire toute la vérité. Le pauvre affranchi, tout tremblant, n'avait osé lui résister.

Au récit des outrages et des violences qu'avaient eus à souffrir les chrétiens, sa grande âme avait frémi, non de crainte, mais du noble regret de n'avoir pas été associé à leurs souffrances. A ce cœur ardent dont toutes les aspirations tendaient à ce qu'il y a de plus élevé, de plus surhumain dans la vertu, il fallait des luttes au grand jour, des dangers où son courage pût se déployer dans toute son indomptable énergie, des triomphes laborieusement achetés! se prendre corps à corps avec l'infâme paganisme! Devant les tribunaux, en face de la multitude, le flétrir publiquement de ses fiers mépris, expirer en faisant retentir une dernière fois le nom sacré du Christ son Dieu, eût été pour lui le suprême bonheur! Aussi, sans prendre même congé de ses hôtes, il était revenu à la ville et s'était rendu directement à la prison.

A la vue de Tertullien, les martyrs se levèrent pour lui donner le baiser de paix; Vivia et Félicité s'agenouillèrent pieusement pour recevoir sa bénédiction. En voyant, sous un modeste vêtement de deuil, la riche patricienne dont il avait si sévèrement repris le luxe et la mollesse, il tressaillit de joie; car, malgré son austérité, il avait un cœur sensible, quelque chose

de bon, de tendre dans ses premières émotions. Un moment il contempla la jeune femme avec le bonheur d'un père qui retrouve, après une longue absence, une fille bien-aimée. Mais, comme s'il eût craint de trahir cette impression, il prit de ses mains l'enfant qui se serrait sur le sein de sa mère, le bénit et l'embrassa au front. Une larme brilla dans ses yeux, la première qu'on lui eût vu répandre; larme précieuse, Vivia la sentit tomber sur son cœur comme une douce rosée. Jamais elle ne s'était sentie si fière, si heureuse d'être mère, et elle allait en témoigner au prêtre chrétien toute sa reconnaissance, quand celui-ci, reprenant toute sa fermeté, l'arrêta par un geste plein d'autorité (1) :

« Vivia, dit-il, et vous, martyrs bénis, qui suis-je pour vous adresser la parole, et ne me conviendrait-il pas mieux d'écouter ceux qui sont à la veille d'être couronnés de la main même de Dieu? Mais je me rappelle qu'aux jours de ma jeunesse, dans les jeux du cirque, la voix des hommes du peuple et même des enfants s'unissait à la voix des chefs et des puissants pour encourager les plus fameux gladiateurs, et ce souvenir me fait oublier mon indignité. Généreux confesseurs, avant tout, prenez garde de contrister l'Esprit saint qui est entré, qui habite avec vous cette prison, où, sans sa vertu divine, vous n'auriez pas la gloire d'être renfermés : méritez plutôt qu'il demeure toujours au milieu de vous, afin que vous n'en sortiez que pour aller au Seigneur. Il y a quelques jours seulement, ce cachot ténébreux, infect, était comme la demeure du démon; entre ses murailles humides,

(1) Nous ne faisons guère qu'analyser l'*Exhortation aux martyrs* de Tertullien.

s'agitaient, blasphémaient des misérables, des voleurs, des assassins, qui forment sa nombreuse famille, et la main de Dieu vous y a conduits pour fouler aux pieds cet ennemi odieux dans sa propre maison, comme déjà vous l'avez confondu devant les hommes qui ont l'étrange prétention de se dire vos juges.

« Je crois à votre courage; il a été éprouvé et n'a point faibli : mais la captivité, surtout quand elle se prolonge, a ses ennuis; les cœurs les plus fermes peuvent encore s'y laisser abattre; les souffrances de chaque jour, la séparation de tous ceux qui nous sont chers, la privation de la lumière qu'on aime tant à voir, de l'air qu'il est si doux de respirer, les prières, les larmes de parents, d'amis qui ne comprennent rien aux sublimes destinées des enfants du Christ, les injures d'une populace qui insulte grossièrement à ces fers qu'elle baiserait avec un saint respect si elle n'était aveuglée par sa haine impie, les violences, les mauvais traitements qu'il faut sans cesse subir de satellites, de soldats qui auraient plus de pitié pour des barbares que le sort des armes aurait faits leurs prisonniers; c'est là, je le comprends, une épreuve terrible, et le démon sourit de joie et d'espérance. Martyrs bénis, confondez-le par une invincible patience; qu'il frémisse, qu'il tremble devant vous, qu'il fuie comme le serpent qui sent les ardeurs du feu; que, honteux de sa défaite, il aille cacher son humiliation et son désespoir au plus profond des abîmes.

« Au seuil même de votre prison a dû s'arrêter tout ce qui pourrait encore gêner les nobles élans et les saintes aspirations de votre âme. Séparés du monde et de la famille, soyez-le plus encore du siècle, de ses affections et de ses misérables vanités : le monde!

qu'est-il donc après tout qu'une vaste prison dont les portes se sont ouvertes pour vous laisser la véritable liberté? Ses ténèbres, dont il enveloppe et aveugle ses partisans, ne sont-elles pas plus profondes, plus affreuses que celles dont vos yeux seuls ont à souffrir? Oh! les chaînes que vous portez et que je vous envie ne sont pas aussi lourdes que celles dont il accable le cœur des siens, et les fétides émanations de votre nouvelle demeure ne peuvent se comparer à celles que le monde respire, l'infection hideuse de ses vices et de ses infâmes turpitudes!

« Martyrs du Christ, le proconsul qui vous a cités à son tribunal n'est qu'un homme comme le dernier des esclaves : vil atome, le vent de la mort le balayera demain. Un jour, je vous le dis, le fier, le puissant Hilarion tremblera devant vous comme un enfant. Le juge du monde, c'est notre grand Dieu, c'est le Christ vainqueur du monde; juge incorruptible, tout-puissant, qui a d'éternelles colères, d'éternelles vengeances; lui seul est à craindre! N'appelez pas du nom de prison le lieu où vous êtes, mais plutôt un asile sacré où l'amour de Dieu vous retire un moment et dont lui-même est le doux gardien. Il y a ici des obscurités; mais vous êtes une lumière brillante qui les illumine : mes yeux y voient des ceps, des fers; mon âme y découvre la sainte liberté des enfants de Dieu. Cette demeure infecte, je la sens tout embaumée du suave parfum de vos vertus. Ici, enfin, vous attendez un juge qui s'imagine faire acte de puissance et vous punir, alors même qu'il vous donne la couronne; mais, vous aussi et bien plus que lui, vous êtes juges, et vous jugerez souverainement, en face du monde entier, ceux qui osent vous juger. Frères bien-aimés, ne vous at-

tristez donc pas; pour le chrétien qui a solennellement renoncé au siècle, peu importe où son corps se trouve, puisque son âme est toujours libre.

« Je ne vous dis rien encore de la gloire du martyre, des magnifiques récompenses qui vous attendent. Ici, vos regards ne sont pas douloureusement frappés de la vue des idoles; ils ne rencontrent pas ces images immondes qui font rougir la vertu ou indignent la foi. Vos oreilles ne sont pas fatiguées du bruit des fêtes, des cris tumultueux du théâtre; les fureurs, les cruautés, les intempérances, les infamies du monde païen, respectent le silence et la paix de cet asile, et vous n'êtes pas condamnés, comme nous, à ne pouvoir faire un pas dans la cité, sans passer devant quelqu'un de ces repaires hideux toujours ouverts aux plus abominables passions. Ici, vous êtes à l'abri du scandale, de la tentation; ici vous trouvez la douce solitude du désert où se reposaient les prophètes, où le Christ lui-même aimait à se retirer pour vaquer plus librement à la prière; ici, comme au sein des demeures que vous avez laissées, l'immensité des espaces appartient à votre pensée : votre âme peut, à son gré, les parcourir; elle peut même, franchissant les espaces, monter jusqu'à Dieu, et demeurer, au pied de son trône, avec les esprits bienheureux qui le contemplent et l'adorent. Seule, la chair est retenue enchaînée; mais, pour nous, la chair n'est rien, l'esprit est tout.

« Nobles confesseurs, le *sacrement* nous a faits, vous le savez, les soldats du Dieu vivant, et tous nous avons juré fidélité, dévouement à l'étendard sacré de la croix. Quand le guerrier se met en marche, parce que la guerre l'appelle loin de la patrie, il dédaigne la mollesse et les délices; il ne se repose pas sur une

couche délicate, mais sous une tente grossière, étroite, qu'il dresse le soir à la hâte, pour y prendre, sur la terre nue, quelques heures d'un sommeil souvent encore troublé. Même en temps de paix, il commence le rude apprentissage des fatigues de la guerre; chargé du poids de sa lourde armure, il fait de longues et pénibles marches, tantôt sous un ciel brûlant, tantôt sur un sol détrempé par les pluies : l'honneur, l'amour de la patrie, lui défendent de se plaindre. Martyrs bénis, seriez-vous donc moins généreux? Pour vous, le cri sacré de guerre s'est fait entendre; le Christ vous a appelés à ses nobles combats, et vous êtes sortis avec l'armure puissante de la foi; la lutte est commencée, lutte glorieuse dont le Dieu vivant est le témoin, dont les anges sont les assistants, dont le ciel est le prix. Le Seigneur vous a séparés, il vous prépare, il vous fortifie par les privations et les souffrances, afin que vous soyez fermes, invincibles à l'heure solennelle. Voyez les athlètes qui doivent combattre dans les jeux publics : longtemps ils se condamnent aux plus rigoureuses abstinences et aux exercices les plus violents; et, eux, ils n'ambitionnent qu'une couronne bientôt fanée sur leur front! Celle qui vous est promise est incorruptible, éternelle!

« Je le sais, frères bien-aimés, la chair est faible; elle a ses frayeurs comme elle a ses infirmités : elle peut un moment du moins frémir, trembler à la vue du glaive nu, aux rauques rugissements du lion. Appelez donc la force puissante de l'esprit au secours de la faiblesse de la chair. Voyez! pour un peu de gloire, pour se faire un nom impérissable dans la mémoire des siècles, des hommes ont bravé les tourments et la mort! Vivia, et vous, Félicité, mes sœurs bénies en

Jésus-Christ, je vous le dis, afin que vous souteniez noblement l'honneur de votre sexe, de jeunes femmes se sont montrées aussi magnanimes. A côté de ces hommes fameux dont l'histoire a conservé le souvenir, je vois, à Rome, Lucrèce se punir par le poignard de la violence qu'elle a soufferte dans sa vertu; l'épouse de notre Asdrubal, indignée de la lâcheté de son époux se traînant aux pieds de son fier vainqueur, ne veut pas survivre à tant de honte, et se précipite, avec ses enfants, au milieu des flammes qui dévorent Carthage; une fille d'Athènes, grande par le cœur autant que vile par son incontinence, pour ne pas trahir le secret d'une conjuration, se coupe la langue de ses dents, et la crache à la figure du tyran, comme pour lui dire qu'elle est prête à mourir dans son héroïque silence! Et à vous le courage manquerait? vous céderiez mollement aux vaines frayeurs de la chair? Non! votre foi me répond de votre invincible courage.

« Mais laissons de côté ces souvenirs tout profanes; ils appartiennent à un monde avec lequel nous n'avons rien de commun. Nous aussi, nous avons notre histoire, et c'est par milliers qu'elle compte ses héros. Depuis que le Christ, le divin martyr, a consacré la souffrance et la mort, pour nous, nourris de sa doctrine, fortifiés de son exemple, la souffrance et la mort ont perdu toutes leurs terreurs; elles nous trouvent toujours prêts, toujours souriants. Les apôtres, nos maîtres et nos pères, se réjouissent dans les fers: Stéphane, tout entier à la prière, le cœur inondé de joie, contemplant les cieux ouverts, sent à peine qu'on le lapide; André salue avec enthousiasme la croix, objet de ses plus ardents désirs; Pierre et Paul triomphent, à Rome, de la cruauté de Néron, heureux de

donner leur vie pour Jésus-Christ. Dans son impatience de mourir, Ignace d'Antioche est prêt à provoquer la fureur des bêtes de l'amphithéâtre, si elles hésitent à le *broyer comme le froment;* le vieux Polycarpe bénit Dieu sur son bûcher, où il ne veut pas même être lié; la vierge Thrècle]souffre avec bonheur pour l'Époux céleste, et Sabine offre avec amour tout son sang; deux femmes, deux mères (pieuse esclave, l'une portait votre nom !), assistent calmes au supplice de leurs sept enfants, autant de fois martyres, avant de les suivre dans la voie sanglante où elles n'ont cessé de les encourager, comme autrefois la généreuse mère des Machabées! Que vous dirai-je de tant d'autres qui, depuis deux cents ans, ont rendu un glorieux témoignage au Christ, et ont reçu de ses mains la palme du triomphe? Frères bien-aimés, pensez à eux : ils vous ont frayé le chemin ; ils vous ont appris comment un chrétien répond à ses juges, et de quel œil il envisage les plus cruelles tortures. Comme eux, combattez le saint combat du Seigneur ; comme eux, souffrez et mourez pour la plus pure et la plus sainte des causes.

« Ce n'est pas moi qui vous dirai : Assez de sang a été versé pour le Christ; ses ennemis en ont bu jusqu'à satiété ; espérez donc, sinon de leur clémence, au moins de leur fatigue. Non, ces hommes ont encore soif; celui qui fut *homicide* dès le commencement ne leur dira jamais : *C'est assez.* Ils ont juré de perdre l'Église; ils frapperont sans pitié, sans repos, partout où ils rencontreront un front marqué au sceau de la croix. Pauvres insensés, qui ne savent pas que l'œuvre de Dieu ne périt pas sous les coups de l'homme, et que, en voulant disperser les pierres, ils ne font que

donner des proportions plus majestueuses et plus de solidité à l'édifice de ses mains! Non, vos juges ne vous feront point de grâce : déjà ils irritent par la faim la colère de leurs tigres et de leurs lions. Comme ceux d'Ignace, vos os seront broyés sous leurs dents meurtrières. Martyrs de Jésus-Christ, réjouissez-vous; préparez-vous par la prière à l'heure du grand combat; Dieu sera avec vous et vous élèvera au-dessus de toute crainte. Nous serons témoins de votre agonie; nous saluerons votre triomphe; nous recueillerons pieusement votre sang et les précieux débris de vos membres; pour moi, je redirai au fond de mon cœur la parole que je vous ai fait entendre en arrivant au milieu de vous : *Gloire, gloire à vous, heureux martyrs que le Christ a jugés dignes de souffrir et de mourir pour son nom. Malheur à moi, pauvre pécheur, que sa justice a éloigné du combat!*»

Et Tertullien, après s'être prosterné de nouveau aux pieds des confesseurs, se retira à travers la foule, qui s'ouvrit pour lui laisser passage; pas un murmure ne se fit entendre, tant était grand l'étonnement des gardes et des assistants, subjugués par la puissance de cette parole à laquelle rien ne pouvait résister. Les martyrs, merveilleusement consolés, rendirent grâce à Dieu, comme s'il leur eût envoyé un de ses anges pour les visiter dans la prison. Vivia, surtout, se sentit plus pressée encore du désir de souffrir pour l'amour du Christ, et ne put se retenir de s'écrier : « Ah! vienne bientôt l'heure *du grand combat!* qu'on nous conduise donc dès aujourd'hui dans l'amphithéâtre! »

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

LES VISIONS.

Dès le commencement, Dieu a communiqué avec le monde; au paradis terrestre, il lui a révélé ses glorieuses destinées et lui a intimé son commandement. Adam était habitué à la voix du Seigneur, il la distinguait de toute autre voix, et il la reconnut aussitôt quand, après son péché, elle retentit au fond des bosquets où il était allé cacher sa honte et sa nudité. Nous lisons dans l'Écriture que Dieu se fit entendre à Caïn pour lui reprocher son crime et lui en dénoncer le terrible châtiment; qu'il fit connaître à Noé ses desseins sur le monde. Les patriarches furent aussi honorés de ces communications divines; Jacob eut deux visions mystérieuses. Tous les prophètes ont dit d'eux-mêmes : *La parole du Seigneur s'est fait entendre à moi. Vision d'Isaïe, fils d'Amos.* Ainsi débute *le voyant* de race royale, et il annonce les grands événements qu'il entrevoit dans la durée des temps. Le chaste époux de la vierge Marie entend, au milieu de son

sommeil, le messager céleste qui l'avertit de ce qu'il doit faire.

Qui ne connaît les admirables *visions* de l'apôtre Jean dans sa solitude de Patmos? les combats et les souffrances de l'Église, ses douleurs et ses joies, ses luttes et ses triomphes, ses destinées jusqu'à la fin des temps, l'apostasie des nations, le retour du peuple déicide, le règne superbe, impie, sanglant du monstre qui, un jour, se fera adorer à la place du Dieu vivant, tout est présent à son regard illuminé d'en haut. Le Seigneur le fait monter *en esprit* jusqu'au pied de son trône; la Jérusalem céleste lui ouvre ses douze portes et lui apparaît dans ses merveilleuses splendeurs; il contemple, dans sa gloire, le Verbe incarné dont il a dit l'éternelle génération; il entend les chants de louange et d'amour qui s'élèvent vers lui.

De tout temps, les amis du Seigneur ont été favorisés de ces communications ou *visions;* l'histoire de l'Église en fait foi. La sagesse indocile du monde n'y croit pas et s'en moque; tout ce qui est *surnaturel* ne peut trouver grâce à ses yeux. Mais nous écrivons pour des lecteurs chrétiens; à eux nous dirons ce qui est raconté dans les *Actes de nos martyrs,* tels que l'antiquité nous les a conservés; ils sont un des plus précieux monuments de ces âges de foi et d'héroïsme, où Dieu multipliait les prodiges pour la consolation des siens, non moins que pour la conversion des infidèles.

On sait que Vivia avait deux frères, tous deux catéchumènes et se préparant en secret, sous la conduite de leur pieuse mère, à la grâce du baptême. Ils continuaient pourtant à fréquenter les écoles publiques de Carthage; Hannon le voulait ainsi; mais ils n'avaient

aucune liaison avec les jeunes patriciens de leur âge, et se tenaient éloignés de leurs jeux et de leurs réunions. Ils écoutaient les leçons du maître, s'exerçaient, sous ses yeux, à l'art de bien dire, qui, à cette époque, était fort estimé; puis ils revenaient à la maison paternelle, où la douce et vertueuse Julia avait soin de leur ménager d'innocentes récréations.

Ils avaient obtenu assez facilement la permission de visiter leur sœur dans la prison. Loin de les craindre, on pensait qu'ils ne venaient la voir que pour l'ébranler dans sa foi. Car on savait qu'elle les aimait beaucoup, et on les croyait très-attachés à l'antique religion ; mais les deux adolescents profitaient de ces entretiens pour encourager Vivia, et s'édifier eux-mêmes auprès d'elle.

Un jour que l'aîné était venu seul, le plus jeune n'ayant pu l'accompagner : « Ma sœur, » lui dit-il, « un bruit étrange a couru aujourd'hui dans la cité ; on dit que l'empereur, changeant tout à coup d'idées, a donné ordre de suspendre la persécution, et qu'on se contentât d'envoyer en exil ceux qui, en vertu de son premier édit, ont été jetés dans les prisons. Notre père a accueilli cette nouvelle avec joie; il espère, si elle se confirme, obtenir du gouverneur que tu sois mise en liberté, en considération de ta naissance et de ta jeunesse.

— Que la sainte volonté de Dieu soit faite, » répondit Vivia ; « je désire ardemment de mourir pour son nom, et je voyais approcher avec bonheur le jour où je lui donnerais ce suprême témoignage d'amour. Pourtant, s'il veut que je vive pour la consolation de ma mère, et pour élever dans sa foi l'enfant qu'il m'a donné, je suis prête. *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes toujours à lui.* Mais qui

donc a pu donner occasion à cette rumeur qui n'est pas encore venue jusqu'à nous?

— Je ne peux te le dire; j'ai appris seulement qu'on en parle beaucoup. Les uns approuvent; car parmi les païens il y a encore des hommes qui ont conservé quelque sentiment d'humanité, et qui n'aiment pas à voir couler le sang; les autres, et c'est le plus grand nombre, en murmurent tout haut; ils paraissent même disposés à protester contre la clémence de l'empereur, la traitant de *lâcheté*, de *trahison*. De ces hommes exaltés, méchants, et qui sont, pour la plupart, des dernières conditions, on peut craindre tous les excès.

— Laissons, mon frère, laissons les hommes s'agiter, Dieu les tient en sa main puissante, et ils ne pourront franchir la limite où il a résolu de les arrêter. Pour moi, au premier souffle de la tempête j'ai senti au plus intime de mon cœur qu'il a été donné aux puissances de l'enfer de se déchaîner contre nous. Jusqu'à ce que l'ange du Seigneur les repousse dans les profondeurs de leurs abîmes, les démons poursuivront l'œuvre de haine et de vengeance contre le Christ, leur éternel ennemi. Pour des desseins qu'ils ne comprennent pas, et qui doivent tourner à leur confusion, Dieu leur a abandonné notre sang, et ils le prendront. »

Et en parlant ainsi Vivia avait un air inspiré.

— Ma sœur, lui dit le jeune homme, l'ange du Seigneur vous a-t-il visitée comme Pierre dans sa prison? Vous a-t-il révélé ce que vous venez de dire avec tant d'assurance?

— Vous connaissez votre sœur: mérite-t-elle que les esprits bienheureux laissent le trône de Dieu pour descendre jusqu'à elle?

— Vous croyez pourtant que vous donnerez votre vie pour le Christ?

— Je le crois, j'en ai la douce confiance. Oui, je mourrai ! Dieu m'a choisie la première de la famille, et je l'en bénis de tout mon cœur.

— Qui donc vous l'a dit, puisque vous prétendez qu'aucun ange n'est venu à vous?

— Ceux qui me l'ont dit sont au ciel ; c'est Jarbas, mon époux bien-aimé, c'est Angéla, la pieuse vierge du Christ. Avant de s'endormir de son doux sommeil elle m'a donné l'assurance que bientôt je verserais mon sang pour la foi. Mais peut-être ai-je trop dit : laissez à notre père son espérance. Quant à ma mère, je sais qu'elle sera heureuse d'offrir à Dieu son enfant premier-né.

— Je ferai ce que vous désirez ; mais, de votre côté, promettez-moi ce que je vais vous demander. Je sais que vous êtes bien avec Dieu ; priez-le donc de vous faire connaître par quelque vision si vous souffrirez le martyre, et vous m'en instruirez ensuite.

— Je suis la dernière des servantes du Seigneur; mais, malgré mon indignité, il me donne de nombreux témoignages de son infinie bonté. Je ferai donc, mon frère, ce que vous désirez de moi. Venez demain, et vous saurez ce qui en sera. »

La nuit était venue depuis longtemps, et un des gardes vint dire brusquement au jeune homme qu'il eût à se retirer, et qu'il ne s'avisât pas, une autre fois, de rester si tard, à moins qu'il ne lui prît fantaisie de choisir son domicile dans la prison.

Mais quels étaient les témoignages particuliers de bonté et d'amour que Dieu voulait bien donner à Vivia, et qui lui inspiraient cette ferme confiance qu'elle

venait d'exprimer? Les actes de son martyre n'en disent rien, et nous respecterons le secret dont elle a voulu elle-même les couvrir par humilité. Les saints ne parlent que par obéissance des faveurs extraordinaires qu'ils reçoivent, et, autant qu'il est en eux, ils aiment à emporter avec eux dans la tombe ces mystérieuses confidences de Dieu, qui semblent ne pas appartenir à la vie présente.

Quoi qu'il en soit, Vivia, rentrée dans sa cellule, pria plus longtemps que de coutume, et enfin s'endormit paisiblement. A côté d'elle, la pieuse Félicité, toujours occupée du sort de son malheureux père, cherchait en vain un peu de repos. Tout à coup, une douce lumière éclaira la sombre cellule, et il lui sembla entendre comme le bruit de deux ailes qui s'agitaient légèrement. La lumière donnait en plein sur la tête de Vivia toujours endormie. L'esclave put donc remarquer l'expression de joie qui rayonnait sur son front. D'abord étonnée, elle ne tarda pas à penser que le Seigneur la visitait par un de ses anges. Aussi, à moitié penchée sur sa couche, suspendant sa respiration, elle prêta l'oreille, espérant que quelque son arriverait jusqu'à elle; mais elle n'entendit rien, et, au bout de quelques minutes, la lumière disparut. Vivia dormait toujours de son paisible sommeil.

Quand elle s'éveilla, le jour avait paru, et déjà Félicité était descendue pour préparer le repas du matin de sa maîtresse; car, malgré toutes les instances de Vivia, elle continuait à lui rendre dans la prison les mêmes soins qu'elle avait coutume de lui donner dans sa riche demeure, et ce jour-là elle se faisait une fête de pouvoir lui offrir un morceau de gâteau, quelques fruits secs, et un peu de vin que le geôlier, qui n'était

autre que notre Pudens, touché de son état de grossesse, lui avait apportés secrètement la veille. Mais, au moment de la rejoindre, elle s'entendit appeler par son nom.

— Où est ma sœur? dit un jeune homme qu'elle reconnut à la voix.

— Elle n'est pas descendue encore, mais attendez; je vais de ce pas la chercher. »

Et, en effet, Vivia parut bientôt, accompagnée de Félicité.

« Mon frère, dit-elle, pour vous contenter, j'ai prié le Seigneur, comme nous en étions convenus, de me faire connaître si je dois mourir par le martyre, et voici la vision qu'il m'a envoyée cette nuit. Pendant mon sommeil, il me sembla que notre cellule se trouvait tout à coup éclairée d'une vive lumière et qu'une voix douce comme celle d'un enfant m'appelait par mon nom et me disait : *Vivia*, *regarde*. Je regardai donc et je vis une échelle d'or d'une hauteur prodigieuse; le pied reposait sur la terre; du sommet elle touchait au ciel; mais elle était si étroite qu'il ne pouvait y monter qu'une seule personne à la fois. Des deux côtés, elle était hérissée d'épées nues, de lances brillantes, de couteaux tranchants et de crocs, de sorte que quiconque y serait monté sans beaucoup d'attention, ou sans regarder toujours au-dessus de lui, aurait été infailliblement déchiré, avant même d'arriver à une certaine hauteur. Au pied de l'échelle se tenait un énorme dragon : monstre affreux, la gueule béante d'où s'échappaient des torrents de flammes noirâtres, il paraissait prêt à s'élancer sur ceux qui se présenteraient pour monter.

« Le prêtre Sature, qui n'était pas avec nous quand

nous fûmes arrêtées, mais qui, dans son admirable dévouement, s'est livré volontairement aux persécuteurs, s'armant du signe auguste de la croix, franchit le premier les degrés de l'échelle. Je le voyais monter avec précaution, mais sans crainte, jusqu'à ce que, parvenu en haut, il se tourna vers moi avec un visage souriant et en me tendant les mains : « Vivia Perpétua, me dit-il, je vous attends; ne craignez rien, mais seulement prenez garde que le dragon ne vous morde. » Au nom et par la vertu toute-puissante du Christ notre Seigneur, lui répondis-je, le monstre ne me fera aucun mal. Alors, comme s'il eût tremblé devant moi, il leva doucement la tête de dessous l'échelle, et moi, m'étant mise en mesure de monter, elle me servit ainsi de premier échelon. Remplie d'une sainte confiance, je continuai à monter, et, quand je fus arrivée au haut de l'échelle, je vis se déployer devant moi un jardin spacieux et émaillé des plus riches fleurs; au milieu était assis un vieillard majestueux, dont la tête était couronnée de cheveux blancs. Il était de grande taille et portait le costume de berger; il tirait le lait de ses brebis. Autour de lui, j'aperçus une multitude innombrable de personnes, toutes revêtues de robes plus blanches que la neige. Alors le vieillard m'appela par mon nom et me dit :« Ma fille, soyez la bien-venue, » puis il me donna un peu de caillé fait avec le lait qu'il tirait. Je le reçus en joignant les mains, et le mangeai. Tous ceux qui étaient là répondirent *amen.* Je m'éveillai à ce bruit, mâchant quelque chose de bien doux, plus doux que le rayon de miel le plus pur. La vision avait disparu, et je me rendormis aussitôt. Mon réveil avait été si court que je ne me souvins même pas d'avoir ouvert les yeux, et d'avoir fait le moindre mouvement sur ma couche. »

— Êtes-vous bien sûre de vous être éveillée même un moment? dit alors Félicité. Car je vous considérais avec attention, et il m'a semblé que vous n'avez cessé de dormir d'un sommeil calme et paisible.

— Dis-moi, chère amie, est-ce que tu aurais vu ou entendu quelque chose de cette douce vision?

— Je n'ai entendu aucune voix, mais j'ai vu la lumière qu'il vous semble avoir vue vous-même; elle reposait sur votre tête, comme un rayon de soleil qui aurait traversé la voûte de notre cellule.

— Et à toi, douce amie, le Seigneur a-t-il aussi révélé quelque chose?

— Pour moi, son ange est muet; je ne mérite pas cette faveur.

Et l'humble esclave se retourna pour cacher une larme.

— Console-toi, Félicité, car la vision est pour nous deux. Je te l'ai dit, j'en ai le sentiment au plus intime de mon cœur. Nous mourrons ensemble, ensemble nous monterons au ciel.

« Maintenant, dit le jeune patricien qui jusqu'alors avait gardé le silence, maintenant je crois, ma sœur, que notre famille sera honorée d'une nouvelle gloire mille fois plus précieuse que celle qu'elle a acquise dans les combats et les charges publiques; noblesse divine, je la salue en toi, heureuse martyre du Christ, » et, mettant un genou en terre, il baisa respectueusement la main de sa sœur, et sortit pour faire part à sa mère de ce qu'il venait d'entendre.

Le même jour, les confesseurs furent de nouveau conduits au tribunal du nouveau gouverneur où ils eurent à subir un second interrogatoire. Hilarion employa tour à tour les promesses et les menaces, dans

l'espoir d'ébranler leur foi. Il leur rappela la sentence qui les condamnait à être exposés aux bêtes de l'amphithéâtre, et dont il n'avait différé l'exécution que pour donner plus de solennité aux jeux que l'empereur avait prescrits. Tous répondirent qu'ils étaient chrétiens, que jamais ils ne sacrifieraient aux dieux et aux Césars, et qu'ils étaient prêts à mourir. Outré de colère, le gouverneur fit subir une cruelle et sanglante flagellation aux prisonniers. Quant à Vivia et à Félicité, elles furent si violemment frappées à la figure qu'elles perdirent beaucoup de sang et eurent la mâchoire toute brisée. Les saints martyrs ne cessèrent de confesser et de bénir Jésus-Christ. Ramenés à la prison, ils se prosternèrent pour prier.

La nuit suivante, l'ange du Seigneur visita de nouveau Vivia pendant son sommeil; écoutons-la raconter elle-même à sa mère cette seconde vision.

« Hier, pendant que nous étions tous en oraison, il m'arriva, je ne sais comment, de prononcer le nom de mon frère Dinocrate. J'avoue que cela me parut d'abord extraordinaire, parce qu'il ne m'était encore pas venu en l'esprit, depuis que je suis dans la prison. Je donnai quelques larmes à son malheur, et je compris, par un mouvement intérieur, que je pouvais et devais même prier pour lui. Je commençai donc à le faire avec ferveur et à gémir en la présence de Dieu. Le reste du jour, la pensée de Dinocrate vint souvent me retrouver; à chaque fois, je le recommandai du fond de mon âme à la bonté de notre père céleste.

« Le soir, à peine endormie, il me sembla le voir distinctement sortir d'un lieu ténébreux où il y avait plusieurs autres personnes. Une soif haletante le dé-

vorait; son visage était pâle, défiguré. On y voyait encore l'ulcère qui l'avait rongé, cet horrible cancer qui, après d'affreuses souffrances, l'avait enlevé de ce monde. J'aurais voulu lui parler, l'embrasser, lui donner le soulagement dont il me paraissait avoir besoin; mais entre lui et moi il y avait une grande distance, de sorte que nous ne pouvions nous approcher l'un de l'autre. Près de lui était un bassin plein d'une eau limpide, mais dont les bords étaient plus hauts que n'est la taille d'un enfant. Il se consumait donc en efforts inutiles pour atteindre jusqu'à l'eau afin d'étancher sa soif, et j'en ressentis pour lui la plus vive affliction. Là-dessus, je m'éveillai, tout en larmes, mais pourtant avec la douce espérance que je pourrais le soulager. Je conjurai le Seigneur de m'accorder encore cette grâce et je continuai à prier ainsi bien avant dans la nuit, jusqu'à ce que le sommeil vînt de nouveau me surprendre.

« Dieu avait eu pitié de mes larmes; la vision recommença, mais sous un bien autre aspect. C'était bien le même lieu, je le reconnus sans peine; mais l'obscurité en avait disparu, pour faire place à une douce lumière. Quant à Dinocrate, il avait le corps net, la figure gaie et souriante, et il était couvert d'un riche vêtement. Seulement on apercevait encore sur son visage une légère cicatrice, à l'endroit où était la plaie hideuse creusée par le cancer. Les bords du bassin s'étaient abaissés, et l'enfant pouvait facilement atteindre jusqu'à l'eau. Je vis aussi sur le rebord une petite fiole toute pleine que Dinocrate prit et approcha de ses lèvres; à peine en avait-il bu pour étancher sa soif, qu'il alla jouer avec les autres enfants. Je m'éveillai en ce moment; mais j'ai compris qu'il était dé-

livré des peines qu'il souffrait, et, à genoux sur ma couche, je remerciai le Seigneur (1). »

— Après Dieu, ô ma bien-aimée Vivia, répondit la mère fondant en larmes, quelle reconnaissance ne devons-nous pas à la pieuse Rufine! c'est elle qui a baptisé Dinocrate quelques jours avant sa mort. Mais pourquoi ce cher enfant a-t-il été ainsi détenu dans ce lieu de ténèbres et de souffrances? Quel mal pouvait-il avoir fait?

— Il faut être si pur pour entrer au ciel! Vous-même, ma mère, vous m'avez parlé plus d'une fois des expiations que doivent à la divine justice les âmes qui sortent de ce monde avec quelque tache. Peut-être, après son baptême, Dinocrate a-t-il commis quelque faute, et Dieu.....

— Assez, Vivia, assez. J'ai trop écouté le sentiment de l'amour maternel. J'ai offensé Dieu en osant chercher à pénétrer les mystères de sa justice. Qu'il me pardonne mon peu de foi. Grâce à tes prières, mon pauvre enfant est délivré; il est au ciel avec les anges. Dieu de bonté et d'amour, pourrais-je jamais trop vous bénir! Et toi, chère Vivia, qui dois jouir avant moi de sa douce présence, au pied de son trône, souviens-toi de ta mère. Puissé-je vous rejoindre bientôt tous deux! Mais que la volonté du Seigneur soit faite! Adieu, Vivia, adieu, chère enfant, le jour de ton bonheur approche; je ne viendrai plus troubler ta solitude et interrompre ta prière. Quand tu entreras dans l'amphithéâtre où t'attend la couronne que je t'envie,

(1) Par ce récit, tiré des actes du martyre de sainte Perpétue, on voit que le dogme du purgatoire remonte aux premiers âges de l'Église. Qu'en diront les protestants?

je viendrai à ta rencontre pour te bénir, t'embrasser, pour te remettre le voile précieux teint du sang de la vierge Potamiène. Rougi du sang d'une seconde martyre, je le reprendrai et le déposerai avec bonheur sur mon sein, comme un souvenir sacré de ce que j'ai le plus aimé au monde.

Longtemps Julia demeura dans les bras de sa fille; toutes deux répandirent bien des larmes. Mais Dieu ne s'en offensa pas; n'est-ce pas lui qui a mis au cœur cet amour si tendre et si fort qui unit la mère et l'enfant?

CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

LA VEILLE DU COMBAT.

De tous les prisonniers qui avaient été arrêtés le même jour pour la foi, il ne restait que Sature, Saturnin, Révocat, Vivia et Félicité. Deux, Secundulius et Quintus, étaient morts dans la prison; les autres, pour apaiser la multitude, avaient été brûlés vifs. On était arrivé à la veille du jour où les nobles débris de cette sainte milice allaient enfin conquérir la couronne immortelle, objet de leurs plus ardents désirs. Seule, la pieuse esclave se désolait; malgré les douces paroles et les assurances de Vivia, elle craignait de ne pouvoir participer au glorieux combat du lendemain. On lui avait déclaré, de la part du gouverneur, qu'on attendrait, pour la mettre à mort, qu'elle fût accouchée. Il était même question de la séparer de ses compagnons et de lui assigner une place à part dans la prison.

Vivia avait eu, la nuit précédente, une nouvelle vision qu'elle raconta elle-même en ces termes : « Il me sembla que le diacre Pomponius était venu à la porte

de la prison, qu'il y frappait à grands coups et que j'étais accourue pour lui ouvrir. Il était revêtu d'une robe blanche, ornée d'une infinité de petites grenades d'or. Vivia Perpétua, me dit-il, venez; nous vous attendons. En même temps, il me prit par la main et me conduisit par un chemin étroit et raboteux. Nous arrivâmes enfin à l'amphithéâtre, mais brisés de fatigue et presque hors d'haleine. Quand nous fûmes au milieu de l'arène : Ne craignez point, me dit-il, je serai avec vous dans un moment et je partagerai votre combat. Il se retira et me laissa seule. Sachant que je devais être exposée aux bêtes, je ne comprenais pas trop pourquoi on différait tant à les lâcher contre moi. Alors parut un Égyptien, hideux de laideur, qui se présenta pour me combattre avec quelques autres hommes non moins difformes que lui. Mais, en même temps, je vis une troupe de jeunes hommes qui venaient pour me secourir. Ils me frottèrent d'huile, et je me sentis changée en un athlète fort et vigoureux. Aussitôt parut un homme d'une grandeur prodigieuse qui avait une robe traînante avec deux bandes de pourpre par devant. Il tenait une baguette semblable à celle que portent les intendants des jeux, et un rameau vert d'où pendaient des grenades d'or. D'une voix forte, il commanda le silence, et je l'entendis qui disait : « Si l'Égyptien remporte la victoire sur cette femme, il la tuera avec le glaive. Si la femme est victorieuse de l'Égyptien, je lui donnerai le rameau vert. »

« Nous nous approchâmes donc, l'Égyptien et moi. Le combat s'étant engagé, je renversai mon ennemi sur le visage et je lui mis le pied sur la tête. Le peuple se mit à applaudir et mes défenseurs entonnèrent le chant de triomphe. Pour moi, je m'approchai de l'in-

tendant des jeux, de cet homme admirable qui avait été témoin de ma victoire. Il me baisa au front et me donna le rameau vert en me disant : *La paix soit avec vous, ma fille.* Je m'éveillai alors, et je compris que je ne combattais pas contre les bêtes, mais contre le démon. »

Cette vision et celles qui l'avaient précédée furent écrites de la main de Vivia ; plus tard, elles furent publiées dans les actes de son martyre, et longtemps elles furent lues publiquement dans les églises.

Du jour où la noble patricienne avait été chargée de fers pour le nom de Jésus-Christ, sa grande âme s'était exaltée à l'idée du martyre ; c'était son unique pensée, son seul désir, le sujet de tous ses entretiens, la suprême aspiration de toutes ses prières, et elle ne cessait de bénir Dieu de ce qu'il lui était donné de souffrir pour lui. Pendant tout le temps de sa captivité, son courage ne s'était pas un moment démenti ; rien n'avait pu troubler la joie intérieure dont son cœur était inondé. Pourtant elle avait dû souffrir plus que les autres confesseurs, elle qui avait échangé une riche demeure contre une prison infecte et ténébreuse, une vie douce, toute de jouissances, les hommages empressés de ses nombreux esclaves contre une vie de privations de tout genre, rendue plus dure encore par la violence et la brutalité des gardes. Soutenue par sa foi et son amour, elle s'était glorifiée de ses chaînes, réjouie de la pauvreté, du dénûment, des outrages et des tortures. A la veille de mourir, elle semblait ne plus pouvoir contenir en elle-même les vives impressions de son bonheur et les épanchait dans le sein de son esclave chérie, quand tout à coup son père se présenta devant elle.

— Vivia, lui dit-il en se jetant à ses pieds et en s'arrachant les cheveux, sais-tu que demain est le jour des spectacles?

— Je le sais, ô mon père, et c'est ce qui remplit mon cœur d'une sainte joie. Oui, demain votre fille sera couronnée de la main même de Dieu! Mais relevez-vous, ce n'est pas au père à se tenir aux genoux de son enfant.

— Es-tu encore ma fille? Suis-je encore ton père? Infortuné que je suis, depuis un mois je te conjure avec larmes de consentir à vivre pour moi, pour ta mère, pour ton enfant. Larmes et prières, tu as tout méprisé, et tu savais pourtant que tu brisais le cœur d'un vieillard qui t'a tant aimée!

— Je crois à votre tendresse, je compatis à votre douleur et je vous aime comme un enfant doit aimer un père. Mais je suis chrétienne et je ne puis trahir ma foi.

— Toujours, hélas! même obstination, même aveuglement!

— Toujours même fidélité, même sagesse, et c'est mon Dieu, je le confesse, qui me donne l'une et l'autre.

— Mais toi, Vivia, que j'ai connue si fière de ta naissance et de ton rang, comment supporteras-tu les regards insolents et les injures d'une populace grossière?

— Comme déjà je les ai supportées; car j'ai appris que la véritable noblesse consiste à être humilié et chargé d'opprobre pour le nom de Jésus-Christ.

— Oui, mais quand tu entendras les terribles rugissements des lions, quand tu les verras bondir dans l'arène, que deviendra ta prétendue force? Tu pâliras,

j'en suis sûr; tu voudras demander grâce, et ta langue enchaînée par la frayeur demeurera muette. Te souviens-tu que tu tremblais comme un enfant, quand tu entendais quelquefois de loin les cris sauvages des bêtes de l'amphithéâtre?

— Dieu alors ne m'avait point encore préparée à la gloire du martyre. Maintenant qu'il a mis en moi sa vertu, j'entendrai sans peur le rugissement des lions et je leur abandonnerai avec joie mon corps. Vous ne savez pas quelle puissance invincible le Christ donne à ses témoins.

— Vivia, ô ma bien-aimée Vivia, il en est temps encore. Ne condamne pas à la honte et à la tristesse les derniers jours de ton malheureux père. Aie pitié de nous du moins : ton Dieu pourrait-il t'en vouloir? Fais semblant de sacrifier, selon l'ordonnance de nos empereurs.

— Fille d'Hannon, je ne rachèterai point ma vie par une lâcheté; chrétienne, je ne puis dissimuler ma foi.

— Si tu y consens, j'irai trouver le gouverneur; je lui dirai que tu demandes un peu de temps, un sursis de quelques jours. Je lui offrirai de l'or, tout l'or que je possède; et, s'il le faut, j'embrasserai ses genoux.

— N'en faites rien, car j'élèverai la voix pour dire que jamais je ne sacrifierai aux dieux, et je demanderai à grands cris d'être conduite à l'amphithéâtre. Adieu, adieu, mon père! Puisse le Seigneur vous éclairer de sa lumière!

— Ton Dieu est cruel, impitoyable; jamais, je le jure, il ne sera le Dieu d'Hannon!

Et le vieillard sortit sans même donner un regard à sa fille.

Vivia avait fait un effort suprême pour ne pas

trahir ses tendres émotions. Mais, une fois seule avec Félicité, elle laissa couler librement les larmes qu'elle avait retenues en présence de son père dont les dernières paroles surtout l'avaient douloureusement affligée. Quelques moments après, elle se rendit auprès du prêtre Sature en recommandant à sa compagne de l'attendre dans sa cellule où elle ne tarderait pas à la rejoindre.

— Mon père, dit-elle au prêtre, veuillez appeler Saturnin et Révocat, afin qu'ensemble nous priions le Seigneur d'avancer la délivrance de notre sœur Félicité. Elle a partagé nos fers et nos souffrances; il est juste qu'elle partage demain notre triomphe et notre bonheur. Dieu, j'en ai la douce confiance, aura pitié de sa douleur et exaucera notre prière.

Et les quatre martyrs se mirent en oraison. A peine s'étaient-ils prosternés, qu'un gémissement plaintif arriva jusqu'aux oreilles de Vivia.

« Le Seigneur nous a entendus, dit-elle; bénissez-le; moi, je cours auprès de notre sœur. »

En effet, Félicité, qui n'était enceinte que de huit mois, venait de sentir les premières douleurs de l'enfantement, et, quand la noble patricienne entra dans sa cellule, elle la trouva étendue sur sa couche.

— Que Dieu est bon! lui dit Félicité en la voyant. Je pourrai donc demain mourir avec vous. Vous avez prié et l'heure de ma délivrance a été avancée. Oh! priez encore pour que j'aie la force de me traîner jusqu'à l'amphithéâtre.

— Le Seigneur achèvera l'œuvre qu'il a commencée; aie confiance; au besoin, je soutiendrai tes pas; moi, je suis forte.

— Je connais tout votre dévouement pour moi...

Mais si le gouverneur voulait différer le jour de mon supplice! Si la foule, émue de ma pâleur et de ma faiblesse, demandait que je fusse éloignée de l'arène!

— Hilarion n'est pas si compatissant, et la foule qui se pressera pour jouir du spectacle de notre agonie n'aura pour nous que des insultes et des cris de mort.

— Je n'ai donc plus qu'à remercier le Seigneur : en allant au martyre, je n'emporterai aucune inquiétude sur l'avenir de mon enfant; votre vertueuse mère en prendra soin, elle me l'a promis; il grandira à côté du vôtre. Ensemble, ils apprendront à connaître et à aimer notre sainte religion... Mais, ô mon Dieu! qu'il en coûte pour devenir mère!

Et la violence de la douleur lui arracha un cri perçant qui fut entendu des gardes placés à une certaine distance.

— Quoi! dit un soldat qui, par curiosité, était venu jusqu'à la porte de la cellule; quoi! tu te plains et tu cries comme un enfant! que feras-tu donc quand tu seras exposée aux bêtes de l'amphithéâtre?

— C'est moi qui souffre maintenant ce que je souffre, lui répondit l'esclave avec douceur; la justice de Dieu m'a condamnée, comme toutes les mères, à enfanter dans la douleur et dans l'angoisse. Mais dans l'amphithéâtre *un autre,* que vous ne connaissez pas, souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui. Il y a quelques jours seulement, on m'a cruellement frappée, peut-être est-ce votre main qui m'a meurtri et ensanglanté le visage; dites, m'avez-vous entendue me plaindre?

Le soldat garda le silence et se retira tout confus. Quelques instants après Félicité était heureusement délivrée. Vivia demeura toute la journée auprès

d'elle. Vers le soir, la pieuse esclave, se sentant beaucoup mieux, témoigna le désir de se réunir aux autres martyrs.

Depuis quelque temps, la foule n'était plus admise dans la prison au moment où les confesseurs prenaient leurs repas. Hilarion avait dû céder aux énergiques protestations de quelques membres du sénat qui regardaient comme une honte pour la cité et pour l'empire qu'on permît aux hommes les plus grossiers de venir ainsi régulièrement insulter des malheureux qui pouvaient bien être coupables, mais que la loi pourtant devait protéger jusqu'à la fin contre les haines et les passions aveugles de la multitude. Les prisonniers en avaient béni Dieu : car, de toutes les tortures qu'ils avaient à endurer, aucune ne leur était plus sensible que d'être donnés en spectacle à une population impie, brutale, qui les fatiguait de ses blasphèmes et de ses chants dissolus.

Mais à cette époque, du moins en Afrique, c'était encore la coutume, la veille de l'exécution, de donner à ceux qui étaient condamnés à mort ce qu'on appelait *le souper libre* et qui avait lieu en public; coutume barbare, comme presque toutes celles de ce temps, qui forçait à faire bonne contenance et bonne chère l'infortuné qui, sans espérance dans une autre vie, n'avait en perspective que d'affreuses tortures et une agonie cruelle; Hilarion soumit les martyrs à cette coutume et voulut être témoin lui-même du dernier repas. La foule accourue pour y assister était immense et les gardes avaient toutes les peines du monde à la contenir, chacun voulant voir de plus près les victimes destinées aux bêtes.

Le repas était somptueusement servi, et la table

surchargée des viandes les plus succulentes et des poissons les plus délicats. Des flacons du plus beau cristal renfermaient des vins recherchés; à côté, brillaient des coupes d'argent ciselé. De riches candélabres et des lampes de bronze projetaient une vive lumière sur toutes les parties de la salle. On eût dit un de ces festins destinés à célébrer quelque événement heureux de famille, ou un de ces soupers préparés à grands frais où les hommes opulents aimaient à satisfaire leur orgueil plus encore que leur sensualité. Mais l'air grave et recueilli des *convives* contrastait singulièrement avec tout le pompeux appareil.

« Dieu soit béni, dit Sature, en imprimant sur son front le signe de la croix. » *Amen*, répondirent les martyrs. A l'exemple du prêtre, ils se contentèrent d'un peu de pain et de quelques fruits secs. Aucun ne voulut goûter aux vins qui leur étaient offerts. Félicité, ellemême, quoique affaiblie par son récent accouchement, ne prit qu'un peu d'eau. La foule regardait avec étonnement, elle ne comprenait rien à cette simplicité, et surtout à la douce sérénité empreinte sur tous les traits de ces femmes. Le gouverneur, qui s'attendait à quelque scène, paraissait visiblement embarrassé et commençait à regretter d'être venu, quand, du fond de la salle, une voix sombre se fit entendre :

— Les lâches! la peur leur ôte l'appétit! Il fera beau les voir demain, dans l'amphithéâtre, pâles, tremblants, à demi morts de frayeur, avant même que les bêtes soient lâchées!

Félicité frémit et ferma les yeux.

— Qui donc nous appelle lâches? dit le prêtre Sature; nous dédaignons, il est vrai, les mets recherchés, les vins généreux. Nous n'avons pas besoin, comme

vos criminels, de nous étourdir par l'ivresse. Nous, nous pouvons regarder la mort en face; loin de nous effrayer, elle est l'objet de nos plus ardents désirs. Qu'il vienne demain, celui qui nous accuse de peur, et il verra si nous pâlissons devant les lions et les tigres!

Ces paroles, dites avec une nouvelle assurance, firent sur la foule une impression profonde. La pitié s'éveilla dans quelques cœurs, et ceux-là même qui étaient venus pour insulter les martyrs se sentirent contenus par un sentiment de crainte mêlée de respect. Tous demeurèrent silencieux, se contentant de regarder avec plus de curiosité ces hommes étranges qui allaient mourir et qui paraissaient si calmes, si maîtres d'eux-mêmes.

« Regardez-nous bien, reprit Sature, afin de nous reconnaître au jour terrible où le Christ, notre Dieu, jugera tous les hommes. Aujourd'hui, vous blasphémez son nom, parce que vous ne le connaissez pas; vous avez demandé à grands cris notre mort, parce que, n'adorant pas vos fausses et impures divinités, nous réservons tous nos hommages au Dieu seul vrai qui règne au ciel; mais, au dernier des jours, vous tremblerez devant la face indignée de ce grand juge: alors il n'aura plus pour vous que des paroles de malédiction, d'inexorables colères, et sa toute-puissante justice vous précipitera au fond de ces abîmes où déjà il a enchaîné les démons vos maîtres; oui, regardez-nous bien, car vous nous verrez couronnés de gloire, inondés de joie et de bonheur! le Seigneur aura vengé ses serviteurs, ses martyrs.

« Quelques-uns semblent émus de pitié, qui demain sans doute applaudiront à notre agonie. Qu'ils réservent plutôt pour eux cette compassion d'un moment.

Nous, nous ne sommes pas à plaindre. Du jour où nous nous sommes enrôlés sous l'étendard du Christ, nous lui avons fait le sacrifice de notre vie et nous nous sommes constamment regardés comme des victimes destinées à la mort. Nous pouvions, vous le savez, par un mot conserver notre liberté; on a tout fait pour nous arracher cette parole qui nous affranchissait de votre prétendue justice; nous n'avons pas voulu la dire. On nous a chargés de chaînes, frappés, torturés de toutes les manières; avez-vous entendu une plainte s'échapper de nos lèvres? Nous étions heureux, pleins de joie de souffrir pour Jésus-Christ. Il y a un mois que nous attendons avec impatience le jour, le plus beau de nos jours, où nous consommerons notre glorieux combat. Venez donc demain, et vous nous verrez marcher à la mort comme à un festin délicieux, à une fête longtemps désirée. »

— Oui, à demain! hurla la même voix qui déjà s'était fait entendre du milieu de la foule, à demain, à l'amphithéâtre, pour jouir *de la fête!* O Vivia, mes yeux verront donc couler ton sang et broyer tes os!

Félicité pâlit et se laissa tomber sur le sein de sa noble maîtresse; cette voix, elle l'avait reconnue, était celle de son malheureux père! La foule s'écoula silencieuse, tandis que les gardes, sur un signe du gouverneur, faisaient rentrer les martyrs dans l'intérieur de la prison.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

L'AMPHITHÉATRE.

Depuis longtemps, Carthage, la grande ville du mouvement et du bruit, n'avait présenté un aspect aussi animé. Des villes et des campagnes voisines, on était accouru pour jouir du spectacle des fêtes, et, avant même que le jour eût paru, le vaste amphithéâtre où les martyrs devaient être exposés aux bêtes se remplissait d'une foule toujours croissante. Les travaux étaient suspendus, les ports déserts et silencieux, et si ce n'eût été l'agitation de la multitude qui se pressait en masse du côté des arènes, on eût dit une cité abandonnée par ses habitants à l'approche de l'ennemi, ou sous la crainte d'un tremblement de terre.

Le soleil se montra pur et radieux ; c'était le moment marqué où les confesseurs devaient sortir de la prison sous l'escorte d'une garde nombreuse. Après avoir pris quelques heures de repos, ils s'étaient réunis avant le chant du coq. L'humble autel que nous connaissons avait été dressé, et le prêtre Sature avait célébré les saints mystères. Saturnin, Révocat, Vivia

et Félicité avaient reçu de ses mains le pain des forts, le divin viatique, pour le suprême voyage. Avant de se mettre en marche, ils s'agenouillèrent devant le prêtre, pour qu'il les bénît; puis, suivant l'usage du temps, ils se donnèrent mutuellement le baiser de paix.

Sature marchait le premier. Sa belle et douce physionomie semblait en ce moment empreinte de plus de noblesse et de majesté; son regard, souvent levé vers le ciel, avait une ineffable expression de mansuétude et de joie. Saturnin et Révocat venaient ensuite; aux mouvements de leurs lèvres, on voyait qu'ils priaient. Félicité ne pouvait contenir les mouvements de son cœur et bénissait Dieu à haute voix d'avoir avancé l'heure de sa délivrance. A ses côtés s'avançait, d'un visage tranquille, d'un pas ferme, comme une personne qui se sentait chérie de Jésus-Christ et soutenue par son amour, la noble fille d'Hannon, Vivia Perpétua. Ses yeux étaient modestement baissés. moins encore par pudeur que pour dérober aux regards les saintes ardeurs qui agitaient son âme et la remplissaient d'un feu tout divin.

Au moment où les martyrs entrèrent dans l'arène, elle s'arrêta tout à coup et on la vit fléchir le genou :

— Ma mère, dit-elle, bénissez une dernière fois votre fille et réjouissez-vous avec elle.

Et une femme, jeune encore et dont les manières trahissaient la distinction, se penchant à son oreille, lui disait en l'embrassant :

— Oui, Vivia, ta mère te bénit. Courage, ô mon enfant bien-aimée; montre-toi digne jusqu'au dernier moment du Christ notre Dieu. Je prierai pour toi pendant le combat.

Et elle lui remit le voile teint du sang de Potamiène. Vivia le baisa respectueusement et s'en couvrit la tête comme d'une égide sacrée. En ce moment elle reconnut la pieuse Rufine qui se tenait près de sa mère :

— Adieu, lui dit-elle, sœur chérie ! Je vais rendre au Christ *mon glorieux témoignage,* et elle l'embrassa tendrement.

La foule commençait à s'impatienter.

— Les chrétiens aux bêtes ! s'écrièrent des milliers de voix.

— Gloire et bénédiction aux saints martyrs !

Et l'homme qui venait de proférer ces courageuses paroles se levait pour haranguer la multitude. Un vénérable vieillard lui fit signe de la main de se rasseoir. Tertullien, car c'était lui qui n'avait pu retenir les impressions de son âme, eût payé de son sang l'imprudente ardeur de son zèle, si l'attention du peuple n'eût été en ce moment attirée tout entière sur la scène qui se passait à la porte de l'amphithéâtre.

On voulait obliger les martyrs à se revêtir des insignes que portaient ceux qui combattaient dans les spectacles publics. C'était, pour les hommes, un manteau de couleur écarlate, qui était l'habit des prêtres de Saturne; pour les femmes, une bandelette autour du front, qui était la marque des prêtresses de Cérès. Mais ils protestèrent hautement qu'ils ne se soumettraient point à ces cérémonies impies : « Nous ne sommes venus ici, dirent-ils, que pour conserver toute notre liberté. Nous sommes chrétiens, nous l'avons confessé, et c'est à ce titre que nous avons été condamnés. Nous sacrifions avec joie notre vie, mais nous avons le droit, vous ne pouvez le contester, de ne rien faire de contraire à notre sainte religion. Non, nous

ne prendrons pas les insignes de vos fausses divinités que nous avons en horreur et en abomination. Nous entrerons dans l'arène, comme nous sommes sortis de notre prison, et nous mourrons sans flétrir notre foi. »

Le gouverneur n'osa leur faire violence, et ils franchirent d'un pas assuré la porte de l'amphithéâtre.

« En Dieu repose toute ma confiance, et que peut contre moi toute la puissance des hommes ? devant eux, je n'ai pas rougi du Christ mon Sauveur, je l'ai glorifié par mon témoignage. C'est pour son amour que je vais combattre ; il a promis, il donnera la couronne à mon *agonie*. Oh ! qu'il est doux de mourir pour celui qui est mort pour moi ! *Je vois les cieux ouverts ;* le Christ Jésus me contemple et m'anime de son regard ; mon cœur et ma chair ont tressailli de joie, parce que l'heure si impatiemment désirée est venue d'offrir à celui que j'aime le sacrifice de mon sang ! »

Ainsi chantait, de sa voix la plus douce, Vivia Perpétua en s'avançant dans l'arène. L'humble Félicité, qu'elle tenait par la main comme une sœur chérie, s'unissait à ses chants d'amour. La foule étonnée écoutait en silence ; pour elle, c'était quelque chose d'étrange que le spectacle de ces deux jeunes femmes allant ainsi, avec des transports de joie, à une mort affreuse.

« Celui pour qui nous souffrons est seul grand, seul puissant. Le sang de ses martyrs crie vers lui comme au premier âge le sang de l'innocent Abel. Jouissez bien aujourd'hui de nos tortures, mais craignez la justice de ce grand Dieu. Nous, en mourant, nous savons que nous vivrons éternellement dans sa gloire, et que nous régnerons assis sur des trônes à côté de lui.

Pour vous, il vous demandera bientôt compte de vos fureurs et de vos impiétés; car ses vengeances sont terribles contre ceux qui le blasphèment et qui persécutent ses serviteurs, ses amis ici-bas. Et toi qui, abusant d'un pouvoir dont tu ne connais pas même l'origine, nous as jugés et condamnés, Hilarion, ce Dieu tout-puissant te jugera. »

Ainsi parlaient Sature, Saturnin et Révocat, en passant devant la tribune magnifiquement décorée où le gouverneur avait pris place. Hilarion pâlit de colère; le peuple fut indigné.

« Que ces insolents passent par les fouets, hurla-t-on de toutes parts, et que les *veneurs* ne les épargnent pas. »

On appelait ainsi les hommes qui, armés d'un fouet, frappaient, à mesure qu'ils passaient devant eux, les *bestiaires* ou condamnés.

« Vous qui avez été flagellé pour notre amour, Christ, soyez béni, » répondirent tranquillement les martyrs.

Et, heureux d'être traités comme leur maître, ils abandonnèrent leurs membres nus aux *veneurs*, qui en firent jaillir le sang.

« Qu'on lâche maintenant les bêtes, » demanda la foule que la vue du sang rendait plus furieuse.

— Qu'on les lâche toutes sur moi, » dit Saturnin.

Un jour, en effet, que dans la prison les martyrs s'entretenaient ensemble des différents genres de supplice qu'on faisait endurer aux chrétiens, le généreux vieillard avait exprimé le désir d'être exposé à toutes les bêtes pour multiplier ses combats. Révocat avait réclamé le même privilége, tandis que Sature avouait en souriant que, pour lui, si on lui laissait la liberté

du choix, il *récuserait* l'ours dont la vue lui avait toujours inspiré une invincible horreur, mais qu'il ne ferait pas la même injure au lion, au tigre et au léopard. Dieu les avait entendus et s'en souvint au jour du combat.

« Je demande la même faveur que Saturnin, » dit l'intrépide Révocat ; « qu'on lâche aussi contre moi toutes les bêtes de l'amphithéâtre. »

Les tigres et les léopards, l'œil en feu, la gueule béante, paraissaient n'attendre que le moment de bondir sur leur proie. Tourmentés par la faim, aiguillonnés par la pointe des lances, ils se dressaient avec un cri rauque, et allongeaient leurs griffes meurtrières.

Saturnin et Révocat se rapprochèrent des loges, et le signal fut donné.

Un léopard et un ours se précipitèrent sur eux, et on les vit rouler sur le sable. Leurs membres étaient meurtris, déchirés, leur sang s'échappait à grands flots par des plaies larges et profondes. A chaque fois qu'ils se relevaient, une nouvelle attaque et de nouvelles blessures les faisaient retomber sur le sol ensanglanté.

« Qu'on fasse maintenant la part de Sature, » cria la foule, « ceux-ci doivent en avoir assez. »

Et, comme pour diversifier le spectacle, on l'exposa d'abord au sanglier ; mais l'animal, s'étant tourné contre le piqueur qui l'avait lâché, lui ouvrit le flanc avec ses défenses ; puis, revenant sur Sature, il le renversa sans le blesser. Après l'avoir traîné quelque temps sur le sable, il rentra et se blottit dans sa loge. On eut beau l'exciter, il ne voulut plus sortir.

« L'ours entend mieux l'affaire, » cria la foule; « qu'on lâche l'ours! »

Sature frémit et eut besoin de toute sa foi pour ne laisser paraître aucune crainte. Mais l'ours, qui s'était précipité avec tant de fureur contre Saturnin et Révocat, demeura cette fois immobile, comme si une puissance invisible l'eût enchaîné dans sa loge.

« Vous avez eu pitié, ô mon Dieu, de la faiblesse de votre serviteur, soyez-en béni. » Pudens seul entendit cette prière du martyr; en ce moment il était tout près de lui.

Cet ancien tribun des armées de l'empire, qui essuyait une larme dans la demeure d'Angéla, qui depuis avait échangé son rôle de commandant des gardes de la prison contre celui beaucoup plus modeste de geôlier, avait été frappé de la grande vertu des confesseurs. Son âme droite, franche, s'était aisément ouverte à la vérité aussitôt qu'il l'avait connue, et, quelques jours avant que les martyrs fussent conduits à l'amphithéâtre, il s'était fait inscrire au nombre des catéchumènes.

En voyant l'ours s'obstiner dans son repos, il espéra un moment que les autres bêtes respecteraient également celui qu'il regardait comme son père.

« Dieu, » lui dit-il à l'oreille, « ne veut pas que vous mouriez encore. »

« Vous vous trompez, mon ami, » lui répondit Sature en souriant. « Souvenez-vous de ce que je vous ai dit dans la prison : une première fois les bêtes ne me feront aucun mal, mais je dois soutenir un second combat, et bientôt vous me verrez tomber sous l'étreinte d'un léopard qui déchirera mes chairs. Pour vous, soyez ferme dans la foi que vous avez em-

brassée, et que la crainte des hommes ne vous la fasse jamais trahir !

— Qu'on recommence l'épreuve pour Sature, » commanda le gouverneur ; « que cette fois on l'expose à un léopard. »

Et le martyre roula dans l'arène : l'animal, d'un seul coup de dent, lui avait fait une si large blessure, que tout son corps était couvert de sang.

« Pour celui-ci, il est bien *lavé,* exclama la foule en battant des mains.

— Pudens, dit Sature, d'une voix mourante, donnez-moi l'anneau que vous avez au doigt. »

Et, le trempant dans son sang, il le lui rendit.

« Gardez-le désormais comme un gage propre à animer votre foi. Adieu, mon ami ; que mes souffrances, loin de vous troubler, ne fassent que vous fortifier. Souvenez-vous de moi. Vous voyez s'accomplir tout ce que je vous ai prédit. Croyez donc fermement ; vous aussi, vous donnerez votre sang pour le Christ. »

Et il expira dans les bras du catéchumène. Ainsi, comme le Seigneur l'avait fait connaître à Vivia dans sa céleste vision, le prêtre Sature fut couronné le premier.

« Que les femmes approchent à leur tour, » dit le gouverneur.

Les deux martyres vinrent se placer tout près des loges, et s'embrassèrent.

Le paganisme, on le sait, se faisait un jeu d'outrager la pudeur, et il était rare que les femmes condamnées à mort pour la foi n'eussent pas à souffrir dans leur modestie. On connaissait l'amour singulier qu'elles avaient pour cette vertu, et au plaisir barbare de les torturer dans leurs corps on ajoutait presque toujours

le plaisir infâme d'insulter à leur chasteté. Cette honte, mille fois plus sensible que la mort elle-même, ne devait pas être épargnée à nos deux héroïnes, et, sur un signe d'Hilarion, qui avait donné à l'avance ses instructions, Vivia et Félicité furent dépouillées et enfermées nues dans des filets, pour être exposées à une vache furieuse; mais Dieu prit en main la cause de ses chastes servantes; il les remplit d'une onction si forte qu'elles ne s'aperçurent même pas qu'on leur ôtait leurs vêtements, et il changea si bien en ce moment la disposition des esprits que, de tous côtés, en voyant Vivia si délicate, et Félicité portant encore la marque d'un accouchement récent, le peuple demanda à grands cris qu'on ne les exposât point dans cet état, menaçant même de se retirer si on ne lui donnait satisfaction sur ce point. Le gouverneur n'osa résister, et les deux femmes furent revêtues de robes flottantes. La vache, à peine libre, ne fit qu'un bond et se précipita d'abord sur Vivia; après l'avoir secouée quelque temps de ses cornes puissantes, elle l'éleva en l'air, puis la laissa retomber sur les reins. La jeune martyre, qui s'aperçut que sa robe était déchirée, la ramena modestement sur le côté; elle renoua ensuite ses cheveux qui, dans la violence de la lutte, s'étaient détachés, afin de ne pas paraître semblable aux femmes affligées, qui laissaient flotter leur chevelure en signe de deuil, et, ramassant le voile que sa mère lui avait donné à l'entrée de l'amphithéâtre, elle le replaça sur sa tête. A son air calme, souriant, on eût dit une jeune femme qui, dans le secret de son appartement, se pare modestement avant de paraître devant les siens ou en public.

Mais tout à coup son regard cherche Félicité. Elle

la vit étendue sans mouvement, car la vache l'avait horriblement maltraitée. Elle courut à elle, et, lui tendant la main pour l'aider à se relever :

« Ma sœur, comment donc êtes-vous tombée ? Pourquoi ce sang qui coule de votre front, puisque nous n'avons pas encore combattu?» Puis, élevant la voix :

« Que tarde-t-on de nous exposer aux bêtes ? qu'on exécute donc la sentence prononcée contre nous.

« Non, non! cria la foule, c'est assez ; que le glaive fasse le reste. »

La voix du peuple était toute-puissante dans les jeux publics.

On conduisit donc Vivia et Félicité avec Saturnin et Révocat à une des portes de l'amphithéâtre, qui donnait sur la place publique. La mort du prêtre Sature ayant été constatée, Pudens obtint la permission d'emporter son corps.

« Que la paix du Seigneur soit avec vous, ma sœur, dit un homme qui se tenait tout près de la porte, au moment où Vivia arrivait.

— Qui que vous soyez, répondit-elle, que le Seigneur soit avec vous. »

Et elle allait passer outre.

« Quoi ! vous ne reconnaissez pas Rustique, l'ami de votre mère et de la pieuse Rufine ?

— Quand donc nous exposera-t-on à cette vache furieuse; pourquoi tant différer ?

— Mais, Vivia, vous avez soutenu le combat ; je vous ai vue tomber dans l'arène, et vous portez sur vous les traces de cette lutte glorieuse. »

Alors cette femme admirable s'éveilla comme d'un profond sommeil; elle remarqua sur son corps et sur

ses vêtements les marques de ce qu'elle avait souffert, sans en avoir eu ou conservé le sentiment.

« Où donc était-elle? s'écrie saint Augustin, dans « l'éloge qu'il nous a laissé des martyrs de Carthage, « où était Vivia quand elle était attaquée, déchirée « par une bête furieuse, sans en ressentir les coups? « quand, après un combat si violent, elle demandait « quand enfin il devait commencer? que voyait-elle « pour ne pas voir ce que tous voyaient? que sentait- « elle pour ne pas sentir une si grande douleur? par « quel mouvement d'amour, par quelle vision, par « quel breuvage mystérieux était-elle ainsi transpor- « tée, ravie hors d'elle-même, et comme divinement « enivrée, pour paraître impassible dans un corps « mortel et si délicat? »

La foi seule répond à cette question; elle est insoluble pour la sagesse humaine. L'ardeur, la violence de l'amour divin, ou une vertu toute-puissante d'en haut, élève l'homme au-dessus de lui-même, et le rend insensible à tout ce qui se passe au dehors et dans la chair. L'histoire des saints et des martyrs nous en fournit de nombreux et de mémorables exemples.

Cependant, un des frères de Vivia avait réussi à se rapprocher d'elle; il voulait lui dire un dernier adieu. N'écoutant que son affection, il allait se jeter dans ses bras, voulant même, avec l'enthousiasme de son âge, se proclamer chrétien, et demander à mourir avec elle; mais déjà les gardes l'entraînaient, et elle n'eut que le temps de lui dire, ainsi qu'à Rustique, en les saluant d'un doux sourire : « Demeurez fermes dans la foi du Christ, seul vrai Dieu. Selon son précepte, aimez-vous les uns les autres, ne soyez point troublés de nos souffrances; l'Église de celui qui est mort pour l'enfanter

doit être arrosée de sang avant d'arriver à sa parfaite fécondité. Heureux ceux qui déposent dans son sein le germe précieux qui multiplie ses enfants! »

Les gardes ne firent aucune attention à ces paroles, ils étaient pressés d'en finir.

A l'extrémité de l'amphithéâtre s'ouvrait le *spoliarium*, où les *confecteurs* achevaient avec l'épée ceux que les bêtes n'avaient pas entièrement tués. C'est là que devaient être égorgés nos saints martyrs. Mais la foule ayant demandé qu'on les ramenât au milieu de l'arène, pour avoir le plaisir de leur voir donner le coup de la mort, Saturnin, Révocat, Félicité et Vivia, qui déjà étaient agenouillés, se levèrent et revinrent sur leurs pas.

Les trois premiers expirèrent sans faire le moindre mouvement. Pour Vivia, elle tomba entre les mains d'un *confecteur* maladroit, qui faisait son apprentissage de ces exécutions sanglantes. Troublé, hors de lui, il pouvait à peine tenir son glaive, et son regard à demi voilé cherchait la place où il devait l'enfoncer. Vivia sentait se promener sur ses chairs l'épée nue :

« Mon ami, lui dit-elle d'une voix pleine de douceur, vous me paraissez bien neuf dans le métier que vous faites ; voyez, vos compagnons ont terminé leur tâche. Allons, un peu de courage ; n'ayez donc pas plus de peur que moi. »

« Finissez-en donc, exclama la foule, voulez-vous que nous restions ici jusqu'au soir ? »

L'épée pénétra dans les chairs, et rencontra bientôt les os. Vivia poussa un cri de douleur et chancela ; mais, reprenant aussitôt toute sa fermeté et se redressant, elle conduisit elle-même à sa gorge la main tremblante du gladiateur novice.

« C'est ici qu'il faut frapper, » lui dit-elle ; puis, élevant la voix : « Doux Jésus, quel bonheur de mourir pour vous ! »

Et le glaive traversa le cou de part en part. On vit le corps s'affaisser doucement, tandis que l'âme, portée sur l'aile des anges, montait au ciel !...

« Gloire à nos dieux, gloire à César! cria la foule.

« Gloire au Christ, gloire à ses martyrs! répondit Tertullien en se retirant à pas lents.

« Je suis vengé enfin, j'ai vu couler son sang! hurla le farouche Sylvain.

« Noble et chaste Vivia, murmura Jubal, pardonnez-moi. »

Et, s'approchant du corps inanimé, il le contempla quelque temps en silence, tandis que Julia déposait dans son sein le voile tout sanglant de sa fille bien-aimée.

Quelques moments après, l'amphithéâtre était redevenu silencieux et désert. Le peuple donnait à des joies bruyantes et obscènes le reste du jour; il avait déjà oublié le drame funèbre et les émotions du matin.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME ET DERNIER.

L'ANNIVERSAIRE.

Deux ans, jour pour jour, après les événements que nous venons de raconter, Julia s'entretenait avec la pieuse Rufine de la mort héroïque et bienheureuse de sa fille bien-aimée et exprimait, avec une sainte ardeur, son désir d'aller la rejoindre au ciel, dût-elle y arriver par la même voie, et acheter sa couronne au prix du même combat. L'humble et douce affranchie élevait du fond de son cœur le même vœu. Il lui tardait de se réunir au divin époux, l'objet de toutes ses pensées et de tout son amour. Vivia n'avait plus besoin de ses conseils, de ses encouragements ! Révocat son frère, l'ami de son enfance, le compagnon de ses malheurs, n'était plus ! Un seul lien pouvait encore l'attacher à la vie, son dévouement pour la noble matrone qui lui témoignait toute l'affection d'une sœur.

Une jeune esclave, à peine sortie de l'enfance, souleva discrètement le *velum* qui fermait l'entrée de l'appartement, et, marchant sur la pointe du pied, elle s'approcha de la riche patricienne.

— Douce maîtresse, lui dit-elle, un pauvre vieillard qui paraît bien fatigué et bien malheureux demande à être introduit près de vous. Je sais que ce jour vous rappelle de douloureux souvenirs (elle était si bonne, la noble Vivia!). Jamais, oh ! non, jamais je n'oublierai ce qu'elle a été pour moi, pauvre enfant délaissée ! Je me disais donc que peut-être vous aimeriez mieux à demeurer seule avec Rufine, mais, d'un autre côté, vous êtes si compatissante, toujours si accessible à ceux qui souffrent, que je n'ai point osé prendre sur moi de congédier cet étranger. Je le voyais trembler, de grosses larmes tombaient de ses yeux. Je me sentais tout émue, et je l'ai prié d'attendre pour venir vous demander ce que je devais faire.

L'esclave, qui était chrétienne et que Julia avait recueillie après la mort de sa fille, avait un bon cœur; seulement elle avait le défaut d'aimer un peu à parler, mais elle était si jeune, si vive, qu'il faut bien lui pardonner.

— C'eût été mal à toi, Thesba, lui répondit la noble matrone, de renvoyer ou de rebuter le bon vieillard; il paraît pauvre, dis-tu, et il pleure : à ce double titre, il est sacré pour nous. Souviens-toi, ô mon enfant, des leçons et des exemples de ta sainte maîtresse. Tu l'aimais, je le sais. Sois toujours douce, Thesba, toujours bonne aux pauvres et aux affligés. Va donc et amène-moi cet étranger.

— Oh ! je le disais bien à Verécunda ! si notre maîtresse venait à savoir que la porte de sa demeure est demeurée, par notre faute, fermée à un malheureux, elle qui ne peut connaître aucune misère sans s'empresser de la soulager, je crois qu'elle nous gronderait bien fort, et, sans plus écouter les observations qu'elle

voulait me faire, je suis venue. Vous me dites que j'ai bien fait : cette bonne parole me rend heureuse, car je ne cherche qu'à vous plaire; mais je m'en réjouis aussi pour le pauvre vieillard; quand il vous aura vue, il s'en retournera, j'en suis sûre, moins malheureux.

Et elle s'inclina pour baiser la main de sa maîtresse.

— Mais va donc, Thesba, et ne fais point ainsi attendre cet étranger. Tu es bonne, j'aime à te rendre cette justice, mais tu ne sais point assez modérer ta langue.

Thesba fit une petite moue qui voulait dire : *Pourtant je ne suis point babillarde...*

Un moment après, le vieillard était introduit et le *velum* se refermait.

— Grâce, s'écria-t-il en tombant à genoux et courbant son front jusqu'à terre, grâce pour un malheureux!

— Bon vieillard, lui répondit Julia, relevez-vous, je vous prie, et expliquez-vous.

— Au nom de *Celui* qui a pardonné, en mourant, à ses bourreaux, au nom de la noble martyre qui prie au ciel, grâce pour moi!

— Qui que vous soyez, si vous m'avez offensée en quelque chose, je vous pardonne pour l'amour de Jésus-Christ.

Et elle lui tendit la main.

— Femme généreuse, vous ne reconnaissez pas, je le vois bien, l'homme coupable qui est à vos pieds. Oh! non, ma main ne touchera pas la main de la pieuse mère de Vivia.

Et il éclata en sanglots, en se frappant violemment la poitrine. Témoin d'une si grande douleur, Julia ne put elle-même contenir ses larmes.

— Mon frère, lui dit-elle avec douceur, car votre langage m'indique assez que vous êtes chrétien ; je vous l'ai dit, si vous croyez avoir besoin de mon pardon, il vous est assuré, fussiez-vous le meurtrier de ma fille bien-aimée !

— Celui qui, dans l'amphithéâtre, a versé le sang de la noble Vivia est moins coupable que moi, et sa présence devrait vous inspirer moins d'horreur et d'effroi. Vous voyez devant vous le père barbare et dénaturé qui a maudit sa fille parce qu'elle était chrétienne, l'homme implacable qui a poursuivi de sa haine et de sa vengeance la femme que vous avez tant aimée !

Et le front du vieillard résonna sur le marbre, tandis que d'une voix étouffée il redisait encore : Grâce, oh ! grâce et pitié !

Julia et Rufine ne purent se défendre d'une émotion pénible en reconnaissant le vieux pâtre des montagnes, mais bientôt le premier mouvement fit place à une tendre compassion.

— Dieu soit béni, dit la vertueuse patricienne ; il a eu pitié de vous, mon frère, et sa grâce a touché votre cœur. Les deux martyres ont prié pour vous. Ne pensons donc plus qu'à glorifier le Seigneur. Pour vous, mon bon Sylvain, ne voyez désormais qu'une sœur dans la mère de Vivia.

Le vieillard releva son front ; ses yeux baignés de larmes exprimaient toute la reconnaissance de son âme :

— Noble et sainte femme, s'écria-t-il, en joignant les mains, je ne suis descendu de mes montagnes solitaires que pour venir demander votre pardon et mourir en paix. Mais que peut-il y avoir de commun entre la vertueuse Julia et l'ennemi de sa fille ?

— La même foi, ô mon frère, la société des mêmes sacrements, l'espérance du même ciel! Mais dites-moi, il me tarde de le savoir, comment vous êtes devenu un des nôtres.

— Je ne puis rien cacher à la femme qui me pardonne avec tant de mansuétude : j'avais vu couler avec une joie féroce, sauvage, le sang de la noble Vivia, et, vous le dirai-je? sans une larme, sans une émotion, celui de l'enfant que je haïssais autant que je l'avais aimée. Ma vengeance était assouvie; j'étais, du moins je me croyais heureux; il me semblait que mon cœur était enfin soulagé du poids affreux qui l'oppressait depuis tant d'années, et que j'allais trouver dans ma solitude la paix que j'y avais en vain cherchée, depuis le jour où, grâce à votre générosité, j'avais reçu ma liberté et assez d'or pour acheter un troupeau.

Je repris donc le chemin de mes montagnes que j'avais laissées avec l'affreux dessein que vous connaissez. La vieille Fatuma, que ma longue et mystérieuse absence avait inquiétée, me reçut avec de grandes démonstrations de joie. Je répondis à peine à ses douces et affectueuses paroles, et, sans même m'informer si tout allait bien dans notre petit domaine, je me retirai sous prétexte de fatigues, quoique le jour ne fût pas encore bien avancé. J'avais besoin d'être seul; je me sentais agité, tourmenté; je commençais à avoir honte et horreur de moi-même; j'aurais voulu pouvoir me dérober à mon propre regard.

Dans les deux nuits qui avaient précédé mon retour à la montagne, d'horribles fantômes avaient troublé mon sommeil. J'entendais des bruits confus, ceux d'une multitude en fureur, de rauques rugissements,

comme en poussent les lions de nos déserts, quand tout est silencieux dans la nature endormie. Je voyais des bêtes féroces la gueule béante, des épées nues, des flots de sang qui rougissaient le sable. En vain, à mon réveil, j'essayais d'écarter ces images importunes, elles se dressaient devant moi, toujours plus effrayantes; mes os craquaient, une sueur froide inondait mon front. J'invoquais les dieux, je leur rappelais que c'était pour leur cause que j'avais sacrifié mon unique enfant. Vaines paroles que n'entendaient pas ceux à qui je les adressais et qui montaient comme autant de blasphèmes jusqu'au trône de la divine justice que je bravais encore!

Le jour, j'errais comme un insensé sur les montagnes; négligeant le soin de mes chameaux et les abandonnant à leur instinct. Je ne cherchais qu'à m'étourdir, à me distraire des sombres pensées qui m'obsédaient; mais, à chaque pas, je m'arrêtais épouvanté. Dans le frémissement de la feuille légère s'agitant au souffle du vent, dans le bruit du torrent qui descendait de la montagne, dans l'écho répétant ma respiration haletante, je croyais entendre une voix irritée qui faisait retentir à mes oreilles cette parole terrible : *Malheureux, qu'as-tu fait de ton enfant?* Le soir venu, je rentrais brisé par les émotions de la journée. J'avais commandé à Fatuma de respecter mon silence; mais, la surprenant souvent en larmes, je m'imaginais qu'elle avait appris par quelque étranger ce qui s'était passé au camp et à Carthage, et plus d'une fois il me vint à la pensée de lui planter mon poignard au cœur; sa présence m'était odieuse, sa douleur me paraissait un reproche.

J'avais souffert pendant sept ans toutes les fureurs

de la haine; je croyais que le cœur de l'homme ne pouvait renfermer plus de tourments, plus d'angoisses. J'avais vu couler le sang, tout le sang dont j'avais soif! Et pourtant je me sentais mille fois plus malheureux. Je connaissais enfin le remords! Il s'était attaché à moi comme le vautour s'attache à la victime tombée sous sa serre cruelle! Le remords! ce témoin invisible du jour et de la nuit, qui marche avec le coupable, quelque précipitée que soit sa course vagabonde, qui s'assied à sa table pour rendre amer le morceau de pain qu'il mange en tremblant, qui se tient penché sur sa couche pour épouvanter son sommeil par l'image de son crime! Le remords! ce juge sans pitié qui accuse toujours, qui foudroie du regard et de la voix, ce bourreau sans entrailles qui se rit des pleurs et des gémissements, qui frappe, qui torture avec une joie barbare, qui se délecte dans les convulsions et l'agonie sanglante de l'infortuné qui lui est livré! Le remords! je le connaissais enfin, je le portais sans cesse avec moi, comme un trait acéré qui avait pénétré au plus intime de mon être! J'avais du sang sous les yeux, pendant qu'à mon oreille bourdonnaient des voix sinistres ou de sauvages rugissements.

Dieu vengeait sur moi le sang innocent! Et moi! au lieu de m'humilier sous sa main, je continuais à le haïr, à le blasphémer. Pardon, noble et sainte femme, si j'attriste votre foi, si j'épouvante votre piété! Mais je dois révéler toute la profondeur de mon crime! plus je me sentais torturé par le remords, plus mon cœur débordait de haine et éclatait en imprécations sacriléges contre le Christ et ses serviteurs. J'aurais voulu qu'il ne restât pas un seul chrétien sur toute la surface de la terre; j'enviais le bonheur du bourreau

chargé de répandre leur sang! Combien de fois, dans le délire de mon impiété, je m'écriais en regardant le ciel : « Frappe donc, ô crucifié, frappe, si tu es Dieu! Si tu as toute puissance, comme tu t'en es vanté; si la foudre est entre tes mains, et la mort au service de tes vengeances, que tardes-tù de punir le faible vieillard qui brave ton courroux? » Insensé! le Christ entendait mes blasphèmes, mes défis audacieux, et la foudre se reposait dans ses mains! Saintes martyres, prosternées au pied de son trône, vous demandiez grâce pour votre persécuteur, pour votre meurtrier!

Un soir, l'orage grondait avec violence; la montagne tremblait sous les coups redoublés du tonnerre. Je regagnais à pas lents ma demeure, quand, à la lueur d'un éclair, j'aperçus un vieillard étendu au pied d'un arbre; je m'approchai de lui : ses mains étaient croisées sur sa poitrine. A l'immobilité de son corps, je crus d'abord qu'il avait cessé de vivre; j'essayai de le relever, un moment il ouvrit les yeux et je vis ses lèvres s'agiter, comme pour murmurer quelques paroles; puis il retomba sur le sol d'où je l'avais soulevé. Heureusement Fatuma m'avait donné le matin quelques dattes et une fiole renfermant un vin généreux. J'en fis avaler quelques gouttes au vieillard qui se ranima peu à peu. Quand il eut mangé quelques fruits, il put, à l'aide de mon bras, se relever et me suivre. Un bon feu que lui alluma la vieille affranchie, en séchant ses vêtements tout détrempés, acheva de le rappeler à la vie.

Jusque-là, je n'avais pas remarqué les traits de l'étranger; je l'avais pris tout simplement pour un voyageur que l'orage avait surpris sur nos montagnes et qui était tombé d'épuisement et de fatigue. Mais, à la

lumière que projetait la flamme du foyer, sa physionomie me frappa. Cet homme, je l'avais vu quelque part; mais où, dans quelles circonstances, je ne pouvais le dire. J'interrogeai longtemps mes souvenirs, mais ils étaient vagues et confus. Je me décidai enfin à lui demander comment il s'était aventuré seul sur ces collines désertes; j'espérais le reconnaître à la voix.

— Il y a, me dit-il avec un doux sourire, des nécessités auxquelles il faut bien se résigner. Alors le vieillard, comme le jeune homme, doit laisser le toit qui l'abrite. C'est ainsi que j'ai pris le chemin de ces montagnes, espérant y rencontrer quelque famille hospitalière qui, par compassion, me donnerait une place à son foyer. Les forces m'ont trahi, et depuis deux jours j'errais au hasard quand le ciel vous a envoyé; quelques heures plus tard, vous n'auriez recueilli que le cadavre d'un inconnu mort de lassitude et de faim.

Décidément, je ne connaissais pas cette voix, et pourtant, en l'entendant, je me sentis ému.

— Bon vieillard, lui dis-je, les dieux vous ont donc privé de vos enfants? car, dans votre malheur, ils se seraient empressés de vous donner un asile.

— Plusieurs sont morts, en effet, me répondit-il, et ceux qui survivent ne sont pas plus heureux que moi. Ils sont chargés de chaînes, ou bien, comme moi, ils se tiennent cachés, en attendant des jours meilleurs. Que le Seigneur ait pitié d'eux.

Un chrétien, car évidemment c'en était un, je ne pouvais en douter, était donc entré sous ma tente, et c'était moi qui l'y avais amené et qui l'avais fait mon hôte! Un moment, la lame de mon poignard brilla dans ma main frémissante, et mon regard chercha la

place du cœur. J'allais frapper! quand le vieillard, découvrant sa poitrine et se mettant à genoux, me dit avec calme : « Ici, il n'y a pas de gardes pour vous arra-« cher le poignard des mains. Frappez, Sylvain, frap-« pez; le noble Jarbas vous a pardonné, le prêtre qui « lui a enseigné la miséricorde vous pardonne aussi. »

Le poignard échappa de mes mains. J'avais cru entendre au fond de mon cœur un double cri : *Grâce pour mon père! grâce pour l'homme!* J'étais vaincu, et, tombant aux pieds du vénérable Aruntius, je le conjurai de prier son Dieu pour moi.

« Celle qui a été votre fille sur la terre, me dit-il, et qui maintenant au ciel contemple le Seigneur face à face, a prié pour vous; elle a fait parler la voix toute-puissante de son sang. Écoutez : dans les bras du Christ, elle le bénit de lui rendre le père qu'elle n'a cessé d'aimer. »

Je demeurai une grande partie de la nuit aux genoux du saint vieillard. Sa parole à la fois pleine de douceur et de gravité, en même temps qu'elle éclairait mon esprit, faisait descendre au fond de mon cœur des sentiments nouveaux, et je ne sais quelle paix que je n'avais jamais goûtée. A mesure qu'il me parlait, je sentais naître en moi le repentir et la confiance, le désir de connaître le Dieu que j'avais si longtemps blasphémé. Mais quand il vint à me dire la vie admirable du Christ, sa mansuétude, sa tendre charité, ses douces miséricordes pour les pécheurs, ses sublimes dévouements pour un monde qui le repoussait avec mépris, quand il me raconta ses longues et mystérieuses souffrances, et qu'il me répéta ce cri d'amour et de pardon tombé de ses lèvres sur tous ses ennemis, j'éclatai en sanglots et je m'écriai, hors de moi-même : « Malheureux !

moi aussi, je l'ai haï et, dans l'aveuglement de ma haine, j'ai demandé le sang innocent. O noble Vivia, et toi, douce enfant dont je n'ose prononcer le nom, pardonnez-moi et votre Dieu sera le mien! »

Aruntius m'enseigna comme à un enfant cette religion si belle, si pure, qu'on ne peut connaître sans l'aimer. La vieille Fatuma assistait à nos entretiens, autant que le lui permettaient ses occupations. Son âme sans préjugés s'ouvrit sans peine à la nouvelle doctrine, et nous nous préparâmes par la prière et la pénitence à la grâce du baptême. Il tardait au saint vieillard de rejoindre ses enfants; il avait appris que la persécution se ralentissait, qu'il pouvait reparaître au milieu de son troupeau. En vain, je le conjurai avec larmes de demeurer encore quelque temps sur nos montagnes, pour nous affermir dans la foi. « Un évêque, me répondait-il, car il a été élevé à cette dignité, juste récompense de sa grande vertu, un évêque se doit à son église. » Il y a trois jours, il se sépara de nous en nous bénissant; il nous avait donné le sacrement qui fait les chrétiens.

Dieu, je l'espère, a pardonné au pauvre pécheur; du haut du ciel, il a vu mon repentir et mes larmes. Vous même, ô pieuse servante du Christ, vous n'avez pas repoussé l'ennemi implacable de votre fille; vous l'avez accueilli avec le doux nom de frère, et le pardon était dans votre cœur, avant même que je vinsse l'implorer de votre généreuse pitié. Au nom de Jésus-Christ, ne me refusez pas une dernière grâce, celle de baigner de leurs pleurs les tombes sacrées où reposent les restes précieux que votre piété y a déposés.

Et le vieillard tomba à genoux, en levant vers Julia un regard suppliant.

Quelques minutes après, il était prosterné sur la

pierre qui recouvrait les corps saints. La douleur du vieux pâtre était profonde; de temps en temps sa poitrine était soulevée par les sanglots; d'une voix entrecoupée, il prononçait les noms de Vivia et de Félicité : « Grâce! grâce! » s'écriait-il par intervalle, et des ruisseaux de larmes coulaient de ses yeux; longtemps il demeura ainsi penché sur la pierre funèbre. Julia et Rufine n'osèrent troubler cette grande, cette immense douleur.

Enfin le vieillard se retira; son front avait repris un peu de sérénité.

« Femme généreuse, dit-il à la noble patricienne, soyez bénie et que Dieu vous rende le bien que vous avez fait au plus misérable de ses serviteurs. Je puis maintenant mourir en paix : au ciel et sur la terre, il m'a été pardonné. Peu de jours sans doute me restent à vivre; je les consacrerai à la prière et à l'expiation. Je reprends le chemin de mes montagnes, et je ne les laisserai plus que pour aller de temps en temps visiter le vénérable Aruntius, et me confirmer auprès de lui dans la foi et la confiance. »

Et il se retira, malgré les instances de Julia pour le retenir quelques jours. Le vieux pâtre avait dit vrai; il ne devait plus vivre longtemps : quelques mois après la scène que nous venons de décrire, usé par la douleur, il mourut entre les bras du pieux pontife qui lui avait appris à aimer la religion du Christ.

Quelques mots seulement sur les autres personnages qui ont figuré tour à tour dans cette histoire.

Pudens n'avait pas tardé à être signalé au gouverneur comme partisan des nouvelles doctrines : interrogé sur sa foi, il s'était généreusement dit chrétien, et avait entendu avec joie la sentence qui le condam-

nait à périr par le glaive. Il avait retrouvé dans la prison le père et la mère de la vierge Angéla, chargés de chaînes pour la même cause. Le même jour aussi vit couler leur sang. C'était quelques semaines après la mort glorieuse de Vivia.

Jubal, ne pouvant plus souffrir le séjour de Carthage où tout lui rappelait de tristes souvenirs, continua de vivre à la campagne. Les réflexions plus encore que les années calmèrent peu à peu la fougue impétueuse de son caractère. Toujours plein de la pensée de Vivia et d'admiration pour sa vertu et son héroïsme, il voulut connaître cette religion qui l'avait élevée si haut au-dessus de la faiblesse de son sexe; la solitude l'avait préparé à la goûter, et cet homme de plaisirs et de licences, ce froid contempteur de toute croyance, devint le modèle des chrétiens ses nouveaux frères, par la chasteté de ses mœurs et la sainteté de sa vie. Quant à son ancien esclave, on n'en entendit plus jamais parler : Afer mourut dans son désert, probablement comme il avait vécu, sans un remords pour tout le sang qu'il avait versé.

Dieu donna à Julia de longs jours. Elle n'eut pas la consolation de voir son époux ouvrir les yeux à la lumière, et pour elle ce fut une grande douleur; mais ses deux fils, par leurs vertus et leurs douces affections, réjouirent sa vieillesse. Ils recueillirent, avec la pieuse Rufine, son dernier soupir, et déposèrent son corps dans le tombeau de Vivia. La pauvre orpheline des Gaules lui survécut peu. Quant à Verecunda et à Thesba, que nous avons vues apparaître un moment, elles n'oublièrent jamais les leçons et les exemples de leur vertueuse maîtresse : la première mérita de recevoir le voile des vierges de la main de l'évêque;

Thesba épousa un affranchi, et devint mère d'une nombreuse famille qu'elle éleva dans la crainte du Seigneur.

Tertullien, arrivé à l'apogée de sa gloire, avait continué ses nobles combats. Le vieil édifice de l'idolâtrie s'écroulait pierre par pierre, sous la puissance des coups qu'il ne cessait de lui porter. L'hérésie, foudroyée par ses savants écrits, se tenait cachée dans l'ombre; les peuples admiraient sa science et son génie, l'Église le nommait son plus intrépide défenseur. Mais le génie de l'homme, si vigoureux qu'il soit, peut toujours chanceler, et sa science, approchât-elle de la science de Dieu, peut encore faiblir. *Un jour les vertus des cieux seront ébranlées, et le soleil se voilera de ténèbres :* Tertullien se laissa séduire aux illusions de l'orgueil; il perdit la foi sur les ailes de laquelle il avait pris si haut son vol sublime : ce grand homme, dont la chute afflige encore après tant de siècles, combattit l'Église qu'il avait si éloquemment vengée, et on le vit se faire le champion des plus tristes rêveries. Dieu qui le laissa tomber, parce qu'il fut superbe, le releva-t-il plus tard ? C'est encore le secret du ciel.

Cyprianus n'oublia jamais les graves enseignements qu'il avait entendus dans les jardins de Thascius son père. Entraîné par la fougue de ses passions, chrétien dans ses convictions et sa conscience, longtemps encore il demeura païen dans ses mœurs; mais un jour le germe divin brisa la couche qui l'étouffait, et porta son fruit : à peine converti, il embrassa la continence, vendit ses biens, qui étaient considérables, et en distribua le prix aux pauvres. Prêtre, et, bientôt après, élevé sur le siége de Carthage, il se livra pour son Église à des travaux immenses qui semblent dépasser

les forces d'un homme. La persécution sanglante, suscitée par l'empereur Dèce, et dont il devait être une des plus illustres victimes, mit au grand jour sa fermeté tout apostolique; du fond de son exil, il ne cessa de veiller sur son troupeau et de soutenir par ses exhortations ceux qui souffraient pour la foi.

Sa jeune imagination avait rêvé les gloires de la parole; elles ne lui manquèrent pas. Du jour où il demanda à l'étude des livres saints le secret du *vrai sublime*, on le vit s'élever à une éloquence mâle, naturelle, entraînante: c'est le torrent qui emporte tout ce qu'il rencontre. Il a, il est vrai, quelque chose du génie africain, de l'*âpreté*, de la *dureté* de Tertullien qu'il nomma toujours son *maître*, et dont il avait sans cesse, même à table, les écrits entre les mains; mais, à part ces défauts qui tiennent à son siècle et à sa nationalité, il est regardé comme le premier des auteurs chrétiens : plus heureux que Tertullien, il demeura constamment attaché à l'unité catholique. Si, dans ses différends avec le pape saint Étienne, il manqua quelquefois de modération et de douceur, l'ardeur de son zèle, l'énergie de ses convictions, la vigueur de son caractère, doivent lui servir d'excuse; sa mort sanglante a d'ailleurs tout effacé. Aussi, depuis seize siècles, le monde, oubliant les premières années de Cyprianus et les conflits consciencieux de sa vieillesse, a déposé sur son front la double couronne de la science et de la vertu. Dieu lui avait donné celle du martyre.

Saint Cyprien eut la tête tranchée l'an de Jésus-Christ 258, cinquante-quatre ans après la mort glorieuse de Vivia Perpétua, dont il avait pu être témoin dans sa jeunesse.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

